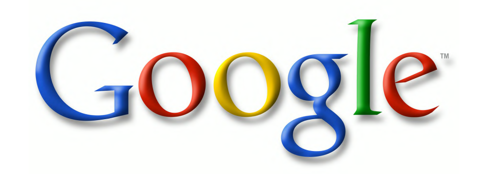


This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

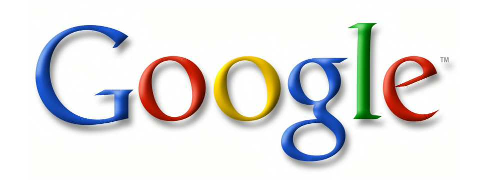
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at http://books.google.com/



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

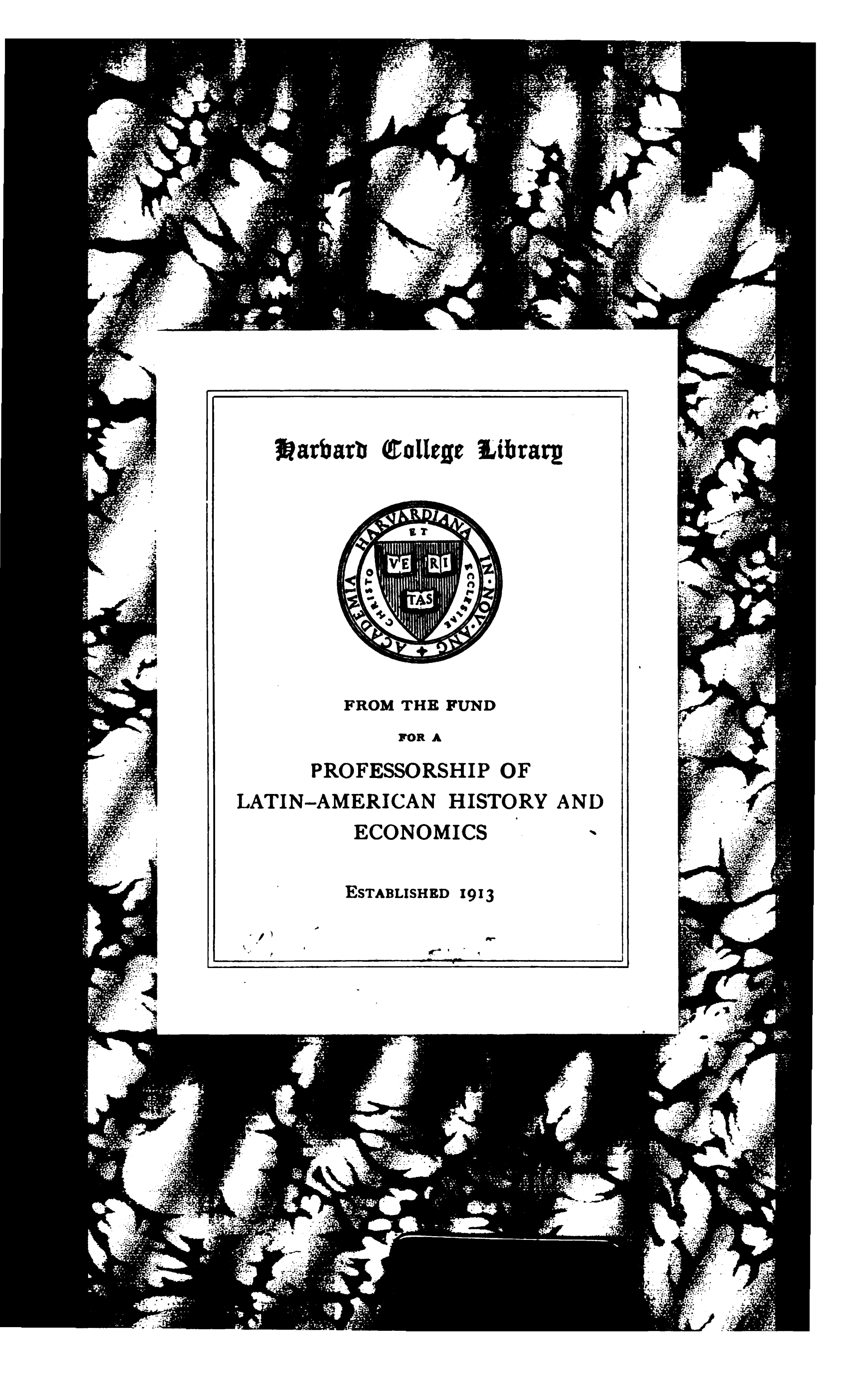
Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`



Harvard College Library
HARVARDIANA ACADEMIA IN NOV·ANG
CHRISTO ET ECCLESIAE
VE RI TAS
FROM THE FUND
FOR A
PROFESSORSHIP OF
LATIN-AMERICAN HISTORY AND
ECONOMICS
ESTABLISHED 1913



HISTOIRE

DES

CACIQUES D'HAÏTI

PAR

LE BARON ÉMILE NAU

DEUXIÈME ÉDITION PUBLIÉE AVEC L'AUTORISATION
DES HÉRITIERS DE L'AUTEUR

PAR

DUCIS VIARD



PARIS
GUSTAVE GUÉRIN ET Cie, ÉDITEURS
22, RUE DES BOULANGERS, 22

1894

[illegible]

n° 619 HC

HISTOIRE

DES

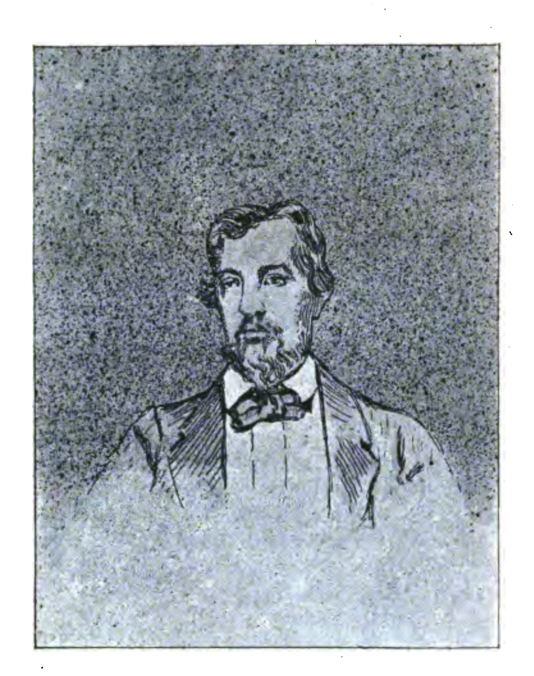
CACIQUES D'HAÏTI

HC.
619.

Tout exemplaire non revêtu de ma signature, avec un numéro d'ordre, SERA RÉPUTÉ CONTREFAIT

N°

SIGNATURE :



LE BARON ÉMILE NAU

HISTOIRE

DES

CACIQUES D'HAÏTI

PAR

LE BARON ÉMILE NAU

DEUXIÈME ÉDITION PUBLIÉE AVEC L'AUTORISATION
DES HÉRITIERS DE L'AUTEUR

PAR

DUCIS VIARD



PARIS
GUSTAVE GUÉRIN ET Cie, ÉDITEURS
22, RUE DES BOULANGERS, 22

1894

SA 2 ...

HARVARD COLLEGE LIBRARY
LATIN-AMERICAN
PROFESSORSHIP FUND
Dec 12, 1927

NOTICE BIOGRAPHIQUE

ÉMILE NAU

M. Émile Nau naquit à Port-au-Prince, capitale de la République d'Haïti, le 26 février 1812.

Il mourut en cette ville à l'âge de quarante-huit ans, le 27 février 1860.

Issu de parents qui ont occupé une place des plus remarquables dans la société haïtienne, il sut conserver tout le temps de sa courte existence la renommée de sa famille.

L'un des hommes les plus distingués de son époque sous tous les rapports, M. Émile Nau a passé sa vie à utiliser ses connaissances à la gloire de son pays.

Sa brillante et inépuisable intelligence, ses incontestables talents littéraires, ses rares qualités d'artiste le placèrent bien haut dans l'estime et la considération publiques.

Pendant longtemps il a milité dans la presse[1].

Fondateur du journal politique *la République* qui parut au lendemain de la révolution du 22 décembre 1858, il sut, par la justesse de ses idées, se révéler à ses concitoyens comme un esprit supérieur.

Écrivain aussi profond que judicieux, Émile Nau n'a jamais exprimé dans les colonnes de cette publication que les sentiments du plus pur patriotisme.

Il rendait dans ses écrits, avec le tact le plus parfait, l'opinion générale de ses compatriotes. Le gouvernement du président Geffrard trouvait en lui le champion qui secondait les efforts ...ur introduire les progrès dans notre pays.

...e Nau écrivit dans le *Manifeste*. Il fut un des fondateurs du ... *Républicain*, de l'*Union* et du *Patriote* de son époque.

Aussi disparut-il regretté de tout le monde.

Son nom restera glorieux dans notre histoire pour être transmis à la postérité la plus reculée.

Parmi les compositions littéraires qu'il a laissées, son *Histoire des Caciques d'Haïti* dont nous publions la deuxième édition, après quarante années d'intervalle, est incontestablement l'œuvre nationale la plus digne d'intérêt que l'on puisse consulter sur les antiquités haïtiennes.

Remarquablement bien combinée, présentée sous une forme attrayante et écrite dans le style le plus correct, cette magistrale étude n'a pas été sans attirer seulement l'attention de nos concitoyens; elle a encore mérité l'insigne honneur d'être soumise à l'appréciation de la presse étrangère.

La *Feuille du Commerce* des Courtois, le *Moniteur officiel de la République*, la *Revue contemporaine* de Paris, ont été les trois principales publications qui ont, tour à tour, fait l'analyse critique du livre de la façon la plus élogieuse pour l'auteur.

Comment pourrait-on laisser périr une telle œuvre ?

Justement appréciée des contemporains de l'auteur, elle ne pouvait, en effet, être ignorée de notre génération. Nous avons compris de notre devoir de la faire revivre pour la mettre entre les mains de cette brave jeunesse qui s'intéresse tant aux choses de l'esprit.

Voilà ce qui explique pourquoi nous avons entrepris cette tâche avec l'autorisation des parents d'Émile Nau.

Qu'il nous soit permis, en terminant, d'exprimer un regret : c'est de n'avoir jamais connu l'illustre écrivain autrement que par ses œuvres. Cela ne suffit pas pour nous permettre de parler à l'aise de l'homme qui a fourni à la République une carrière courte il est vrai, mais pleine de dévouement, de fierté et d'indépendance.

A d'autres est réservé le soin de faire des recherches plus savantes pour présenter dans l'histoire de la littérature haïtienne cette glorieuse figure d'Émile Nau qui fut toute sa vie non seulement un amant passionné des lettres, mais encore un cit[illegible] modeste autant qu'un ami sincère.

Port-au-Prince, le 10 mai 1893.

AVANT-PROPOS

Le *Moniteur* du 27 janvier 1855, n° 7, 10e année, reproduit la pièce ci-après publiée d'abord par la *Feuille du Commerce:*

HISTOIRE DES CACIQUES D'HAÏTI

par M. Emile Nau.

Lisez, quand elle aura paru, l'*Histoire des Caciques d'Haïti* par M. Emile Nau, dont on a bien voulu nous communiquer un exemplaire. Ce livre, comme on le verra, est le fruit d'une longue étude sur l'histoire des naturels du pays.

La guerre et les massacres n'ont jamais eu de plus innocentes victimes que ces malheureux aborigènes qui, en 1492, lors de la découverte, formaient une population de près d'un million d'âmes. Quinze années se sont à peine écoulées, et il n'en reste plus que soixante mille.

Cette première période de l'histoire d'Haïti, tout aussi intéressante à notre avis que celles qui l'ont suivie, est traitée par l'auteur avec ce soin et cette exactitude qui sont toujours un des principaux mérites de toute œuvre historique.

Si les documents dont M. Emile Nau a tiré son ouvrage ne ... pas nouveaux, nous pouvons dire hardiment que son livre ...ut à fait nouveau : l'histoire de France n'est-elle pas dans ...roniques ?

Ce livre, nous n'en doutons pas, sera lu partout avec un vif intérêt, parce qu'il renferme d'émouvantes pages, parce qu'il comble dignement une lacune qui existait dans l'histoire générale de notre pays.

Essayons de donner, en quelques mots, une analyse succincte de cette histoire. L'introduction écrite avec simplicité nous montre Colomb, après tant de déboires, partant du port de Palos avec ses trois vaisseaux, dont le plus grand, *la Marie*, qu'il montait, avait moins de quatre-vingts tonneaux.

Les détails qui précédent l'arrivée de Colomb au môle Saint-Nicolas, son entrevue avec le cacique Guacanagaric, les secours qu'il en reçoit lors du naufrage d'un de ses vaisseaux, et son retour en Espagne, tout cela est très bien raconté.

Le tableau où Caonabo est attaqué et défait par Colomb est très beau. On verra ce vaillant cacique donner innocemment dans le piège d'Ojéda auquel il ne peut échapper par ignorance. Caonabo n'était pourtant pas un homme ordinaire, comme on pourra s'en convaincre, et il eût fini par rendre ses Indiens très redoutables. M. Emile Nau rapporte un trait admirable de ce cacique et qui fait apprécier son noble caractère. « Il était chargé des mêmes fers qu'on lui avait fait accepter comme un ornement royal. Ses membres s'affaissaient sous leur poids; mais ni son courage ni sa fierté d'âme n'en étaient abattus. Aucune faiblesse ne déshonora sa captivité.

« La première fois que l'amiral entra dans sa prison, accompagné des personnes de sa suite, et entouré de ce respect et de ces attentions empressées qui annoncent le chef suprême, Caonabo n'eut aucun doute que ce fût le cacique des Espagnols; mais il affecta de ne pas le savoir, et ne se dérangea point. Il paraissait même absorbé dans une profonde réflexion, le souvenir peut-être et le regret de son royaume perdu et de sa liberté ravie. Mais quand Ojéda se fut présenté un instant après, il se leva pour le saluer, en soulevant le poids de ses fers. On lui fit remarquer qu'il avait omis de témoigner le même respect à Guamaquina le chef supérieur, entré avant Ojéda. « J'ai salué, répondit-il, celui qui a osé venir m'arrêter dans mon royau même. »

Mot admirable, et digne des plus beaux temps de l'antiqu..

Les efforts que fait Manicatoex, frère de Caonabo, pour le venger sont le résultat de ces sentiments de la nature auxquels les sauvages eux-mêmes, comme on verra, n'étaient pas étrangers.

Il y a un beau trait de dévouement dans ce tableau où le cacique Mayobanex refuse à Barthélemi Colomb de lui livrer Guarionex contraint de se réfugier chez lui.

La révolte de Roldan Ximénès, la ruse qu'il emploie pour gagner Bœhéchio, le roi du Xaragua et frère d'Anacoana, ne sont pas indignes de notre époque.

Nous touchons à l'épisode sanglant du Xaragua. Les plus durs se sentiront émus au tableau de cette horrible boucherie dont Ovando fut seul coupable. Ce changement subit d'une fête où tous les cœurs étaient à la joie en un massacre épouvantable est, sans contredit, une des pages les plus dramatiques qu'ait écrites M. Emile Nau.

Sous l'administration si remarquable d'Ovando, les mines de Cibao et de Saint-Christophe sont d'un revenu immense pour l'Espagne ; les Indiens y travaillent forcément et marchent à pas pressés vers la tombe. Qu'importe ! Ovando enverra faire la traite des insulaires des îles Lucayes.

Cependant la voix puissante de Montésino en faveur des Indiens retentira jusqu'au pied du trône d'Espagne. Puis l'on verra arriver dans la colonie Albuquerque avec des ordonnances royales qui ne seront exécutées qu'à demi. Etrange fatalité ! le cardinal Ximénès, régent d'Espagne, sollicité par Las Casas, cet autre chaleureux défenseur des Indiens, donnera aussi des instructions qui ne seront pas accomplies. L'infatigable Las Casas, ne se rebute pas, il retourne en Espagne, et cette fois, il est entendu avec d'autres en pleine audience royale. Là un vrai plaidoyer a lieu, et quoique la victoire soit complète pour Las Casas, rien n'est changé au sort des Indiens.

C'est un beau chapitre que celui qui concerne Cotubanama. On aimera beaucoup l'héroïque résistance de ce cacique dans
e vigoureuse avec Esquibel. Poursuivi à outrance jusqu'à
où il s'était réfugié, il est enfin pris et amené à Santo-
où il est pendu, comme l'avait été Macaona. En lui

s'éteint le dernier des caciques de la découverte, et l'île entière est désormais soumise à la domination espagnole.

Le cacique Henri est un étrange personnage. Il profitera des leçons du Père Rémi qui s'est chargé de le civiliser et apprendra beaucoup de choses, voire un peu de latin. Maître absolu des montagnes du Bahoruco, il y règne en souverain au milieu de ses compagnons dont il a fait un ordre guerrier. Il inquiète les Espagnols qui tentent contre lui plusieurs expéditions infructueuses, et de guerre lasse, Charles-Quint lui fait offrir la paix par un envoyé extraordinaire, le général Barrio-Nuevo, qui lui porte une lettre de l'Empereur. Henri n'accepte pourtant pas la paix sans conditions. Cet épisode est curieux de détails.

Lorsque l'évêque Ramirez vient remplacer Diégo Colomb dans l'administration du pays, il s'y trouvait à peine quatorze mille Indiens.

Il y a dans ce livre des épisodes qui trouveront des incrédules parce qu'ils semblent relever de la légende. Tout y est vrai pourtant, puisque rien n'en est démenti par l'histoire.

Tous ces événements se sont accomplis en moins de vingt-six ans et trois siècles seulement nous en séparent. C'est donc de l'histoire moderne que nous avons là.

Ces faits réunis, pour la première fois, en un corps complet d'ouvrage, ont pris sous la plume élégante de l'auteur leur forme définitive. C'est en somme une œuvre remarquable, et qui dénote à chaque page ce soin du style qui est une des premières conditions du succès.

Nous ne pouvons mieux terminer notre article qu'en disant de M. E. Nau et de son *Histoire* ce qu'un des écrivains les plus distingués de la presse parisienne a dit de M. Madiou dans un compte rendu de l'ouvrage de ce dernier : « Un pays qui produit des hommes tels que lui, et où s'impriment des œuvres de cette valeur n'est pas, quoi qu'on en dise, perdu pour la civilisation. » (*Feuille du Commerce.*)

Du *Moniteur* du 8 septembre 1854, n° 39, 10e année, nous extrayons ce qui suit sur le livre d'Emile Nau.

Nous éprouvons le plus grand plaisir à insérer dans les c lonnes de ce journal un fragment du Bulletin littéraire de l

Revue contemporaine, recueil périodique qui se publie à Paris. Il y est question de l'*Histoire des Caciques d'Haïti* de M. Emile Nau. Déjà immédiatement après la publication du beau livre de M. Emile Nau, nous avons eu l'occasion de dire que son livre lui fait le plus grand honneur et prouve qu'il est un historien pathétique. Nous sommes heureux de nous être rencontrés, dans l'appréciation de l'*Histoire des Caciques d'Haïti* avec le critique impartial et éclairé de la *Revue contemporaine*.

Nous nous empressons de faire connaître au public haïtien cette consciencieuse appréciation de l'œuvre de l'un de nos concitoyens. Cette appréciation du livre de M. Emile Nau est pour lui un bien grand encouragement, nous disons aussi une récompense bien méritée de ses pénibles veilles.

Que tous ceux d'entre nous qui s'occupent d'histoire, de littérature, de sciences, s'enhardissent de l'exemple de M. Emile Nau. Qu'ils se persuadent qu'aujourd'hui, il n'y a point de parti pris contre nous, et que, si des écrivains, des littérateurs étrangers nous observent, ce n'est point pour nous écraser de tout le poids de leur science séculaire, mais bien plutôt pour entourer de *leurs sympathies les fils de cette jeune nation, fille de l'Afrique et de la France, qui, après avoir conquis la liberté, s'efforce de créer une littérature nationale.*

L'écrivain de la *Revue contemporaine* dit :

« Ce livre mérite de fixer notre attention parce qu'il fait revivre de la vie de l'histoire un peuple entier, un peuple doux et inoffensif, que nous avons tué, nous Européens, nous chrétiens en lui portant la croix et l'Evangile. Il nous intéresse encore parce qu'il est l'œuvre d'un Haïtien, et que nous entourons de toutes nos sympathies cette jeune nation, qui, après avoir conquis la liberté, s'efforce de créer une littérature nationale. L'île d'Haïti compte déjà quelques poètes : Dupré, Chaulathe, Mullery, Oger Longuefosse, Milscent et surtout Ignace Nau et Coriolan Ardouin. Elle possède un publiciste remarquable : M. Linstant; mais la littérature historique est celle qui jusqu'à ce jour a pro-duit en Haïti les œuvres les plus remarquables. Dans cette car-e difficile se sont distingués principalement : M. Madiou dont ois volumes ont obtenu un succès légitime ; M. Saint-Rémy

auteur d'une *Vie de Toussaint-Louverture*, chaudement écrite et brillante de coloris ; M. B. Ardouin, dont ici même nous avons naguère apprécié les études pleines de justesse et de profondeur. Ces travaux recommandables laissaient malgré leur étendue, deux lacunes dans l'histoire de Saint-Domingue. M. Emile Nau vient d'en combler une en publiant son *Histoire des Caciques*, à laquelle il s'était dès longtemps préparé par d'excellentes études sur les antiquités de son pays.

« M. Nau a fait précéder son livre d'une introduction consacrée tout entière à l'histoire de Christophe Colomb, jusqu'au moment où ce grand homme aborda aux rivages haïtiens. Entrant ensuite en matière, il décrit la situation politique de l'île à l'époque de la découverte, l'état social des indigènes, leurs nuances, leur industrie, leur religion, leurs croyances, etc. Ce premier chapitre présente un intérêt particulier. Nous y retrouvons les débris curieux du système cosmogonique des anciens Aborigènes, l'origine du soleil et de la lune et la genèse de l'humanité. Louquo était l'Adam haïtien. Il vécut longtemps, s'adonnant à l'agriculture, et laissa en mourant un beau jardin tout planté d'ajes, d'ignames, de maïs, de manioc. Pratiquant des incisions à son nombril et à sa cuisse, il en avait tiré les animaux et les hommes ; mais ceux-ci n'avaient point appris pendant sa vie à utiliser les plantes qu'il avait cultivées ; Louquo leur apparut donc un jour sous la figure d'un vieillard et leur enseigna tous les secrets de l'agriculture. Ces hommes avaient nom : *Racumon*, *Savacon*, *Achinaon* et *Couroumon*. Après différentes transformations ils furent définitivement changés en étoiles, *Savacon* présida aux grandes pluies ; *Achinaon* aux petites pluies et aux vents violents ; *Couroumon*, devint le génie des tempêtes. Les Indiens appelaient tous leurs dieux *Chémis* ou *Zémès* et ils en reconnaissaient un grand nombre. Chaque cabane en renfermait une collection considérable, et nul ne se mettait en voyage sans emporter de petites statuettes des divinités protectrices. On rendait aux Zémès un culte public dans les cavernes sacrées, et aujourd'hui encore on voit la figure de ces dieux sculptée dans quelques-unes de ces grottes. Comme en Egypte et dans l'In ils étaient représentés avec des têtes d'animaux ; l'un avait u tête de singe, un autre d'agouti, de mabouya, de couleuvre

de chauve-souris. Le Cacique suprême réunissant les pouvoirs temporel et spirituel était le souverain pontife de la religion, et les dieux rendaient les oracles par la bouche des prêtres appelés *butios*. A côté ou plutôt au-dessus des Zémès, les Indiens plaçaient deux autres divinités, le Dieu suprême et Attabeira ou Mamona qu'ils qualifient de *Mère de Dieu*. M. Emile Nau suppose que ce Dieu suprême était celui des chrétiens et que Mamona ne différait pas de la Vierge Marie, dont le culte avait été emprunté aux premiers colons européens. Nous sommes entrés dans ces détails pour donner une idée de l'intérêt qu'offre au point de vue archéologique le livre dont nous nous occupons.

« C'est une histoire de sang et de larmes que celle des Haïtiens soumis au joug des Espagnols altérés d'or. En voyant arriver ces navigateurs étrangers, ils les avaient pris pour une variété inconnue de Caraïbes anthropophages, et s'étaient réfugiés en toute hâte dans les montagnes; mais pour gagner leur confiance et conquérir leurs sympathies, Colomb n'avait eu qu'à traiter avec égard une jeune femme tombée entre ses mains, et à lui rendre la liberté après l'avoir parée de verroteries et de grelots. Ceux qu'on prenait pour des Cannibales furent alors considérés comme des créatures descendues du ciel; les Indiens se portèrent en foule à leur rencontre, et les Caciques mêmes s'empressèrent de les visiter. Un fort s'éleva sur la côte, puis un second, puis une ville. C'en est fait, pauvres Haïtiens, enfants de la nature, simples et bons comme votre mère! votre île délicieuse a cessé de vous appartenir. Adieu les jeux naïfs, les fêtes bruyantes, la musique et les chants au bord des ruisseaux limpides! L'or, ce métal précieux, ne gît-il pas sous la terre que vos pieds foulent? A l'œuvre! fouillez le sol; ouvrez les mines profondes... C'est ta fosse que tu creuses, peuple infortuné, et bientôt tu y disparaîtras tout entier!... Le fils pieux n'ira pas suspendre aux branches fleuries du caymito doré ou de l'odorant bixa, le hamac où son vieux père aurait trouvé doux de s'endormir pour l'éternité, au milieu des chants des oiseaux et du bruisse-
du feuillage! L'enfant d'Haïti mourra esclave, la pioche à
n, sous le fouet ou le bâton.

Emile Nau a retracé avec un talent réel ce drame lamen-

table, qui finit par l'anéantissement de la classe aborigène. On sent à chaque page l'intérêt que l'auteur porte au sujet qu'il a choisi. Au point de vue de l'origine, il n'y a rien, sans doute de commun entre l'ancienne population de Saint-Domingue et ses habitants actuels, mais la terre qui nourrissait les uns nourrit aussi les autres, et en comblant les vivants de ses bienfaits, elle établit entre eux et ceux qui ne sont plus une parenté véritable, que le cœur sent et comprend. C'est ainsi que nous, Français, nous entourons d'une vénération profonde les monuments druidiques dont notre sol est couvert sans savoir, chacun en particulier, si nous sommes Gaulois, ou Italiote, ou Franc, ou Goth, ou Burgonde, ou Vandale, ou Hibère. Quand les Espagnols arrivèrent en Haïti, l'île avait pour cacique suprême l'indolent Guacanagaric, qui n'avait d'énergie que pour la volupté et aurait donné tout son royaume pour un regard ou une caresse de la belle Catalina. Les étrangers pouvaient tout oser avec un tel prince; mais leurs vexations poussèrent bientôt à la révolte un cacique inférieur, Caonabo, chef habile et courageux, dont M. Nau a parfaitement esquissé la belle physionomie. Ne pouvant le réduire par les armes, Colomb s'en délivra par la trahison. Ojéda, par son ordre s'avança dans le pays avec quelques cavaliers, sous prétexte de traiter avec le cacique et de lui offrir ses présents. « Ojéda, dit M. Nau, fit étaler aux yeux de ce chef redoutable des chaînes et des menottes en fer poli comme de l'argent, qu'il disait avoir été fabriquées dans le thurey (dans le ciel) et qui en étaient tombées en un jour de bonheur. Interrogé par le cacique sur l'usage de ces ornements, il lui dit que les rois, en Europe, s'en revêtaient, dans les grandes solennités, pour paraître devant leurs sujets. Il lui proposa de l'en orner. Caonabo ne fit aucune difficulté d'y consentir; il parut même tout joyeux de se voir tout couvert de ses fers, qui reluisaient aux rayons d'un soleil éclatant. Ses Indiens poussèrent des cris de joie et d'admiration. Ojéda l'assura que s'il essayait de monter sur un des chevaux de sa troupe, ces ornements produiraient bien plus d'effets encore, et que d'ailleurs, c'était pour monter à cheval que les rois s'en paraient, Caonabo s laissa faire. Les évolutions recommencèrent, et peu à peu l cavalerie s'éloigna traversa la rivière et partit au galop, ave

le cacique prisonnier et affermi sur sa monture. » Voilà comment les conquérants en usaient avec ce peuple d'enfants. Manicatoex, frère de Caonabo, continua la guerre avec un nouvel acharnement, une bataille décisive s'engagea à la Véga; les Indiens étaient, dit-on, cent mille; mais accablés par l'artillerie espagnole, assaillis par une armée de dogues féroces dressés au carnage, ils prirent la fuite après une résistance assez opiniâtre laissant la plaine couverte de leurs morts.

« La conquête de l'île était désormais un fait accompli, et tout Indien au-dessus de quatorze ans fut assujetti à payer par trimestre une mesure de poudre d'or équivalente à quinze piastres, mais l'or ne se trouvait pas dans toutes les parties de l'île. Un cacique, nommé Guarionex, adressa à ce sujet de justes observations à Colomb. « Il offrait de cultiver en vivres et en denrées l'étendue de terre qu'il plairait à l'amiral de lui assigner. Cette offre fut durement rejetée. Colomb lui fit répondre que c'était de l'or qu'il lui fallait. De l'or, il lui en fallait, en effet, pour prouver que sa conquête n'était pas stérile et ruineuse; coûte que coûte, les Indiens en donneront. L'or ou la vie! » Nous ne suivrons pas l'auteur dans les détails si intéressants de cette histoire ; nous ne nous arrêterons pas sur la légende charmante des amours de Miguel Diaz avec la reine Cayacoa, qui se rattache à la découverte des mines de la Haïna et à la fondation de Santo-Domingo; nous ne redirons pas les nombreux soulèvements des Indiens, et nous arriverons d'un seul bond à l'année 1516. Les Indiens étaient soumis depuis vingt ans environ, et d'une population totale d'un million d'habitants, ou même de trois millions, si l'on en croit certains auteurs, il n'en restait plus en Haïti que cinquante ou soixante mille ! Les conquérants allaient vite en besogne ! Alors, un Indien, énergique et brave comme Caonabo, poussé à bout par la tyrannie d'un colon dont il était l'esclave, et refugié dans les montagnes, gouvernait avec le titre de Cacique quelques milliers d'indigènes échappés à l'artillerie, aux dogues, aux verges et aux mines des conquérants. Converti au catholicisme, il avait reçu le nom de Henry et avait .. père un cacique du Bahoruco qui avait péri dans le mas-.e du Xaragua. Henry avait juré de mourir libre avec ses ..agnons d'infortune; il tint parole, et pendant douze ans

il triompha de tous les efforts des Espagnols. M. Nau a consacré ses deux derniers chapitres à mettre en lumière cette belle et noble individualité, et le cacique Henry était digne par ses vertus, son courage et sa générosité d'inspirer à l'historien d'Haïti les plus belles pages de son livre.

« M. Emile Nau termine son ouvrage, par un appendice traitant de la géographie primitive d'Haïti, de l'Eldorado imaginaire de Banèque, de la langue et de la littérature des anciens Haïtiens. Il y a joint enfin une flore haïtienne, travail intéressant de M. Eugène Nau. Ce livre, dont nous venons de donner une succincte analyse est nettement et élégamment écrit; il intéresse toujours et souvent il émeut, parce que l'auteur ne s'est pas contenté d'y mettre son talent et qu'il y a laissé couler quelque chose du cœur qui va au cœur. Nous n'avons qu'un reproche à lui adresser. Il a laborieusement et consciencieusement recueilli tous les lambeaux épars de l'histoire primitive d'Haïti : il aurait dû indiquer, dans des notes jetées au bas de chaque page, les sources qu'il a consultées, non pour mettre à couvert sa véracité d'écrivain, qui assurément ne sera pas contestée, mais pour faire connaître au lecteur tous les ouvrages auxquels on peut se reporter pour étudier, soit dans son ensemble, soit dans ses détails, les annales haïtiennes. »

PRÉFACE

Je me suis hasardé à écrire l'histoire des populations primitives et de la découverte d'Haïti. Je pourrais m'inquiéter d'avoir bien ou mal réussi ; mais si les lecteurs indulgents m'amnistient rien que pour avoir essayé de produire une œuvre utile, cela me suffira.

L'histoire entière d'Haïti jusqu'à ce jour se divise bien nettement en quatre périodes : d'abord, celle de la découverte où s'opère l'envahissement du pays par la race européenne et où nous voyons la population aborigène rapidement dévorée par la conquête ; la seconde, celle de la colonisation et de l'introduction de la race africaine, où Haïti devient Saint-Domingue ; la troisième, époque du conflit des deux races, des maîtres et des esclaves, puis celle de la classe intermédiaire des libres et des affranchis, celle de l'émancipation générale suivie de la tentative du rétablissement de la servitude et de la guerre de l'Indépendance ; la quatrième, enfin, celle [illegible]mphe des indigènes, de la liberté et de la natio-[illegible]ïtiennes, où Saint-Domingue redevient Haïti.

Les deux dernières périodes ont été traitées avec un talent qui honore le pays par deux de mes compatriotes. Dans l'un de ces ouvrages qui est en plus grande partie publié, la première période, n'entrant pas dans le plan de l'auteur, a été résumée trop brièvement pour offrir tout l'intérêt qu'on doit y trouver. J'ai eu l'intention de combler cette lacune. Qu'un écrivain national entreprenne maintenant de retracer l'époque de la colonisation, voilà toute l'histoire d'Haïti édifiée par des mains haïtiennes.

Il est très honorable assurément pour le pays que ses annales soient conservées et transmises par ses propres nationaux. Je tiens beaucoup, pour ma part, à cet honneur. J'ignore les destinées de ma patrie; j'ignore ce qu'elles pourront peser dans celles de l'humanité; mais, je l'avoue, je me suis toujours vivement préoccupé de l'importance de sauver son histoire de l'oubli.

Haïti a déjà suffisamment de titres à l'attention et à l'intérêt de la postérité, pour avoir été le premier berceau de la civilisation européenne en Amérique. Les premières denrées tropicales qui sont devenues aujourd'hui indispensables et d'un usage universel, c'est elle qui les a prodiguées. C'est là que la première église a été bâtie, et que la première semence du christianisme conquérant un monde nouveau a été répandue. Une race sociable et intéressante y a péri tout entière et sa poésie avec elle. Le premier essai de la colonisation qui a transformé cet hémisphère y a été tenté et y a réussi. L'esclavage africain avec ses horreurs a commencé sur ce sol ; mais les premiers cris de liberté en sont partis ; les premières chaînes de la servitude y ont été brisées. Le premie peuple noir libre s'y est constitué. Depuis la découvert

jusqu'à nos jours, que de souffrances, que de meurtres, que d'héroïsme et de martyres ! C'est la plus belle île qui soit éclose au sein des mers et sous des cieux splendides, mais c'est aussi la terre du globe qui a peut-être bu le plus de sang humain. Il faut que la postérité le sache, il faut qu'elle la plaigne de toute sa pitié. Elle l'admirera aussi, je l'espère, car la gloire peut-être sera la fin et le couronnement de ses infortunes. De grands et héroïques peuples, après avoir longtemps subi les épreuves du malheur, ont été comblés enfin par la Providence qui veille sur nous comme elle veilla sur eux, des bienfaits du progrès et d'une civilisation puissante et durable. Qui sait l'avenir, et ce que nous réserve le suprême rémunérateur des sociétés.

Je ne présume pas qu'aucun Haïtien mette en doute l'intérêt spécial de cette histoire pour lui, qu'il s'imagine qu'il aura assez fait de la lire ou de l'étudier comme une histoire étrangère, et qu'elle ne le touche qu'en tant qu'elle est une portion des annales du genre humain. Ce serait une erreur. Il est vrai que nous ne sommes pas les descendants des aborigènes d'Haïti, que nous sommes d'une autre race ; que nous n'avons rien à démêler, à titre d'héritiers immédiats, à leurs mœurs, à leur civilisation, à leurs destinées ; que nous ne nous sentons liés à eux par aucune sympathie de consanguinité. Mais le fait d'habiter aujourd'hui le pays où ils vécurent, nous oblige, nous plus que personne, à nous enquérir de nos prédécesseurs. Pouvons-nous ignorer les origines et le passé de notre pays, l'histoire si pathétique et si lamen-[...] de ce peuple intéressant dont les derniers rejetons [...]été les compagnons de servitude de nos premiers

ancêtres sur ce sol? L'Africain et l'Indien se sont donné la main dans les chaînes. Voilà par quelle confraternité de malheur, par quelle communauté de souffrances, leurs destinées se sont trouvées mêlées. Le premier, arraché à ses brûlantes contrées, a été substitué ici à l'Indien. Mais d'une race énergique, infatigable, inépuisable, l'esclavage, quelque meurtrier qu'il soit, n'a pu l'éteindre; il a crû et multiplié dans les fers, et quand ses maux eurent atteint leur comble, quand il se fut compté et trouvé en nombre suffisant pour lutter, il a brisé ses entraves et conquis le pays sur le premier peuple du monde, en exterminant les plus belles et les plus héroïques troupes qui aient jamais porté les armes. Rendre un pays ainsi libre, c'était venger tout ce qui y avait été opprimé, c'était se venger soi-même et venger en même temps les malheureux Indiens.

Pour avoir hérité de leur servitude, nous avons aussi hérité de leur patrie.

Tout ce qui est antérieur à la première époque de notre histoire se perd dans la nuit des temps. Il est impossible de remonter d'un jour au delà de la découverte, à moins de se jeter dans le vague et l'arbitraire des conjectures. J'ai seulement réuni en un corps d'ouvrage relatif à Haïti les fragmens de cette histoire, épars dans les historiens et les récits de voyage qui embrassent la découverte entière de l'Amérique. J'ai donné, ou du moins j'ai essayé de donner plus de consistance aux faits et gestes des aborigènes, et de reproduire, durant un court moment de leur existence, d'après de faibles données et des traditions incomplètes leur caractère, leurs mœurs et leur vie. C'est en plaçant au milieu d'eux, et de ce point de vue, que

raconté la découverte et la conquête de l'île. J'ai profondément déploré leur sort. Singulière position que celle de l'historien qui a tant de larmes, de regrets et de pitié pour un peuple de victimes dont il s'est chargé d'écrire le martyrologe et qui est forcé, tout en maudissant les bourreaux de ce peuple, d'admirer leur courage et leur génie de chrétiens !

Quel crime en effet d'avoir égorgé tout un peuple ! Oui, mais, d'un autre côté, quelle gloire d'avoir découvert un monde nouveau à la civilisation, à la science et à la religion ! Ce qui est regrettable, c'est que cette gloire soit entachée de meurtre, de torture et de sang. Combien elle eût été plus grande, si elle eût été pure, si les conquérants, en s'emparant du sol, en avaient civilisé et converti les habitants !

Toute gloire qui se souille s'expie. Qu'il me soit permis, puisqu'il s'agit d'histoire, et de l'histoire d'Haïti, d'y prendre deux exemples terribles et frappants d'expiation historique. Christophe Colomb charge de fers et fait périr le plus illustre des Caciques d'Haïti ; peu après il est jeté lui-même dans les fers, et, en sortant de captivité, il ne tarde pas à s'éteindre dans l'abandon, la pauvreté et la disgrâce. Napoléon fait arrêter déloyalement Toussaint Louverture, le premier des noirs, et l'envoie mourir sur un rocher glacé du Jura ; douze ans plus tard, les rois de l'Europe coalisée le relèguent sur le rocher brûlant de Sainte-Hélène où il expire.

[illegible]nales d'Haïti, malgré le peu de place qu'elles [illegible] encore tenir dans celles du monde, abondent [illegible]nements utiles pour l'étude et l'instruction

de l'humanité. Le temps y ajoutera probablement d'autres événements de plus grande portée que ceux qui se sont déjà accomplis. En attendant, ces annales récentes et circonscrites comme elles sont, n'auront toute leur valeur et tout leur intérêt que quand des mains plus habiles que les nôtres les auront compulsées, et que de grands penseurs auront pris la peine de les méditer plus profondément. Ce que j'ai fait, j'y reviens en finissant, ce que nous avons fait, si mes collaborateurs veulent bien me permettre de parler en leur nom, est un travail d'explorateur. La matière que nous avons traitée est riche et neuve. Pour l'historien, il y a là des mines fécondes dont notre ambition serait satisfaite d'avoir provoqué la découverte et l'exploitation.



CHRISTOPHE COLOMB

2

INTRODUCTION

Christophe Colomb. — Découverte de l'Amérique. — Haïti.

I

L'Amérique complètement inconnue, avant 1492, ne figurait point sur les cartes géographiques : l'océan y comblait le vide de cette partie du monde.

Ce vide tourmentait l'esprit humain. Dès longtemps l'imagination des poètes et des légendes y avaient prédit un monde nouveau et l'avaient peuplé à leur gré. Sénèque, dans sa *Médée*, avait dit : « Il viendra un siècle « éloigné dans les temps futurs, où l'océan desserrant « les liens du monde, un immense continent surgira. « Tethys découvrira des régions nouvelles et Thulé ne « sera plus à l'extrémité des terres. »

Platon y avait placé son Atlantide. L'île merveilleuse de Saint-Brandan y élevait au-dessus de l'horizon lointain ses montagnes enchantées ; les flots qui la bai- [illegible] roulaient, assurait-on, sur les côtes des Iles de [illegible] de Gomera, des citrons, d'autres fruits, des [illegible] d'arbre encore vertes, tombées de ses forêts.

Mais chaque fois que de hardis navigateurs partaient pour y aborder, de violentes tempêtes les en éloignaient, ou bien cette terre inhospitalière fuyait à leur approche et s'évanouissait comme le phénomène atmosphérique qui en avait produit l'illusion. Des traditions populaires parlaient encore d'une autre île où, après avoir vogué longtemps, abordèrent sept évêques partis de Portugal. C'était à l'époque de la conquête du Portugal et de l'Espagne par les Maures. Pour se soustraire à la servitude des conquérants, ils s'étaient embarqués sur cet océan inexploré, s'abandonnant à leur destin. Descendus sur ces plages inconnues, ils brûlèrent leurs vaisseaux pour ôter tout espoir de retour à ceux qui les avaient suivis. Ils fondèrent chacun une cité dans cette île qui, depuis ce temps, s'appela l'Ile des sept cités.

Les esprits furent bientôt abusés par ces fables ; mais le pressentiment de l'existence de terres nouvelles au milieu de l'Atlantique n'en subsista pas moins. Bien avant la Renaissance des sciences et des lettres en Europe, les savants arabes qui en avaient conservé les traditions, élaboraient les connaissances géographiques qui devaient plus tard conduire aux découvertes. Xerif al Edris, dans sa description de l'Atlantique, constatait que tout était inconnu au delà de cet océan qui borne les terres habitées. « Personne, disait-il, n'a tenté « de vérifier ce qu'on en rapporte, c'est-à-dire sa navi- « gation difficile et périlleuse, l'obscurité qui y règne, « sa profondeur, la fréquence de ses tempêtes, et cela, « par crainte de ses monstrueux poissons et de la v[illegible] « lence des vents qui s'y déchaînent. Cependant, « renferme beaucoup d'îles, les unes habitées, l[illegible]

« autres désertes. Pas un marin n'ose se hasarder sur
« ses flots, ou s'il en est qui le fassent, ils ne s'éloignent
« pas des côtes et craignent de les perdre de vue. Les
« vagues de cet océan se dressent comme de hautes
« montagnes, sans se briser; car, si elles se brisaient,
« il serait impossible aux navires de les labourer. »

L'Imprimerie, découverte au commencement du xve siècle, propagea en Europe les ouvrages des Arabes. L'antiquité eut aussi une grande part à ce genre de publicité aussi puissant déjà que nouveau. La chaîne des études scientifiques et littéraires se renoua. La géographie ne fut pas des sciences celle qui reçut la moindre impulsion. Tandis que les cosmographes perfectionnaient les systèmes au fond de leurs cabinets, de hardis marins, sillonnant les mers, couraient aux découvertes. Christophe Colomb, qui allait devenir le plus savant de ces cosmographes et le plus audacieux de ces marins, se forma de bonne heure aux expéditions maritimes. Le jeune navigateur, au milieu de cette rude et militante pratique, n'avait pas cessé d'approfondir ses études théoriques. Le jour qu'il se présenta pour entrer à son tour dans la carrière des découvertes, il vint avec une expérience de la mer consommée et des idées dont la hardiesse et la nouveauté le firent passer même aux yeux des savants pour un fou ou un visionnaire. C'était cependant un homme de génie, d'un génie que ses malheurs seuls égalèrent plus tard. Il était d'une sublime piété. L'autorité d'une raison supérieure ne fai-'t pas la seule force de ses convictions : il s'y ajoutait ıthousiasme d'un croyant. Et pour les faire triompher ıs un temps comme le sien, il ne lui a fallu rien

moins que le don suprême de l'éloquence. Ses contemporains nous ont transmis de sa personne un portrait minutieux. Il était de haute taille, bien fait, musculeux, d'une attitude pleine de dignité. Son visage long n'était ni plein ni maigre. Son teint était clair et taché de rousseurs, son nez aquilin, et son front très élevé. Ses yeux étaient gris et prompts à s'enflammer. Toute sa contenance avait un air d'autorité. Ses cheveux dans son enfance étaient couleur de feu; à l'âge de trente ans, ils étaient presque blancs. Son tempérament était naturellement irritable, mais la magnanimité de son caractère le maîtrisait. Il était envers tous d'une gravité courtoise et paisible et ne se permettait jamais aucune intempérance de langage. Toute sa vie, il s'acquitta avec ponctualité de ses devoirs religieux, observant rigoureusement les commandements et les cérémonies de l'Église. Sa piété ne consistait pas seulement dans des démonstrations extérieures; elle participait de cet enthousiasme qui constituait le fond de son caractère.

Ce qui avait blanchi avant l'âge la tête de Colomb, ce n'était pas d'avoir perdu trop tôt une épouse adorée, de n'avoir pas toujours eu le pain dû à la vieillesse infirme de son père, et, quand il battait la poussière des grands chemins, d'avoir été réduit à frapper aux portes des couvents demandant un peu d'eau et de pain pour son pauvre fils, tout enfant, qu'il traînait sur ses pas; — c'était d'avoir vu méconnaître son génie et déverser le mépris et le ridicule sur ses idées fécondes.

La fièvre de conquêtes paraissait s'être apaisée poı
quelques terres de plus découvertes sur les côtes occide

tales de l'Afrique. La vanité des navigateurs les plus intrépides se sentait presque satisfaite d'avoir pénétré jusqu'à près de dix-huit cents milles dans l'Atlantique inhospitalier et d'avoir doté le monde connu des îles nouvelles des Açores. La science géographique avait vu s'accomplir à peu près tout le progrès qu'elle ambitionnait alors, sauf pourtant la route de l'Inde par le sud du continent africain, dont les principales étapes étaient déjà ouvertes. Et elle assurait qu'il était impossible de pousser l'exploration à l'occident plus loin qu'elle n'était allée ; — parce qu'au delà on rencontrait la zone torride où les eaux de la mer bouillonnaient sous une température de feu et où la terre nue et brûlée était entièrement inhabitable.

Colomb, plus avancé que son siècle, affirmait au contraire qu'au delà se trouvaient de vastes territoires inconnus, habités par de nombreuses populations. Partant de ce principe que la terre est une sphère divisée en mers et continents et pouvant être parcourue de l'est à l'ouest, il disait qu'il était impossible que l'immense espace contenu entre les régions orientales de l'Asie et les côtes occidentales de l'Europe et de l'Afrique ne fût rempli que par l'océan. Il admettait que ces régions orientales de l'Asie se prolongeaient fort avant en face des deux autres continents. Il avait ainsi raisonné : la circonférence du globe vers l'équateur étant divisée, d'après Ptolémée, en vingt-quatre heures de quinze degrés chacune, il résulte un total de trois cent soixante …és. En comparant le globe de Ptolémée avec la … de Marin de Tyr, il est constant que quinze heures …nt connues aux anciens, à partir du détroit de

Gibraltar jusqu'à la ville de Tine en Asie, et qu'il restait encore huit heures, c'est-à-dire le tiers de la circonférence de la terre inconnu et inexploré. Il rejetait comme une fable inventée par ses contemporains pour la commodité de leur ignorance, la température excessive des tropiques, pure hypothèse toujours mise en avant, sans justification ni preuves.

Enfin il fixa désormais, la théorie de la sphéricité de la terre et renouvela celle des antipodes, en dépit du fanatisme religieux qui professait encore l'erreur suivante et l'imposait comme article de foi : « la surface « de la terre est plane, et le ciel est tendu au-dessus « comme une peau, *extendens cœlum sicut pellem* ».

Peu importait alors l'erreur commise à son tour par Colomb sur la véritable dimension du globe, s'il se trouvait réellement, dans la direction où il en assignait la place, des contrées nouvelles et ignorées; peu importait également la configuration de ces contrées, fussent-elles, comme il le croyait, un prolongement du continent asiatique, ou bien cet autre continent qui occupe tout un hémisphère, reliant presque les deux pôles de la terre, et séparé de l'Europe comme de l'Asie, par deux immenses océans.

L'astrolabe était récemment appliquée à la navigation, et le marin pouvait désormais plus sûrement diriger sa course sur les mers. Colomb, armé de cet instrument, offrit de réaliser lui-même les promesse de son génie. Il s'engageait à doter la puissance qui lı donnerait les moyens d'exécuter son entreprise de vaste

territoires riches en mines d'or et renfermant d'innombrables sujets.

Il entrait dans ses calculs apparents d'amorcer l'ambition et la cupidité des souverains, mais en réalité il était mû par la grande et religieuse pensée de reculer les bornes du monde chrétien et de conquérir au catholicisme des populations nouvelles. Cette pensée le sauva, peut-être, de l'incrimination d'hérésie : car il avait assez proclamé de vérités inouïes pour s'attirer le martyre. Il était condamnable au bûcher : on le jugea seulement en proie à la vision ou à la démence. C'est à peu près ainsi qu'il fut traité par la Junte de Portugal devant laquelle il fut appelé à développer son projet. Il avait su captiver l'attention du roi Jean II, épris, comme son grand oncle le Prince Henri, de la passion des découvertes, et avait réussi à flatter ses espérances. Quelles que fussent celles que lui firent concevoir les brillantes offres de Colomb d'accroître la prospérité de son royaume, il paraît cependant qu'il se laissa persuader par ses principaux conseillers que l'entreprise était trop hasardeuse. L'un d'eux, l'Evêque de Ceuta, ne se proposa pas seulement, dans un discours prononcé devant la Junte, de renverser les projets du pilote génois, mais aussi d'enrayer toutes les découvertes dans lesquelles s'était engagée depuis quelque temps la cour de Portugal. « Elles tendent, disait-il, à distraire « l'attention, à épuiser les ressources et à diviser les « forces de la nation, déjà trop affaiblie par des guerres entes et par la peste. Quand nos forces seront si disséminées à l'extérieur et dans des entreprises ntaines et sans profit, nous nous exposerons aux

« agressions de notre actif ennemi, le roi de Castille.
« La grandeur des monarques consiste moins dans
« l'extension de leurs États que dans la sagesse et
« l'habileté qu'ils mettent à les administrer. La nation
« portugaise est possédée de la manie de se lancer dans
« des entreprises, sans considérer préalablement si
« elles sont compatibles avec ses moyens. Celles qui
« occupent en ce moment le roi sont suffisantes et
« offrent assez d'avantages, pour qu'il n'aille pas se
« commettre dans d'autres projets chimériques et extra-
« vagants. S'il désire de l'emploi pour la valeur active
« de la nation, la guerre commencée contre les Maures
« de Barbarie suffit. Ici l'avantage du triomphe est réel,
« puisque son effet est d'affaiblir et de désarmer des
« ennemis limitrophes qui ont prouvé combien ils étaient
« dangereux quand ils possédaient le pouvoir. »

Tel fut le langage d'un homme d'Eglise, plus intéressé qu'un autre peut-être au succès de Colomb. Cependant il se trouva une voix pour protester au nom de la foi chrétienne et de la gloire de sa nation, ce fut celle d'un soldat. Singulière interversion de rôles !

« Le Portugal, répliqua le Comte de Villa Real, n'en
« est pas à son enfance, et ses princes ne sont pas si
« pauvres qu'ils soient tout à fait privés des moyens
« d'entreprendre des découvertes. En supposant même
« que les projets de Colomb soient chimériques, pourquoi
« abandonnerait-on ceux dont l'exécution a commencé
« sous le feu Prince Henri, sur de si solides bases,
« s'est poursuivie à travers tant d'heureux résulta
« Les trônes s'enrichissent par le commerce, s'a

« missent par les alliances, et accroissent leur puissance « par la conquête. Le Portugal est en paix avec tous « les princes de l'Europe. Il n'a rien à craindre de s'en- « gager dans de grandes entreprises. La plus grande « gloire de la valeur portugaise serait de pénétrer dans « les secrètes horreurs de cet océan si redoutable aux « autres nations du monde. C'est outrager le nom portu- « gais que de le menacer de périls imaginaires après « qu'il a donné tant de preuves de son intrépidité. Les « grandes âmes sont faites pour les grandes entreprises. « Il est étonnant qu'un prélat, distingué comme l'évêque « de Ceuta, soit opposé à une entreprise dont l'objet, en « définitive, est d'étendre la foi catholique, en la propa- « geant d'un pôle à l'autre. Quoique soldat, j'ose pro- « phétiser au prince qui achèvera cette entreprise plus « de bonheur et de durable renommée que n'en « obtinrent jamais les souverains les plus favorisés de « la fortune et du courage. »

L'évêque de Ceuta ne se contenta pas de discourir. Homme d'intrigue et de manœuvre, il imagina d'agir sur l'esprit de son souverain et de fixer ses irrésolutions par le stratagème suivant. Il demanda à Colomb d'exposer son plan en détail et d'exhiber les cartes et tous les documents qui devaient servir à son entreprise, sous prétexte de les soumettre à l'examen du conseil du Roi. Colomb s'empressa d'y obtempérer. Durant le temps supposé nécessaire pour cet examen, un navire fut expédié avec la mission ostensible d'apporter des provisions
› Vert, mais avec l'ordre secret de suivre la route
sur la carte du pilote génois. Le résultat combla
›te de l'artificieux évêque : les marins de l'expé-

dition se découragèrent de courir toujours à l'Ouest sur une immensité de mers inconnues et à travers les plus violentes tempêtes. Saisis de toutes les terreurs dont l'imagination populaire avait rempli ces régions, ils changèrent brusquement de route et regagnèrent bientôt Lisbonne, sans plus s'aventurer.

Sur la foi de cette ridicule épreuve, le projet fut déclaré extravagant et impraticable. Colomb vit bien qu'il ne devait plus compter sur le roi qu'on avait pris tant de soin de lui rendre contraire; indigné surtout de la perfidie du dernier procédé dont on venait d'user envers lui, il quitta le Portugal et retourna dans sa patrie.

Peu de temps après, il partit pour l'Espagne. Il éprouvera de nouveaux déboires, mais enfin il finira par vaincre l'obstination de l'ignorance et des préjugés de son siècle sur ce dernier théâtre de sa gloire et de ses malheurs. Il se présenta à la cour d'Espagne dans un moment très peu favorable au succès de sa démarche. Elle était tout occupée de préparatifs de guerre contre la ligue des deux rois maures rivaux qui se partageaient alors le royaume de Grenade.

Bientôt survinrent les sièges et les combats. Complication fâcheuse ! Mais fût-on en paix, qu'il y aurait encore peu de chance de faire écouter des projets de découvertes dont la hardiesse et l'étrangeté soulevaient partout l'incrédulité et la raillerie ; et, pour comble de tort ou de malheur, celui qui les venait dérouler en pr sence de la cour d'Espagne, environnée de tant de lu et de splendeur, avait tout l'air, au dénuement de

mise, d'un importun ou d'un aventurier chercheur de dupes. Il était toléré à peine par les uns et dédaigné par les autres. A force de sollicitations, il obtint une audience du roi. Il développa devant lui avec une grande chaleur de conviction et d'éloquence ses idées sur l'existence, dans l'Atlantique, d'un monde nouveau, habité et abondant en or et en épices. Ferdinand, qui était un esprit éclairé et perspicace, ne se laissa pas seulement charmer au récit de ces brillantes chimères (comme on le disait alors de ces inspirations du génie, justifiées plus tard), il fut frappé de la solidité des raisons et des preuves alléguées par Colomb dans tout le cours de son entretien. Il ne voulut pas cependant, en une matière si grave, s'en rapporter à ses seules lumières ; il résolut de consulter les savants les plus compétents de son royaume dans le but d'éclairer plus sciemment sa décision.

En conséquence, un conseil fut convoqué dans le couvent dominicain de Saint-Stephen, à Salamanque, devant lequel Colomb comparut pour exposer ses doctrines et son projet. L'obscur navigateur s'y trouva en présence de ce que l'Espagne comptait d'astronomes, de géographes, de mathématiciens les plus célèbres, de moines et de dignitaires ecclésiastiques les plus savants et les plus respectables. La seule composition de ce conseil était faite pour inspirer de l'espoir et de la confiance. On dit que Colomb en conçut beaucoup et qu'il se flatta même de triompher ; qu'en cette occasion, il déploya toutes les ressources de sa science, et fit un ..ême effort d'éloquence et de génie, et que jamais ıe plaida avec plus de bonheur la cause du nouveau ɑde promis. Il conquit les suffrages de plusieurs

d'entre eux, c'était le petit nombre. Quelques autres convinrent avec lui de la forme sphérique de la terre et de l'existence probable d'un hémisphère opposé et habitable, mais ils maintinrent qu'il était impossible d'y atteindre, à cause de la chaleur insupportable de la zone torride, de la longueur du voyage qui ne durerait pas moins de trois ans ; et qu'un navire qui, en suivant la route indiquée par lui, arriverait à l'extrémité de l'Inde, se verrait tout retour fermé; car l'éminence qu'occasionne dans ces régions la rotondité du globe, est plus haute que la plus haute montagne, et tous les vents du monde n'aideraient pas à la franchir. Le plus grand nombre, animés contre lui de préventions aveugles et obéissant à un intérêt religieux étroit et malentendu, s'élevèrent contre la nouveauté de ses doctrines. Ils n'acceptèrent point la discussion sur le terrain où elle leur était offerte ; et, au lieu d'objections scientifiques, ils assaillirent leur adversaire de citations tirées des Écritures saintes et des Pères de l'Eglise. Ils s'attaquèrent surtout à sa théorie des antipodes que l'orthodoxie du temps ne lui pardonnait pas. Est-il quelqu'un d'assez simple, lui disait-on sur l'autorité de Lactance, pour croire qu'il y a des antipodes dont les pieds sont à l'opposite des nôtres : des gens qui marchent les talons en l'air et la tête en bas, des lieux où il pleut, grêle et neige par en haut? C'est l'idée de la sphéricité de la terre qui a fait inventer cette fable, ajoutait-on, et les philosophes une fois partis de cette erreur, ont marché d'absurdité en absurdité, défendant l'une par l'autre. Enfin s'étayant sur saint Augustin, ils déclarèrent la théorie des antipodes incompatible avec les dements historiques de la foi; et que soutenir qu'

a des terres habitées dans les régions opposées de la terre, c'est vouloir qu'il existe des nations qui ne descendent point d'Adam, puisqu'il est impossible qu'elles aient traversé ce vaste océan intermédiaire. De pareilles doctrines tendent à discréditer la Bible qui déclare expressément que tous les hommes descendent d'un père commun. Puis enfin, en réfutation de sa proposition : « la forme de la terre est sphérique », ils lui opposèrent le fameux psaume : *extendens cœlum sicut pellem*.

Il était évident que ceux qui s'évertuaient ainsi à mettre en question la fidélité de ses croyances religieuses n'avaient pas eu raison de ses théories, soit qu'ils voulussent comprendre et qu'ils ne le pussent, soit qu'ils pussent les comprendre et qu'ils ne le voulussent. A cette époque et particulièrement en Espagne, l'accusation ou le soupçon d'hérésie était le plus grave qui pût planer sur la tête d'un homme. Colomb le sentit. Il était autant que ses juges sincèrement religieux, et versé dans l'étude des Livres saints ; il imagina d'aller chercher la sanction de ses idées là où ceux-ci prétendaient en avoir trouvé la condamnation. La conviction qu'en reculant les bornes du monde, il servait Dieu, la foi et l'humanité n'eut-elle pas d'ailleurs suffi à lui inspirer cette heureuse pensée, à défaut d'y être sollicité par le besoin de son salut?

Il ouvrit donc la Bible, en divers passages, et signala les textes dont il s'autorisait. Ils n'ont été recueillis dans aucun des documents authentiques de ces conférences ; mais la postérité, curieuse de les connaître, croit les ...rouvés dans Isaïe, le plus véhément des prophètes : ... tu appelleras la nation que tu ne connaissais

« point; et les nations qui ne te connaissaient point
« accourront à toi. »

« Les îles s'attendront à moi, et les navires de Tarsis
« les premiers, afin d'amener tes fils de loin, avec leur
« argent et leur or. »

« Je m'en vais créer de nouveaux cieux et une terre
« nouvelle. »

Il n'y a pas de doute que Colomb s'était vu obligé de donner à ses doctrines l'appui de l'autorité religieuse; mais il n'en bénit pas moins l'occasion qui le mit en possession de ces prophéties auxquelles il ajoutait, quelque peu explicites qu'elles nous paraissent aujourd'hui, une foi sincère et sans réserve. S'il ne se croyait en effet appelé à les réaliser, il n'eût pas dit :

« Quant à moi, malgré les désagréments que
« j'éprouve, je suis bien sûr que mes prédictions se
« réaliseront. Tout passera, excepté la parole de Dieu,
« tout ce que je dis s'accomplira. »

En voilà bien assez certainement pour l'acquit de sa conscience et pour ne pas encourir, à cet égard, le désaveu de la généralité de ses contemporains; mais réussit-il à satisfaire les scrupules théologiques de ses adversaires ? Assurément non; il semble même qu'en n'insistant pas davantage à montrer la religion solidaire de ses idées, il jugeât prudent de ne pas exciter une controverse inutile qui lui eût peut-être ravi toute chance de triompher à l'avenir.

Les conférences de Salamanque furent dans ce moment interrompues par les événements de la guerre qui se succédaient sans relâche. Colomb, retenu à cour, malgré le désir d'aller offrir son projet à l'Angl

terre et le peu d'espoir qu'il conçut d'un arrangement définitif et favorable en Espagne, continuait à être le point de mire des railleurs; et la mauvaise réputation de visionnaire et d'insensé qu'on lui avait faite, s'était tellement propagée que les enfants même, en le voyant passer dans les rues, le suivaient en criant après lui : Haro le fou !

Il suivit Ferdinand et Isabelle, pendant toute la campagne, aux camps et dans les villes assiégées. En maints combats, il déploya le plus rare courage. S'il y avait trouvé la mort qu'il n'évitait pas, qui sait si le Nouveau-Monde serait encore découvert ?

La victoire couronna enfin les armes espagnoles et chrétiennes. La cour et le public en signalèrent leur joie par toute sorte de fêtes : mariage de princesse, tournois, bals, illuminations, spectacles. Tous ceux qui l'entouraient étaient ivres de plaisirs, lui seul s'attristait; toutes les physionomies étaient radieuses, excepté sienne. Le bruit et les distractions de la guerre avaient fait place dans son cœur au souvenir devenu plus amer de ses désappointements. Pourquoi s'associerait-il à toute cette folle allégresse excitée par un événement heureux, à la vérité, mais si peu comparable à l'immense événement pour l'humanité de la découverte d'un monde ?

La paix rétablie, Colomb demanda avec instance une réponse décisive à ses propositions. Il n'y avait plus de raison de l'ajourner. Le roi s'en référa au conseil qui ...it été chargé de les apprécier et qui lui fit enfin un ...port où, après avoir réfuté ces propositions sur le ... le plus dédaigneux, il conclut en ces termes :

« Quelle présomption de croire que seul on possède des
« connaissances supérieures à celle réunies du reste des
« hommes ! Quoi ! s'il existait réellement des contrées
« nouvelles, comme le prétend Colomb, seraient-elles
« restées ignorées depuis un laps de temps si long ; et
« la sagesse ou la sagacité des siècles antérieurs aurait-
« elle laissé la gloire de les découvrir à un obscur
« pilote de Gênes ? — Ces propositions sont vaines et
« impraticables. Il ne convient point à d'aussi grands
« principes que ceux de l'Espagne de s'engager dans
« une entreprise de cette espèce, si dénuée de fonde-
« ments. »

Ferdinand, qui dès l'abord avait prêté une oreille favorable aux ouvertures de Colomb, s'était laissé ensuite gagner insensiblement par le doute : ce rapport y vint mettre le comble. Il laissa partir Colomb, découragé. L'illustre Génois alla importuner encore des rêves de son génie deux princes subalternes, inféodés à la grandeur de l'Espagne, les ducs de Médina Sidonia et de Médina Céli ; mais ses dernières espérances reposaient sur l'Angleterre vers laquelle il s'acheminait. C'est alors, quand tout espoir semblait perdu et que Colomb avait tourné le dos à l'Espagne, c'est alors que ses amis tentèrent un dernier et suprême effort. Dans leur inquiète sollicitude, cherchant à qui s'adresser, ils recoururent à la Reine. Heureuse inspiration ! Car Isabelle était restée jusqu'ici indifférente aux querelles scientifiques qui avaient tellement changé les dispositions de Ferdinand que celui-ci n'entendait plus parler de découverte qu'avec impatience et irritation. On avait trop raisonr et trop mal sur la matière ; les débats et les délibér

tions n'avaient abouti, à travers des interruptions et des délais infinis, qu'à tout compromettre. Il ne restait plus qu'une ressource, c'était de laisser de côté les discussions et les controverses et de trouver l'occasion de passionner une grande âme pour la réalisation de cette grande pensée. Il était si simple alors de s'adresser à Isabelle, cette reine, douée à un si haut degré de sympathie et d'enthousiasme. Perez, le gardien du monastère de la Rabida, lui écrivit résolument pour la conjurer d'examiner les propositions de Colomb avec toute l'attention qu'elles méritaient. Elle manda aussitôt Perez auprès d'elle. Ils eurent un entretien à la suite duquel elle envoya en toute hâte rappeler Colomb. Cette circonstance encouragea d'autres amis de Colomb, dévoués à ses doctrines. Quintanilla et Saint-Angel, qui jouissaient de quelque influence à la cour, font en personne une démarche auprès de la Reine. Ils lui expriment respectueusement leur surprise de la voir hésiter, elle qui a toujours été la généreuse patronne de toutes les grandes entreprises, à accepter la plus brillante proposition qui aît jamais été faite à un monarque. Ils lui représentent que Colomb, par son caractère, son savoir et son expérience dans la navigation, est capable de réaliser son projet, et qu'en offrant d'y risquer sa vie et sa fortune, il donne les meilleures garanties de succès. « En contribuant à la réussite de cette entreprise, ajou-« tent-ils, vous glorifierez Dieu, vous augmenterez « l'autorité de l'Eglise, vous agrandirez votre propre « pouvoir et vos Etats. Quel regret pour vous, quel « triomphe pour vos ennemis, quelle douleur pour vos « amis, si, profitant de votre refus de conquérir ces « contrées nouvelles, une autre puissance allait le faire !

« Bien des princes se sont illustrés par des découvertes, « voici l'occasion de les surpasser. Ne vous arrêtez pas « aux assertions des savants qui traitent ce projet de « rêve et de vision. » Entrant ici dans quelques développements sur le plan et les idées de Colomb, ils démontrent avec force la facilité de les exécuter. « Il « appartient, continuent-ils, à une Reine magnanime et « éclairée comme vous de méditer ces profondes et « intéressantes questions et de pénétrer les secrets de « l'Univers. » Ils terminent en disant que Colomb offre d'entrer pour un huitième dans les frais de l'expédition et qu'il suffit, pour l'entreprendre, de deux navires et de trois mille couronnes.

Ces paroles paraissaient produire de l'effet sur l'esprit impressionnable de la Reine ; mais le Roi les accueille avec froideur, et entre autres objections qu'il y oppose, il déclare que la guerre ayant complètement épuisé ses finances, il s'interdit de rien entreprendre avant de les restaurer. Isabelle s'arrêtera-t-elle devant cette considération de pénurie absolue d'argent? Les protecteurs de Colomb, pleins d'anxiété, s'y attendaient. « Eh bien ! s'écria la Reine, j'entreprendrai cette découverte au profit de ma couronne seule de Castille, dussé-je engager mes bijoux et mes joyaux particuliers pour trouver les fonds nécessaires. »

Résolution heureuse qui comble Isabelle de gloire !

Colomb était au pont de Pinos, au pied du Mont Elvire, à proximité de Grenade, lorsque le courrier de la Reine l'atteignit. Il eut peine à croire à la soudaine faveur dont son plan de découverte était devenu l'objet. Il hés[illegible] à rebrousser chemin. Il n'hésita qu'un moment ; car retour inespéré de fortune était l'œuvre d'amitiés qui [illegible]

l'avaient jamais trahi; et cette fois, il avait pour garant l'enthousiasme (sentiment qu'il n'avait pas encore excité dans un cœur puissant) et la parole sacrée d'une Reine d'honneur. Jusqu'alors les humiliations et les déboires qu'il avait subis lui étaient venus uniquement de la présomption aveugle des savants et du fanatisme de la piété.

Isabelle reçut Colomb, à son retour, à Santa-Fé. Ils eurent un entretien dans lequel celui-ci, encouragé par l'intérêt passionné que l'illustre Reine mettait à l'écouter, développa cette fois, sans la moindre contrainte, son plan et ses idées. Il osa tout exprimer, même celles de ses espérances qui sont restées des illusions. Il avait la certitude, disait-il, d'atteindre l'extrémité de l'Asie, de parcourir le vaste empire du Grand Kan, d'en rapporter et de verser aux pieds de ses souverains l'or des riches provinces de Mangi et de Cathay. — Ferdinand était visiblement séduit par l'appât de ses promesses. Il devançait en esprit leur réalisation, et, concevant l'espoir tardif d'être amplement dédommagé, il se montrait maintenant disposé à toute sorte de concessions. Aussi prêtait-il une avide attention à Colomb parlant, sur la foi de Marco-Polo, des mines inépuisables des contrées asiatiques. Mais il laissa la Reine s'enthousiasmer seule de la grandeur morale de l'entreprise et de la gloire impérissable de conquérir des peuples nouveaux à Dieu et à la civilisation. Ces nobles pensées ne faisaient en effet battre que le noble cœur d'Isabelle. Rien surtout ne la transportait de plus de joie que le sublime vœu de Colomb de consacrer la délivrance du tombeau du Christ toutes ces richesses dont il chargerait les navires. Généreuse illu-

sion qui, peut-être, plus que sa science et la force de son génie, donna à l'immortel pilote la persévérance et le courage de conduire à fin son entreprise !

Ce que les amis de Colomb avaient offert en son nom fut accepté.

Il fut convenu qu'il contribuerait pour le huitième dans les frais de l'expédition et que trois navires seulement y seraient affectés.

D'après les clauses d'un traité signé avec les Altesses royales :

1° Colomb serait nommé, lui, ses héritiers, et ses descendants, Amiral de toutes les contrées qu'il aurait découvertes ;

2° Il en devrait être aussi le Vice-Roi et le Gouverneur ;

3° Il percevrait le dixième de toutes les marchandises qui seraient transportées, de tous les articles : perles, pierres précieuses, or, argent, épices, qui seraient trouvés ou exploités dans l'étendue de son amirauté, les frais déduits ;

4° Il aurait la juridication souveraine de toutes les causes et contestations intervenues dans le trafic entre ces contrées et l'Espagne.

Le petit port de Palos en Andalousie fut choisi pour le lieu de l'armement et du départ de la flottille.

Colomb s'y rendit et y trouva deux caravelles qu'un ordre royal avait mis à sa disposition. Il semblait que rien ne dût plus s'opposer à l'exécution de son entreprise. Il en hâtait les préparatifs, et il avait un peu de temps pourvu à tout : provisions, instruments de voyages, armes et collection d'objets de fabrique destinés être échangés contre l'or des sauvages. Cependant

sinistres rumeurs circulaient à l'occasion du voyage ; on rappelait tout ce qui avait été inventé de fables et de récits alarmants sur l'implacable océan, en y ajoutant des circonstances très propres à augmenter l'effroi des imaginations ; en sorte qu'il fut impossible, durant près de deux mois, de trouver des matelots pour composer les équipages. Personne ne voulut s'embarquer et les caravelles restaient vides et à l'amarre dans le port.

L'autorité dut employer la contrainte pour se procurer des marins ; elle eût réussi difficilement, sans la résolution et les efforts de deux hommes considérables et influents dans la localité, les Pinzon qui se décidèrent à prendre part à l'expédition. Grâce à leur aide aussi Colomb put y joindre un troisième bâtiment. Enfin on s'embarqua. Martin Alonzo Pinzon, commandait la *Pinta*, Yanez Pinzon, la *Mina* et Colomb montait le navire amiral de *Santa-Maria*. A l'exception de ces principaux navigateurs, presque tous les autres ne prirent aucun soin de dissimuler leur tristesse et leur irrésolution ; ils étaient sous l'impression d'une terreur indéfinissable. La ville elle-même s'attrista, à l'approche de ce départ, comme si elle pressentait quelque malheur.

II

La flottille mit à la voile le 3 août 1492. Au début de la navigation, un accident faillit l'interrompre. Le .vernail de la *Pinta* se brisa et une voie d'eau se lara à bord de la caravelle. Les équipages en tirèt mauvais augure ; mais Colomb s'en préoccupa seu-

lement comme une contrariété, et, continuant sa route, il atterrit à l'île de Gomera, l'une des Canaries. Il s'y arrêta quelques jours pour faire radouber la *Pinta* ; puis il reprit la mer.

A cela près, l'océan inhospitalier et si redouté favorisait admirablement la navigation. Pas une tempête n'en troublait les eaux profondes et limpides. Des vents constants et réguliers y soufflaient et poussaient rapidement les trois caravelles vers l'hémisphère inconnu. De légers calmes venaient, à de rares intervalles seulement, ralentir la vitesse de leur marche. Alors la mer était unie, l'air doux et agréable. Ce qui faisait dire à l'amiral, par un de ces beaux temps continuels : « La mer est comme « le fleuve de Séville, grâce à Dieu ; la température est « aussi douce qu'à Séville au mois d'avril, et l'air si em« baumé que c'est plaisir de le respirer. » On n'avait jamais vu d'autres mers, un ciel plus bleu, d'une telle pureté et si éblouissant d'étoiles pendant des nuits à la beauté desquelles rien, en aucun autre climat, n'était comparable.

A défaut de tempête, les esprits déjà effrayés trouvèrent des sujets d'alarme dans d'autres phénomènes, très peu redoutables sans doute, mais qui s'annonçaient pour la première fois. La variation de la boussole, par exemple, parce que les pilotes avaient pris la direction du nord, excita la surprise et l'appréhension des équipages. L'Amiral s'en étant aperçu ordonna de marquer de nouveau le nord et leur prouva que c'était là la cause du phénomène, et non point une altération de aiguilles qui étaient très bonnes. Il réussit à les calme Plus tard, ils recommencèrent à murmurer, disant tou

haut que les vents alizés qui régnaient d'une manière si constante dans les parages où ils étaient et qui soufflaient toujours de l'est empêcheraient leur retour en Espagne. Ils se seraient mutinés à la fin, si par un heureux hasard, le vent n'avait changé et n'était devenu contraire, au moment même de leur plus vive effervescence.

Toute la traversée, ce fut ainsi une lutte permanente d'où le génie de l'Amiral dut sortir vainqueur. Depuis le départ de Gomera, il avait pris l'habitude de compter moins de lieues qu'il n'en faisait réellement, afin que ses marins ne perdissent point courage, si le voyage venait à se prolonger au delà de ses prévisions ; mais il n'était pas en son pouvoir d'abréger le nombre des jours. Or ils remarquèrent bientôt qu'il y avait plus d'un mois qu'ils étaient absents d'Espagne, encore qu'ils se fussent arrêtés plusieurs jours aux Canaries. Leur impatience de voir la terre promise et d'y atteindre était très vive. Ils étaient à peine à six cents milles du dernier port qu'ils avaient quitté, qu'ils épiaient déjà les moindres indices qui révèlent ordinairement en mer la proximité des terres. C'était une hirondelle marine qui ne s'aventure jamais à plus de vingt lieues des rivages, un moineau de rivière, d'autres oiseaux des forêts qui venaient se poser, en chantant, sur les mâts ; enfin des algues vertes détachées des rochers où elles croissent. Ces indices se multipliaient au gré de leur impatience. C'était encore une grande obscurité qui ne pouvait planer que sur une terre qu'ils tarderaient pas à voir, ou des roseaux et de petits ons chargés de sapinettes que les lames avaient bés à quelque rivage prochain. Et chaque fois, les

caravelles, fines voilières, couraient à l'envi l'une de l'autre, et à qui verrait la terre la première. La *Nina*, un jour, fit une décharge en signe de ce qu'elle la voyait, et arbora aussitôt son pavillon au bout du mât de hune. Tous les équipages entonnèrent le *Gloria in excelsis Deo.* Mais ils se trompaient, la terre ne parut pas. Ce désenchantement les fit passer de la joie à la mutinerie. Ils se mirent à se plaindre de la longueur du voyage. L'Amiral qui, depuis plusieurs jours, avait mis le cap tout à fait à l'ouest, changeant sa direction primitive du nord-ouest, « ne voulut pas s'arrêter, « comme il leur dit, aux îles qui se trouvaient dans les « parages du nord, parce que son but était de se rendre « aux Indes, et que perdre son temps en route, c'eût « été manquer de prudence et de jugement. J'entends « poursuivre mon voyage, ajouta-t-il, jusqu'à ce « qu'avec l'aide de Notre Seigneur, je trouve les Indes. « Vos murmures et vos plaintes ne changeront pas ma « détermination ». Avant qu'il eût parlé ainsi, tous les hommes des équipages, courroucés d'impatience et de désespoir, s'étaient ameutés et proféraient des menaces. Sa vie pendant un moment était en grand péril. Et cependant le moindre sentiment de crainte ne se peignit sur ses traits. Son courage et ses paroles imposèrent, au contraire, aux rebelles. — Alors il ranima leurs espérances du mieux qu'il put et par des propos plus doux et plus affectueux. La sédition s'apaisa entièrement. Après la sublimité d'un Dieu maîtrisant, au plus fort de la tempête, la fureur des flots, rien n'égale cette puissance du génie qui dompte l'exaspération des hommes mutinés contre lui dans les déserts perdus de l'océan.

Le lendemain de cet incident, on vit d'autres signes de terre. « Après la chute du jour, dit le Journal tenu « de ce voyage, comme le navire *la Pinta* était meilleur « voilier et allait devant l'Amiral, il aperçut la terre « et fit les signes que celui-ci avait ordonnés. Un « marin, nommé Rodrigo de Triana, fut le premier qui « vit cette terre, car l'Amiral, étant à dix heures du « soir dans le gaillard de poupe, vit bien un feu, mais « au travers d'une masse si obscure qu'il ne voulut « pas affirmer que ce fût la terre. Il appela néanmoins « Pero Gutierrez, tapissier du roi, et lui dit que ce « qu'il voyait lui paraissait être une lumière, qu'il « regardât à son tour. C'est ce que celui-ci fit, et il vit « une lumière. L'Amiral en dit autant à Rodrigo « Sanchez de Ségovie que le Roi et la Reine avaient « envoyé sur la flotte en qualité de contrôleur. Ce dernier « ne vit pas ladite lumière, parce qu'il n'était pas dans « une position d'où il pût rien voir. Après l'avertis- « sement de l'Amiral, on la vit une fois ou deux ; « c'était comme une bougie dont la lumière montait et « baissait, ce qui eût été pour peu de personnes un « indice de proximité de terre ; mais l'Amiral regarda « comme certain qu'il en était près. Aussi quand on « dit le *Salve* que les marins, qui se réunissent tous à « cet effet, ont coutume de réciter ou de chanter à leur « manière, l'Amiral les avertit et les pria de faire « bonne garde au gaillard de poupe, et de bien regarder « du côté de la terre, et leur promit de donner un « pourpoint de soie à celui qui dirait le premier qu'il voit, et cela, sans préjudice des autres récompenses omises par le Roi et la Reine à celui qui la verrait premier. Enfin à deux heures après minuit la terre

« parut ; elle n'était plus qu'à deux lieues. On ferla
« toutes les voiles et on ne laissa que le tréou qui est
« la grande voile sans bonnettes et on mit en panne
« pour attendre jusqu'au jour du vendredi qu'on arriva
« à une petite île des Lucayes, qui, dans la langue des
« Indiens, s'appelait Guanahani. »

L'Amiral descendit à terre dans une barque armée, avec plusieurs de ses compagnons de voyage ; et, portant lui-même la bannière royale dans une main, il prit possession de cette île au nom du roi et de la reine. Elle était peuplée ; ses habitants, accourus au rivage, l'entourèrent. Ils étaient nus et barbouillés de couleurs par tout le corps, les uns de rouge, les autres de blanc ou de jaune. Leur surprise était extrême de voir arriver si inopinément sur leur terre des hommes d'une autre espèce qu'eux ; et ils l'exprimaient par de bruyantes clameurs. Ils s'adressaient aux nouveaux venus sans pouvoir être compris et ils se parlaient entre eux. Mais les Européens purent démêler aux gestes dont ils accompagnaient leurs apostrophes qu'ils leur demandaient s'ils étaient descendus du ciel.

C'est de ce moment que les premiers auteurs de la découverte commencèrent à appeler ces sauvages *indiens* du nom d'Indes Occidentales qui est resté à l'Archipel américain. Le premier mouvement de ces Indiens avait été de s'effaroucher et de fuir ; mais ils étaient revenus presque aussitôt vers leurs hôtes, obéissant autant à la curiosité de les voir qu'attirés par leurs bienveillantes dispositions.

L'aptitude si forte des intelligences humaines à se communiquer leur fait surmonter en peu de ten l'obstacle de la diversité des langues, quelle qu'elle so

Dès le lendemain, Européens et Indiens étaient parvenus à se faire entendre les uns des autres. Ils étaient entrés en rapport. Pendant tout le temps que les bâtiments étaient restés mouillés devant Guanahani, ils étaient continuellement visités par les naturels qui y allaient en foule à la nage, ou en pirogues. Ces pirogues étaient creusées dans de grands troncs d'arbre ; elles se croisaient sur ces mers ; et les insulaires dont elles étaient remplies roulaient entre leurs lèvres de petits tuyaux ou calumets au moyen desquels ils aspiraient pour la lancer en bouffées la fumée d'une feuille séchée qu'ils fumaient. Ils en avaient des paquets au fond de leurs embarcations, puis des calebasses remplies d'eau, des pelotons de fil de coton, et des cassaves, espèce de pain, qu'ils donnaient aux Européens en échange de colliers de verre, de petits tambours de basque, d'aiguillettes, de bonnets de laine et d'écuelles. Ils livraient aussi en retour de ces bagatelles dont ils paraissaient enchantés l'or et les perles qu'ils portaient aux bras et aux jambes.

Colomb prit avec lui deux de ces Indiens pour lui servir d'interprètes, et poursuivit sa navigation. Il voulut visiter plusieurs petites îles, à proximité de la première, avant d'aller reconnaître les grandes terres dont les Indiens lui parlaient en lui indiquant le point de l'horizon où elles étaient situées, Cuba et Haïti, dont le sol, habité par de nombreuses populations, était couvert d'aromates, et dont les fleuves roulaient l'or et les perles.

ɩ plus importante de ces petites îles dont il ourut les côtes fut Saometo qu'il appela Ferdinanda. s trouva toutes charmantes et toujours plus belle

que celle qu'il avait quittée, celle qu'il venait d'atteindre. La magnificence de la nature dans ces contrées vierges le remplissait à la fois d'extase et d'étonnement. C'est lui qui le dit ; et, en effet, quand au moment même où il voguait sous ces tropiques, l'hiver en Europe dépouillait la terre de toute verdure, l'ensevelissait sous les givres et les neiges, et enchaînait le cours de ses fleuves, ici un printemps éternel la paraît. En novembre, tant de forêts vertes, tant d'arbres chargés de feuilles, de fruits ou de fleurs et retentissants de chants d'oiseaux, tant de parfums dans l'air calme et tiède, n'était-ce pas, à la vérité, une merveille pour des Européens ? Ce sont toutes ces choses qui excitaient leur surprise et leur admiration et qui semblaient faites, comme l'a dit Colomb, pour retenir dans ce séjour l'homme qui les a vues une fois.

L'Amiral, parti d'un groupe de petites îles, qu'il appela les Iles du sable, aperçut, le 27 octobre, Cuba et ses hautes montagnes. Le lendemain il y abordait et entrait dans un fleuve superbe qui se décharge dans un vaste et beau port. « C'est la plus belle île, dit-il, qu'aient jamais vue des yeux humains. » Elle était aussi la plus grande et la plus fertile de toutes celles qu'il eût encore découvertes. Il parcourut une assez longue étendue de ses côtes nord ; mouilla dans plusieurs rades spacieuses, et remonta à quelques lieues dans l'intérieur, le cours de profondes rivières qui lui parurent arroser l'île en sens divers. Il dépêcha, pour explorer des villages situés loin des rives de la mer, des envoyés qui revinrent lui faire les rapports les plus avantageux sur la population et les produits du sol de pays. Ils racontèrent qu'après avoir fait douze lieues,

trouvèrent un village de cinquante maisons qui pouvait renfermer mille habitants environ ; que ces maisons ressemblent à de grandes tentes de campagne ; qu'ils furent reçus avec la plus grande solennité ; que tous les hommes et toutes les femmes étaient venus les voir ; qu'ils leur baisaient les pieds et les mains, leur demandaient s'ils étaient descendus du ciel et leur offraient à manger tout ce qu'ils avaient. A leur arrivée, les plus distingués du village les avaient portés sur leurs bras jusqu'à la maison principale, leur offrant des sièges sur lesquels ils les avaient fait asseoir. Tous les habitants s'assirent par terre autour d'eux. L'Indien qui les avait accompagnés leur assura que ces chrétiens étaient de bonnes gens. Les hommes sortirent et les femmes rentrèrent à leur tour et s'assirent par terre autour d'eux, baisant leurs pieds et leurs mains, et les tâtant pour reconnaître s'ils étaient d'os et de chair comme elles-mêmes. Elles les prièrent de rester au moins cinq jours avec elles, et ce ne fut point sans beaucoup de peine qu'ils réussirent à se défendre de leurs instances. Ils ajoutèrent en terminant que s'ils eussent voulu y consentir, plus de cinq cents Indiens, hommes et femmes, seraient venus les accompagner, croyant qu'ils retournaient au ciel. Ils rapportèrent de leur excursion des échantillons d'or et d'épices ; mais ils constatèrent surtout que les Indiens de Cuba s'accordaient avec ceux de Guanahani pour désigner une grande terre, Bohio, au sud-est où ce métal abondait. Ils l'appelaient aussi Aïti, c'est-à-dire terre montagneuse.

L'Amiral, en appareillant de Cuba, voyait distincte- cette terre dans le lointain. Déployant toutes ses ..s, il en prit la direction. Au moment de son départ,

le vent avait fraîchi et lui était favorable et, les courants aidant, la traversée fut rapide; car dans la soirée du même jour, il était en vue d'un port magnifique. La *Nina*, détachée pour aller en avant et voir le port, avant la chute du jour, en atteignit l'embouchure, comme il faisait déjà nuit. La caravelle envoya sa chaloupe pour le sonder à la lumière. Avant que l'Amiral arrivât à l'endroit où la *Nina* attendait en louvoyant que la chaloupe lui fît le signal pour entrer dans le port, la lumière de cette chaloupe s'éteignit. Alors la caravelle n'en apercevant plus, courut au large et en alluma une autre. L'Amiral s'approcha. Pendant ce temps les gens qui montaient la chaloupe allumèrent une autre lumière, la caravelle s'avança vers elle; mais l'Amiral ne pouvant pas s'approcher davantage, passa toute la nuit à courir des bordées sur la côte.

Il semblait impatient de toucher aux rivages de la plus belle île du monde, que, longtemps après lui, des voyageurs, rendant hommage à sa splendide beauté, ont décorée du nom de Reine des Antilles.

Le 6 décembre, il mouilla avec bonheur dans le port du Môle-Saint-Nicolas, nom qu'il lui donna en l'honneur du saint dont ce jour était la fête. Colomb appela cette île Hispagnola. « Hispagnola, écrivait-il au Roi et à la Reine d'Espagne, est une merveille! »

Je m'arrête ici dans le récit du voyage du sublime navigateur, parce que mon dessein est d'écrire l'histoire des Aborigènes d'Haïti depuis ce moment de la découverte jusqu'à leur complète extinction. Je vais me mêler aux Indiens et tâcher de m'identifier avec cette cour[te] et malheureuse période de leur existence pour la rep[ro]duire, si c'est possible. Quoique cette découverte le

fût bien fatale et coûtât, en général, tant de sang humain et de victimes, il faut reconnaître qu'elle exerça une influence immense sur la civilisation et l'industrie du monde, sur la science dont elle étendit le domaine et sur la religion dont elle agrandit l'empire. Il y aurait à la maudire, sans ces bienfaits, pour tous les crimes qui en ont marqué l'ère dans les annales humaines. En eût-il même résulté plus de maux que de bien-être pour l'humanité, ou ces contrées, longtemps ignorées, eussent-elles, véritables Atlantides, sombré au milieu de ces mers, après avoir été révélées par Colomb, qu'il faudrait encore éternellement admirer ce génie si clairvoyant, si persévérant dans sa foi, si confiant dans sa puissance, qui dit un jour, comme un homme qui semblait rêver : « Il y a un monde nouveau, îles et terre ferme, dans cet océan que vous croyez à tort inhospitalier et innavigable; il est habité par de nombreuses populations qu'il est utile, pour leur salut, de ranger sous la bannière du Christ; il abonde en or, en pierres précieuses et en aromates ; » qui surmonta les plus grands obstacles qui se soient conjurés contre la volonté humaine : incrédulité, fanatisme, ignorance, faiblesse des hommes, insuffisance de moyens ; qui réalisa presque de tous points ses oracles, et ajouta en effet au monde connu un monde nouveau, habité, et des entrailles duquel l'avidité industrielle du vieil hémisphère ne cesse de tirer l'or, tous les autres métaux, les pierres précieuses, et tant de riches denrées.

Transporté de joie et de bonheur d'avoir réussi dans une si grande entreprise, Colomb termine le bulletin de glorieuse conquête, qu'il adressait à ses souverains, r ces paroles qui témoignent de la générosité de ses

vues, dans toute la sincérité de leur première inspiration : « Qu'on fasse des processions, qu'on célèbre des fêtes « solennelles ; que les temples se parent de rameaux et « de fleurs ; que Jésus-Christ tressaille de joie sur la « terre, comme il se réjouit dans les cieux, en voyant le « prochain salut de tant de peuples dévoués, jusqu'à « présent, à la perdition ; réjouissons-nous en même « temps, tant à cause de l'exaltation de notre foi qu'à « cause de l'augmentation des biens temporels dont non « seulement l'Espagne, mais toute la chrétienté recueil- « lera les fruits. »



DÉBARQUEMENT DE CHRISTOPHE COLOMB

CHAPITRE PREMIER

(1492)

Aspect d'Haïti au premier jour de la découverte. — Le pays est divisé en cinq grandes provinces, commandées chacune par un Cacique principal. — Subdivisions. — Etat social de ses habitants. — Leur gouvernement ; leurs mœurs, leur caractère et leur industrie. — Leur religion : croyances, rites, cavernes sacrées, fonctions des prêtres ou butios. — Influence de la religion chrétienne sur ces Aborigènes. — Emprunts qu'ils lui firent. — Hymnes chantées en l'honneur des dieux, dans les fêtes et aux obsèques des Caciques. — Ces derniers chants étaient de véritables annales historiques. — Poètes, auteurs de ces compositions. — Anacaona cacique et poète. — Perte de cette littérature. — Langue des Aborigènes. — Perte de cette langue. — Population autochtone de même origine que celles des autres îles de l'Archipel. — Extinction totale de cette population. — Cosmogonie des Aborigènes mise à néant par l'arrivée des Conquérants.

Les voyageurs qui abordèrent pour la première fois à Haïti, en 1492, trouvèrent l'île vierge et neuve, comme au premier jour de la création. Son sol ne portait aucune empreinte de la main de l'homme. Pas de villes ni de bourgades riveraines pouvant être aperçues de loin ; point d'édifices ni de monuments ; les rades désertes onfondaient leurs flots avec la végétation de la terre ; uelques rares canots y couraient ou étaient échoués ans le sable du rivage sous des arbres. Des fleuves,

après avoir longtemps coulé entre des rives obstruées de lianes et de roseaux, charriaient dans la mer avec leur sable mêlé d'or leurs eaux inutiles. Point de champs ensemencés ni dans les plaines, ni sur le revers des montagnes, ce qui, dans les moindres pays civilisés, annonce que leurs habitants les cultivent; partout des rochers abrupts, des forêts sauvages dont la hache ne semblait pas avoir abattu un seul arbre — partout ce silence qui atteste l'absence de la vie ou au moins de l'activité humaine. Les petites colonnes de fumée qui s'élevaient çà et là des cabanes de l'Indien et les feux allumés, pendant les nuits, furent les seuls indices, au premier abord, que cette île n'était pas sans habitants. Elle était cependant plus peuplée que les autres. Sa population plus intelligente, plus douce, moins sauvage, vivait dans un état de société comparativement plus avancé. Peu belliqueuse, elle élevait ses bourgades dans l'intérieur des terres, comme pour les dérober à la vue et pour être moins exposée aux invasions des Caraïbes, habitants des petites îles, race guerrière et anthropophage.

Tout le pays était divisé en cinq grandes provinces, commandées chacune par nn Cacique principal.

La Magua, ou royaume de la plaine, comprenait toute la partie nord-est de l'île; une portion en était habitée par une peuplade qui portait un nom particulier : les Ciguayens. Le Cacique Guarionex y régnait. C'est dans la Magua que se trouvait cette magnifique plaine appelée plus tard, par les Espagnols, la Véga Réal.

Le Marien, tout à fait au nord, renfermait les petites provinces de Guahaba et de Cayaha, et était traversé dans presque toute la longueur de ses limites occide

tales par le fleuve Hatibonico. Guanagaric y commandait.

Le Xaragua se composait de l'ouest et de la bande du sud. Son territoire était arrosé par une infinité de petites rivières, à défaut de fleuves ; mais en revanche, il s'y trouvait de grands lacs et beaucoup de lagunes. Hanigagia, Yaquimo et Yaguana étaient des subdivisions de ce royaume, et l'île de Guanabo en dépendait aussi. On y voyait l'une des plus grandes chaînes de montagnes de l'île : les Indiens lui donnaient, dans leur langue, le nom de Caoruco. Bohéchio était le souverain du Xaragua, et, après lui, Anacaona, sa sœur, femme du cacique de la Maguana.

La Maguana, soumise au fier Caonabo, occupait le centre de l'île. La chaîne du Cibao où le Yaqui prend sa sa source y étendait ses nombreuses ramifications. Enfin, le Higuey, situé à l'extrême-est, avait été successivement sous la domination du cacique Cayacoa, de sa veuve Agnès Cayacoa, devenue chrétienne, et du farouche Cotubanama.

Telles sont, à peu près, dans la langue des naturels d'Haïti, les seules dénominations géographiques ou du moins les principales. Il y a même lieu de croire qu'ils ne procédaient pas comme les peuples civilisés qui décorent, d'un nom, le moindre carré, la moindre éminence, le moindre filet d'eau du sol qu'ils mesurent pas à pas pour le morceler et se l'approprier. Il leur suffisait de dénommer les principales circonscriptions de leur territoire, leurs plus hautes montagnes et leurs plus .nds fleuves.

.'existence des populations primitives de l'Archipel éricain était voisine de l'état de nature. Des circons-

tances particulières ont seules favorisé telle de ces peuplades, et ont occasionné la supériorité des unes sur les autres. Un territoire plus vaste, par exemple, et plus fertile, a permis qu'une plus grande population s'y agglomérât; et cette population, grâce au nombre et aux avantages des lieux, s'est conformée à une existence ou à un régime social moins grossier qu'ailleurs. Il y eut effectivement cette différence entre les Aborigènes de ces îles, que les uns, indolents et abjects, vivaient à peine en hordes, dans un étroit espace, parce qu'ils avaient pour toute subsistance les produits d'une maigre pêche et le peu de fruits qu'ils retiraient d'un sol stérile ; que les autres, plus misérables encore, étaient nomades et féroces au dernier degré, parce qu'ils habitaient un rocher aride au milieu de ces mers qu'ils franchissaient continuellement pour aller piller leurs voisins et manger ceux d'entre eux qu'ils avaient faits prisonniers, — tandis que les premiers Haïtiens, jetés dans une grande et magnifique contrée, avaient en abondance la venaison et les produits de la pêche et de la terre. Ils se servaient, pour chasser les oiseaux et les autres bêtes des bois, de petits chiens muets, de flèches, de zagaies, de frondes et de haches de pierre. Ils pêchaient avec des rets qu'ils excellaient à tisser et se livraient même à une certaine culture. Le coton, les épices et d'autres denrées croissaient spontanément dans leurs forêts. Ils semaient sans préparation le cohiba pour s'enivrer de la fumée de ses feuilles séchées. Ils l'aspiraient au moyen d'un calumet ou tobaco, étant couchés dans leurs hamac ou bien ils se réunissaient en cercle autour d'un foye y jetaient ces feuilles de cohiba et plongeaient leu

narines dans les nuages de fumée qui s'en exhalaient. Ils plantaient le maïs, l'igname, le manioc, les ajes ou patates, en confiant à des sillons à peine tracés, des graines et des petites branches de liane, et au bout de quelques mois, ils en récoltaient des épis et d'énormes racines bulbeuses qui servaient à leur nourriture. Ils fabriquaient avec celles du manioc une fécule dont ils faisaient la cassave ou leur pain. Une ancienne tradition consacrait parmi eux l'origine de cette informe agriculture. Si ce n'est pas pour les progrès qu'il leur avait fait faire qu'ils eurent en honneur celui qui le premier leur enseigna l'art de cultiver la terre, c'est au moins parce qu'il est naturel au cœur humain, sous quelques cieux qu'il batte, d'être reconnaissant des moindres subsistances qu'il tire du sol. Et cette reconnaissance est si fervente qu'il sent le besoin d'en rendre un culte soit à Dieu, soit à un mortel qu'il égale alors aux Dieux, soit enfin à la terre elle-même qu'il divinise. Peut-être encore ceux des Indiens de l'Archipel qui avaient cet avantage sur les tribus nomades et anthropophages, s'en prévalaient-ils simplement, en racontant que Louquo, le premier homme, vécut longtemps sans contemporains et s'adonnait à la culture, qu'après avoir créé les autres hommes et les animaux, il mourut laissant un vaste jardin tout planté d'ajes, d'ignames, de maïs et de manioc; que les Indiens qui vinrent après lui récoltèrent en pure perte ce qu'il avait semé, ne sachant quel usage faire de ses produits de la terre, ni comment les reproduire, et que, leur apparaissant alors sous la forme d'un vieillard, il leur apprit à planter, récolter et fabriquer leur nourriture. Louquo, tout à la fois, l'Adam et le Noë des Indiens,

tira de son nombril et de sa cuisse, en y pratiquant des incisions, les premiers hommes : Racumon, Savacou, Achinaon et Couroumon, lesquels, après diverses transformations, furent, en définitive, changés en étoiles. Le second de ces descendants de Louquo présidait, sous sa forme sidérale, aux grandes pluies ; le troisième occasionnait les petites pluies et les vents violents, et Couroumon, le génie des tempêtes, soulevait les grandes lames à la mer, tournait et engloutissait les canots et causait les flux et reflux.

Les Indiens bâtissaient des bourgades assez considérables, de plusieurs milliers d'habitants. Leurs cabanes étaient solidement construites et ils mettaient un certain luxe à édifier celles des Caciques ou des chefs pour les distinguer des autres. Elles avaient la forme carrée ou circulaire : cette dernière était la plus commune. Après avoir fiché en terre, debout et à distance, de forts pieux, ils clissaient tout autour une épaisse palissade en bois de latanier ; puis ils y assujettissaient de grandes gaules qui allaient se terminer en pointe au-dessus et formaient un toit en cône qu'ils liaient avec des lattes et recouvraient de plusieurs couches de feuilles de palmiers ou de roseaux. Ce toit avait une ouverture ou cheminée par laquelle s'échappait la fumée de leur foyer allumé le plus souvent dans l'intérieur de la cabane. Tout autour, au-dessus, étaient suspendus des hamacs, et, au-dessous, étaient rangés des sièges de pierre ou de bois poli, leurs matoutous, espèce de petites tables, leurs armes, leurs filets, des calebasses et autres ustensiles. Ils obtenaient leurs bois de construction, en mettant le feu au pied d arbres, et les minaient ainsi par la racine. Ils ab

taient, par ce moyen, des bois de plus haute futaie, ceux dont ils faisaient leurs canots, et ils se servaient aussi de feu pour les creuser.

Pour tous ces travaux, ils associaient leurs efforts et suppléaient à leur impéritie et à l'imperfection de leurs outils par le nombre et la force des bras. Dans un pareil état de société, la propriété ne se reconnaît à aucun signe. Ces sauvages ne semblaient pas songer à se rien approprier. Tout était à tous. La propriété était commune : celle du sol indubitablement. Tout le reste était le butin de la nature qu'ils se partageaient entre eux et qu'ils consommaient.

Ils étaient assujettis à la discipline d'un gouvernement régulier et doux, quoique absolu. Le commandement suprême était déféré à un Cacique environné, autant que quelque roi que ce fût au monde, de l'obéissance et de l'hommage de ses sujets. La puissance était héréditaire dans sa famille et ne manquait même pas du prestigieux entourage d'une noblesse. Des Caciques subalternes gouvernaient les provinces et payaient au souverain principal des tributs de poudre d'or, de cohiba, et de coton. Ces tributaires, les anciens, les nitaynos (grands personnages), composaient le conseil du Cacique qui le convoquait dans toutes les circonstances où il avait besoin de consultation. Cette institution avait force de coutume, et d'autres usages, en toutes choses, tenaient lieu de lois. Le Cacique les observait toujours fidèlement, c'étaient les seules limites, en quelque sorte, qui restreignissent son pouvoir discrétionnaire. Le Cacique était aussi le chef la religion; les prêtres ou *butios* accomplissaient rs rites sous sa direction. Cette attribution impor-

tante explique l'espèce de culte dont il était l'objet. Il était porté sur un brancard par quatre Indiens. Il allait rarement à pied. Dans les réunions, il était placé, n'importe le lieu, sur une élévation quelconque, d'où il pût dominer la foule de ses sujets. Il portait une couronne de plumes de perroquet ornée de petites plaques d'or, et un masque de bois sculpté dont les yeux, les narines et la bouche étaient aussi bordés d'or ; une espèce de sayette faite d'une toile de coton ou de longues plumes d'oie lui ceignait les reins. Les hommes et les femmes étaient vêtus de la même façon, mais avee des ornements différents : rien de plus, que cette espèce de tiare à la tête, et qu'une courte tunique. Les jeunes Indiens des deux sexes, jusqu'à l'âge nubile, restaient dans la plus complète nudité, sans aucun souci de chasteté ni de pudeur. Mais jeunes et vieux, hommes et femmes, tous se peignaient le corps de couleurs différentes, moins pour s'embellir, à ce qu'ils prétendaient, que pour amortir sur leur chair nue l'effet des rayons d'un soleil brûlant. Leur couleur naturelle était brune. Ils étaient agiles et de stature assez haute ; ils avaient de belles formes, des yeux noirs et saillants et des cheveux noirs aussi, abondants et retombant sur les épaules.

Ils étaient sans défense contre les influences extérieures. Leur physionomie ne savait pas dissimuler leur joie, leurs espérances ou leurs surprises, leur colère, leurs craintes ou leurs terreurs. La moindre chose leur arrachait des exclamations et des cris prolongés d'indignation, de contentement, d'étonnement d'effroi. Pour peu que ces impressions se commu quassent de proche en proche ; le sentiment de le

faiblesse et de leur conservation les poussaient à se réunir, et ils s'attroupaient tout tremblants et en tumulte, comme sous le fouet de l'émotion. Ils s'alarmèrent de la sorte, lorsqu'ils virent, pour la première fois, aborder aux rivages de leur île, les *monstrueux* navires de Colomb et les hommes *extraordinaires* qui en sortirent, les uns marchant comme eux, d'autres montés sur de fiers quadrupèdes qui leur paraissaient ne faire qu'un avec leurs cavaliers ; lorsque surtout ils les entendirent faire éclater sur la terre la foudre qui n'avait, jusqu'alors, grondé qu'au-dessus de leurs têtes.

Ils étaient indolents, insouciants, peu capables de réflexion, imprévoyants ; ils n'avaient ni perspicacité, ni prudence. S'ils étaient prompts à sentir, ils ne sentaient en revanche rien profondément. Ils supportaient mal la douleur. Un excès de fatigues corporelles les tuait, il est vrai ; mais ils ne pouvaient mourir que du seul chagrin d'être arrachés à leur vie, sans but, sans activité, sans étude. Une telle existence énervait leur intelligence et leur cœur. Aussi étaient-ils incomparablement inférieurs sous tous les rapports, et même en force physique, à l'énergique race de leurs conquérants. Ce fut leur plus grand malheur, et ils le subiront jusqu'à l'extinction du dernier de leurs descendants. Lorsque les Romains, au contraire, rencontrèrent, dans le cours de leurs conquêtes, les nations barbares, ils étaient déjà corrompus, et l'énergie de race était du côté des sauvages de l'antiquité qui eurent le dessus, tout en se civilisant.

Les mœurs simples et douces des naturels d'Haïti, r industrie et leur organisation politique, si grossières ore, étaient, cependant, celles d'un peuple destiné à

fonder une civilisation au moins aussi remarquable que des Mexicains ou des Péruviens. La découverte de l'Amérique semble être venue trop tôt en arrêter l'essor. Une preuve que leurs aptitudes sociales et leur intelligence étaient susceptibles de progrès, c'est que pour contenter l'avidité et les exigences de leurs conquérants, ils étendirent leurs cultures en les perfectionnant et réussirent à leur payer de considérables impositions en vivres et en coton ; et que, s'insurgeant plus tard, contre ces intolérables oppresseurs, leur dernière tribu brisa ses flèches, ses haches de pierre et ses piques de bois dur, pour s'armer contre eux, à leur imitation, de l'épée et du fusil, et ne fut ni moins brave qu'eux, ni moins habile à se servir de ces armes.

La religion chrétienne, avec la magnificence de son culte et sa sublime morale, séduisit aisément leur imagination. Ils seraient peut-être devenus chrétiens, si la rapidité de leur destruction n'eût pas trompé le zèle du pieux et ardent apôtre qui avait embrassé la cause de leur conversion. Las Casas, néanmoins, en convertit autant qu'il pût, notamment la veuve de Cayacoa et le dernier des Caciques, lesquels reçurent du baptême catholique, l'une le nom d'Agnès, l'autre celui d'Henri. Il semble même que leur conception d'un Dieu suprême, immortel, tout-puissant, invisible, résidant dans le ciel, soit postérieure à la découverte et empruntée à la religion des Européens. La ressemblance parfaite de ces attributs avec ceux du Dieu chrétien et jusqu'à cette mère de Dieu qu'ils appelaient *Attabeira* ou *Màmona* et qui était peut-être une imitation de la mère du Chris[t] le font raisonnablement supposer. Rien, au surplus, da[ns] leur naïve théogonie, ne rattache la foule de leurs di[vinités]

nités subalternes à ce Dieu supérieur qui vient s'installer au milieu de celles-ci, selon toute apparence, en hôte étranger, mais en dominateur qui reçoit les suprêmes honneurs. Ils lui vouaient un culte d'amour mêlé de terreur; d'amour, lorsque la sérénité régnait dans le ciel, la paix parmi eux; lorsque la pêche était abondante, les forêts chargées de fruits et les champs prodigues de moissons; — de terreur, lorsqu'ils croyaient s'être attiré la colère divine et qu'ils voyaient les sources et les rivières tarir, la sécheresse désoler leur campagnes, le sol osciller et l'ouragan fondre sur leur île. L'ouragan, dans leur langue l'*urucane*, est cette conspiration propre aux Antilles, de tous les fléaux réunis : vents, foudre, tremblement de terre, incendie, inondation et même épidémie.

Mais les Chemis ou Zémès étaient leurs Dieux familiers, ce qu'étaient, pour les anciens les Dieux Lares. Ils présidaient, visibles et présents, au cours ordinaire de leur existence. Les Indiens les constituaient les ministres des événements journaliers, des joies ou des infortunes de la cabane et du village. Ils en façonnaient des images en bois, en pierre ou en terre cuite qu'ils portaient comme des reliques, partout avec eux. Il n'y avait pas une seule hutte qui n'en eût un grand nombre. Ils taillaient aussi dans le roc vif de la voûte et des parois de leurs cavernes des statues de ces Dieux. Il en existe encore, seuls vestiges d'un peuple primitif sur ce sol. Cette grossière sculpture représente le Zémès assis ou accroupi, l'air effaré, faisant signe d'une main, tenant dans l'autre une zagaie et prêt à s'élancer de séant. Ce qui marquait sans doute les destinations ..rses des Zémès, c'était la forme différente de leurs

figures. Les uns portaient la face humaine, d'autres des têtes d'animaux[1]. Le Zémès rendait des oracles par la bouche des *butios*, prêtres indiens qui jouissaient d'une grande autorité, autant à cause de leurs fonctions religieuses qu'à cause de leur profession de médecin. Leurs connaissances embrassaient les pratiques du culte aussi bien que la vertu des plantes et des simples. Ce n'était pas sans une raison particulière que ces deux professions étaient associées. La médecine était sacrée aux yeux des Indiens, et parmi toutes sortes d'oracles qui émanaient des Dieux ceux qui concernaient les maladies et leur guérison, n'étaient ni les moins fréquents, ni les moins sollicités.

Le Cacique commandait les cérémonies religieuses et y présidait, entouré des *butios*. La foule convoquée se rendait aux cavernes sacrées, en chantant et en dansant, le souverain en tête. Celui-ci dirigeait le chant et battait lui-même d'un tambour. La danse continuait dans le lieu sacré, les hymnes se succédaient. Puis, tout à coup, le silence se rétablit. Le moment est venu pour les butios d'officier. Ils ont à consulter les Chemis ou Zémès sur le but déterminé de la réunion. Au moyen d'une baguette qu'ils s'enfoncent dans la gorge, ils rejettent tout ce que peut contenir leur estomac, afin de communiquer avec les divinités, le cœur net. Ils se recueillent. Pendant ce temps, la multitude est attentive à saisir dans leur contenance le sens de l'oracle. Si la consternation se peint sur leurs traits, elle se prosterne et se lamente. L'oracle prononcé, chacun se retire dé-

(1) Les différentes têtes d'animaux que l'on reconnaît aisément s celles du Singe, de l'Agouti, du Mabouya, de la Couleuvre et de Chauve-Souris.

solé. Une réponse favorable, au contraire, fait rayonner de joie la figure des butios. Ils s'empressent de la proclamer. La caverne, alors, retentit de cris joyeux, et les chants et les danses recommencent aussitôt.

Outre ces hymnes sacrées, les Aborigènes d'Haïti en composaient pour les funérailles de leurs Caciques. Ils revêtaient le défunt de ses ornements et insignes, le descendaient dans une fosse creusée en forme de niche, et l'y déposaient assis et entouré de ses armes ; puis ils fermaient la tombe en chantant ces poèmes funèbres qui contenaient le récit des événements remarquables du règne révolu et le panégyrique du Souverain. Il est permis de croire qu'ils généralisaient cette touchante coutume et qu'ils adressaient à tous leurs morts ces solennels et poétiques adieux. Les chants composés en l'honneur des Caciques et des nytainos étaient épiques, puisqu'ils étaient un évocation de la vie active et historique ; mais ceux qu'ils entonnaient sur les tombes d'une jeune femme ou d'un enfant devaient être de tendres et lamentables élégies. Ces compositions étaient, en général, l'œuvre de poètes connus et vénérés parmi les Indiens. Du temps encore des Espagnols, Anacaona, la souveraine de Xaragua, devait moins à son autorité qu'à ses talents poétiques, son ascendant et sa célébrité.

Voilà, assurément, une littérature originale, histoire et poésie, qui prenait source dans les mœurs et le génie particulier d'un peuple et avait sa langue propre. Elle a disparu tout entière avec ses auteurs.

La langue de ces Indiens a péri parce qu'elle n'était pas écrite ; elle était sonore et gracieuse, sans doute, à en juger par un petit nombre de mots isolés que les écrivains espagnols ont conservés. Si ces hymnes

chantées aux Dieux, aux obsèques des Caciques, dans les jeux et les fêtes avaient pu être recueillies, les Aborigènes d'Haïti auraient survécu à eux-mêmes dans l'histoire. Leur histoire tout entière, leurs traditions et leurs mœurs se trouvaient dans ces œuvres qu'une génération transmettait à la mémoire d'une autre, sans qu'aucune eût songé à les graver.

Les Indiens de Guanahani et de Cuba, amenés par Colomb, s'entretenaient sans difficulté avec ceux d'Haïti, quoiqu'ils ne parlassent pas exactement la même langue. Leurs idiomes différents avaient des analogies et appartenaient évidemment à une même souche. On a reconnu, en effet, à ce signe et à d'autres aussi certains, tels que la conformation physique, les mœurs et le caractère, que les Aborigènes des grandes et des petites Antilles procédaient d'une origine commune, d'une même race. Il y a, cependant, entre ces populations, comparées de plus près, des différences physiques et morales qui ne suffisent pas à détruire l'assertion de communauté d'origine, mais qui sont assez notables pour soulever au moins un doute dans l'esprit de l'observateur inattentif. Ainsi, à l'époque de la découverte, il semblait que deux races, très distinctes, composassent le peuple aborigène d'Haïti. Dans tout le nord-est, le sud-est et assez avant dans l'est, c'est-à-dire, dans les royaumes de la Magua et de Higuey, et jusqu'au Cibao, les peuplades étaient fortement mélangées de Caraïbes. Les Caraïbes, par leur grande taille, leur force musculaire, leur énergie morale et toutes les qualités et les vices qui s'en suivaient, se distinguaient sans peine des autres Indiens formant exclusivement la population du Marien et du Xaragua. Une constitution physique moins robuste, la

mollesse et la douceur dans les mœurs, plus de sociabilité caractérisaient ces derniers. Il est remarquable que plus on avançait vers les régions qui avoisinent les petites îles et cette partie de la Terre-Ferme réputée le foyer de la race énergique et féroce, plus celle-ci dominait. Les Ciguayens et les habitants de Higuey étaient presque entièrement caraïbes, tandis que ceux de la Maguana l'étaient de moins en moins, à mesure qu'ils approchaient des limites nord et ouest de ce territoire. Et il n'y avait plus de Caraïbes dans le reste de l'île. Les grandes et les petites Antilles auraient été peuplées par des émigrations accourues des Florides, lesquelles auraient alors aussi envahi jusqu'aux contrées de la Terre-Ferme, désignée aujourd'hui sous le nom de Guyanes. La race émigrante se serait diversement modifiée, après un laps de temps, et suivant la diversité des lieux, des circonstances et des climats, mais non pourtant jusqu'au point de se dépouiller, à travers ces transformations, des caractères généraux auxquels se reconnaît l'identité de souche ou l'unité d'origine. D'autres invasions plus récentes, parties cette fois des Guyanes, seraient remontées d'îles en îles jusqu'à Haïti, par exemple, où elles se seraient arrêtées, et les Caraïbes de Higuey, de la Magna et de la Maguana auraient appartenu à ces dernières alluvions d'émigrants. Cette hypothèse la plus raisonnable explique la présence, sur le sol d'Haïti, lorsque le pays fut découvert, des deux races qui ne paraissaient rien moins que semblables; elle s'appuie, au surplus, sur une tradition positive des diens qui faisaient venir leurs ancêtres, en premier u, du nord de l'hémisphère, et plus tard, du midi e ceux-ci avaient abandonné pour se soustraire au

joug des Arrowacks, nation plus puissante qui les avaient asservis.

L'état de civilisation, où les Caraïbes, aussi bien que les autres naturels des îles et des Guyanes furent trouvés, ne permet pas de supposer qu'ils étaient capables de construire des monuments de l'importance de de ceux que l'on a découverts ensevelis dans leurs forêts. Ce sont de vastes cryptes creusées dans le roc, et des murailles d'une longue étendue, en pierres sèches ou seulement en terre. Une autre race, d'autres hommes plus policés, auraient donc occupé ces pays dans des temps reculés, et les Indiens de la dernière époque auraient succédé à la civilisation et à ces peuples éteints par on ne peut savoir quelles révolutions ! Ces premiers occupants, d'où venaient-ils ? étaient-ils autochtones ? Les savants sont partagés sur ces questions. Elles sont obscures et inextricables.

Si l'on veut pousser ces recherches un peu loin et s'enquérir comment l'Amérique s'est primitivement peuplée, on s'égare dans une infinité de conjectures, les unes plus ingénieuses que les autres. Tous les systèmes bâtis sur ce sujet sont dénués de certitude.

Les historiens et les voyageurs, contemporains de la découverte, ne s'accordent pas sur le chiffre de l'ancienne population d'Haïti. Les uns l'ont porté à un million, d'autres jusqu'à trois. Ces estimations, fort exagérées, en l'absence de recensements authentiques, ne témoignent pas moins que la population qui en est l'objet dût être très nombreuse. Or, on peut raisonnablement affirmer que l'Ile comptait alors autant d'habitants que de nos jours. Huit cent mille âmes est u chiffre que comportent l'étendue du pays et la facilité d'

subsister, même pour des sauvages. Une autre circonstance qui dût favoriser l'accroissement de cette population, c'étaient ses mœurs et ses goûts pacifiques. Elle était souvent inquiétée, il est vrai, par les incursions des Caraïbes ; mais ces insulaires voisins leur faisaient moins une guerre qu'une chasse. Entre les peuplades même d'Haïti, la paix régnait presque constamment. Elles vivaient dans la persuasion que le monde ne s'étendait pas fort au delà de leur île qui, suivant elles, en était le centre. Il leur fallut bien tenir compte du pays des Caraïbes. Elles disaient que le soleil et la lune s'étaient un jour élancés d'une de leurs cavernes sacrées pour monter dans le ciel. Elles appelaient le soleil Huoiou et la lune Nonun. Ces deux astres marchaient autrefois de concert. La lune, jalouse de voir l'éclat du soleil effacer le sien, s'enfuit et s'alla cacher de honte. Depuis, elle ne s'est montrée que la nuit. Le soleil, avant ce divorce, était seul l'objet de toutes les adorations, mais depuis qu'elle éclaire les nuits d'une si douce et si chaste lumière, Nonun a trouvé des Indiens qui préférèrent ses tendres clartés aux feux éblouissants de Huoiou. La plupart de ces insulaires comptaient leurs mois par la lune et réglaient leurs jours sur son cours. Au lieu d'un mois, ils disaient une lune. Ils ne disaient point combien mettrez-vous de jours à tel voyage, mais combien dormirez-vous de nuits en route? Aux époques de nouvelle lune, l'astre était attendu. On épiait son apparition, et, dès qu'il se montrait, les Indiens sortaient en foule de leurs cabanes et s'écriaient : N-nun ! Nonun ! voici la lune. Dans les bourgades popu-ses, c'était un émoi général, un concert de cris de, un court, mais un bruyant moment de fête.

Telle était leur naïve cosmogonie. Dans ce meilleur des mondes, leur bonheur était de mourir en paix. Un trait de leurs mœurs l'atteste. Aux approches de la mort, l'Indien se faisait porter dans le désert, et, là, étendu dans un hamac suspendu aux branches des arbres, et, laissé seul, il exhalait son dernier soupir dans le calme de la solitude, afin que son âme pût aller errer sans trouble sous les délicieux ombrages des Mameys, et en savourer éternellement les doux fruits. Quel réveil d'un rêve si innocent et si placide ! Quelle cruelle déception ! Voici que subitement un jour l'horizon de ce monde étroit s'ouvre, et des peuples de la terre, mille fois plus vaste que leur petit univers, envahissent ces infortunés et viennent à l'envi remplir leur vie d'orage et leur mort de violence.

CHAPITRE II

(1492)

Les rivages du Marien, les premiers visités. — Signal d'alarme, à l'occasion de l'arrivée des Etrangers. — Port de la Conception. — Prise d'une jeune Indienne, amenée à bord et renvoyée ensuite à terre. — Une bourgade indienne découverte à quatre lieues du port. — Réception faite aux Etrangers par les Indiens de cette bourgade. — Rencontre de la jeune Indienne avec les Etrangers. — Entrée de leurs bâtiments dans un autre port, appelé par eux Port-de-Paix. — Visite d'un nytaino à bord. — Sa conversation avec l'amiral. Valparaiso. — Pêche faite par les Etrangers en compagnie des Indiens. — Premières relations commerciales. — Arrivée d'un canot chargé d'Indiens de la Tortue. Injonction faite par un Cacique à ces Indiens de se retirer. — Leur retraite. — Fête de sainte Marie de l'O à bord des bâtiments étrangers. — Visite du Cacique au bâtiment amiral. Sa réception décrite par Colomb lui-même.

Les premiers rivages visités par les Etrangers arrivant inopinément furent ceux du Marien. Quelques Indiens qui habitaient un groupe de cabanes bâties sur une hauteur, à proximité d'une bourgade, observaient avec anxiété la marche des navires européens qu'ils devaient prendre pour d'énormes monstres marins. Suivant qu'ils les voyaient, en louvoyant, s'éloigner ou se rapprocher, ils se rassuraient ou ils tremblaient. Lorsque enfin ces voiles se dirigèrent décidément vers terre, ils couronnèrent leur éminence de fascines, y

mirent le feu et s'enfuirent, emportant avec eux tout ce qu'ils possédaient et laissant leurs cabanes vides. Cette manière de faire des feux était un signal pour les Indiens. Ils en allumèrent de distance en distance sur collines qui longent ces côtes. En peu d'instants, toute la population riveraine fut avertie ainsi de se tenir sur ses gardes. De sorte que les Etrangers, en arrivant dans les lieux habités, trouvaient les cabanes ouvertes et vides et les traces des grands feux allumés sur toutes les crêtes.

Colomb, depuis qu'il avait appareillé de Saint-Nicolas, n'avait pas encore vu un seul habitant, et n'avait rencontré qu'une maison près du Môle. Mais plus loin, et en avançant plus au nord, il commença à découvrir de près quelques cultures, de larges sentiers et ce groupe de cabanes d'où son arrivée fut si singulièrement signalée. Il entra dans un port qu'il appela la Conception, et où il fut retenu plusieurs jours par des vents contraires. Une rivière assez grande vient s'y décharger. Sur ses deux rives s'étendait une forêt où les Espagnols pénétrètrent à la distance de plusieurs lieues sans rencontrer personne. Une fois trois d'entre eux découvrirent de loin une bourgade dont ils n'osèrent s'approcher, étant en si petit nombre. A leur retour, ils étaient encore sur la plage, lorsqu'un canot descendait la rivière chargé d'Indiens, venant en cet endroit pour voir ce qui se passait sur la mer et causait tant d'alarmes. Aussitôt qu'en arrivant, ils aperçurent ces matelots à terre et leurs vaisseaux à l'ancre, ils sautèrent tous sur la rive, et, abandonnant leur canot, ils se mirent à fuir. Les Espagnols les poursuivirent et prirent une femme jeune et fort belle qu'ils amenèrent au vaisseau de l'Amiral.

Les autres Indiens ne s'arrêtèrent dans leur fuite que quand ils se crurent hors de toute atteinte. Ils étaient convaincus d'avoir été ou trop imprudents ou trop malheureux, et déploraient au fond de leur forêt la perte de la jeune Indienne qui ne goûterait plus aucune joie de la vie et n'aurait ni une mort tranquille dans le désert, ni l'élégie funèbre, ornement de la sépulture, qui, lorsqu'elle est chantée sur une tombe, fait tressaillir de bonheur, n'importe où elle est, l'âme qui s'est envolée. — Son mari était inconsolable. Ce n'est pas que ce malheur ne leur arrivât souvent. Lorsque les Caraïbes surprenaient leurs bourgades, c'en était fait de ceux dont ils avaient pu s'emparer. Ils les emmenaient captifs pour les manger. Le seul mot Caniba ou Caritaba par lequel ils désignaient le pays de ces anthropophages les faisaient trembler. Mais ils n'avaient jamais vu des Caraïbes de cette espèce, et ils estimaient que ceux-ci devaient être plus redoutables que les autres, à cause de l'étrangeté de leur extérieur et du formidable appareil de leurs embarcations.

Mais l'Amiral avait dit à ses compagnons : « Prenez « donc quelques habitants pour leur faire honneur et « pour dissiper leurs craintes, afin que, s'il y a dans le « pays quelque chose d'avantageux, ce dont la beauté « du sol et la douceur du climat ne permettaient pas « de douter, nous puissions nous en emparer plus faci- « lement. » — Il ne se réjouit que trop de cette circonstance. Les Indiens qui étaient à bord parlèrent à la nouvelle-venue. Ils lui assurèrent que l'Amiral pensait elle était belle, qu'elle n'avait rien à craindre, et qu'elle it bientôt rejoindre son mari et ses autres compagnons. omb lui donna des vêtements, des perles de verre,

des grelots et des bagues de laiton. Puis il la renvoya dans sa chaloupe, en la faisant accompagner de ses gens et des femmes d'une peuplade de Cuba qui étaient aussi à son bord, et avec lesquelles la jeune Indienne du Marien avait été très joyeuse de se trouver. Elle eut quelque regret à s'en aller du bord, et, arrivée à terre, elle se sépara avec plus de peine encore de ses compagnes. Son retour inattendu causa la plus vive surprise parmi les siens. Elle s'empressa d'étaler à leurs yeux les présents dont on l'avait comblée. Elle leur persuada que les étrangers, loin d'être des Caraïbes, étaient les meilleures gens du monde; qu'ils étaient d'ailleurs venus du ciel, et qu'ils en avaient apporté des objets précieux qu'ils donnaient avec générosité. Rien n'égalait la curiosité avec laquelle ces sauvages contemplaient les bagatelles livrées à leur examen par la jeune femme, si ce n'est leur joie d'apprendre que ces étrangers ne venaient pas pour les dévorer.

L'Amiral, comptant sur le bon effet de l'incident de la veille, envoya le lendemain neuf hommes bien armés et précédés d'un des Indiens du bord, à la reconnaissance de la bourgade. Ils l'atteignirent après une marche de plusieurs heures. Elle avait été évacuée à leur approche : ils n'y trouvèrent pas une âme. Les habitants n'en étaient pas loin et s'étaient cachés dans un bois voisin. Ils ne se fiaient pas encore à ces hôtes, malgré la preuve qu'ils avaient donnée de leurs bonnes dispositions. Cependant sur les nouvelles assurances de l'Indien qui les guidait, les sauvages revinrent peu à peu et rentrèrent dans leurs demeures. Enhardis bientôt par la confiance, ils entourèrent les étrangers, et chacun vint apposer les mains sur leurs têtes en signe d'amitié.

Les émissaires de l'Amiral étaient surtout ravis du spectacle qu'ils avaient sous les yeux. Ces Indiens étaient les plus beaux et les plus sociables qu'ils eussent encore vus. Leur bourgade, d'un millier de cabanes environ, était bâtie sur le bord d'une rivière abondante et limpide, et au milieu d'une vallée profonde plus belle que toutes celles de Cordoue. Les arbres y étaient verts et chargés de fruits, les herbes hautes et toutes fleuries. Des oiseaux qu'ils prenaient pour des rossignols y chantaient en multitude, et ils disaient que s'il y avait quelque chose au monde de comparable à la douceur de ces chants, c'était la douceur elle-même du climat. L'air pur et frais y était imprégné de tous les parfums de la forêt.

Les Indiens leur firent prendre du repos et leur apportèrent des fruits et une racine à laquelle les Européens trouvèrent un goût de châtaigne. Ils consentirent difficilement à laisser partir leurs hôtes. Ils leur donnèrent, pour l'Amiral qu'ils promirent d'aller visiter, un hamac et des perroquets. Le don d'un perroquet était surtout une marque d'amitié. L'utilité de cet oiseau en faisait le prix pour eux. Ils se servaient, pour leurs ornements, de ses plumes teintes des plus vives couleurs de leur ciel, en mangeaient la chair, et se plaisaient singulièrement au bruit de son caquetage, non moins qu'aux cris de l'oie qui a le même instinct partout, et donne l'éveil sur le parapet des Capitoles, comme autour des cabanes.

Les étrangers avaient à peine quitté la bourgade qu'ils virent s'avancer à leur rencontre une troupe d'autres Indiens, en grand tumulte et poussant des cris.

Ce n'était pas l'ordinaire de ces sauvages. S'ils ...aient en être attaqués, pensaient-ils. Ils pourraient cer-

tainement, sans peine et sans grand danger, les repousser. Mais quelle fâcheuse extrémité, et combien cette première et gratuite hostilité serait, par la suite, suivie de difficultés ! La cohue s'approchait. Ils remarquèrent que ces Indiens portaient en triomphe une femme sur leurs épaules, et ils ne tardèrent pas à reconnaître la jeune Indienne qui avait été conduite à bord et si bien traitée par l'Amiral. Elle venait avec les siens remercier les Espagnols de leur générosité.

La nouvelle de tout ce qui s'était passé se répandit bientôt de bourgade en bourgade, jusqu'à celle où résidait Guacanagaric, le cacique du Marien, laquelle était située non loin de la ville actuelle du Cap. Partout, maintenant, sur cette côte, les Espagnols sont attendus, et les peuplades auxquelles ils ont été annoncés, au lieu de fuir à leur aspect, viendront au-devant d'eux et leur feront au contraire un accueil empressé.

Un Indien, recueilli à bord des caravelles, à peu près à seize milles en mer, au fort d'un mauvais temps, au moment où son canot allait être englouti, indiqua à l'Amiral un port voisin de celui d'où il sortait, à proximité duquel se trouvait une grande bourgade. La rade y est profonde et permet aux plus grands navires de mouiller à contiguïté de la terre. Le flottille y vint jeter l'ancre et sur ce rivage que l'on touchait, plus de cinq cents Indiens accoururent à la première nouvelle de l'arrivée des étrangers. Beaucoup d'entre eux vinrent jusqu'à bord. « Ils portaient aux oreilles et aux narines « des grains d'un or très fin qu'ils donnaient aussitôt « avec plaisir. »

Colomb remarqua parmi ceux qui étaient restés terre un jeune homme qui était l'objet de la déféren

et du respect de ceux qui l'entouraient. C'était un grand personnage, un nytaino. Un gouverneur âgé et d'autres conseillers ne le quittaient pas. Ils parlaient et répondaient le plus souvent pour lui. Lui ne proférait que peu de paroles. — L'amiral lui envoya un présent. Un des Indiens de sa suite qui en était le porteur lui apprit que les chrétiens venaient du ciel, allaient à la recherche de l'or et désiraient savoir de quel côté était l'île Banèque [1] qui est réputée en contenir beaucoup. — Il lui répondit que c'était bien, qu'il y avait beaucoup d'or en effet dans cette île. Il indiqua le chemin à suivre, et dit qu'il ne fallait pas plus de deux jours pour s'y rendre. Il ajouta que si les étrangers avaient besoin de quelque chose de son pays, il le leur donnerait très volontiers.

Il manifesta son désir de voir l'amiral ; dans la soirée même il alla à bord de son navire. Il était accompagné d'une nombreuse escorte. Il fut reçu avec tous les honneurs dus à son rang. L'amiral lui apprit qu'il était au service des deux plus puissants souverains de la terre. Il répliqua qu'il n'ajoutait pas foi à ce que disait l'amiral, parce que sa conviction était qu'il arrivait du ciel. Au reste, son incrédulité était vivement partagée et fortifiée par les interprètes eux-mêmes de Colomb qui, tout en traduisant sa pensée, l'accompagnaient des réticences de leur doute.

L'Amiral fit servir au nytaino des mets de Castille. Il en goûta, et passa le reste à son gouverneur et aux autres gens de sa suite. En se retirant, le gouverneur indien insista beaucoup pour que les étrangers restas-

[1] Voir l'*Appendice* à l'art. *Banèque*.

sent quelques jours dans ces parages avant d'aller à Banèque. Cette invitation entrait dans les vues de l'Amiral ; car il voulut se donner le temps de lier des rapports d'amitié avec les habitants de l'île et d'explorer un peu les lieux.

Ce port appelé plus tard le Port-de-Paix fut le premier où Colomb ait été accueilli avec une si franche hospitalité ; il y trouva un refuge paisible au sortir d'une violente tempête. Après avoir amarré ses vaisseaux, il entra avec ses chaloupes dans l'embouchure du fleuve qui s'y jette. Le courant en était très rapide ; il ne put pas le remonter très loin. Mais en jetant le câble à terre, et en se faisant remorquer par ses matelots, il arriva à un endroit d'où il put embrasser d'un coup d'œil la grande et magnifique vallée qui se déroulait devant lui à perte de vue. Elle s'étendait du côté de l'ouest jusqu'au port de la Conception. Par les fumées qui s'élevaient dans le lointain, il reconnut la bourgade que ses émissaires avaient visitée, quelques jours auparavant, et il voyait distinctement non loin de lui celle en vue de laquelle sa flottille était mouillée. Quel pays enchanté ! « C'est une chose merveilleuse, disait-il, de voir cette « vallée, ces belles et bonnes eaux, ces terres si propres « à faire d'excellents jardins et à produire toutes les « choses du monde que l'homme peut demander. » Quelle végétation ! Les feuilles des arbres cessaient d'y être vertes et devenaient noirâtres à force de verdir.

L'exclamation du pieux et enthousiaste voyageur, émerveillé du spectacle de ces lieux, en fut longtemps la poétique appellation : Valparaiso, s'était-il écrié, vallée du Paradis !

Les Indiens se mêlaient cordialement aux Espagnols

Les uns prenaient aussi souvent le chemin de la bourgade, que les autres celui du bord. Les matelots allaient à la pêche, et les Indiens se faisaient un plaisir de les y accompagner et de jeter les filets avec eux. Bientôt des relations commerciales s'établirent entre eux. Ils procédaient à leurs échanges sur le rivage même. Les Espagnols y apportaient leurs bonnets de laine, leurs écuelles, leurs billes de verre, leurs grelots, et les Indiens leur or. Ce premier essai de négoce ne fut pas sans attrait pour ces sauvages. Ils s'y livraient avec plaisir. Les habitants d'une petite île voisine, tentés par le désir d'échanger aussi leur métal, accoururent à ce marché. Un canot monté par quarante indiens de la Tortue arriva un jour que le chef de la bourgade assistait et prenait part, avec une grande affluence des siens, à ces opérations commerciales. Aussitôt que les habitants de la Tortue débarquèrent, ceux d'Haïti, interrompant leurs échanges et jaloux apparemment de cette concurrence, s'écartèrent et s'assirent à terre. Comme les premiers persistaient à rester, le chef du lieu, qui était probablement un des caciques subalternes, gouverneurs de provinces, se leva seul, et par des paroles qui paraissaient être des menaces, il les obligea à rentrer dans leur canot; et, quand ils furent tous embarquées, il leur jeta de l'eau et ramassa des pierres sur le rivage qu'il lança dans la mer. Il expliqua ensuite aux Espagnols les motifs de son mécontentement. Chacun, disait-il, devait échanger son or chez soi. Il y en avait, d'ailleurs, beaucoup plus à la Tortue, puisque cette île était plus près de Banèque.

Le Cacique qui avait annoncé une visite à l'amiral, choisit pour la faire un jour qu'il y avait grande joie à

bord. Dès le matin de ce jour, les bâtiments étaient pavoisés avec les armes et les pavillons ; le port retentissait de salves répétées en l'honneur de Sainte-Marie de l'O[1] dont les équipages célébraient la fête. Le cacique, porté en palanquin et suivi d'une foule d'Indiens, arriva sur le rivage et se rendit aussitôt à bord. L'amiral dînait sous le château de son navire.

« Au moment où le roi entra dans le bâtiment, dit l'a-« miral, en rendant compte au roi et à la reine d'Espagne « de cette visite, il me trouva à table sous le château « de la poupe ; il vint droit à moi, s'assit à mes côtés, « et il ne me permit pas de me déranger, ni de me « lever de table avant que j'eusse terminé mon repas. « Présumant qu'il aurait du plaisir à goûter de nos « viandes, j'ordonnai qu'on lui en servît de suite. « Lorsqu'il entra sous le château, il fit un signe de la « main pour que tous ses gens restassent en dehors ; ils « s'empressèrent d'obéir à cet ordre, qu'ils exécutèrent « avec les plus grandes marques de respect, et ils « allèrent tous s'asseoir sur le pont, à l'exception de « deux hommes d'un âge mûr, que je jugeai être l'un « son conseiller, et l'autre son précepteur, et qui vinrent « s'asseoir à ses pieds. Le roi ne prenait de toutes les « viandes que je lui présentais que ce qui était néces-« saire pour me faire honnêteté et les goûter ; il les « envoyait ensuite à ses gens qui en mangeaient tous. « Il en fit autant des boissons ; il se contentait d'en « mouiller ses lèvres, et il les donnait ensuite à ses gens ;

[1] Sainte Marie de l'O est une des 75 ou 80 Vierges qu'on honore en Espagne d'un culte particulier. L'O est la forme de la ceinture na relle de pierre qui entourent le Couvent et l'Eglise dédiée à cette Vie sur une montagne près de Ségovie.

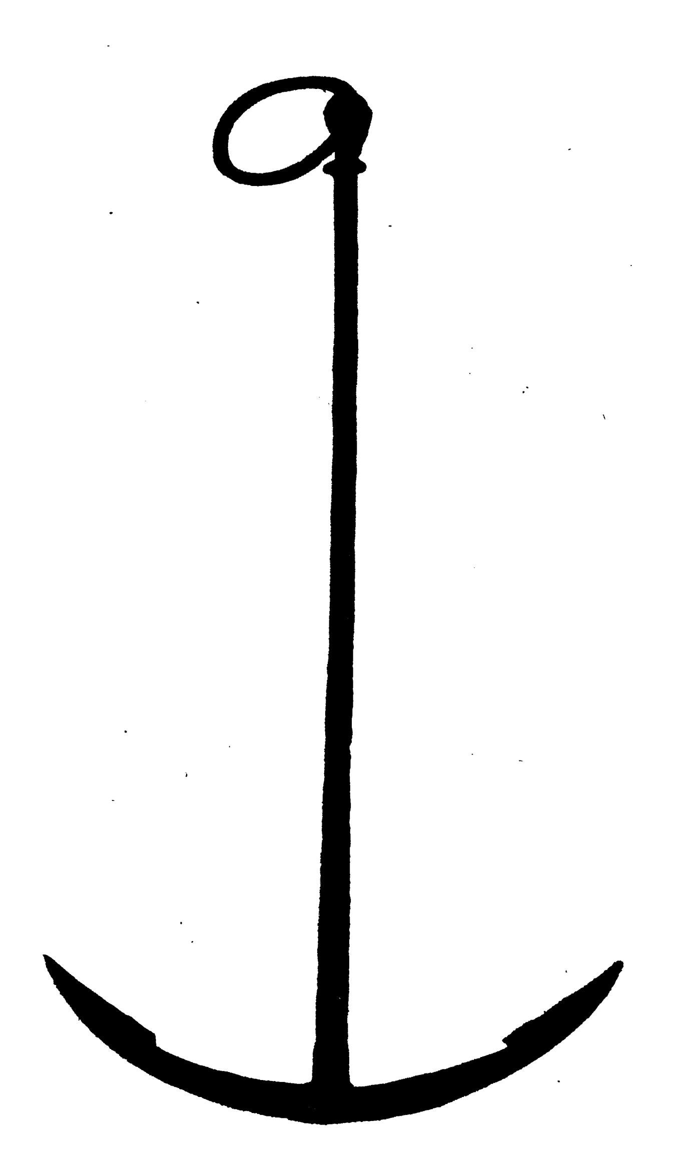
« il faisait tout cela avec un air de dignité bien remar-
« quable ; il parlait peu ; le petit nombre de paroles
« qu'il proférait étaient, autant que je pouvais les com-
« prendre, bien judicieuses et bien réfléchies. Les deux
« personnages qui étaient à ses pieds examinaient le
« mouvement de ses lèvres, parlaient pour lui, s'entre-
« tenaient aussi avec lui, et toujours avec le plus grand
« respect. Le repas terminé, un écuyer apporta une
« ceinture en tout semblable, pour la forme, à celle
« dont on se sert en Castille, excepté que le travail
« n'en est pas le même. Le roi la prit et me la remit,
« ainsi que deux morceaux d'or ouvré, qui étaient très
« minces . . . .

« Je m'aperçus qu'une garniture de mon lit lui plai-
« sait ; je la lui donnai ainsi que plusieurs beaux grains
« d'ambre que je portais à mon cou, des souliers de
« couleur et une fiole d'eau de fleurs d'oranger : il en
« fut si content que c'était merveille, et il était, ainsi
« que son gouverneur et ses conseillers, très chagrin de
« ce que nous ne pouvions pas nous entendre, je com-
« pris néanmoins qu'il me dit que si quelque chose
« d'ici me convenait, toute l'île était à mes ordres.
« J'envoyai chercher un collier qui portait pour mé-
« daille *Excellent d'or*, sur lequel étaient gravés les por-
« traits de Vos Altesses ; je lui montrai en lui répétant
« ce que j'avais dit hier, que Vos Altesses gouvernaient
« la plus grande partie du monde et qu'il n'y avait
« pas de princes aussi puissants. Je lui montrai aussi
« les bannières royales et celles de la Croix, dont il
« parut faire grand cas. Quels grands seigneurs doivent
être Vos Altesses, dit-il à ses conseillers, puisque
sans aucune crainte, elles m'avaient envoyé dans ce

« pays, de si loin et du ciel ; il dit encore beaucoup « d'autres choses que je ne compris pas ; mais je vis « bien qu'il était émerveillé.

« Lorsqu'il était tard, ajoute le journaliste du voyage, « et qu'il voulut partir, l'amiral le renvoya avec dis- « tinction dans le canot, et le fit saluer de plusieurs « décharges de mousqueterie. Descendu à terre, il se « plaça sur son brancard, et s'en alla avec son cortège, « composé, comme nous l'avons dit, de plus de deux « cents hommes, et son fils le suivit, porté sur les épau- « les d'un Indien très distingué. Il fit donner à manger « et rendre de grands honneurs à tous les marins et à « toutes les autres personnes des vaisseaux, partout « où on les rencontrait. Un matelot dit qu'il l'avait ren- « contré dans sa route, et qu'il avait vu que les objets « que l'amiral lui avait donnés étaient portés devant « lui par un nombre égal de personnes, qui lui parais- « saient être les plus marquantes. »

« Le fils du roi le suivit pendant assez longtemps « avec une escorte semblable à la sienne, et il y en « avait une autre aussi nombreuse pour un frère du « même monarque, avec la différence que ce frère « marchait à pied, appuyé sur les bras de deux hommes « notables. Ce dernier vint au vaisseau après le roi « et l'Amiral lui donna quelques-uns de ses objets « d'échange. Ce fut alors que l'Amiral apprit que le roi « était nommé CACIQUE dans la langue du pays. »



ANCRE DE LA CARAVELLE « SANTA-MARIA »

CHAPITRE III

(1492-1493)

Désir de Guacanagaric de voir les Etrangers. — Invitation qu'il fait à Colomb de venir mouiller en vue de sa bourgade. — Colomb s'arrête à une autre bourgade à quelques milles de la sienne. — Il continue sa route. — Naufrage d'un des bâtiments de la flottille, à la baie de l'Acul. — Secours envoyés par Guacanagaric. — Sa visite à bord du bâtiment de l'Amiral. Ses condoléances. Il dîne à bord. — Il descend accompagné de Colomb. — Collation préparée dans la maison du Cacique. Conversation avec l'Amiral. — Récréations après le repas. — Colomb obtient la concession d'un terrain et y construit une forteresse à laquelle il donne le nom de « *La Nativité* » pour commémorer le jour de son arrivée dans ce lieu. — Il y place une garnison. — Instructions de Colomb à la garnison de la Nativité. — Visite d'adieux à Guacanagaric. — Réception. — Jeux et danses des Indiens. — Exercices militaires des Espagnols. — Départ de Colomb. — Oubli de ses recommandations. — Indiscipline des Espagnols. — Mauvais traitements infligés par eux aux Naturels. — Mauvais effet de cette conduite dans les autres parties de l'île. — Ligue formée contre Guacanagaric et les Espagnols de la Nativité, et dirigée par Caonabo, cacique de la Maguana. — Escovedo et deux de ses compagnons surpris dans une excursion sur le territoire de Caonabo, saisis et mis à mort. — Expédition de Caonabo contre la Nativité. — Massacre des Espagnols. — Incendie de la forteresse. Incendie de la bourgade de Guacanagaric. — Combat livré par celui-ci où il est défait et blessé de la main même de Caonabo. — Retour immédiat de Caonabo dans son royaume.

Guacanagaric était désireux de voir les étrangers nt on lui avait fait tant de rapports merveilleux. Les

Indiens qui les avaient dévancés dans le village du Cacique, assuraient qu'ils reconnaîtraient de loin leurs vastes canots qui couraient sur la mer sans rames, mais avec de grandes ailes blanches enflées par les vents; et ils allaient sur les pics les plus élevés qui bordent le rivage pour les découvrir et les signaler à leur manière, dès leur apparition.

La flottille vint mouiller, au grand regret de Guacanagaric, à la distance de plusieurs lieues de son village, mais à proximité d'un autre village où elle fut accueillie avec joie. Les bâtiments avaient à peine jeté l'ancre qu'une multitude d'Indiens vinrent à bord en canots ou à la nage. L'Amiral leur fit distribuer des présents en retour des provisions qu'ils avaient apportées et données de si bon cœur. Il expédia ensuite à terre deux hommes de son équipage chargés de complimenter le gouverneur du village. Celui-ci, par le retour des députés, envoya à l'Amiral du coton en tissu et en pelotons filés, des fragments d'or et trois oies très grasses.

Des messagers de Guacanagaric vinrent aussi en cet endroit, dans un grand canot, à la rencontre des étrangers. Ils demandèrent à voir l'Amiral à qui ils remirent, de la part du Cacique, une ceinture qui avait, au lieu de bourse, un mufle avec deux grandes oreilles, la langue et le nez en or battu. Ils lui dirent que leur souverain l'invitait et le priait d'approcher avec ses vaisseaux de sa bourgade, et lui offrait d'avance tout ce qu'il possédait.

Cette invitation fut si gracieuse que Colomb, pour y répondre avec empressement, appareilla contre sa coutume, un dimanche. Faute de vent, il ne put pas atteindre le port où il devait se rendre. Il se fit précéder par une

de ses embarcations qu'accompagnait le canot qui portait les messagers du Cacique. Le canot indien, marchant plus vite que la chaloupe étrangère, la devança et alla annoncer au Cacique les envoyés de l'Amiral. Le Cacique, suivi de toute la population de sa bourgade, les reçut sur le rivage, et les conduisit de là sur une place préparée d'avance et parfaitement appropriée. Il leur fit rendre de grands honneurs. Les Indiens leur apportèrent, à l'envi, à boire et à manger, et leur donnèrent pour l'Amiral des morceaux d'étoffes de coton, des perroquets et de la poudre d'or. Le soir, quand les Espagnols voulurent se retirer, les Indiens les accompagnèrent en grand cortège.

A mesure que l'Amiral avançait vers le nord, il trouvait plus d'or; les Indiens de ce quartier en donnaient davantage en effet dans leurs échanges avec les Espagnols. On lui avait fait espérer que Guacanagaric mieux que personne lui ferait connaître les lieux d'où l'on tirait ce métal précieux. On lui avait parlé d'une région de l'est, qui confinait au Marien, comme le siège principal de ces mines ; on avait prononcé le nom de Cibao, que Colomb croyait être le Cipango de Marco-Polo, et dont le souverain, assurait-on, avait des bannières toutes en or battu.

La flottille était à l'entrée de la baie d'Acul lorsqu'un calme plat la surprit dans la nuit du 25 décembre. L'Amiral venait de quitter le pont pour aller prendre un peu de repos. Tous les autres marins s'étant aussi endormis, le timon fut abandonné à un novice. Ce parage était semé de récifs et de bancs de sable ; et, à la distance de deux milles environ où l'on était du rivage on entendait rugir les brisants. Tout à coup, le novice,

sentant la barre du gouvernail engagée, se mit à crier. Les courants avaient entraîné le navire sur un banc. L'équipage fut en un instant sur pied ; mais, pensant plutôt à fuir le danger qu'à le conjurer, il n'exécuta rien de ce qu'avait commandé l'Amiral. Bientôt le bâtiment pencha d'un côté et s'ouvrit par les coutures. Les eaux s'y précipitèrent. Il fallut l'abandonner. Il submergea.

L'Amiral et son équipage se réfugièrent à bord de l'autre caravelle qui mit en panne le reste de la nuit, en attendant le jour. Des messagers étaient déjà partis pour aller apporter la nouvelle de ce sinistre au Cacique, qui avait fait à Colomb l'invitation de venir mouiller dans son port. Guacanagaric en fut si affligé qu'il pleura. Il envoya de suite du secours, et le lendemain, au jour, la mer était couverte de canots remplis d'indiens se dirigeant vers le lieu du naufrage. Ils secondèrent avec beaucoup de zèle et de célérité le sauvetage des effets du navire, et les transportèrent à terre dans des maisons que le Cacique avait destinées à cet effet. Ils firent eux-mêmes constamment la garde autour de ces dépôts ; et jamais rien n'y manqua.

Guacanagaric avait envoyé à plusieurs reprises quelqu'un de ces parents ou de son escorte faire des condoléances à l'Amiral et lui renouveler l'offre de tout ce qu'il possédait. Il vint bientôt lui-même à bord. Il versait des larmes en abordant Colomb qu'il s'imaginait inconsolable. Le calme et la sérénité presque joyeuse de son hôte le frappèrent d'étonnement et d'admiration. Le sauvage concevait si peu qu'un homme fût capable de tant de force d'âme.

Le Cacique dîna avec l'Amiral ; après quoi, ils s

rendirent ensemble à terre. Une collation y était aussi préparée dans les appartements du souverain indien. Celui-ci se revêtit d'une chemise et des gants que l'Amiral lui avait donnés. Il paraissait surtout faire grand cas de ces gants, et ne cessait de regarder ses mains. Cette préoccupation ne l'empêcha pas, durant le repas, de se livrer à une conversation très suivie avec son convive qui, de son côté, s'étonnait de trouver dans un sauvage, à l'étrangeté près de son costume de ce jour, tant d'affabilité, de dignité et de distinction dans les manières. On n'acquérait alors en Europe ces qualités, à un degré si remarquable, qu'au prix d'une éducation très libérale et en fréquentant les cours et la noblesse.

Guacanagaric exprima à Colomb combien il trouvait admirable son courage dans le malheur, et lui avoua qu'à sa place il eût été inconsolable de la perte de son navire, et qu'il n'eût pas cessé de trembler devant cet acte si manifeste de la colère de Zémès. Il lui dit que s'il voulait rester avec lui et ne plus s'exposer aux périls de la mer, il lui procurerait beaucoup d'or et lui enseignerait les lieux où il y en a en grande abondance. Il lui parla de sa première impression de terreur, de la terreur de toute sa population, lorsqu'on annonça l'arrivée de l'Amiral dans l'Ile. Qu'on avait cru d'abord que lui et ses compagnons étaient des Caraïbes, mais que dès qu'il sut au contraire qu'ils étaient des envoyés du ciel, il ne désira rien tant que de les voir et de les avoir pour hôtes; qu'il était maintenant au comble de la satisfaction. Il parla en tremblant des Caraïbes, et s'étonnait que son hôte ne parût ressentir aucune crainte, au récit qu'il faisait des horreurs qu'ils avaient commises.

L'Amiral le remercia de sa sollicitude, de sa bonne amitié dont il lui avait donné une preuve bien éclatante en l'assistant si généreusement dans son infortune. Il lui dit qu'il avait le courage du chrétien, la résignation, et que cette force d'âme que son hôte admirait en lui, le Dieu qu'il adorait, le seul et le véritable, l'inspire à tous ceux qui professent son culte avec ferveur et se confient en sa toute-puissance. Qu'il n'était pas descendu du ciel, mais qu'il accomplissait peut-être les desseins de la Providence avec foi et en toute humilité. Que son projet était de vivre désormais au milieu des Indiens, mais qu'il lui fallait auparavant retourner au pays de Castille, d'où il était venu, afin d'aller rendre compte du succès de son voyage à ses souverains, les plus puissants de la terre. Il ajouta qu'il ne craignait point les Caraïbes, quelque terribles qu'ils pussent être; qu'il était certain de les vaincre et de les détruire; que s'ils avaient des piques et des flèches de bois dur, l'épée, le sabre, les lances et les flèches aux pointes de fer acéré du Castillan, étaient des armes autrement puissantes. Il fit voir ces armes au Cacique, et lui expliqua aussi que les espingoles et les canons qu'il avait vu débarquer de son navire naufragé lançaient une foudre aussi meurtrière que celle du ciel.

Des serviteurs attentifs attendaient la fin du repas, et apportèrent au Cacique, aussitôt qu'ils s'aperçurent qu'il avait fini de manger, des herbes odorantes avec lesquelles il se frotta les mains avant de les laver. Colomb le suivit, au sortir de là, dans un lieu, à quelques pas de la maison, tout planté de grands et beau-arbres. Il y fit venir quelques-uns de ses compagnor avec les armes dont il avait parlé au Cacique, pour le

essayer et lui donner une idée de leur puissance. Les Indiens, curieux de ce spectacle, s'assemblèrent en foule. L'un des Espagnols, en tirant de l'arc et en frappant à chaque coup le but, les émerveilla par son adresse. Les autres, armés d'espingoles, s'avancèrent ensuite. Après avoir fait quelques évolutions, ils chargèrent leurs armes sous les yeux des sauvages qui ne comprenaient rien à cette manœuvre. A la première décharge, ceux-ci tombèrent tous à la renverse.

Ils en furent assurément quittes pour la peur ; mais l'effet de ces excercices fut prodigieux sur l'esprit des Indiens. Ils n'eurent pas de peine à croire qu'en faisant alliance avec les Espagnols, ils se procuraient des protecteurs formidables contre les Caraïbes. Colomb profita de l'impression de ce moment pour proposer à Guacanagaric de fonder sur son territoire un établissement où il laisserait une partie de ses gens, sous le prétexte spécieux de le défendre contre ses ennemis ; mais, en réalité, il saisissait l'occasion d'occuper un point important de la côte, et d'y déposer le germe d'une colonie. Le chef indien, ne soupçonnant rien de semblable dans une proposition qui paraissait faite dans ses intérêts, s'empressa de l'accueillir.

En exhortant l'Amiral et tous ses équipages à demeurer avec lui, n'avait-il pas désiré davantage? et n'était-ce pas le moins qu'une partie de ses hôtes se conformât maintenant à son désir ? La seule chose qui lui inspirât quelque défiance, ou moins que cela peut-être, quelque ombrage, c'était l'avidité des Espagnols --ur l'or. Les sauvages avaient toujours attaché un rtain prix à ce métal, puisqu'ils l'employaient comme 'nement ; mais ils étaient loin d'en faire le même cas

que les étrangers ; et l'ardeur cupide qu'ils virent ceux-ci mettre a le rechercher modéra le désintéressement avec lequel ils le prodiguaient. Ils commencèrent dès lors à soupçonner qu'ils étaient possesseurs de richesses qu'ils n'avaient pas su apprécier. Guacanagaric regretta d'avoir trop promis d'or à Colomb, et de lui avoir dit, dans un moment d'effusion, que puisque ce métal paraissait lui faire tant de plaisir, il l'en couvrirait avant son départ. Il ne tint pas la promesse qu'il lui avait faite de lui indiquer les localités qui en renfermaient les mines, et s'emporta contre son neveu, un tout jeune homme, qui eut l'indiscrétion, en conversant avec l'Amiral, de les lui révéler.

La *Pinta* s'était séparée de la flottille dès le départ de Cuba, et l'amiral ne la retrouva plus que sur sa route, en retournant en Europe. Comment eût-il pu ramener en Espagne, sur la plus petite caravelle, l'équipage du navire naufragé ? Les Européens, d'ailleurs, qui, depuis l'événement, avaient été laissés à terre, demandaient à rester. Ils étaient tellement et sitôt amollis, que rien ne semblait pouvoir les arracher désormais aux charmes et à la nonchalance de la vie indienne. Ils abjuraient très volontiers l'austérité des mœurs européennes et les rudes labeurs de la mer pour l'existence qui s'écoulait si calme et si exempte de soucis, sous le tiède et voluptueux climat des Antilles. Ils se passeraient aussi difficilement que le sauvage du roulis du hamac, de la fumée enivrante du cohiba, de la chasse dans les forêts vierges, de la pêche dans les grandes rivières ; et ils se livraient avec le plus complet abandon aux jouissances d'un amour sans chasteté avec les belles et naïves indienn

Le projet de Colomb, approuvé par Guacanagaric,

construire une forteresse pour la résidence des Espagnols, concilia la difficulté. Les matériaux étaient abondants pour cette construction. On y employa les débris et tout l'armement du bâtiment naufragé. Les travaux furent poussés avec activité, et un fort, surmonté d'une haute tour, fut bientôt élevé. L'amiral lui donna le nom de La Nativité pour commémorer le jour de son arrivée dans ce lieu. Il y plaça trente-neuf hommes sous le commandement de plusieurs officiers de confiance, Diégo de Arana, Pedro Gutierrez et Rodrigo de Escovedo, en leur transmettant tous les pouvoirs qu'il avait reçus du roi et de la reine d'Espagne. Il leur laissa, en grande quantité, des marchandises qui avaient été achetées pour les échanges : du pain de biscuit, du vin et autres provisions pour un an ; une chaloupe, afin qu'ils pussent, à l'occasion, aller à la découverte des mines d'or ; des ouvriers, un écrivain, un alguazil, un bon arquebusier, un constructeur de navires, un tonnelier, un médecin et un tailleur, tous, hommes de mer ; et enfin des graines pour faire des semailles. Il leur recommanda vivement d'obéir à leurs chefs ; de n'oublier jamais le respect et la déférence qu'ils devaient au Cacique et aux autres chefs indiens, si bienveillants pour eux en toute occasion ; d'être circonspects dans toutes leurs relations avec les naturels ; de les traiter toujours avec indulgence et justice ; d'éviter soigneusement tout acte de violence et tout sujet de dispute, et de mettre surtout la plus grande discrétion dans leurs rapports avec les femmes indiennes. Il les exhorta enfin à maintenir parmi eux-mêmes la plus constante union, et à ne ja-is franchir d'un pas, pendant toute son absence, les ites du territoire ami de Guacanagaric.

Ces dispositions faites, l'amiral descendit une dernière fois à terre avec tout son équipage pour prendre congé du Cacique. Il fut reçu dans une grande maison, près du fort, qui avait été cédée aux Espagnols. Une estrade en nattes de palmier y avait était préparée. Le frère du Cacique y fit asseoir Colomb, et dépêcha un indien de son escorte pour annoncer à Guacanagaric, comme s'il n'eût rien su de l'arrivée de l'amiral, que celui-ci était venu lui rendre une visite d'adieux.

Guacanagaric accourut aussitôt entouré de cinq Caciques tributaires qui venaient d'arriver en mission auprès de lui. Ils portaient tous leurs couronnes, et avaient une bonne représentation. Guacanagaric s'approcha de l'estrade et mit au cou de Colomb une grande plaque d'or qu'il tenait à la main, lui présenta ensuite un masque orné, retira de sa tête sa couronne qui était d'or, ce jour-là, et la plaça sur celle de Colomb. Colomb, de son côté, avait apporté avec lui plusieurs présents destinés au Cacique ; il lui remit une aiguière avec un bassin à laver les mains, attacha autour de son cou un magnifique collier de pierres des Indes, le revêtit d'un fort beau manteau d'écarlate fine, lui fit chausser des brodequins de couleur, et lui mit enfin au doigt un grand anneau d'argent. Guacanagaric n'aurait pas cru égaler la munificence de l'amiral avec dix fois plus d'or qu'il n'en avait donné. Il portait d'ailleurs ces ornements avec plus d'aisance et de grâce qu'on ne pouvait l'attendre d'un sauvage, et excitait l'admiration bruyante de ses sujets. Sur un signe qu'il fit, ceux-ci commencèrent des jeux et des danses qu'ils avaient coutume d'exécuter dans toutes les occasions solennelles, fêtes ou visites cérémonieuses. Ils n'avaient pas une autre manière de

manifester plus vivement leur joie. Les Espagnols, à leur tour, les gratifièrent du spectacle d'une bataille simulée. Ils se partagèrent en deux petites troupes qui s'avancèrent l'une contre l'autre. Elles se choquèrent, et furent bientôt enveloppées dans un nuage de fumées qu'épaississait un feu roulant d'arquebuses. Aucune victoire ne couronna la lutte. Ces deux corps d'armée se formèrent ensuite en un seul pour donner l'assaut au fort dont les batteries étaient prêtes à repousser toute agression. Une vive canonnade accueillit les assaillants qui firent d'héroïques mais vains efforts pour emporter La Nativité. L'artillerie du fort était plus puissante que leurs armes.

Le divertissement était tout nouveau pour les indiens, et plus innocent qu'ils n'étaient disposés à le croire. C'était de la stratégie, du bruit et de la fumée sans une goutte de sang, versé même par accident. Dans la pensée de Colomb, il devait remplir le double but de les rassurer contre leurs ennemis anthropophages, et de leur inspirer une crainte salutaire des Espagnols qui leur ôtât toute idée ultérieure de les attaquer, s'ils y songeaient ; c'était un gage de sûreté pour la petite colonie. Enfin, une scène de tristesse succéda à ces réjouissances. Les Européens qui restaient et ceux qui partaient se séparèrent en s'adressant des adieux touchants. Guacanagaric lui-même embrassa Colomb, les larmes aux yeux.

Colomb n'était pas plutôt parti que ses recommandations furent oubliées. Les Espagnols de La Nativité s'abandonnèrent aux plus coupables excès. La désobéissance et l'indiscipline s'étaient introduites dans leur rang. Chacun s'éloignait du fort qui n'était plus gardé,

et y revenait à volonté. Ils dissipaient leurs provisions ; ils assujettissaient les naturels à leur service et à des travaux pénibles, les maltraitaient et les obligeaient à donner leur or sans échange ; ils subornaient sans aucun scrupule leurs femmes et leurs filles. En peu de temps, ils se les aliénèrent, et il fallait tout le souvenir des premières relations si amicales de Colomb, et la longanimité des opprimés, pour que leur mécontentement n'éclatât pas. Guacanagaric déplorait ces violences ; mais il exhortait ses sujets à la patience et leur faisait espérer que l'amiral, dans la justice duquel il était plein de confiance, y mettrait certainement un terme, à son retour.

Déjà, dans les autres parties de l'île, le bruit avait couru de l'arrivée des étrangers et y avait été diversement accueilli. Quand on avait dit d'eux, d'abord, que c'étaient des Caraïbes d'une espèce inconnue ; puis, ensuite, des envoyés du ciel, des amis, et les meilleures gens du monde, les populations guerrières de Ciguay et de la Maguana, habituées à combattre les anthropophages, n'en avaient pas tremblé, comme les pusillanimes habitants du Marien, et, refusant d'ajouter foi à la dernière de ces versions, elles n'étaient point revenues de l'hostilité de leurs premières impressions. Lorsqu'on rapporta qu'ils aimaient l'or et le recherchaient avidement, et qu'ils donnaient en échange les choses les plus merveilleuses et du plus grand prix, elles s'alarmèrent davantage, sachant bien qu'il y avait beaucoup d'or dans leur pays et que les étrangers y viendraient. Elles se sentirent, pour la première fois, jalouses de ces richesses dont la convoitise des Espagnols leur révélait tout à co
la valeur. Les avances inconsidérées de Guacanagaric

Colomb, ses relations trop intimes avec lui, son imprudente concession, et enfin la tyrannie des Espagnols à La Nativité, achevèrent de les exaspérer.

Caonabo, le fier Cacique de la Maguana, qui s'en prenait surtout à Guacanagaric d'avoir désigné le Cibao à la cupidité des Espagnols, se mit à la tête d'une ligue contre lui, et jura en même temps la perte de ses alliés. Il avait envoyé des émissaires à tous les Caciques pour leur persuader que chacun ne devait pas attendre que l'Espagnol vînt s'établir sur son territoire, l'y opprimer et prendre son or, pour l'attaquer ou se défendre contre lui ; que leur sûreté commune exigeait qu'ils s'unissent tous sans retard contre les envahisseurs et qu'ils arrêtassent le mal à sa source, en allant châtier du même coup la traîtreuse lâcheté de Guacanagaric et la témérité des Espagnols.

Sur ces entrefaites, Escovedo et deux autres Espagnols, contrairement à l'une des recommandations les plus instantes de Colomb, pénétrèrent sur le territoire de la Maguana, dans le but d'explorer quelques localités du Cibao. Caonabo les fit saisir et mettre à mort sous ses yeux. Cette circonstance hâta l'exécution de ses desseins. Il réunit de suite une troupe nombreuse d'Indiens, et se dirigea sur La Nativité. Rien n'avait transpiré de sa longue marche à travers les montagnes et les forêts. Il envahit de nuit la bourgade de Guacanagaric et la forteresse, où il entra et massacra onze Espagnols plongés dans le sommeil et la plus entière sécurité. Les autres périssaient en même temps dans les flammes qui consumèrent les ...ons attenantes au fort, dont les remparts et la ... furent aussi réduits en cendres. Guacanagaric et

ses sujets, surpris par une agression si soudaine, avaient déserté leurs demeures et revenaient trop tard opposer une faible résistance. Caonabo les défit, et blessa de ses propres mains leur cacique dans un combat livré à la lueur de l'incendie de leur village. Il n'en resta pas une hutte debout. Toutes ces ruines se consommèrent dans cette même nuit; et, avant le jour, Caonabo, assouvi de vengeance, reprenait le chemin de son royaume.

CHAPITRE IV

(1493)

Conséquences du désastre de La Nativité. — Second voyage de Colomb, découverte des îles Caraïbes. — Colomb recueille à bord de la flotte une vingtaine d'Indiennes captives dans ces îles. — Arrivée à La Nativité. — Comment l'amiral apprend l'événement survenu pendant son absence. — Concordance de tous les récits sur cet événement. — Colomb descend à terre, visite les ruines et se fait conduire à la demeure de Guacanagaric. — Visite du Cacique à bord. — Il est épris de Catalina, l'une des captives. — Sa conduite paraît suspecte à quelques compagnons de Colomb. — Le Père Boyle insiste auprès de l'amiral pour que le Cacique soit consigné à bord et puni du meurtre des Espagnols. — Refus de Colomb. — Raison qu'il allègue. — Guacanagaric prend congé de l'amiral. — Rumeur inaccoutumée sur le rivage un jour, au coucher du soleil; les Indiens s'y assemblent en foule, les Espagnols ne devinent pas le but de cette agitation. — Evasion des Indiennes pendant la nuit; deux au trois seulement sont reprises; les autres ont le temps de regagner le rivage. — Vaines recherches des Espagnols pour les découvrir. — Guacanaric s'enfuit dans les montagnes avec les captives évadées. — Il forme le projet d'y terminer ses jours, en abdiquant le commandement. — Ses sujets vont l'arracher à sa retraite et le remettent à leur tête. — Les persécutions de la ligue qui avaient cessé, pendant sa retraite, recommencent. — Nouvelle invasion de Caonabo. — Bohéchio est entraîné dans la ligue contre Guacanagaric par l'influence d'Anacaona. — Bohéchio envahit le Marien. — L'amiral relâche dans un port à douze lieues au delà de Monte-Christ, le trouve convenable pour un nouvel établissement et y débarque sa colonie. — Fondation d'Isabelle. — Alarme du peuple aborigène.

'a plus faible nation du monde ne s'est jamais ssée subjuguer pacifiquement. Le désastre de La

Nativité fut le signal de la lutte entre les conquérants et les aborigènes. Il affligera profondément Colomb. Colomb avait tout fait pour l'éviter; il avait été aussi sage et aussi prévoyant que ses compagnons furent imprudents et coupables. Quant à Guacanagaric, il était douloureusement affecté de l'incendie de son village et du trouble soudain de la paix et des jouissances de son règne; on ne saurait dire ce qu'il redoutait le plus, du ressentiment et des représailles de Colomb qui voudra peut-être s'en prendre à lui, malgré son innocence, ou de la haine que Caonabo et les autres caciques avaient jurée contre lui, haine dont il venait d'éprouver un si terrible effet.

Si un hasard, soit de naissance ou de position, n'avait placé Guacanagaric à la tête de sa peuplade, il eût été incapable d'y aspirer. Il était plein de bonté, sans doute, et il avait assez de sagesse et de justice dans le caractère pour être un chef de sauvages; mais il était trop dénué d'énergie, et il lui manquait trop des autres qualités qui font l'ordinaire fortune des moindres souverains. Il ne pouvait se relever du coup qui l'avait frappé; il ne s'en releva jamais. — Il était dans une cruelle perplexité, et il errait dans les bois où il s'était retiré, où il s'était mal abrité, n'osant pas se reconstruire de nouvelles huttes sur les cendres de son village détruit.

Colomb était parti cette fois de Cadix, avec dix-sept voiles et un personnel nombreux et assorti, destiné à l'extension de sa colonie; il transportait avec lui, en grande quantité, les matériaux de construction qui ne se trouvaient pas sur les lieux, des provisions, munitions de guerre et des objets d'échange. La pe

armée d'audacieux Castillans qui l'accompagnait et qui devait, dans ses prévisions, suffire à protéger ses établissements, pourrait entreprendre, au besoin, la conquête militaire de l'île. C'était la première fois que les Indiens allait voir une cavalerie de centaures ; car, pas plus que l'antique fiction de la Grèce, ils ne feront de distinction entre son cavalier et le fier quadrupède andalou. Les chevaux et l'usage de les monter leur étaient absolument inconnus. Les plus grands quadrupèdes trouvés alors dans les Antilles, ne dépassaient pas la taille d'un chien. — Colomb explorait les îles ignorées des Caraïbes qu'il avait espéré rencontrer sur sa route, en la dirigeant dans les mers à l'est d'Haïti. Il avait, en effet, découvert Turuqiera ou Marie-Galante, Ceyre ou Dominique, Avay ou Guadeloupe, Burriquem ou Porto-Rico, et plusieurs autres. Il avait trouvé l'une d'elles presque déserte, parce que les habitants en étaient partis, peu de jours avant son arrivée, dans une multitude de canots pour aller s'approvisionner de chair humaine. Il y prit une vingtaine de femmes indiennes captives, heureuses d'être ainsi délivrées. Il approchait d'Haïti plein d'une joie impatiente de revoir sa petite colonie. S'il ne s'était arrêté à ces dernières îles, il serait arrivé à Nativité, suivant toute probabilité, juste à temps pour en prévenir le désastre. Enfin, le 27 novembre, au soir, il y jeta l'ancre. La flotte mouilla à une lieue de terre, n'osant pas s'enfoncer davantage, la nuit, dans un port semé de tant de basfonds et de récifs. L'obscurité était si profonde qu'il ne [illegible] possible de voir que les feux allumés au village [illegible] fort ; mais pas un feu, pas un bruit, pas un signe [illegible]vie. Ce premier indice fut déjà bien inquiétant.

L'amiral fit tirer deux coups de canon auxquels le fort ne répondit point. Il attendit : personne ne vint à bord. Les Espagnols de La Nativité ne pouvaient pas s'être absentés tous à la fois. Auraient-ils tous disparu? — C'était le malheur qu'il pressentait, et la fin de toutes les conjectures qui se faisaient autour de lui. Cette pensée le remplit de tristesse. Il se résigna, enfin, à passer une longue nuit d'attente et d'angoisse.

Vers minuit, cependant, un canot, où se trouvaient plusieurs indiens, vint le long des navires, cherchant celui de l'amiral. Ils voulurent voir l'amiral et entendre sa voix, avant de monter à bord. Lorsque celui-ci parut et leur parla, ils reconnurent bien la voix qu'ils avaient entendue si souvent ; mais ils insistèrent encore pour le voir, afin d'être bien certains que ce fût lui-même. On apporta une lumière dont on éclaira la figure de Colomb. Alors ils montèrent. Ils étaient envoyés par Guacanagaric. Ils témoignèrent à l'amiral beaucoup de joie de le revoir. Ils feignirent, à plusieurs reprises, de ne pas entendre qu'on leur demandait des nouvelles des Espagnols qui avaient été laissés à La Nativité. Pressés de questions, il répondirent que plusieurs étaient morts de maladie ou à la suite de rixes qu'ils s'étaient livrées entre eux ; mais que tous les autres se portaient bien. Ils racontèrent que plusieurs caciques, à la suite de Caonabo, étaient venus récemment incendier leur bourgade et attaquer Guacanagaric qui avait été blessé dans la mêlée ; et ils ajoutèrent que, malgré sa blessure, le cacique se proposait de faire sa visite à bord le lendemain. On s'ét[illegible] aperçu qu'ils s'exprimaient avec contrainte et s'abst[illegible] naient de révéler de plus fâcheuses nouvelles ; on im

gina, pour les exciter à parler, de leur faire servir du vin qu'ils trouvèrent délicieux et dont ils bürent trop. Ils s'enivrèrent bientôt et ne purent plus articuler un mot. Ils se jetèrent, en cet état, dans leur canot et s'en allèrent, au grand risque de se noyer.

Guacanagaric ne vint pas le lendemain. L'amiral descendit enfin à terre. C'est alors qu'il sut toute la vérité. Il parcourut les lieux où était La Nativité ; c'étaient des ruines désertes. Il n'y trouva d'abord aucun vestige qui témoignât que des Européens avaient vécu en cet endroit. Deux Indiens, les seuls qu'il rencontrât, s'approchèrent de lui, et, tout en lui racontant les circonstances de l'événement, ils le conduisirent dans un bois écarté où ils lui montrèrent, sous d'épais ombrages, les fosses fraîchement remuées de onze Espagnols qu'ils y avaient inhumés. Ils affirmèrent qu'il n'en avait pas survécu un seul, et, avec une naïveté involontairement cruelle, ils dirent aux Espagnols qui versaient des larmes à la vue de ces dépouilles : ils se sont attiré eux-mêmes ce malheur. Celui-ci, en indiquant leurs tombes, avait trois femmes ; cet autre, quatre. L'amiral fit bénir ces tertres ; de là il alla déblayer sous ses yeux l'emplacement de La Nativité. On y pratiqua des excavations en différents endroits pour voir si l'on n'y découvrirait pas l'or que les Espagnols auraient pu trouver ou échanger, pendant l'absence de l'amiral, et qu'ils auraient enfoui, en cas d'événement, suivant sa recommandation expresse. On ne trouva rien.

Plusieurs jours se passèrent en explorations dirigées r divers points de la côte et dans l'intérieur, à quel-e distance, dans le but de chercher un autre site ·illeur que celui de La Nativité, pour l'établissement

d'un fort et d'une nouvelle ville. Les Espagnols, dans ces incursions, visitèrent des cabanes isolées et éparses dans les forêts d'alentour, et y trouvèrent des objets qui avaient appartenu à la colonie ; ici, un manteau à la mauresque qui avait été conservé tel qu'il était venu de Castille ; là, des bas, des fragments de drap, une ancre de navire, et, parmi ces objets, une horrible relique, une tête d'homme, d'Espagnol apparemment, cousue soigneusement dans une natte. Ils découvrirent aussi fortuitement la demeure de Guacanagaric. L'amiral s'y fit conduire. Il était accompagné des principaux officiers de la flottille ; ils s'étaient tous vêtus ce jour-là du meilleur de leurs costumes, avec le soin et l'élégance qu'ils eussent mis pour descendre dans une grande ville. L'amiral entra le premier, dans la cabane du Cacique. Celui-ci était couché dans son hamac, lit indien, suspendu en l'air, tissu en coton et semblable à un filet de nasse. Guacanagaric ne se leva point ; mais, de son séant, il fit le mieux qu'il pût des démonstrations de politesse. Il s'était préoccupé du moyen de conjurer le ressentiment de Colomb qu'il croyait fort irrité contre lui, et lui avait réservé dans cette intention de l'or et des pierreries. Il s'empressa, avant toute chose, de lui présenter environ huit marcs et demi d'or et 5 ou 600 de pierreries travaillées de diverses couleurs. Il dut croire à l'efficacité de ses dons, en voyant Colomb lui parler avec bonté et paraître touché de ses souffrances qu'évidemment il exagérait. Il s'émut aussi, sincèrement ou non, en racontant à son tour, avec abondance de larmes, le malheureux événement de La Nativité.

L'amiral l'engagea à laisser visiter sa blessure ; un chirurgien d'armée qui était avec lui et qui était t

habile, disait-il, dans l'art de guérir toute sorte de maladies. Il y consentit sans difficulté ; mais comme il ne faisait pas assez clair dans l'intérieur de la cabane, le chirurgien lui proposa, si cela lui était possible, de sortir au grand jour, afin qu'il pût mieux examiner la plaie. Il sortit immédiatement, en s'appuyant sur le bras de l'amiral auquel il dit, pendant qu'on enlevait les bandes qui emmaillotaient sa jambe, que sa blessure avait été faite par une *ciba*, c'est-à-dire une pierre. Ce n'était, en effet, qu'une contusion ; mais il faisait mine d'en beaucoup souffrir.

La conduite de Guacanagaric était à tort celle d'un suspect. L'emploi de ces petits moyens dont l'intention visible était de se racheter auprès de ceux à qui il avait compte à rendre, ou d'exciter leur pitié, était de nature à inspirer le soupçon qu'il n'était pas entièrement innocent du meurtre des Espagnols. Aussi ceux des compagnons de Colomb qui n'avaient pas connu antérieurement le généreux et bienveillant Cacique, et qui n'hésitaient pas à concevoir de lui une opinion contraire à tous les sentiments qu'il avait d'abord inspirés, le tinrent-ils pour traître et coupable. Le plus convaincu de ces derniers était un moine violent et emporté, le Père Boyle. Il était fort indigné, et il manifesta à l'amiral lui-même son mécontentement de la lenteur que celui-ci mettait à châtier l'assassin des Espagnols. Cependant Guacanagaric n'avait pas trempé la main dans le sang de ces infortunés. Il avait eu contre eux toute espèce de griefs ; et malgré son repentir amer de s'être donné des [illegible] si incommodes et si compromettants, il avait tout [illegible]rté avec une entière résignation jusqu'à être enfin [illegible]ne du désastre qu'ils avaient eux-mêmes et eux

seuls provoqué. Les apparences étaient contre lui ; mais il est bien vrai que le trouble de son imagination et de son cœur lui ôtait le courage d'être sincère et confiant dans son innocence.

Le pusillanime Cacique du Marien avait au plus haut degré la passion des femmes. Il en comptait plusieurs déjà entre lesquelles il partageait ses amours. Le plus souvent il négligeait les soins de son royaume, et se dérobait aux importunités de ses devoirs de souverain pour se jeter dans les bras de cinq ou six odalisques indiennes qui se disputaient à l'envi les tendresses de son lâche cœur. Le chagrin de ses malheurs l'obsédait ; il pensait, en abdiquant tout, hors l'amour, à aller au sein d'une retraite profonde s'ensevelir dans l'oubli et les voluptés. On lui avait rapporté que Colomb avait amené d'Ayay, plusieurs Indiennes, toutes également belles comme si elles avaient été choisies d'entre une peuplade entière, et que l'une d'elles, cependant, surpassait les autres tellement en beauté, que les étrangers eux-mêmes qui se flattaient que les femmes de leur pays étaient les plus belles du monde, ne cessaient de l'admirer, et l'appelaient Catalina du nom d'une célèbre Castillane. Catalina était fière, hardie et passionnée. Des femmes de ce caractère n'étaient pas rares parmi les sauvages. On en trouvait communément à la tête des peuplades ou des tribus, et souvent elles y acquéraient plus de célébrité que les souverains de l'autre sexe. Catalina, sans aller plus loin, eût été une plus illustre et plus capable souveraine que Guacanagaric lui-même qui était tout épris d'elle déjà sans l'avoir enco[re] vue, sur la foi de ses envoyés, parlementaires d'amo[ur] et ministres de son goût. Il s'empressa d'aller à br[...]

pour y voir Catalina et ses autres compagnes bien plus que pour rendre sa visite à Colomb. Il fut accueilli avec autant de politesse et d'attentions qu'aux meilleurs jours de sa prospérité. On lui rendit les honneurs à son arrivée. Une collation lui était préparée; il y prit part avec moins de cette cordialité qu'il y mettait autrefois. Il était visiblement distrait, et ne cherchait pas à s'en cacher. Il regardait avec indifférence tous les objets curieux de l'Europe qu'on lui montrait. Il n'y a que la vue des chevaux qui l'arracha pour un moment à sa distraction. Il contempla pour la première fois avec une admiration mêlée de crainte ces superbes coursiers qui piétinaient dans les étroites écuries du bord, comme s'ils étaient impatients de fouler le sol et de porter le cavalier. Mais ce qui le préoccupait, c'était de pouvoir s'entretenir avec les Indiennes des îles Caraïbes. Il les aborda enfin et se mit à converser affectueusement avec elles. Il parut plus que s'y plaire : il en était joyeux et ravi. Pendant qu'il s'oubliait ainsi, le Père Boyle insistait avec d'autres auprès de Colomb, pour que le Cacique fût consigné à bord, arrêté et puni. « L'occasion est la meilleure qui puisse s'offrir, disait l'implacable moine, Dieu le veut! Le sang des victimes poursuit le coupable puisqu'il vient de lui-même se livrer à leurs vengeurs. » Il causa presque une émeute dans les équipages, et ébranla pour un moment ceux mêmes qui avaient le plus de confiance dans la sagesse et le génie de Colomb. Mais Colomb objecta avec le plus grand calme qu'il n'avait pas la conviction que Guacanagaric fût coupable ; 'en supposant même qu'il ne fût pas entièrement in-cent, la sagesse et la politique lui conseillaient, au n de sévir contre lui, de le convertir à de meilleurs

sentiments ; que son but était de prévenir le retour d'un nouveau désastre, de prendre ses précautions pour fonder avec plus de succès un nouvel établissement, et qu'il craindrait, en ne faisant aucun sacrifice pour se réconcilier des alliés farouches et ignorants, des amis égarés, en employant inconsidérément la rigueur, de réunir contre lui dans une hostilité commune et désespérée tous les habitants de l'île. Qu'au reste, s'il avait cru urgent de frapper l'imagination des sauvages, en infligeant un châtiment exemplaire à leur chef, il n'eût pas eu la déloyauté de l'attirer à bord, de le faire asseoir à sa table et de l'appréhender au corps traîtreusement ; il eût envoyé des hommes armés à terre le saisir au milieu même de ses sujets, et le lui amener ici chargé de fers, mort ou vif.

Colomb, en se prononçant ainsi, calma aussitôt l'effervescence excitée par le Père Boyle. S'il ne réussit pas à convaincre l'opiniâtre ecclésiastique de générosité et de prudence, il contint du moins son ardeur et ses desseins de vengeance. Guacanagaric, soit qu'il comprît à l'agitation dont il était témoin qu'il courait quelque danger, soit qu'il fût réellement temps de se retirer, prit congé de l'amiral, non sans s'informer du jour de son départ.

Tandis qu'il était à bord et que quelques-uns des étrangers tramaient sa perte en sa présence, instruisant en quelque sorte son procès, l'accusant, demandant sa condamnation au suprême juge de sa conduite, à l'amiral qui se constituait son protecteur, il ourdissait de son côté une innocente conspiration. Il ne préparait rien moins que l'évasion et l'enlèvement des charmantes prisonnières des Espagnols. Une après-midi, ver

coucher du soleil, une rumeur inaccoutumée se remarqua sur le rivage. Il était couvert d'Indiens. Les regards et les gestes de cette foule tendaient vers les navires qui paraissaient, on ne savait à quelle occasion, la cause ou le but de son tumulte et de son agitation. Cet incident, tout inexplicable qu'il fût, n'était pas de nature à inquiéter sérieusement l'amiral. Aussi se borna-t-il à se mettre sur ses gardes et à observer, attendant une issue. La nuit vint; l'attroupement se dissipa ou fut seulement dérobé à la vue par l'obscurité. Toute rumeur d'ailleurs s'éteignit. A une heure plus avancée les équipages se réveillèrent en sursaut par le bruit qu'occasionna l'évasion des Indiennes. Elles s'étaient toutes jetées à l'eau, Catalina en tête, et gagnaient la terre à la nage. Des canots armés de flambeaux furent aussitôt dirigés à leur poursuite. Deux ou trois seulement furent reprises; les autres, à la faveur de l'obscurité, réussirent à atteindre le rivage. Le lendemain, l'amiral expédia des émissaires vers le Cacique pour lui reprocher sa félonie et lui enjoindre de renvoyer à son bord les Indiennes dont il avait évidemment favorisé la fuite. Ces émissaires étaient accompagnés d'un détachement d'hommes armés et devaient faire d'eux-mêmes des recherches partout où ces prisonnières pourraient s'être cachées, les disputer, s'il le fallait, à leurs réceleurs, les leur arracher de vive force et les reconduire aux navires. Mais ils firent durant toute une journée de vaines perquisitions; ils ne rencontrèrent pas une âme à qui parler, et toutes les cabanes qu'ils avaient visitées, celle du Cacique la première, étaient vides.

.acanagaric s'était retiré avec Catalina et ses autres nes dans des montagnes inaccessibles, avec le pro-

jet d'y terminer ses jours, à l'abri des vicissitudes du souverain pouvoir, et se flattant d'en finir ainsi avec les malencontreux étrangers et de se dérober aux persécutions des caciques qui s'étaient ligués contre lui.

Mais soit qu'il fût las bientôt de cette vie de mollesse et de solitude, soit que ses sujets, souffrant trop de l'abandon dans lequel il les avait laissés, l'allassent chercher au fond de sa retraite pour lui faire reprendre les rênes du pouvoir, il retourna dans son ancienne résidence quelque temps après le départ de Colomb. Il rentra dans les bonnes grâces de l'Amiral avec lequel il entretint de nouveau les rapports de la plus étroite alliance. Sa retraite et son abdication momentanée avaient presque désarmé la colère de ses ennemis ; ses sujets n'étaient plus inquiétés dans leur délaissement, et son territoire avait cessé d'être envahi. Mais son retour ralluma aussitôt les persécutions ; à tout instant, il était assailli de divers côtés. Caonabo, dans une de ces invasions qu'il dirigeait encore en personne, faillit s'emparer de lui et fit prisonnière une de ses femmes. Le cacique du Xaragua, le plus pacifique, sans être pour cela le moins vaillant des Caciques d'Haïti, s'était, jusque-là, tenu en dehors de la ligue contre Guacanagaric, malgré les instigations personnelles de Caonabo. Celui-ci, n'ayant pas réussi à obtenir sa participation qui était jugée d'un grands poids, à cause de la contiguïté de son territoire d'un côté où l'ennemi commun pourrait trouver un refuge et des secours assurés, en laissa le soin à Anacaona, son épouse et sa sœur de Bohéchio. Si Guacanagaric avait été un ennemi plus habile et plus entreprenant, il eût pu gagner à sa cause Bohéchio qui, par s caractère, ses inclinations et ses mœurs douces et h.

pitalières, fut devenu aisément l'allié et l'ami des Espagnols; il eût opposé à la coalition des Indiens de l'est un rempart formidable, appuyé, d'nne part, sur les Européens établis nouvellement dans le nord-est, et, de l'autre, sur ce vaste territoire de l'ouest et du sud, le plus populeux, et dont les habitants étaient,, sans contredit, les plus intelligents et les plus sociables de toute l'île. Il n'en fut rien. Anacaona avait de l'ascendant sur son frère, elle le vit dans de fréquentes conférences et parvint, en y employant toutes les ressources de son adresse ingénieuse de femme et de femme supérieure, à lui monter l'imagination et à souffler dans son cœur la haine et l'exaspération. Bohéchio envahit à son tour le Marien, brûla plusieurs de ses villages; et. dans une dernière incursion qu'il poussa jusque sur les limites de la résidence de Guacanagaric, il tua une autre de ses femmes qui se laissa immoler pour favoriser la fuite de son époux.

Colomb avait quitté La Nativité immédiatement après l'aventure de Catalina et de ses compagnes. Il ne pouvait pas tarder davantage à débarquer sa colonie, car elle souffrait considérablement de tenir si longtemps la mer. Aucun des rapports faits par les différentes missions qu'il avait expédiées pour chercher un site convenable ne l'avait satisfait. Il résolut de partir avec toute la flotte, et de faire en personne les explorations, en parcourant la côte nord-est dont il avait déjà examiné une partie d'assez près à son retour en Espagne. Il l'avait à peine remontée à douze lieues au delà de Monte-Christ qu'il fallut chercher un refuge dans un ; un peu sûr contre de mauvais temps qui rendaient navigation dans ces parages inconnus de plus en

plus périlleuse. Il entra dans celui qui, à ce moment, était à sa portée. Un choix délibéré ne l'eût pas mieux servi que ce hasard. Il y trouva réunis tous les avantages qui auraient déterminé sa préférence après le plus mûr examen. Une rade spacieuse défendue par la nature, où se jettent deux rivières, l'une grande et l'autre petite, charriant l'or dans leur sable ; entre ces deux rivières, la meilleure position possible pour asseoir une ville ; des bois de haute futaie et des pierres pour les constructions en abondance ; et, à proximité, le Cibao. L'Amiral débarque aussitôt sa colonie, personnel et matériel : le plan de la ville est dressé, les rues tracées et les travaux d'édification commencent avec célérité. Une église, une maison d'administration et la demeure de l'Amiral sont bâties en pierre ; puis, autour de ces édifices s'élèvent des maisons de construction légère en bois. Telle est la première ville fondée dans le Nouveau-Monde. Colomb l'appelle Isabelle du nom de son illustre patronne. Les sauvages accoururent de tous côtés assister à ce spectacle merveilleux du génie des chrétiens. Ils admiraient la supériorité de ces hommes, leur vigueur et l'activité de leurs travaux, et ils étaient surtout enchantés de la nouveauté de tout ce qu'ils voyaient ; mais ce qui commande notre admiration, à nous, enfants de cette civilisation chrétienne que n'égale aucune autre, c'est l'intrépidité de la science et de la foi qui vont, unies ensemble, implanter une cité sur un point à peine découvert d'un vaste hémisphère encore ignoré. La Croix, ce signe de la rédemption de l'humanité, est aussi le signe de la découverte du Nouveau-Monde. Colomb la plantait d'île en île, à me[illegible] que les horizons nouveaux s'ouvraient devant lui ; [illegible]

brille enfin sur la Tour d'une première église. Chaque fois que la cloche y sonne, elle appelle de loin les sauvages étonnés qui viennent en foule, assistent aux messes, imitent ce que font les chrétiens, se signent, s'agenouillent, se lèvent, se recueillent comme eux. Ne croyez pas qu'ils songent pour cela à abjurer leurs dieux et leurs cavernes sacrées. Ils s'empressent aussi de ravitailler la ville naissante; ils y apportent l'or, les ajes, l'igname, le coton, et ce que les Espagnols appelaient déjà le tabac, et y établissent un marché d'échange : ils auraient mieux aimé cependant l'assiéger et la détruire.

La fondation d'Isabelle répand une profonde alarme dans tout le peuple aborigène. Les hostilités grondent et la lutte se prépare.

CHAPITRE V

(1494)

Fièvres résultant du climat et de la fatigue des travaux de la fondation d'Isabelle. — Colomb tombe malade. — Plaintes des Espagnols contre lui. — Crainte d'une disette. — L'Amiral soumet les Indiens des environs d'Isabelle à une imposition de vivres. — Il envoie Alonzo de Onjeda explorer le Cibao. — Caractère d'Ojeda. — Son départ. — Son retour. — Rapport favorable sur les lieux qu'il a visités. — Echantillons d'or trouvés dans les lits des rivières. — Conspiration de Bernard Diaz et de Firmin Cedo découverte ; les complices punis : les principaux auteurs envoyés en Espagne pour y être jugés. — Excursion de Colomb dans la Véga et le Cibao. — Colomb bâtit une forterresse, à laquelle il donne le nom de Saint-Thomas, sur le territoire du Cacique de la Maguana. — Il y laisse une garnison commandée par Pedro de Margarit. — Retour à Isabelle. — Etat de la colonie. — Intrigues des ennemis de l'Amiral. — Caonabo se dispose aussitôt à assiéger Saint-Thomas. — Antipathie de Caonabo contre les Etrangers. — Origine de ce Cacique. — Comment il devint le souverain de la Maguana. — Organisation d'une armée à Isabelle. — Envoi de secours à Saint-Thomas. — Alonzo de Ojeda remplace P. Margarit au commandement de Saint-Thomas. — Ce dernier a mission de faire le tour de l'île avec des forces militaires. — Il est mécontent. — Il conduit sa petite armée dans la Véga où il séjourne, en violation de ses instructions. — Il autorise le désordre de ses soldats et méconnaît l'autorité de Diégo Colomb, frère de l'Amiral, placé à la tête de la colonie pendant l'absence de Colomb parti pour Cuba. — Margarit abandonne sa troupe indisciplinée et rentre à Isabelle. — Les Espagnols se répandent par bandes dans cette plaine ; exercent des déprédations et poussent les Indiens à la révolte. — Guatiguana. Cacique tributaire de Guarionex, s'insurge. — Il massacre les E gnols et assiège une petite forteresse, Magdalena, à proximit son village. — D'autre part, incidents sur la route d'Ojeda, p

Rio del Oro. — Attaque de Saint-Thomas par Caonabo. – Ne réussissant pas à emporter la forteresse d'assaut, il l'assiège. — Privations endurées par les assiégés. — Beau trait d'Ojeda. — Levée du siège. — Les communications de Saint-Thomas avec Isabelle se rétablissent. — Caonabo explore clandestinement les environs de cette ville. — Retour de Colomb de Cuba. — Etat dans lequel il retrouve sa colonie. — Sa maladie. — Visite de Guacanagaric. — Véritables motifs de cette visite. — Envoi de secours à Magdalena. — Massacre des bandes de Guatiguana. — Ce dernier se réfugie auprès de Guarionex pour ne pas être pris. — Protection dont Guarionex le couvre. — Dispositions du Cacique de la Magua envers les Espagnols. — Députés envoyés vers lui par Colomb. — Leur réception. — Ménagements de Colomb. — Secrète pensée de Guarionex. — Colomb fait demander au Cacique de la Magua la main de sa fille pour Diégo Colomb, interprète de la colonie, et la concession d'un terrain pour l'édification d'une forteresse. — Fondation de la Conception de la Véga. — Colomb conçoit le projet de s'emparer, par stratagème, de la personne de Caonabo. — L'exécution en est confiée à Ojeda. — Colomb s'intitule ou est appelé Guamiquina, Cacique des Espagnols. — Ojeda exécute sans retard sa mission. — Capture de Caonabo. — Il est conduit à Isabelle, chargé de fers. — Fermeté de ce Cacique dans le malheur. — Manicatoex, son frère, tente de le venger. — Nouvelle attaque de Saint-Thomas par le frère de Caonabo. — Nouvel échec des Indiens. — Caonabo, embarqué pour l'Espagne, périt en route.

Si les Espagnols avaient su jusqu'à quel point le climat chaud et humide d'Haïti étaif mortel aux habitants des régions froides, peut-être qu'ils eussent modéré leur activité laborieuse. Après les fatigues d'un long séjour sur mer, ils s'étaient livrés avec trop d'ardeur aux pénibles travaux de l'établissement d'une ville. Les fièvres fondirent sur eux et en moissonnèrent un grand nombre. Colomb lui-même tomba gravement malade. Les souffrances irritent et rendent impatient. Bientôt des plaintes s'élevèrent de tous côtés contre l'étranger, le Génois qui n'avait point d'entrailles pour des Espagnols, et qui les avait conduits si loin de leur patrie, pour les immoler à son ambition et à sa folle cupidité.

On disait qu'il n'y avait ni or, ni perles, ni denrées dans ces contrées qui pouvaient bien rester ignorées et qui n'étaient habitables que pour des sauvages abandonnés de Dieu, sans foi, ni loi. Les provisions apportées d'Europe étaient presque épuisées, et les vivres du pays devenaient chaque jour plus insuffisants. C'était le pire des malheurs que cette perspective d'une disette si prochaine ; et pour peu qu'une telle situation se prolongeât, la colonie d'Isabelle tombait dans la détresse et la révolte.

L'Amiral ne put y obvier que par des expédients et des diversions. Il obligea les Indiens des environs d'Isabelle à augmenter leurs cultures, et les soumit d'abord à une imposition de vivres, premier acte de cette oppression sans-relâche qui dévora en moins d'un demi-siècle toute la race conquise. Puis il confia la difficile mission de pénétrer sur le territoire de Caonabo, à la recherche de l'or du Cibao, à Alonzo de Ojeda, jeune homme d'une famille noble de la Nouvelle-Castille qui l'avait accompagné à ce second voyage. Ojeda, quoique de petite taille, dit un auteur, était bien fait ; il était d'une force et d'une activité étonnantes, d'un esprit élevé, d'une fierté de regard qui suppléait à son défaut de stature. Gracieux cavalier, excellent piéton, il était habile à manier toutes les armes, et s'était fait remarquer par son extraordinaire dextérité pour les tours de souplesse et d'agilité. Il partit à la tête d'un détachement d'élite. Après deux jours de marche, il gravit des mornes élevés d'où il eut le spectacle, avant d'y descendre, de la magnifique plaine de la Véga ; elle était semée de villages indiens et sillonnée en tous sens de rivières et cours d'eau courant et murmurant sur des sables dor

entre des rives toutes boisées et fleuries. Il poussa sa reconnaissance jusqu'au Cibao, montagne rocheuse, comme l'indique son nom, et en visita plusieurs localités. Il eut soin partout sur son passage de ne pas effrayer les sauvages, en les rassurant par de visibles démonstrations de paix et d'amitié ; et partout il fut accueilli et traité avec une bienveillance apparente, car une active propagande avait déjà rendu ces populations hostiles sans retour aux étrangers. Ojeda, cependant, passa plusieurs jours au milieu d'elles, allant de village en village, et ramassant des échantillons d'or dans les lits des rivières. Au nombre de ceux qu'il rapporta à Isabelle, où son retour était vivement attendu, il s'en trouva un pesant, dit-on, neuf onces. Les preuves brillaient, et pourtant les incrédules ne se tinrent pas pour convaincus. Colomb dut répéter en personne l'expérience. Mais au moment de partir, il découvrit une conspiration dont un Bernal Diaz, contrôleur de la flotte, et un Firmin Cedo, espèce de chimiste, étaient les chefs. Leur projet était de s'emparer de plusieurs navires dans le port et de retourner en Espagne, en y ramenant tous les mécontents qui voudraient les suivre. Ce qui attira l'attention sur eux et les trahit, ce fut leur insistance à discréditer les résultats de la mission d'Ojeda. Ils disaient ouvertement que ces échantillons ne prouvaient pas qu'il y eût des mines dans le Cibao; que cet or avait été probablement importé dans l'île, que toutes les peuplades indiennes que l'on pouvait rencontrer en avaient plus ou moins quelques parcelles à donner ou à échanger; qu'il était faux que l'on en trouvât à profusion dans le lit des rivières. Quand il y en aurait des mines, ajoutaient-ils, qui assure qu'elles sont riches et

abondantes ? Et Firmin Cedo se faisait fort, en analysant quelques-uns de ces échantillons, de prouver que le métal, loin d'être pur, était de fort mauvais alliage. Ils furent bientôt dénoncés. Cette circonstance ajourna de quelques jours le départ de Colomb. Il fit arrêter Diaz, Cedo et leurs principaux complices ; il punit de mort les plus compromis d'entre ces derniers. Quant aux deux chefs de la conspiration, il les expédia captifs en Espagne pour y être jugés.

Il sortit d'Isabelle à la tête de quatre cents hommes dont le tiers au moins était monté. Il était aussi accompagné de plusieurs Indiens. Il suivit la même route qu'Ojeda ; l'absence de chemins rendait sa marche des plus pénibles. Pour franchir montagnes et vallées, les cavaliers étaient obligés de mettre pied à terre, et, de concert avec les piétons, de se frayer la voie le plus souvent avec le sabre et la rapière, au travers d'un épais fourré de lianes et d'arbrisseaux. L'Amiral atteignit enfin la Véga qu'il avait admirée avec transport sur les mêmes sommets où s'était arrêté Ojeda, et traversa les villages indiens enseignes déployées et trompettes sonnantes. Cette démonstration de force, les chevaux que la plupart des Indiens voyaient pour la première fois, ce bruit qui retentissait au loin de pas, de galop, de clairon et de cliquetis d'armes, tout semait la terreur au-devant de la troupe expéditionnaire.

Les Indiens, à son approche, couraient s'enfermer dans leurs huttes dont toutes les portes étaient barricadées par des treillages de roseaux faits à la hâte, mais solidement. C'est à peine si autour de ces demeu… fermées et silencieuses, comme si elles avaient … désertées, rôdaient quelques oies criardes et des ch…



muets. L'Amiral, s'apercevant du mauvais effet de sa jactance militaire, fit taire la trompette, reployer les enseignes, et poursuivit désormais sa marche en silence. Il revint sur ses pas, séjourna plus ou moins dans les villages, envoya les Indiens de sa suite rassurer les cabanes, et y apporter des paroles de paix et d'amitié. Alors seulement, on vit les Indiens sortir et se montrer peu à peu, et se mêler bientôt sans crainte à la troupe espagnole. Il fut bien reçu dès l'abord dans tous les villages où il ne fit pas une entrée bruyante. L'un de ces villages était situé sur les bords du Yaqui ou Nicayagua, rivière trop profonde et trop rapide pour être guéable : il la traversa dans les canots des Indiens. A mesure qu'il avançait vers les régions du Cibao, le sol changeait d'aspect ; il devenait plus aride. Ce n'était plus le même luxe de végétation ; plus de grandes forêts ; la fameuse montagne cernait l'horizon de ses immenses lignes de rocs ; et, si les grands ruisseaux et les petites rivières que les explorateurs franchissaient encore de distance en distance, avant d'atteindre les premières collines, avaient moins de verdure, d'aromates et de fleurs sur leurs rives, ils roulaient en revanche plus de paillettes et de cailloux d'or dans leur limon.

Le Cibao est au centre de l'Ile. Ses plus hauts sommets, que l'on a nommés les crêtes, sont groupés à leur tour au milieu de nombreuses branches qui se prolongent dans des directions diverses comme les raies d'une vaste roue. Entre ces branches se déroulent des vallées et des plaines, les unes plus fertiles que les [illegible]s. C'est dans un de ces écartements, au sud-ouest, [illegible]e trouvaient situées celles où le cacique Caonabo [illegible] sa résidence. A l'endroit où est aujourd'hui le

bourg de Saint-Jean, existait une bourgade populeuse, capitale de la Maguana. Or, après avoir gravi la chaîne de ces montagnes qui court le plus au sud-ouest, l'Amiral entrait au cœur même du territoire de Caonabo, implacable ennemi des étrangers, le destructenr de la Nativité. Il suivit le cours d'une petite rivière qui se précipite sur le versant de cette chaîne, et s'arrêta en un endroit de la plaine où elle décrit un fer à cheval autour d'une éminence. Il y bâtit en bois un fort qu'il appela Saint-Thomas. Le lieu était bien choisi, car il y avait là de l'or en plus grande quantité qu'ailleurs, et le nom de Saint-Thomas donné par l'Amiral à la forteresse consacrait l'incrédulité enfin convaincue de ses compagnons qui ne pouvaient plus douter qu'il y eût des mines de ce métal dans l'île. L'Amiral y laissa une garnison de quatre-vingt-dix hommes environ sous le commandement d'un Pedro Margarit. Entre autres instructions prescrites aux garnisonnaires, il leur fut expressément commandé de traiter les Indiens avec douceur, de respecter leurs femmes et leurs filles, de ne rien exiger d'eux, ni or, ni vivres, pas même à titre d'échange, de peur qu'ils n'abusassent bientôt leurs hôtes, ainsi qu'il en était arrivé à La Nativité, et qu'ils ne leur fournissent le moindre prétexte de plainte. Puis il retourna à Isabelle.

La colonie était dans un affreux état de désordre et d'anxiété ; l'animosité contre Colomb y était au comble, et le père Boyle en était le plus ardent instigateur. Les ennemis de l'Amiral avaient, en Europe, dans le sein de la Cour, des protecteurs puissants qui appuyaient auprès du Roi et de la Reine leurs plaintes et leurs accusations. Chaque illusion déçue, chaque navire q revenait du Nouveau-Monde à vide, et que l'on s'atte

dait à voir chargé de richesses, leur donnaient gain de cause. — L'or était enfoui, il fallait le temps de l'extraire par le travail de l'exploitation des mines; les épices et des denrées croissaient spontanément et éparses sur le sol vierge, et exigeaient, pour devenir abondantes et se recueillir en quantité notable, la culture et le labeur agricole; ce n'était pas là assurément ce qu'avaient rêvé les colonisateurs, ni les promoteurs et les patrons de l'entreprise. Colomb expiera bien cruellement leur désenchantement et le malheur de n'avoir pas trouvé des trésors tout amassés, ou pouvant l'être sans peine, pour les verser, comme il l'avait témérairement promis, aux pieds de Leurs Majestés. Ce mécompte, véritable cause de ses infortunes et de son martyre, rejaillit aussi dans ses fatales conséquences sur les pauvres Indiens. C'est pour satisfaire à l'esprit de cupidité exigeante et de persécution de ses ennemis que Colomb dérogea sitôt à ses vues généreuses de convertir au christianisme et de civiliser les peuples de sa conquête. Le premier, il commença à les traiter en esclaves. Les Indiens furent assujettis à des travaux audessus de leurs forces et de leur aptitude pour acquitter d'énormes tributs de poudre d'or, de coton et de tabac qui composèrent les premières exportations de l'île, et pour extraire de mines profondes le métal qu'ils se contentaient avant cela de pêcher dans le lit des rivières. Intolérable oppression! et cependant les successeurs de l'Amiral en devaient combler la mesure!

Les pauvres Indiens! quand ceux des environs d'Isabelle y apportaient leurs contributions de vivres, dont le tingent était continuellement augmenté sous prétexte l n'était jamais suffisant, ils demandaient naïvement

aux Espagnols jusques à quand ils resteraient dans le pays, et faisaient des vœux pour leur plus prochain départ. Naturellement sobres et vivant de peu, ils trouvaient que leurs hôtes, qu'ils ne croyaient pas encore des conquérants, faisaient une trop grande consommation de nourriture ; ils avaient remarqué qu'ils étaient d'un appétit insatiable, et ils redoutaient qu'ils ne causassent une famine dans l'Ile, en y séjournant trop longtemps.

Ces appréhensions ne justifiaient que trop aux yeux des Indiens la haine de Caonabo contre leurs hôtes. Il y en eut peu à qui elle n'avait paru d'abord pour le moins anticipée. Dès le premier moment, ce Cacique avait accueilli avec défiance les bruits que les Indiens propageaient eux-mêmes de la bonté et de la générosité des étrangers qu'ils faisaient béatement descendre du ciel. Il passa vite de la défiance à la plus âpre animosité. Tout ce qu'on avait pu rapporter de merveilleux, à leur sujet, n'excita jamais sa curiosité de les voir. Il craignait ces ennemis et la séduction de leurs présents. Il ne voulut jamais avoir avec eux aucune sorte de relations. Pressentant en eux les futurs conquérants de son île et les bourreaux de sa race, il fut le premier à les abhorrer.

Caonabo était d'origine caraïbe. Il vint en Haïti à la suite d'une invasion, et y resta. Doué à un haut degré de l'adresse, de l'énergie et du courage caractéristiques des habitants des petites îles, il acquit aisément de l'ascendant parmi les Haïtiens, et leur apprit bientôt à se défendre contre les agressions de ces anthropophages dont il faisait naguère partie. Ses exploits popularisèrent son nom ; il devint ou il se fit Cacique de la Maguana, et épousa, comme on l'a vu, la sœur Bohéchio.

Tous les Indiens interrogés par Ojeda et par Colomb, pendant leur incursion, sur le lieu où pouvait se trouver Caonabo, s'accordaient à répondre qu'il était dans le Niti, l'une des provinces de son royaume. Il était invisible; mais il faisait épier les moindres mouvements des étrangers. Il les laissa construire leur forteresse, et se promit, à la première occasion favorable, de la surprendre et de la saccager.

Colomb était à peine rentré à Isabelle, qu'un courrier vint, en toute hâte, de Saint-Thomas, lui annoncer que le Cacique de Maguana se disposait à attaquer la forteresse.

Voici comment la garnison s'aperçut du commencement des hostilités. Elle était en fort bons rapports avec les Indiens du voisinage. Ceux-ci venaient fréquemment au fort se mêler aux Espagnols et leur apporter, de bon gré, des provisions de vivres et de fruits; et les Européens, à leur tour, allaient librement à leurs villages où ils passaient souvent des nuits entières à danser avec eux dans leurs cabanes, accompagnant leurs chants et leurs tambours, de la musique aussi ravissante que nouvelle pour ces sauvages, de leurs petites guitares ou mandores. Tout à coup, ces relations amicales s'interrompirent; les visites des Indiens cessèrent, et les Espagnols surent bientôt, par des émissaires, que les villages étaient déserts et que toutes les cabanes en étaient fermées et abandonnées. Tel était l'effet des ordres de Caonabo. Le Cacique avait prescrit cette rupture et enjoint de ne faire quartier à aucun Espagnol.

Colomb prit occasion de cette circonstance pour ...e une armée en campagne. Tout ce qui était valide ...belle fut appelé sous les armes. L'armée mise sur

pied se trouvait composée de deux cent cinquante archers, cent dix arquebusiers, seize cavaliers et vingt officiers. Ojeda devait la conduire à Saint-Thomas dont il prendrait le commandement, à la place de Pedro Margarit qui se mettrait à sa tête pour faire le tour de l'île et explorer les territoires de tous les caciques. Il partit d'Isabelle sans retard. Arrivé près d'une des rivières qui traversent la Véga, et sur les bords de laquelle étaient situés deux villages Indiens, il apprit que trois Espagnols, revenant de la forteresse, avaient été entièrement dévalisés par cinq Indiens que le chef d'un de ces villages avait envoyés pour les aider à passer l'eau. Ce Cacique, au lieu de punir les voleurs, avait partagé leur butin. Ojeda parvint à se saisir de l'un d'eux; il lui fit couper les oreilles sur la place publique du village, et s'empara du Cacique et de son neveu qu'il envoya enchaînés à l'Amiral. Les prisonniers arrivèrent à Isabelle, suivis du Cacique du village voisin qui venait implorer leur pardon. Celui-ci supplia l'Amiral de leur faire grâce en faveur des nombreux services qu'il avait rendus aux Espagnols. Mais l'Amiral lui reprocha avec véhémence son intercession pour des coupables d'un crime qu'ils punissaient eux-mêmes avec la dernière rigueur; et, paraissant n'en tenir aucun compte, il ordonna qu'ils fussent aussitôt conduits hors de la ville, ayant les mains liées, et, là, que leur crime fût proclamé à haute voix, et qu'ils eussent la tête tranchée.

Le Cacique les accompagna en se lamentant jusqu'au lieu du supplice; et, au moment de l'exécution, ses larmes et ses supplications redoublèrent. Alors seulement l'Amiral se laissa fléchir. Les prisonniers furent déliés et renvoyés en liberté.

Presque au même instant, un cavalier espagnol arriva, et raconta qu'en traversant le village du Cacique captif, il avait trouvé cinq Espagnols au pouvoir d'une multitude furieuse qui allait les mettre en pièces ; qu'il s'était précipité avec son cheval au milieu de la mêlée, avait foulé plusieurs sauvages sous les pieds de son coursier, blessé et tué d'autres à coups de lance, et que, les ayant mis sans peine en fuite, il avait délivré ses compatriotes. Il les ramenait en triomphe.

Après l'incident du Rio-del-Oro, nom donné par les Espagnols à la rivière qui baigne les deux villages indiens, Ojeda s'était immédiatement remis en marche. Arrivé à Saint-Thomas, il livra à Pedro Margarit le commandement de la petite armée qu'il y avait conduite. Pedro Margarit, quoique souffrant de douleurs aiguës, occasionnées par une maladie inconnue que lui avaient communiquée d'impudiques Indiennes, et qui depuis se propagea dans le monde, sortit de la forteresse à la tête des forces qui lui étaient confiées. Au lieu de commencer ses explorations sur le territoire de Caonabo, conformément à ses instructions, il descendit dans la Véga-Réal.

Pedro Margarit semblait prendre à tâche de faire tout en sens contraire des ordres et des prescriptions de l'Amiral. Le Père Boyle l'avait gagné au parti des mécontents. Il séjournait dans la Véga, et ne paraissait pas vouloir aller plus loin. Il se conduisait à l'égard des Indiens avec une violence préméditée, et agissait en tout de manière à les pousser à la révolte. Diégo Colomb, frère de l'Amiral, et président de la Junte à laquelle ui-ci avait confié le gouvernement de la colonie, pen- t son absence (car il venait de partir pour Cuba),

Diégo Colomb lui écrivit pour lui reprocher sa conduite. Il lui répondit arrogamment, et méconnut son autorité. Son insubordination fut d'un mauvais exemple ; il ne put bientôt plus commander lui-même à sa troupe indisciplinée. Il l'abandonna et retourna à Isabelle. La soldatesque, désormais sans frein, se répandit par bandes dans cette plaine, allant où le plus de butin les attirait et commettant les plus intolérables excès. Les Indiens exaspérés les surprenaient, attaquaient ceux qui s'isolaient, et les massacraient sans merci. Une bande s'était arrêtée dans un village populeux sur les rives de la Grande-Rivière de la Véga, où commandait Guatiguana, l'un des tributaires de Guarionex, Cacique de la Magua. Elle s'y livrait à des meurtres et à toute sorte de déprédations. Guatiguana sortit de son village et y revint bientôt après à la tête d'une troupe d'Indiens assaillir les Espagnols. Il en tua dix à coups de flèches, et mit le feu à une cabane où s'étaient retirés quarante autres, malades de fatigues ou de débauches, et les fit tous périr dans les flammes. Encouragé par ce succès, Guatiguana se préparait à aller attaquer la petite forteresse « Magdalena » récemment établie par les Espagnols dans le voisinage de sa résidence. Luis de Arriaga qui y commandait, informé de cette imminente agression, s'enferma dans ses étroits remparts avec une faible garnison, et envoya demander des secours à Isabelle.

D'un autre côté, il paraît que l'arrivée des forces amenées par Ojeda, à Saint-Thomas, avait retardé l'attaque de ce fort par Caonabo ; car à peine étaient-elles reparties, que le Cacique de la Maguana y vint donner l'assaut à la tête de deux mille Indiens. Il s'était fl
de pouvoir aisément vaincre le petit nombre d'enne

qu'il avait à combattre, et, après l'avoir anéanti, de réduire en cendres les remparts de Saint-Thomas comme ceux de la Nativité. Mais quel fut son étonnement, lorsqu'il vit ses masses se ruer vingt fois avec impétuosité contre le fort et se replier vingt fois avec précipitation, repoussées par le feu vif, meurtrier, ininterrompu de la petite troupe. Les sauvages se désespérèrent à la fin de l'impuissance de leur nombre et de leurs armes contre la foudre que l'ennemi lançait contre eux.

Les Espagnols exaltés par leur succès ne se bornaient plus à se défendre dans leurs retranchements ; ils en sortaient à la poursuite des sauvages qui, en retraitant comme les Parthes, leur lâchaient des volées de flèches et de pierres. Ojeda était toujours en avant de sa troupe, sabre levé, volant plutôt qu'il ne marchait au combat. Caonabo, assure-t-on, l'admira comme s'il n'avait jamais vu tant d'audace et d'intrépidité dans un si petit homme. Telle est la supériorité des armes à feu, de la discipline et de la tactique sur la force désordonnée, que cinquante hommes seulement ont pu tenir ainsi longtemps en échec autour de Saint-Thomas une multitude impétueuse conduite par un chef qui ne manquait non plus ni d'audace, ni d'intrépidité.

Caonabo, voyant l'impossibilité d'emporter la forteresse de vive force, avisa à d'autres moyens. Il se proposa de la réduire par famine. Il campa avec ses bandes dans les bois environnants, hors de portée d'arquebuse, de manière à intercepter toute communication avec la garnison de Saint-Thomas. Par impossibilité, ou autrement, la garnison ne recevait, en effet, depuis plusieurs ıaines que durait ce siège, aucun secours d'hommes ˡᵒ vivres d'Isabelle. Le courage des Espagnols et de

leur chef fut mis à une nouvelle et cruelle épreuve. Tout repos lui était interdit, ils étaient sur un qui-vive continuel, veillant nuit et jour, de peur d'une surprise. A la fatigue des veilles, se joignirent bientôt les tourments de la faim. Leur position était extrêmment critique : huit jours de plus, ils capitulaient. Au plus fort de cette détresse, un Indien pénétra jusqu'à la forteresse et apporta à Ojeda une paire de tourterelles. Celui-ci le remercia ; et lorsque l'Indien se fut retiré, tenant dans ses mains les deux tourterelles qui étaient, dans un pareil moment, un don de bonne fortune, il remonta au plus haut de la Tour rejoindre ses compagnons d'armes : « Messieurs, leur dit-il, je suis bien fâché qu'on ne m'ait pas apporté de quoi vous régaler tous ; mais je ne puis me résoudre à faire un bon repas, tandis que vous mourez de faim. » Puis, il lâcha les oiseaux en liberté[1].

Une multitude sans organisation n'est pas capable d'une entreprise soutenue, ni d'un long siège, et surtout la persévérance n'est pas dans le caractère du sauvage. Heureusement pour les assiégés. C'était déjà beaucoup que les Indiens de Caonabo y eussent tenu un peu plus

[1] Charlevoix attribue ce trait de magnanimité à Pedro de Margarit ; W. Irving en fait honneur à Ojeda. J'ai adopté la version du dernier de ces auteurs pour les raisons que je vais déduire. Il résulte de mes recherches et de la comparaison des différents historiens, qu'il n'y a pas eu deux sièges de la forteresse Saint-Thomas par Caonabo. Pedro de Margarit, pendant qu'il y était, était, il est vrai, constamment menacé d'être attaqué ; mais il ne l'avait pas été. Ce n'est que dans la période du commandement d'Ojeda que l'investissement du fort par Caonabo en personne eut lieu. Un trait comme celui dont il s'agit ne pouvait être suggéré et ne s'explique même que dans une occasion suprême, dans des circonstances extrêmes, et c'est Oj[e] seul qui se soit trouvé à Saint-Thomas dans de semblables circo[ns]tances.

d'un mois. La lassitude les gagna enfin, et ils se débandèrent. Caonabo fut contraint de lever le siège. Il en était temps ; car les défenseurs de Saint-Thomas étaient à bout de longanimité : ils furent délivrés.

Les communications avec Isabelle se rétablirent aussitôt, soit qu'elles eussent été réellement coupées par les assiégeants, soit qu'elles n'eussent été que négligées pour un moment de ce côté, à cause des événements de la Véga. Les Indiens avaient disparu tout à fait ; les villages voisins de Saint-Thomas restaient toujours déserts. On n'eut aucune nouvelle de Caonabo ; pas un transfuge de qui on pût s'en enquérir. Caonabo cependant ne sommeillait pas ; son récent échec ne l'avait pas découragé. Il se transportait sur un point ou sur un autre, et dirigeait partout ses émissaires, s'efforçant d'exciter un soulèvement général des Indiens. Il recrutait activement de nouvelles hordes pour quelque autre entreprise. Il ne rêvait pas moins que de surprendre la ville d'Isabelle dont il croyait toutes les forces disséminées, partie à Saint-Thomas, partie à Magdalena, et le reste en tournée. Il vint en personne, mais clandestinement, jusqu'à Isabelle, pour s'assurer de l'état des lieux. Il fut surpris de trouver une ville gardée, et ayant encore assez d'habitants pour repousser l'attaque qu'il méditait. Il fut cruellement détrompé, et regretta d'autant plus d'être obligé de se désister de son projet, qu'il avait été ravi d'entendre les sons de la cloche d'Isabelle pour laquelle il eût donné volontiers son pesant d'or, ou qui eût été à ses yeux le plus digne prix du succès d'un coup de main sur la ville.

Sur ces entrefaites, Colomb arriva de Cuba, épuisé fatigue et malade. Quelle lutte et quel homme ! Cent

autres à sa place eussent succombé en se prodiguant comme lui, sous l'ardeur de ce climat et au milieu des obstacles de tout genre si grands de son entreprise. Il retrouva sa colonie dans un péril extrême, plus travaillée que jamais de divisions intestines, et en pleine hostilité avec les aborigènes. Il fallut aviser aux moyens les plus prompts de la sauver : sur son lit de douleur, il dicta les mesures que nécessitait la situation.

Guacanagaric, qui avait appris son retour et sa maladie, vint le visiter. C'était la première fois qu'il voyait l'amiral depuis la malheureuse aventure des Indiennes d'Ayay. Il fut reçu dans la chambre et près de l'illustre malade, et lui dit, en l'abordant, qu'il avait avant tout le plus vif désir de le revoir ; mais que le but principal de sa visite était de l'informer d'une ligue générale que tous les caciques de l'île avaient formée contre lui. Il lui apprit que son refus d'y participer lui avait valu de nouvelles aggressions de la part de Caonabo et même de Bohéchio ; qu'il n'avait dû son salut, dans la dernière invasion de son territoire conduite par Bohéchio, qu'au dévouement de l'une de ses femmes qui a péri ; qu'une autre était encore prisonnière du Cacique de la Maguana. « Je suis le plus malheureux des hommes, dit-il à l'amiral ; » puis, il donna cours à ses plaintes et à ses larmes, en faisant à son hôte l'énumération de ses infortunes, depuis le massacre des Espagnols de La Nativité et l'incendie de son village, dont le souvenir remplissait encore son cœur d'amertume, jusqu'à sa condamnable conduite dans l'affaire de l'évasion des prisonnières d'Ayay qu'il supplia l'amiral de lui pardonner.

L'Amiral s'empressa de le consoler, et le rassura, lui protestant que la preuve récente de fidélité qu

avait donnée à l'alliance espagnole, en refusant de prendre part à la coalition des autres caciques, avait entièrement effacé tout le tort qu'il avait pu avoir envers lui.

Etait-ce le désir de voir l'amiral, de lui annoncer les trames qui s'ourdissaient contre lui, et de lui demander le pardon de ses torts, qui avait conduit le Cacique du Marien à Isabelle? N'avait-il pas un autre motif plus réel et plus sérieux qu'il n'avouait pas? Dans ce moment extrême et décisif où l'inévitable lutte avait commencé, n'avait-il pas besoin de s'assurer si ses alliés étaient en état de la soutenir, ou plutôt quels étaient leurs forces et leurs moyens, et leurs chances de vaincre ?

La gravité des circonstances lui commandait du reste cette précaution ; et, après avoir visité en détail la ville et ses remparts, il dit à l'amiral, en le quittant, qu'il pouvait en toute sûreté disposer de ses sujets et de son royaume contre l'ennemi commun.

Le premier soin de l'amiral avait été, en arrivant, d'envoyer des secours à Magdalena et à Saint-Thomas. Les forces destinées à la première de ces forteresses arrivèrent à temps pour la délivrer d'un siège auquel elle eût infailliblement succombé. Elles assaillirent Guatiguana et ses bandes, en firent un grand carnage, et les poursuivirent l'épée aux reins sur une longue étendue de terrain. Guatiguana dut se réfugier précipitamment auprès de Guarionex pour ne pas tomber dans les mains d'un ennemi si ardent à se saisir de lui.

Guarionex le couvrit de sa protection. Il eût refusé a extradition, si on l'eût exigée, et il eût été forcé, ce cas, d'entrer plus tôt en guerre qu'il ne l'eût

voulu. C'était le seul sacrifice qu'il n'eût point fait à la paix du moment. On obtint plus tard de lui, comme on le verra, des concessions autrement importantes. C'est là un trait du caractère indien. Pour lui l'hospitalité ou le droit d'asile est, plus que toute chose au monde, inviolable. Le Cacique de la Magua partageait la haine nationale contre les étrangers, et n'était ni le moins désireux, ni le moins impatient de les combattre ; mais il dissimulait avec soin son inimitié, et attendait, pour jeter le masque, qu'ils fussent engagés davantage dans la lutte avec les caciques les plus éloignés. C'est quand ils y seraient épuisés ou vaincus, qu'il se lèverait pour faire une terrible diversion, et leur porter le coup de grâce. Il était par sa proximité sous la main des Espagnols, facile à atteindre, exposé à la vigueur de leur premier choc, et il craignait avec raison des revers, s'il précipitait les hostilités. L'Amiral, de son côté, tenait non seulement à vivre en paix avec Guarionex, mais à cultiver son alliance. Depuis qu'il était venu s'établir dans son voisinage, il lui avait fait bien des avances dans cette intention. Il lui avait manifesté en mainte occasion beaucoup de déférence, et lui avait envoyé souvent des cadeaux précieux, accompagnés de compliments et de vœux de sincère et durable amitié. Or, les événements de la Véga étaient de nature à compromettre toute relation de bon voisinage avec le Cacique de la Magua, surtout les derniers qui étaient des actes de flagrante hostilité, prémédités par Colomb lui-même, et exécutés par ses ordres. Aussi ce dernier s'empressa-t-il, non de les justifier, mais de les excuser auprès de Guarionex. Il envoya des députés lui expliquer que ces événements survenus à son grand regret, étaient indépendants de

sa volonté; qu'il reconnaissait que les premiers torts avaient été commis par les Espagnols qui, en agissant ainsi, avaient entièrement méconnu ses sentiments et son autorité, qu'il les aurait punis, si Guatiguana, au lieu d'en tirer vengeance, s'en était plaint à lui; mais que les sanglantes représailles du chef indien avaient nécessité une sévère et prompte répression; qu'il déplorait que le fait eût lieu sur son territoire ami, et qu'il l'adjurait de n'y voir aucune hostilité contre sa personne: que tout était fini et s'arrêterait là; enfin qu'il prendrait des mesures, en tout ce qui dépend de lui, pour prévenir à jamais le retour de semblables malheurs.

Guarionex parut satisfait de ces explications; mais au fond, il ne l'était pas. Il n'en était devenu que plus hostile aux Espagnols. Il se contenait; il déguisait ses véritables sentiments de manière à les rendre impénétrables même à l'irrésistible perspicacité de Colomb. Il affectait toujours une calme indifférence, une grande impassibilité. C'est dans cette attitude qu'il reçut les députés de l'Amiral; mais non sans beaucoup d'affabilité et une certaine solennité. Dans l'audience qu'il leur donna, il était assisté de ses dignitaires, et, ce qui est un témoignage de particulière bienveillance, entouré de sa famille. Il avait à sa gauche sa fille, jeune Indienne d'une beauté remarquable qu'il semblait avoir placée là, le plus près de lui, pour lui inspirer d'heureuses et paisibles pensées. La députation fut très flattée de cette réception et fit, à son retour, un si grand éloge des harmes et de l'élégance de la fille du Cacique, que Amiral, par une seconde mission qui suivit de près la remière, sollicita de Guarionex la main de cette jeune

indienne pour Diégo Colon, interprète de la colonie, et de plus la concession d'un terrain pour l'établissement d'une forteresse. Il obtint l'une et l'autre faveur, la seconde lui fut accordée aux dépens de l'indépendance future de la Magua. C'est alors que le fort de la Conception de la Véga fut construit à l'endroit où existe aujourd'hui Saint-Yague.

Les forces qui s'étaient dirigées sur Saint-Thomas y arrivèrent longtemps après que tout était fini. Colomb avait bien réfléchi à prendre un parti contre Caonabo. Il se flattait de pouvoir vivre en bonne intelligence avec tous les autres caciques, quelles que fussent d'ailleurs leurs préventions contre les étrangers, mais il ne concevait aucun espoir d'une paix sincère avec le cacique de la Maguana. Le sort en était jeté entre eux. Si cet ennemi redouté n'était bientôt vaincu et anéanti, la colonie serait détruite, et la conquête fort compromise, sinon perdue. Colomb roulait dans sa tête le projet de s'emparer de la personne de Caonabo, de l'enlever de gré ou de vive force du milieu de ses sujets. Il imagina mille pièges et mille stratagèmes sans s'arrêter à aucun. Il finit par communiquer à Ojeda sa pensée première se reposant, pour le reste, sur les ressources de son habileté et de son courage. Il lui suggéra seulement le moyen de feindre des intentions pacifiques pour mieux atteindre son but. L'entreprise était des plus périlleuses ; tout dépendait, pour le succès, d'une exécution prompte et hardie. Il n'y avait pas non plus de temps à perdre. Ojeda prit avec lui les cavaliers les mieux montés et les plus déterminés, et se porta rapidement vers la ré- dence de Caonabo. Il lui fit annoncer qu'il était envc vers lui par le puissant cacique des Espagnols, Gua

quina (nom que Colomb avait pris lui-même ou que les Indiens lui avaient donné), et qu'il lui apportait, de sa part, des présents dignes de lui, des propositions et des gages de paix.

Le premier mouvement du Cacique de la Maguana avait été de refuser toute audience à la députation espagnole, mais il céda ensuite au désir de voir de près son intrépide adversaire de Saint-Thomas. Il sortit de sa maison à sa rencontre avec une forte escorte. Ojeda lui fit rendre à son approche les honneurs militaires par son petit escadron, et lui transmit en termes pompeux les compliments de Guamiquina qui jurait sur son Dieu qu'il aimait mieux être en paix qu'en guerre avec lui. Quand Ojeda lui parla d'un traité à conclure avec le Cacique des Espagnols, il répondit qu'il irait volontiers à Isabelle conclure ce traité avec Guamiquina lui-même. Disant ces mots, il fit un signe, et de nombreuses bandes d'Indiens armés sortirent des forêts voisines, et se mirent aussitôt en marche comme si elles prenaient déjà le chemin d'Isabelle. Les cavaliers espagnols restèrent un moment immobiles et muets de stupeur devant cette multitude qui pouvait sur un signe de son chef se ruer sur eux. Ojeda s'avança et essaya de persuader Caonabo qu'il n'avait pas besoin d'être accompagné de si grandes forces pour une affaire si simple, qu'un tel appareil de guerre était incompatible avec l'objet de sa visite à Guamiquina, et que son escorte ordinaire suffisait. Caonabo prétendit au contraire qu'il était de sa dignité de marcher avec une imposante armée, et que la paix qu'il allait conclure n'en serait que plus solennelle. Ojeda n'insista pas davantage, et se porta avec ses cavaliers en tête de la marche. En cet

endroit, une plaine unie s'étendait devant eux jusque sur les bords d'une rivière; de l'autre côté de cette rivière, la plaine continuait, mais entrecoupée çà et là de fourrés épais, de bois et de clairières. La cavalerie espagnole se mit à exécuter des évolutions dans cette savane à la grande édification des sauvages. Lorsque Ojeda eut réjoui Caonabo de ce spectacle inattendu, il l'aborda et lui demanda s'il ne lui serait pas agréable d'accepter les présents qu'il était chargé par Guamiquina de lui remettre. Il fit aussitôt étaler à ses yeux des chaînes et des menottes en fer poli comme de l'argent qu'il disait avoir été fabriquées dans le Thurey (le ciel) et qui en étaient tombées, en un jour de bonheur. Interrogé par le cacique indien sur l'usage de ces ornements, il lui dit que les rois en Europe s'en revêtaient dans les grandes solennités pour paraître devant leurs sujets. Il lui proposa de l'en orner. Caonabo ne fit aucune difficulté d'y consentir; il parut même joyeux de se voir tout couvert de ces fers qui reluisaient aux rayons d'un soleil éclatant. Ses Indiens poussèrent alors des cris de joie et d'admiration. Ojeda l'assura que s'il essayait de monter sur un des chevaux de sa troupe, ces ornements produiraient bien plus d'effet encore, et que d'ailleurs c'est pour monter à cheval que les rois s'en paraient. Caonabo se laissa faire. Les évolutions recommencèrent, et peu à peu la cavalerie s'éloigna, traversa la rivière et partit au grand galop avec le cacique prisonnier, affermi sur sa monture et tout enchaîné. Elle alla du même train jusqu'à Isabelle.

Lorsque les Indiens, ne voyant plus revenir leur Cacique, comprirent qu'il avait été enlevé par les Espagnols, ils s'exaspérèrent au delà de toute expression

Pendant un moment il y eut dans cette foule une confusion extrême produite par ses gestes de colère, ses imprécations, ses vociférations. Elle s'agita longtemps et violemment comme les vagues d'une mer soulevée par la tempête. Un mot, le mot de vengeance sorti d'une bouche, mit fin à ce désespoir impuissant, s'évaporant en vains cris. C'est Manicatoex qui le prononce. Il inspire à l'instant un sentiment commun, une résolution unanime. Manicatoex était un frère de Caonabo, entreprenant, énergique et fier comme lui. Il se met à la tête des Indiens, et marche sans retard contre le fort Saint-Thomas. Il l'attaque et fait d'héroïques, mais inutiles efforts pour l'emporter. Les Indiens ont beau vouloir braver cette fois le feu et le fer de l'ennemi, le combat est trop inégal, malgré leur nombre et leur impétuosité ; ils sont culbutés et écharpés ; ils sont enfin forcés d'abandonner le champ de bataille.

Cet échec si grave n'affaiblit en rien le ressentiment des Indiens et leur soif de vengeance. Manicatoex jura de n'avoir cesse ni repos qu'il n'eût fait expier aux étrangers la témérité de leur trahison.

Ojeda entra dans Isabelle aux acclamations de tous ses habitants : la ville entière était debout. La capture de Caonabo était en effet l'événement le plus heureux et le plus important qui pût arriver à la colonie. Mais ce qui flattait surtout l'orgueil des Espagnols, ce qui exaltait leur admiration, c'étaient l'adresse et l'audace mises à tenter l'exploit, et le bonheur de l'avoir accompli. On était encore au temps de la chevalerie, et cette action passa pour plus qu'une belle prouesse, on plut à dire qu'elle était un prodige. C'est Colomb qui sentit tout le prix de tenir dans ses mains un

tel ennemi. Afin de le détenir plus sûrement, il le déposa dans une pièce de la maison même qu'il habitait. La porte de cette chambre restait ouverte tout le jour ; une sentinelle seulement y veillait ; en sorte que les passants s'arrêtaient dans la rue pour voir le prisonnier. Il était chargé des mêmes fers qu'on lui avait fait accepter comme un ornement royal. Ses membres s'affaissaient quelquefois sous leur poids ; mais ni son courage, ni sa fierté d'âme n'en étaient abattus. Aucune faiblesse ne déshonora sa captivité. Il se vantait d'être l'ennemi des Espagnols ! Il ne montrait nul repentir, pas même un regret du sac de La Nativité, quand on le lui reprochait. Il disait, à ce propos, qu'il avait réservé le même sort à Saint-Thomas et à Isabelle, où il déclara être venu clandestinement explorer les lieux. La première fois que l'amiral entra dans sa prison, accompagné des personnes de sa suite, et entouré de ce respect et de ces attentions empressées qui annoncent le chef suprême, Caonabo n'eut aucun doute que ce ne fût le cacique des Espagnols ; mais il affecta de ne pas le savoir, et il ne se dérangea point. Il paraissait même absorbé dans une profonde réflexion, le souvenir peut-être et le regret de son royaume perdu et de sa liberté ravie. Mais quand Ojeda se fut présenté un instant après, il se leva pour le saluer, en soulevant le poids de ses fers. On lui fit remarquer qn'il avait omis de témoigner le même respect à Guamiquina, le chef supérieur, entré avant Ojeda. « J'ai salué, répondit-il, celui qui a osé venir m'arrêter dans mon royaume même. »

Un navire, dans le port d'Isabelle, était prêt à faire voile pour l'Espagne : Caonabo y fut embarqué. saillie par une violente tempête non loin des c

d'Haïti, cette embarcation sombra avec le royal prisonnier[1].

[1] Il y a trois versions de la fin de Caonabo. J'ai adopté la plus vraisemblable, et je me suis conformé, en cela, à la leçon de Charlevoix. Washington Irving le fait périr en mer sur un des navires qui accompagnaient C. Colomb, à son second retour en Espagne. Le cacique, en touchant à la Martinique durant ce voyage, aurait été l'objet de l'amour passionné d'une Indienne de cette île ; dérision ! rien ne prouve au surplus ce fait qui a tout l'air d'une invention banale et insignifiante. Une autre version fait arriver Caonabo en Espagne. C. Colomb accusé, amène triomphalement au pied du trône de ses souverains le fier Cacique enchaîné. C'est bien là, effectivement, ce que s'était proposé Colomb. Caonabo fut embarqué avant le départ de l'Amiral, et, selon toute probabilité, avant la bataille de la Véga ; mais il n'arriva pas en Espagne, car est-il probable que C. Colomb n'eût pas mentionné un événement de cette importance, en parlant plus tard dans ses lettres et dans la relation de ses autres voyages, d'autres faits analogues et moins saillants, tels que l'envoi et l'arrivée en Espagne de cinquante Indiens faits prisonniers en divers combats ? Il s'est prévalu de cette dernière circonstance ; pourquoi ne se serait-il pas prévalu en même temps et à plus forte raison, d'avoir livré aux mains de Leurs Majestés un illustre captif ?

CHAPITRE VI

(1494-1495)

Conséquences de l'enlèvement de Caonabo. — Ligue des Caciques. — Marche de Manicatoex, frère de Caonabo. — Colomb se porte à sa rencontre. — Bataille de la Véga. — Victoire de Colomb. — Conséquences de cette victoire. — Marche triomphale de Colomb. — Imposition de tributs. — Effets de cette mesure parmi les Indiens. — Découverte des mines de la Haïna. — Deux versions de cette découverte. — La veuve du Cacique Cayacoa est visitée par les Espagnols. — Sa résidence sur les rives de l'Ozama. — Mission d'Aguado. — Conduite de ce dernier. — Il excite les Indiens à se plaindre de Colomb. — Arrivée de Colomb à Cadix. — Sa réception à Burgos par le roi et la reine d'Espagne. — Sympathie manifestée par Isabelle en faveur des Indiens. — Mesures qu'elle ordonne pour soulager leurs souffrances et rendre efficace leur conversion à la religion du Christ.

L'enlèvement de Caonabo fut, pour les Indiens, une véritable calamité. S'il est vrai qu'un de leurs oracles avait prédit, bien avant l'arrivée des Espagnols, que des Étrangers envahiraient un jour leur pays et s'en rendraient maîtres par l'extermination de leur race, ils durent s'alarmer de ce malheur comme d'un commencement de réalisation de la fatale prophétie. Ils ne laissèrent pas, toutefois, ce destin s'accomplir, sans s'efforcer de le conjurer. La commotion fut générale remua les cœurs les plus apathiques. Pas un Indien

ne se sentît menacé. Ils se levèrent en masse. Manicatoex était l'âme et le fauteur de leur vengeance. Des bandes nombreuses, venues à tout instant, de différents points, se réunirent à celles qui, dans le premier moment de l'exaspération, avaient été conduites à l'assaut de Saint-Thomas. Plusieurs caciques marchaient à leur tête. Il n'y eût guère que Guarionex et Bohéchio qui ne prirent point une part ostensible à cette levée de boucliers. Mais leurs sujets, en grand nombre, se joignirent aux hordes de Manicatoex, malgré la neutralité apparente de l'un de ces caciques et l'éloignement de l'autre. Quant à Guacanagaric, on le sait, il s'était rangé sous la bannière des Espagnols.

Les Indiens se dirigaient à petites journées sur Isabelle. Colomb en fut aussitôt averti. Il fit sonner l'alarme. On courut aux armes. Trois cents hommes dont deux cents fantassins, cinquante cavaliers, vingt-cinq artilleurs et autant d'arbalétriers, furent les seules forces qu'il put opposer dans le moment, à l'innombrable multitude qui s'avançait. Il prit le parti hardi, mais sage autant qu'habile, de marcher à la rencontre de l'ennemi pour tenter la fortune d'un combat loin des remparts de sa ville naissante, et lui épargner l'assaut formidable dont elle était menacée. Quelque confiance qu'il eût dans ses forces, il voulut aussi leur ménager nn dernier retranchement. Qui sait si les Indiens, à l'aspect d'Isabelle où avait été détenu leur cacique, et le croyant encore là, dans les fers, n'auraient pas senti leur courage s'enflammer et, plus ardents et plus intrépides, n'auraient pas tout fait pour ...ncre ? Qui sait si l'espoir d'un riche butin n'aurait ... accru la vigueur de leur choc et fait triompher la

supériorité de leur nombre ? En se portant au-devant d'eux, Colomb leur enlevait toutes ces chances de victoire et les faisait tourner, au contraire, en faveur de son audace, de la puissance des armes et de la tactique militaire de sa petite armée. Il ne perdit pas de temps. Une artillerie ordinaire de campagne eût appesanti sa marche, il ne traîna après lui, pour tout canon, que quelques pierriers ou des espingoles montées sur des affûts légers, mais solides. Son frère Barthélemy, récemment arrivé d'Europe, l'accompagnait et dirigeait une colonne dont il lui avait confié le commandement. La cavalerie était placée sous les ordres d'Ojeda. Les Espagnols s'étaient adjoint un étrange auxiliaire, des chiens de combat dressés au carnage ; ils en amenaient une vingtaine avec eux. Ces féroces animaux marchaient attroupés, et semblaient avertis par leur instinct qu'on les conduisait à un massacre.

Colomb avait pris la route connue d'Isabelle à Saint-Thomas par la Véga. Les espions indiens qui précédaient les hordes de Manicatoex, et en éclairaient la marche, firent rencontre avec l'armée espagnole, sans être vus, dans les défilés des montagnes qui sont du côté d'Isabelle comme la barrière qui en sépare la magnifique plaine de la Véga. Ils rebroussèrent chemin, et se hâtèrent d'aller informer les Indiens de la marche de l'ennemi. « Combien sont-ils ? » demanda Manicatoex. Et l'un des espions qui en avait à peu près recensé le nombre, par un procédé qui décèle l'absence des plus simples rudiments du calcul, versa sous les yeux du cacique une poignée de grains de maïs dont chacun représentait un homme. Manicatoex jugea du prem coup d'œil l'extrême faiblesse numérique de ses adv

saires et jeta un regard de satisfaction et de confiance sur ses innombrables bandes qui couvraient à perte de vue la plaine où elles venaient de faire halte. Les historiens qui en ont évalué le chiffre à cent mille hommes l'ont fort exagéré; mais ce qui est bien avéré, c'est que les Indiens ne s'étaient jamais réunis en nombre si considérable pour lutter contre leurs oppresseurs.

Les deux armées furent bientôt en présence. Colomb, par une marche assez rapide, avait eu le temps de les rencontrer à cette station, et Guacanagaric y arrivait en même temps avec quelques milliers d'Indiens faire sa jonction avec lui. Cet endroit de la Véga était une vaste savane unie dont les hautes herbes avaient été brûlées la veille. C'était le champ le plus convenable pour une bataille rangée. Il n'y avait pas le moindre accident de terrain, ni une seule position qui pût tourner à l'avantage de l'une ou de l'autre partie belligérante. Tout allait donc dépendre uniquement du sort des armes.

Des deux parts on pensa à s'entre-choquer aussitôt. Les Espagnols n'avaient pris encore aucun repos. Sur l'avis de Barthélemy, Colomb divisa sa petite armée en plusieurs colonnes d'attaque ; et tandis que les Indiens pour les accueillir et leur opposer un front plus étendu de résistance, se rangeaient tumultueusement en un vaste demi-cercle, il se précipita sur eux. Les Indiens hurlaient des cris de guerre rauques et sauvages. Les tambours espagnols battaient et les trompettes sonnaient la charge. Les agresseurs s'étaient à peine ébranlés, que les Indiens commencèrent à leur lancer nuées de flèches sans interruption, mais en pure te. Les Espagnols étaient trop éloignés encore pour

y répondre par aucun feu, mais quand ils arrivèrent à portée de fusil des Indiens, ils firent pleuvoir sur eux une grêle de balles, et jouer leurs pierriers qui labourèrent en tous sens la multitude imprudemment massée devant des armes si meutrières. Alors, voyant tomber tant des leurs, blessés ou morts sous leurs yeux, les malheureux Indiens furent saisis d'une terrible panique. Une extrême confusion se mit dans leurs rangs, si on peut le dire de leur grossier ordre de bataille. Ils cessèrent de se défendre. Ce ne fut plus, dès lors, un combat. Tandis que l'infanterie les fusillait impunément, la cavalerie fondit sur eux, en même temps que la meute des chiens dévorateurs. Un horrible massacre s'ensuivit. En peu d'heures le champ de bataille était tout jonché de cadavres. Les Indiens n'osaient pas fuir encore, soit qu'ils crussent impossible d'échapper à la vitesse des chevaux espagnols, soit que l'épouvante les paralysât et les clouât à leur place. Ils se laissaient tuer sans résistance, sans se résigner non plus par le plus petit effort de courage à la mort et au martyre ; ils se lamentaient et criaient merci. Mais point de grâce ! Le carnage continuait avec un atroce acharnement. Le cavalier, las de sabrer, se plaisait à fouler son ennemi sous les pieds de son cheval jusqu'à le faire expirer ; le fusillier ne tirait plus, il tuait à coups de crosse de son arme. Les chiens dévoraient à belles dents. Il était facile de reconnaître à leurs gosiers arrachés, et à leurs ventres ouverts qui avaient vomi les entrailles, les victimes de ces bêtes féroces.

Les Indiens prirent enfin la fuite, lorsque la lassitude des vainqueurs et la nuit la favorisèrent. Un grand nombre étaient restés prisonniers, et avaient été confi

à la garde des Indiens auxiliaires de Guacanagaric qui n'avait, du reste, pris aucune part à ce combat. Les prisonniers furent dirigés sur Isabelle, et Colomb continua à travers la Véga et les provinces de Cibao une marche conquérante. Tout rentrait dans l'ordre et le calme devant lui. Les Indiens jetaient leurs armes, et regagnaient leurs bourgades dont les cabanes s'ouvraient à l'envi. Ils affectaient d'y être paisibles et de n'aspirer désormais plus qu'au repos. Ils apportaient quantité de vivres à l'armée, plus qu'il ne fallait pour se nourrir durant toute sa tournée.

La bataille de la Véga eut d'importantes et immédiates conséquences; elle inspira une terreur profonde et générale, et anéantit d'un coup la ligue des caciques. La soumission et la docilité des naturels étaient au moins assurées pour le moment. Cet événement décida à tout jamais de la conquête de l'île, et Colomb, le serviteur du Christ qui s'était tant promis de gagner les âmes, était définitivement devenu par sa victoire un conquérant militaire, un maître, un oppresseur.

Manicatoex fut le premier qui envoya lui faire des ouvertures de paix. Guarionex ne manqua pas de se prévaloir auprès de lui de ses relations ininterrompues de bonne amitié et lui fit témoigner son désir de les resserrer par les liens d'un traité. Les autres petits caciques de toute la région connue des Espagnols s'empressèrent de faire leur entière soumission, et c'était à qui déniait toute participation dans les dernières hostilités. Les caciques éloignés redoutaient maintenant le contact de ces étrangers belliqueux qu'ils souhaitaient ınt cela de connaître, autant par curiosité que par ɔpât de leurs dons. Bohéchio, par la situation de ses

états, se sentait le moins exposé de tous, et se flattait de l'espoir d'entrer en rapport avec eux le plus tard possible. Informé du désastre de la Véga, de l'enlèvement et, sans doute aussi, de la fin de Caonabo, il rappela auprès de lui Anacaona qui, depuis la perte de son époux, résida dans le royaume de son frère dont elle recueillit plus tard l'héritage.

Malheur aux vaincus, c'est le sort universel. Colomb inaugura sa victoire sur les Indiens par une mesure prise contre eux, à laquelle il soumit d'abord les populations du Cibao et de la Véga, et qui sera étendue au reste des habitants de l'île, à mesure que lui ou ses successeurs pénétreront sur leurs territoires. Tout Indien au-dessus de quatorze ans était assujetti à payer par trimestre une mesure de poudre d'or équivalente à quinze piastres. La quote des caciques et des personnages importants était bien plus élevée. Manicatoex, par exemple, donnait une calebasse de poudre d'or, pesant cent cinquante piastres. Dans les localités éloignées des mines, et où l'or ne se recueillait pas, l'Indien acquittait sa capitation en coton; il était tenu d'en fournir trimestriellement et par tête vingt-cinq livres. Chacun de ceux qui avaient soldé leur tribut recevait une petite médaille de cuivre comme certificat de paiement qu'il suspendait à son cou. L'Indien qui n'en avait pas était souvent arrêté et puni.

Ce n'était pas cette imposition elle-même qui affligeait les malheureux vaincus, c'était son taux exorbitant, son caractère d'extorsion, et la rigueur avec laquelle elle était exigée et perçue. Les Indiens payaient tribut entre eux, les chefs de village ou les caciques in rieurs, aux caciques suprêmes. C'était en quoi consis

peut-être toute leur administration ou leur principal acte administratif. Mais entre eux cette contribution publique était le produit d'une corvée commune où la part de l'individu était minime, peu sensible, et ne comportait point l'odieux d'une capitation. Aussi, étaient-ils consternés de cette mesure. Ils se désespéraient pour la plupart de ne pouvoir satisfaire à tant d'exigence. Les uns payaient, d'autres, en grand nombre, ne le pouvant, se réfugiaient dans les montagnes les plus inaccessibles. Guarionex, soit qu'il lui fût réellement difficile de se procurer le métal exigé, soit qu'il aimât mieux donner tout autre chose que de l'or aux Espagnols, représenta à Colomb qu'étant éloigné des mines qui se trouvaient dans les régions inhabitées de son royaume, et à cause de l'inaptitude de ses sujets à ramasser le peu d'or, du reste, que ses rivières qui viennent de loin charrient dans leur sable, il lui était impossible de fournir en cette matière le montant de ses taxes; mais qu'il offrait de cultiver en vivres et en denrées l'entendue de terre qu'il plairait à l'amiral de lui assigner. Cette offre fut durement rejetée. Colomb lui fit répondre que c'était de l'or qu'il lui fallait. De l'or, il lui en fallait, en effet, pour prouver que sa conquête n'était pas stérile et ruineuse. Coûte que coûte, les Indiens en donneront, l'or ou la vie! C'était une détresse générale. Les Indiens ne réclamaient ni ne se plaignaient directement; mais leurs chants, pleins d'amertume et de tristesse, composés à cette occasion, retentissaient sans cesse aux oreilles de leurs oppresseurs. Tout ce qu'ils n'osaient pas leur dire en face, ils le confiaient à ces sortes de requêtes qui vo-
nt de bouche en bouche. Ils y retraçaient le calme
bonheur de leur existence passée, avant que les

cruels étrangers fussent venus la troubler et la rendre intolérable, ils maudissaient le jour de leur arrivée dans l'île, et se reposaient sur leurs dieux du soin de leur délivrance. S'ils ne faisaient pas un appel à l'insurrection et aux armes, c'est que, ayant été si souvent défaits par leurs ennemis, ils avaient perdu tout espoir de les vaincre désormais. Il était impossible, cependant, qu'ils ne cherchassent pas d'une manière quelconque à secouer un joug si pesant. Ils conçurent alors le plan d'une conspiration aussi singulière qu'irréalisable ; ils projetèrent d'affamer leurs conquérants, en s'interdisant toute culture de vivres, et en abattant tous les arbres fruitiers de leurs forêts.

Si l'on en croit Las Casas, ils n'auraient pas réussi à se délivrer des Espagnols par ce moyen ; car plus ils ont faim, observe-t-il, plus ils sont inexorables, et plus ils s'endurcissent à souffrir.

Mais ils ne tardèrent pas à s'apercevoir qu'ils causaient un plus grand tort à eux-mêmes, car, en réalité, ils n'affamaient qu'eux seuls, les Espagnols pouvant recevoir, et recevant effectivement des provisions d'Europe. Entreprendre d'ailleurs de supprimer toutes les cultures, et de détruire partout les fruits de la terre sur un sol fertile, était une tâche trop au-dessus de leurs forces. Leur tentative échoua donc dès le début, et ils retombèrent dans un plus profond désespoir que jamais.

En attendant, Colomb, sourd aux plaintes et à ce désespoir, avisait aux moyens d'assurer les fruits de sa victoire. Ainsi, dans la vue d'affermir sa domination, il éleva sur différents points de la Véga et du Cibao (forteresses dans le genre de celles qu'il avait déjà co

truites. Outre Saint-Thomas et Magdelena, bien connus par les événements qui s'y sont passés, il en fonda quatre autres, Isabella, dans les montagnes du Cibao, Catalina, dont le site ne peut être déterminé, Esperanza, sur les bords de la rivière de l'Yaqui, et Conception, au cœur de la Véga. — En voyant de tous côtés ces forteresses se dresser sur leur territoire, les Indiens furent au comble de la terreur. Les illusions des plus naïfs se dissipèrent ; ils commencèrent à se convaincre que les Espagnols étaient des maîtres qu'il n'était pas aisé d'expulser, et ils comprirent qu'ils ne bâtissaient ni ne se fortifiaient pour s'en aller. Il était évident que rien ne pouvait plus s'opposer au cours de la conquête. Tous ne s'y résignaient pas également ; les uns se retiraient dans les montagnes ou dans d'autres parties du pays encore inconnue aux Espagnols ; d'autres allèrent se cacher dans leurs cavernes les plus retirées, et y périssaient de faim ou de chagrin ; d'autres encore se suicidaient. Mais ces suicides n'étaient pas nombreux. C'était dans la vie des Indiens une fatalité toute nouvelle qui accusait un bien violent désespoir ; car il n'y avait pas un seul exemple avant cela qu'ils se fussent jamais immolés de leurs propres mains. Le plus grand nombre gémissait et restait sous le poids des souffrances. Le despotisme des Espagnols n'en était pas encore arrivé à rompre tous les liens de la société indienne ; elle était subjuguée, rançonnée, traquée, mais elle respirait encore sous la menace des vainqueurs. Les Indiens, surtout, qui avaient une position, la retenaient jusque-là, -t s'efforçaient de la conserver. Les populations res-ənt agglomérées et soumises comme auparavant à rs caciques, sous le bon plaisir, toutefois, des usur-

pateurs du sol. Telle était la situation des peuplades du Cibao et de la Véga.

Les malheureux Aborigènes, ne pouvant secouer leur joug, devaient s'étudier à le rendre le plus possible supportable, en se montrant dociles et en contentant surtout la cupidité de leurs ennemis. S'ils pouvaient ouvrir les entrailles de leur île, et livrer tout l'or de leurs mines aux Espagnols, pourvu qu'après les avoir épuisées et s'être gorgés de richesses, ils s'éloignassent à jamais de leurs plages, ils n'eussent pas hésité un instant à le faire. C'est peut-être dans quelque intention semblable, c'est au moins pour se le rendre favorable que des Indiens, accompagnant Colomb dans sa tournée, lui révélèrent l'existence des mines de la Haïna les premières découvertes dans l'île. La Haïna est une rivière profonde qui se décharge dans la baie de Samana, et qui arrose toute une région où les Espagnols n'avaient pas encore pénétré. L'amiral détacha de ses compagnons plusieurs hommes armés, et les envoya sous la conduite de ces Indiens examiner les lieux désignés. Ils reconnurent, en effet, qu'il y avait des mines, suivant toute apparence, extrêmement riches. Les filons étaient à fleur de terre et paraissaient d'exploitation facile. Les émissaires revinrent bientôt rendre le compte le plus favorable de leur mission, et rapportèrent de fort beaux échantillons d'or.

La découverte de ces mines donna lieu à une autre version romanesque, mais qui n'a rien, du reste, que de très conforme au caractère des événements ou des aventures de l'époque. Un Aragonien du nom de Mi-
Diaz, attaché au service de Don Barthélemy, s'enf-
la suite d'une querelle où il avait blessé mortellem

un de ses compatriotes. Il était accompagné de plusieurs autres Espagnols plus ou moins impliqués dans sa mauvaise affaire. Après avoir longtemps erré au travers d'un pays inconnu, ils arrivèrent à une grande bourgade située à l'embouchure d'un fleuve que les Indiens appelaient Ozama, d'un nom qui n'a pas changé. Une femme y régnait, heureuse et obéie, ayant succédé à son époux décédé. Cayacoa était le nom de ce Cacique qui relevait sans doute du souverain de Higuey, comme Mayobanex, Cacique des Ciguayens, peuplade guerrière, habitant l'extrémité nord-est, reconnaissait l'autorité de Guarionex. Par l'importance de leurs territoires, ces deux caciques étaient plutôt des alliés et des feudataires que de simples tributaires, et sortaient de la ligne des nombreux caciques subalternes de petites provinces et de villages.

Les étrangers étaient au surplus les bienvenus et furent accueillis avec une cordiale hospitalité. La veuve de Cayacoa leur prodigua les soins les plus bienveillants; elle les fit loger dans une vaste et propre cabane, à proximité de la sienne. Ils avaient en abondance les mets indiens, le tabac le plus parfumé de l'île et, pour lits, de moelleux hamacs. C'était de la somptuosité, après tant de privations endurées pendant leur aventureux trajet à travers des solitudes boisées, où ils ne mangeaient que le fruit de la forêt, buvaient l'eau du torrent, et se reposaient sur le roc ou sur le sol nu.

Miguel Diaz, le principal des fugitifs était un fort bel homme; il avait surtout une figure intéressante et expressive. La reine Cayacoa s'éprit fortement de lui, et offrit, pour le retenir auprès d'elle (elle lui avait déjà donné son cœur), sa main et le partage de son

royaume. L'amour d'une souveraine pour un aventurier n'était pas à dédaigner, et, de plus, elle avait des charmes, et elle était belle à captiver. Diaz l'épousa.

L'Indienne était heureuse et c'était son bonheur de le dire à son nouvel époux. Mais Miguel Diaz, soit qu'il fût poursuivi par le remords de son crime, soit qu'il ne pût pas se faire à son isolement et à la vie des sauvages, s'attristait visiblement, et chaque jour davantage. La veuve de Cayacoa chercha vainement à pénétrer la cause de son chagrin, et s'évertua à le distraire. Elle mit tous ses sujets en émoi pour ranimer la joie dans le cœur de son époux. Fêtes, jeux, danses, tout fut employé à cette fin, rien n'y réussit. Instruite enfin qu'il n'y avait rien au monde que les Espagnols aimassent autant que l'or, elle apprit à son mari que son territoire renfermait d'abondantes mines dans la région arrosée par la Haïna, lui dit qu'elle lui donnait la propriété de ces richesses, et voulut en outre qu'il bâtit une ville sur les rives de l'Ozama pour y faire venir les hommes de sa nation.

Miguel Diaz, ayant visité les lieux et reconnu qu'il y avait effectivement des mines, alla en personne annoncer une si heureuse rencontre soit à l'Adelantade ou à l'amiral lui-même. Il fut étonné, mais il se réjouit de retrouver, en même temps, son antagoniste parfaitement rétabli des blessures qu'il lui avait faites. Alors l'amiral expédia sous sa conduite un homme de sa confiance du nom de Garay, et un certain nombre de travailleurs munis d'instruments et d'outils propres à effectuer de sûres explorations. Le résultat dépassa toutes les espérances.

Combien la veuve de Cayacoa dut s'applaudir de s

succès, — l'histoire ne le dit pas ; mais elle assure que Miguel Diaz ne succomba pas à ses chagrins. Au contraire, il devint plus joyeux époux et bon père, car il eut deux enfants avec l'Indienne, laquelle se fit baptiser catholique sous le nom d'Agnès Cayacoa, et reçut probablement aussi la bénédiction nuptiale de l'Eglise. Ainsi, les aventures de Miguel Diaz n'auraient pas seulement fait découvrir les premières mines d'or d'Haïti, mais elles auraient donné lieu à la fondation de la ville de Santo-Domingo dont l'importante situation favorisa si puissamment, par la suite, la colonisation de l'île et les progrès de la découverte de tout le continent américain.

De quelque manière que les mines de la Haïna eussent été découvertes, ce fut une bonne fortune pour Colomb, et conséquemment un échec pour ses détracteurs. Il ne manqua pas d'exalter ce succès. Aux esprits positifs, voués au lucre et prosternés devant la matière, il vanta exclusivement la profusion des richesses de la Haïna, et, aux imaginations éprises de la grandeur de son entreprise, il apprit qu'il avait retrouvé l'Ophir des anciens d'où le roi Salomon tirait tant de métaux précieux pour l'ornement de ses temples.

Les nouvelles reçues du Nouveau-Monde, dans ce moment de la capture de Caonabo, des victoires de Colomb, des progrès de la colonisation, de la découverte des mines, d'envois prochains d'or et de denrées provenant des impositions prélevées sur les naturels ; l'arrivée en Espagne d'un grand nombre de prisonniers indiens que Colomb avait faits dans ses guerres, et qu'il envoyait ır être vendus, au profit du roi et de la reine, aux rchés à esclaves de l'Europe, toutes ces circonstances

si favorables à la cause de l'amiral, arrivèrent à temps pour prévenir le triomphe de ses adversaires à la cour, cette fois au moins. Ils avaient obtenu qu'un commissaire, dans leurs intérêts, irait procéder sur les lieux à une enquête d'où devaient résulter la disgrâce et la déchéance de Colomb. Ce qui est une preuve que les dispositions de Ferdinand et d'Isabelle avaient réellement changé en faveur de Colomb, c'est le choix qu'ils firent, pour cette mission, d'un homme que l'amiral avait en grande estime et leur avait chaleureusement recommandé. Cependant, la conduite ultérieure de cet agent prouve, ou qu'il se laissa influencer par les intrigues des Boyle et des Margarit, ou que l'honneur d'avoir été désigné pour une misson si importante le remplit d'une folle présomption et lui tourna la tête. Il usa envers Colomb, comme on va le voir, de procédés si violents et si indignes, que si on eût voulu, dans le dessein de perdre l'amiral, chercher un ennemi qui le pourrait mieux, on n'en eût pas trouvé un plus implacable.

Aguado arriva inopinément à Haïti, et débarqua à Isabelle pendant que Colomb, toujours en tournée, en était absent. Celui-ci n'était pas encore retourné dans sa ville, depuis qu'il était entré en campagne contre les Indiens; mais il y avait envoyé son frère Barthélemy prendre le commandement de la colonie avec le titre d'adélantade. Or, Aguado, aussitôt descendu à terre, fit acte d'autorité sans nul égard au représentant de Colomb. Il se montra très contrarié de ne pas trouver l'amiral. Il se disait muni de pouvoirs; mais il ref[illegible] de les communiquer à l'adélantade, en motivant [illegible] refus sur ce que ce dernier n'était revêtu d'au[illegible]

autorité valable à ses yeux, et n'avait nul titre à une pareille communication. Il prit les rênes du gouvernement de la colonie. Il convoqua les officiers civils et militaires, et leur exposa l'objet de sa mission, en invitant tous ceux qui avaient des griefs contre Colomb à les énoncer librement, et en proclamant qu'il était autorisé à les apprécier et à faire justice, au nom du roi et de la reine, à qui de droit. Il envoya aussitôt des émissaires aux populations indiennes leur annoncer que ses souverains, indignés de la conduite et des torts de l'amiral envers eux, l'avaient délégué pour venir les redresser, et il les engageait, conséquemment, à formuler leurs plaintes. Colomb avait assez d'ennemis parmi les siens, pour qu'il s'y trouvât beaucoup d'accusateurs contre lui. Quant aux Indiens qui n'aspiraient qu'à l'adoucissement des maux qu'ils supportaient, ils saisirent avec empressement cette occasion qui leur était offerte de réclamer et de se plaindre. Il y eut, à cet effet, une réunion de caciques chez Manicatoex. Dans une supplique adressée au roi et à la reine d'Espagne, ils énumérèrent des griefs sans nombre, et ils sollicitèrent instamment les puissants souverains d'avoir compassion de leurs souffrances et d'améliorer leur sort.

Aguado, ayant réuni un certain nombre d'hommes armés auxquels il avait monté la tête, se disposait à sortir à la recherche de Colomb, lorsque celui-ci, que son frère, avait fait prévenir en toute hâte par un courrier, arriva à Isabelle. Un conflit sanglant paraissait inévitable. L'impétuosité de caractère d'Aguado, ses procédés hostiles, [illegible]t que l'irascible orgueil de Colomb, le faisaient [illegible]dre. Ce dernier surtout se présentait aux portes de [illegible], à la tête d'une petite armée triomphante qui

n'était pas disposée à laisser humilier son chef. Au moment de son entrée, Aguado faisait publier à son de tambour ses pouvoirs. Il s'empressa de les notifier à Colomb qui, contre l'attente générale, mais obéissant à la ferme sagesse de son esprit, heureux contrepoids de la vivacité de son tempérament, répondit à cette communication par la déclaration qu'il se conformait entièrement aux ordres et à la volonté de ses souverains. Et il prit ce parti, non sans résister aux suggestions violentes et à l'excitation d'aveugles partisans. Il se fût peut-être perdu en agissant autrement.

Cette conduite ne manqua pas d'embarrasser le commissaire royal à qui il eût plutôt convenu d'ajouter aux chefs d'accusation déjà portés contre Colomb, ceux de rébellion et de lèse-majesté. Il poursuivit son insultante enquête sous les yeux de Colomb qui supporta tout résolument, ne contredit aucun de ses accusateurs, et se réserva de plaider sa cause devant le roi et la reine.

Il savait bien qu'Aguado excédait ses pouvoirs, en se mêlant du gouvernement de la colonie. Car sa mission se bornait uniquement à constater l'état des personnes et des choses, c'est-à-dire à procéder à une enquête impartiale, et, en fait de mesures, à ne prendre que celles qui seraient de nature à lui faciliter la recherche de la vérité. Il ne s'en prévalut pas contre lui. Non seulement Aguado ne s'était pas renfermé dans les limites de son mandat, mais il avait manqué d'impartialité et de conscience envers un ancien protecteur et ami que le sort l'appelait à juger, à qui il devait au moins la justice et qu'il affligea, au contraire, par son arrogance et son ingratitude. Colomb ne s'en plaignit p
Il pardonnerait volontiers à son offenseur, et plutôt

de chercher à se venger de lui, il se réjouirait de l'occasion de se montrer généreux à son égard. Les grands cœurs ne se vengent jamais autrement. Cette occasion ne tarda pas à s'offrir. Aguado, ayant rempli sa tâche, faisait ses préparatifs de retour en Espagne et Colomb, de son côté, se préparait aussi à partir, afin de se présenter à la cour, en même temps que son accusateur, lorsqu'un ouragan désastreux éclata sur l'île, détruisit tous les bâtiments qui étaient à l'ancre dans le port d'Isabelle, sauf un seul, la *Nina* qui appartenait à l'amiral. Les trois caravelles qui avaient transporté Aguado étaient complètement en débris. Colomb dut réparer la *Nina* et presque reconstruire un autre de ses navires qu'il mit généreusement à la disposition d'Aguado. Celui-ci, bon gré ou mal gré, accepta. Ils firent voile ensemble. Colomb emmenait avec lui un grand nombre d'Indiens, parmi lesquels se trouvaient un frère et un neveu de Caonabo. La traversée fut périlleuse. Les mauvais temps se succédaient sans relâche. Jamais, dans le cours des autres voyages, plus de tempêtes n'avaient bouleversé l'Atlantique. Quoique les marins se fussent familiarisés avec le redoutable océan, ils ne purent pas se défendre d'être saisis de toutes les superstitieuses terreurs que l'ignorance y avait attachées à une autre époque. Ils s'en prenaient aux Indiens qui étaient à bord, du déchaînement des flots et des vents ; et disaient, et paraissaient le croire, dans leur désespoir, que le seul moyen d'apaiser la colère du ciel était de jeter ces impies à la mer. L'énergique et persévérante opposition de Colomb seule les empêcha de commettre ce crime gratuit et barbare. Le calme enfin vint. La vie des Indiens fut sauvée, sans qu'aucun

naufrage s'ensuivît. Les deux caravelles, après un long trajet, atteignirent le port de Cadix. Colomb n'osait pas compter cette fois sur une bonne réception. Sa popularité avait bien décliné depuis son premier retour ; et les difficultés nombreuses de son entreprise autant que les manœuvres de ses ennemis avaient de beaucoup refroidi l'enthousiasme qu'avait excité au premier moment sa glorieuse découverte. Il avait la conscience tranquille avant tout, et n'était pas sans espoir de vaincre la calomnie en éclairant l'opinion publique et ses souverains sur sa conduite, sur les avantages et la grandeur de son œuvre ; mais il ne se dissimulait nullement les obstacles qu'il aurait à surmonter pour cela. Il avait à dénouer toute une trame ourdie de longue main. D'heureuses circonstances militaient déjà en sa faveur, surtout l'habileté de sa conduite pendant la mission d'Aguado. Une lettre de Ferdinand et Isabelle, le félicitant sur son heureux retour et l'invitant à la cour, à Burgos, après qu'il se sera reposé des fatigues de son voyage, vint le rassurer sur les dispositions de Leurs Majestés à son égard. Il se mit bientôt en route pour cette dernière ville. Soit qu'il voulût intéresser par l'humilité de son extérieur et par le contraste d'un modeste retour avec les pompes et le bruit de son premier triomphe, soit que ce fût en accomplissement d'un vœu, il se présenta à la cour, vêtu de la robe brune du moine franciscain, retenue seulement à la ceinture par un simple cordon à l'instar des frères de cet ordre. Il était accompagné d'une trentaine d'Indiens qu'il avait, dit-il, conduits en Europe pour leur faire voir le spectacle des vermeilles de la civilisation et de la puissance du roi et de la re d'Espagne. Ces insulaires portaient le costume de

contrée ; sur la tête, des couronnes de plumes aux couleurs variées ; autour des reins, la courte tunique de coton, ornée de plumes aussi ; leurs bras et leurs jambes étaient nus et chargés de bracelets d'or, des colliers du même métal faisaient plusieurs fois le tour de leurs cous. Le frère de Caonabo en avait un d'une énorme dimension ; c'était plutôt une chaîne d'or massif qu'un collier. Il pesait six cents castillans. Quoique enfin ils n'eussent pas à craindre, comme dans leurs régions torrides, la brûlante chaleur de l'atmosphère et du soleil, ils avaient barbouillé leurs corps des couleurs du roucou, de la raquette et du safran. Cet étrange et curieux cortège était suivi de marins qui portaient une foule d'objets de valeur et de curiosité recueillis dans le Nouveau-Monde : des couronnes, des pépites et des plaques d'or, des masques en bois sculpté et garni d'or, des statuettes de Chémis, des calumets ou tobacos, des nattes et des hamacs au fin tissu, des fourrures de petits quadrupèdes, des calebasses peintes et des armes indiennes dont le travail et les ornements indiquaient qu'elles étaient les dépouilles opimes des caciques que Colomb avait vaincus ou soumis.

Tel était l'appareil dans lequel l'amiral parut devant ses souverains ; il triomphait sans le vouloir et n'en triomphait que plus réellement ainsi, sans éclat et sans fête. Aux abords du palais, une foule avide, mais sans enthousiasme, s'ouvrit avec respect pour le laisser passer. Il fut aceueilli avec bienveillance et distinction par Ferdinand et Isabelle. Ses ennemis déconcertés mais non vaincus, étaient rentrés dans l'ombre et le ...ce. Ils s'attendaient si peu à ce retour de fortune ... Colomb ! Il n'était plus du tout question du voyage

et de l'enquête d'Aguado, et l'amiral, au contraire, était en pourparlers avec le roi et la reine pour l'organisation d'une nouvelle et grande expédition destinée tant à la poursuite de ses découvertes, qu'à l'extension de la colonie d'Hispaniola.

Les souverains de l'Espagne, quoiqu'ils n'eussent donné aucune suite aux accusations portées contre Colomb, ne les avaient pas moins complaisamment accueillies. Ferdinand était bien disposé à tout amnistier, pourvu qu'il trouvât une compensation dans la réalisation des richesses promises. Mais la reine avait un autre souci. Les souffrances et les plaintes des Indiens émurent profondément son cœur. Elle voyait avec douleur la conquête du Nouveau-Monde détournée de son but le plus glorieux, la conversion et la civilisation des Aborigènes. Elle s'indignait qu'on n'eût encore tenté aucun effort pour le salut religieux de ces pauvres créatures, malheureuses surtout par l'ignorance et l'impiété, et qu'en oubli de son vœu le plus cher et de sa sollicitude, on eût entrepris au contraire de les asservir et de les décimer. Elle voulut que tous les Indiens qui avaient été conduits en Europe sous un prétexte ou sous un autre, fussent immédiatement libérés et ramenés dans leur patrie, et que désormais les mesures les plus efficaces fussent prises pour la propagation de la religion du Christ dans les nouvelles contrées conquises par sa grâce et en son nom.



TYPES D'INDIENS

CHAPITRE VII

(1496)

Nul effet des mesures ordonnées par Isabelle pour l'adoucissement du sort des Indiens. — Instructions envoyées par C. Colomb à son frère Barthélemy. — Envoi de trois cents Indiens en Espagne pour y être vendus comme esclaves. — Fondation de la Nouvelle-Isabelle sur la rive de l'Ozama. — Une forteresse y est d'abord construite sous le nom de Santo-Domingo. — Barthélemy y laisse une garnison et part pour le Xaragua. — Description du Xaragua. — Boéchio à la tête de nombreuses bandes se porte à la rencontre de l'Adélantade. — Bohéchio se dispose à arrêter la marche du chef espagnol. — Celui-ci le persuade qu'il vient visiter ses Etats en ami. — Bohéchio accompagne les Espagnols à Yaguana, capitale de son royaume. — Description de Yaguana. — Réception pompeuse de l'Adélantade. — Fêtes. — Entretien de l'Adélantade avec le Cacique du Xaragua. — Celui-ci est soumis au paiement d'un tribut de cotons et autres produits de son territoire. — Conséquences de la visite de l'Adélantade. — Son retour à Isabelle. — Etat de la colonie. —Barthélemy part pour Santo-Domingo. — Première insurrection de Guarionex. — Mesures de l'Adélantade pour la prévenir. — Elle est entièrement apaisée. — Bohéchio envoie annoncer à l'Adélantade que le premier terme de son tribut est prêt. — Seconde visite de l'Adélantade au Xaragua. — Il est reçu avec la même pompe que la première fois. — Il fait demander à Isabelle l'une des deux caravelles qu'il a récemment fait construire. — Premier navire qui jette l'ancre dans les eaux du Xaragua. — Visite d'Anacaona et de Bohéchio à bord. — Comment ils sont reçus. — La caravelle est chargée, et repart en même temps que l'Adélantade pour Isabelle.

s'en faut que l'élan de pitié de la reine eût produit un effet favorable aux Indiens ; car leur condition ne

continuait pas moins d'empirer. Isabelle fut apparemment circonvenue dans ses sentiments de généreuse sympathie par ceux qui pensaient que le cours des événements qui s'étaient accomplis et qui s'accomplissaient encore dans la colonie, était impérieux et commandait autre chose que la compassion ; que la lutte ouverte entre les Espagnols et les Indiens n'était pas à son terme ; que ces derniers étaient heureusement vaincus, et n'étaient plus de simples hôtes méritant des ménagements et des égards ; que leurs bonnes dispositions primitives avaient été perverties par la guerre, où ils avaient contracté une implacable inimitié contre les Européens ; qu'il fallait de toute nécessité qu'ils subissent le sort des vaincus ; que la victoire pouvait ne pas être inexorable, mais ne devait pas perdre ses droits, et que, lorsque la conquête serait définitivement assurée par l'entière soumission des naturels, il serait opportun de songer à l'amélioration du sort du peuple conquis, et qu'alors une politique de mansuétude, et la puissante religion du Christ achèveraient de l'attacher à tout jamais au giron de l'Espagne.

Il en fut effectivement ainsi au gré de ces promoteurs de la conquête, excepté que leur œuvre de destruction fut telle en un demi-siècle à peine qu'elle dispense tout à fait la couronne d'Espagne d'administrer par la suite avec humanité ses nouveaux sujets et de les convertir à la foi catholique.

Lorsque Colomb eût envoyé pour la première fois, en Espagne, des Indiens pour être vendus comme esclaves, Isabelle avait commencé par s'y opposer, et fini par consentir à soumettre aux théologiens et aux juris[consultes] les plus compétents de son royaume la question de

voir si la vente de ces malheureux prisonniers serait justifiable aux yeux de Dieu. Les opinions avaient été très divisées sur ce point. Elles s'accordèrent plus tard à décider que les seuls Indiens coupables de meurtre sur des Espagnols pourraient être vendus et réduits en servitude. Or voit-on où l'on en voulait venir? Tout prisonnier de guerre était réputé meurtrier de son ennemi. Ainsi le décrétait la logique de vainqueurs altérés de vengeance!

Colomb écrivit donc à son frère Barthélemy à qui il avait laissé, en partant, le commandement de la colonie, pour lui mander d'acheminer en Europe, par le retour des bâtiments qui lui apportaient sa dépêche, les prisonniers de guerre faits aux Indiens. Il lui prescrivit, en même temps, d'aller fonder une ville sous le nom de Nouvelle-Isabelle à l'embouchure de l'Ozama. Cet endroit avait été déjà exploré et trouvé d'une situation plus avantageuse que l'ancienne Isabelle, qui devait être peu à peu abandonnée. Ce qui motivait la préférence pour cette dernière localité, c'était son voisinage des mines de la Haïna dont l'exploitation était résolue, sa salubrité et sa position sur l'un des plus vastes cours d'eau de l'île. Les bouches étendues et profondes de l'Ozama, où ses eaux limpides se mêlent fort avant aux flots de la mer, offrent un excellent mouillage aux navires de toute force.

L'adélantade ne mit aucun retard à exécuter ces dispositions. Lorsque les navires furent prêts à retourner en Europe, il y embarqua trois cents prisonniers, puis il partit immédiatement après avec ses forces pour les bouches de l'Ozama. Il construisit une forteresse sur la rive gauche du fleuve et jeta, en même temps, les fon-

dements de la ville nouvelle. Le nom de Santo-Domingo qu'il donna au fort est celui qui resta à la ville, avant même qu'elle eût traversé le fleuve et se fût élevée sur l'autre rive, où existe encore sans renom, sans bruit, sans agrandissement, emprisonnée dans l'étroite enceinte de ses vieux murs, cette première cité du Nouveau-Monde.

Soit que Barthélemy se proposât de marquer son administration, pendant l'absence de son frère, par des résultats importants pour l'occupation espagnole en Haïti; soit qu'il ne fît en cela que se conformer à ce qui lui était prescrit, il s'appliqua, tout en s'établissant sur un nouveau point du territoire, et en y renouvelant en quelque sorte sur une plus grande échelle l'œuvre de la colonisation, à tenir fermement la main à la collection des tributs déjà imposés, et surtout à étendre la mesure aux autres populations de l'île qui n'y avaient pas encore été assujetties. Barthélemy était, au génie près, un homme d'autant d'initiative et d'activité que son frère, qui le connaissait bien d'ailleurs et avait toute confiance en sa capacité. Il laissa au fort de Santo-Domingo une garnison suffisante, chargée à la fois de la garde des lieux et des premiers travaux de fondation de la ville ; puis il prit la route du Xaragua où les Espagnols allaient pénétrer pour la première fois. Tout ce qu'ils avaient appris de cette partie du pays excitait leur désir de la connaître. Ils y allaient de gaîté de cœur. C'était, en même temps que le plus vaste des cinq royaumes de l'île, le plus montagneux, le plus beau et le plus populeux. Les quatre autres royaumes comprenai[illegible] dans leur réunion, cette portion de l'île qui offre plus grande surface du nord au sud. Le Xaragua en [illegible]

séparé. Son territoire s'avançait cependant, dans l'est, jusqu'au cours de la Néva, vers les limites de la Maguana, et remontait vers le nord se confiner au Marien, anticipant ainsi sur ce territoire partagé entre la Maguana, le Marien, le Magua et le Higuey ; puis il occupait, en outre, exclusivement, toute cette longue presqu'île qui se prolonge dans le sud-ouest. Les Indiens de toute l'île, rendant hommage à la magnificence naturelle de cette contrée, mieux dotée sous ce rapport que les leurs, s'étaient accordés à y placer leur paradis terrestre. Ce lieu d'éternelles délices, où les âmes des bons, après la mort, allaient errer sous les ombrages des Mameys et eu savourer les fruits, est jusqu'aujourd'hui un des plus beaux quartiers de l'île d'Haïti. Ciel, mer, sol y disputent de splendeur. Les abricotiers y croissent encore à profusion, et le joli bourg qui y existe actuellement s'appelle depuis longtemps du nom de ces arbres, les Abricots.

Les habitants du Xaragua étaient les plus doux, les plus hospitaliers, les plus civilisés, ce qui veut dire ici les moins sauvages de tous les Haïtiens. Leur contrée placée hors de la route accoutumée des migrations, moins exposée aux incursions des Caraïbes, n'avait pas été bouleversée, comme les autres, par de continuelles et récentes invasions. Les éléments de la population n'y paraissaient pas en lutte. C'étaient pourtant d'anciens émigrés de race caraïbe, venus successivement, mais confondus et entièrement changés par un long séjour dans des lieux qui semblent de tout temps avoir eu cet avantage sur les autres parties du pays, d'adoucir les mœurs, de polir stimuler l'intelligence. Il ne s'y trouvait point de es d'or, mais en revanche la population y était

industrieuse, agricole, et produisait en plus grande abondance qu'ailleurs des objets de fabrique, et le coton, le roucou, le maïs et le manioc. C'est là qu'il y avait le plus de traditions, le plus de coutumes poétiques et de poésie, le plus de religion, le plus de sociabilité. C'est la patrie de la célèbre Anacaona ; c'était aussi le pays des dominations longues et paisibles ; car le cacique Bohéchio qui y régnait depuis longtemps, avait vieilli à la tête de ses peuplades.

Il fut informé de la marche de don Barthélemy par le bruit qu'elle faisait. La petite armée espagnole traversait les villages qu'elle rencontrait sur sa route, enseignes déployées et à son de fanfares, à la manière de Colomb. Bohéchio réunit aussitôt plusieurs milliers d'Indiens armés de piques, de flèches, et se porta avec célérité au-devant de Barthélemy pour l'empêcher d'envahír son territoire. Il le rencontra justement à l'entrée de ses frontières, sur les bords de la Néva. Sa seule attitude, à la vue des troupes espagnoles, était hostile. Le vieux cacique, voyant les étrangers maîtres de presque tout le pays, croyait qu'ils venaient s'emparer de ses Etats pour compléter leur conquête. Il les savait invincibles, et n'avait peut-être pas beaucoup de confiance dans le succès du combat qu'il allait livrer; mais il pensait du moins qu'il valait encore mieux courir les chances incertaines de la lutte, que de se laisser subjuguer impunément, sans faire le moindre effort pour conjurer l'extrémité du péril. Toutes ses dispositions étaient prises pour disputer le passage de la rivière à don Barthélemy. Mais celui-ci ayant réussi à le persuader qu'il n'avait aucune intention de lui faire la guerre, qu venait au contraire visiter ses Etats en ami, et pass

quelques jours avec lui, il parut rassuré, et se montra sans peine aussi satisfait de cette déclaration de paix qu'il eût été fâché d'avoir un ennemi à combattre. Il fit faire contremarche à ses bandes, après s'être approché du chef espagnol, et lui avoir offert de le conduire à son village capital.

Il y avait environ quarante lieues de l'endroit où ils étaient à ce village. Au moment de partir, Bohéchio expédia en toute hâte des exprès pour annoncer son arrivée prochaine avec les Espagnols et leur chef à Yaguana, lieu de sa résidence, et donner des ordres pour les apprêts d'une réception pompeuse. Yaguana, située là où a été bâtie depuis la ville de Léogane, était le plus important des villages indiens, et méritait presque le nom de ville. On y comptait plus d'un millier de cabanes, mieux construites que toutes celles que les étrangers avaient encore vues, et sa population était plus nombreuse, plus affable et policée qu'aucune autre. Les ordres de Bohéchio la mirent à l'instant sur pied. Elle se partagea à l'envi la tâche des préparatifs commandés. Les uns s'employèrent à nettoyer le village qui le fut admirablement; les autres allèrent à la pêche ou à la cueillette de vivres et de fruits. Ceux-ci étaient chargés de préparer les cabanes destinées au logement des hôtes attendus, et ceux-là s'occupaient du cérémonial de la réception, ou composaient les areytos à chanter. Hommes, femmes et enfants sortirent à la rencontre du cacique et de ses hôtes. Elle eut lieu à une petite distance du village. Trente jeunes Indiennes étaient en [illegible], dansant, chantant des hymnes, et agitant des mes qu'elles tenaient dans leurs mains. Arrivés près Barthélemy, elles vinrent l'une après l'autre lui pré-

senter à genoux leurs palmes et des bouquets. Anacaona, portée en litière, suivait immédiatement ces filles d'élite. Elle était vêtue de sa plus belle tunique. Elle avait la tête ornée d'une espèce de tiare plaquée d'or, et une guirlande de fleurs fraîchement cueillies et de toutes couleurs, après avoir fait plusieurs fois le tour de ses tempes et de son front, se répandait sur ses épaules et ses seins nus. La plupart des hymnes qu'on chantait étaient de sa composition; c'étaient aussi des guirlandes, mais de fleurs de poésie.

L'adélantade et ses principaux compagnons d'armes furent conduits à la maison de Bohéchio, où un grand repas servi les attendait. Les mets étaient rangés sur des nattes tendues sur le sol au milieu d'une vaste pièce, et des matoutous, ou petites tables, dressés devant chaque convive. Anacaona fit gracieusement les honneurs du festin. Les Espagnols étaient passablement déjà habitués à la cuisine indienne; ils se régalèrent volontiers des poissons, des racines et des fruits qui composaient le menu du repas, mais ils n'osèrent pas toucher à un mets nouveau qui semblait leur inspirer de la répugnance, c'était un plat de lézards. « Ces serpents, dit « Pierre Martyr, ressemblent à des crocodiles, sauf la « grosseur. Les Indiens les appellent *guanas*. Aucun « de nos hommes ne s'était encore avisé jusqu'à ce « jour d'en manger, à cause de leur horrible et dégou- « tante difformité. Cependant l'adélantade, sur les gra- « cieuses instances d'Anacaona, la sœur du roi, se « détermina à en goûter. La chair de ces serpents fut « si délicate à son palais, qu'il s'en régala sans aucune « crainte. Ce que voyant ses compagnons, ils ne « cédèrent pas en appétit, tellement qu'ils ne parlè-

« désormais, que du goût excellent de ces serpents, qu'ils « affirmaient être bien supérieurs à nos faisans et per- « drix. »

Le banquet fut suivi des divertissements ordinaires en pareille rencontre. Les Espagnols donnèrent aux Indiens le spectacle, qui leur plaisait plus que toute chose, d'un combat simulé. Ceux-ci se livrèrent à leurs jeux et à leurs danses accoutumés. Ils s'avisèrent, cette fois, cependant, à l'imitation de leurs hôtes, de les gratifier aussi d'une joute d'armes. Ce qui fait l'agrément et le charme de ce divertissement, ce sont les évolutions stratégiques et les détonations d'un exercice à feu sans projectiles. Mais les sauvages qui n'avaient aucune notion des manœuvres militaires, et qui se servaient d'armes muettes telles que piques, flèches et haches, ne pouvaient exécuter qu'une ennuyeuse pantomime, en simulant un combat. Aussi leurs bandes, venues aux mains, se transformèrent-elles bientôt en un inextricable pêle-mêle, et, les esprits s'échauffant, la lutte, de feinte qu'elle était, devint réelle. Le sang coula ; il y eut des blessés et des morts. Et si l'adélantade et ses cavaliers ne s'étaient hâtés d'intervenir et d'apaiser les parties, la lice fût devenue un véritable champ de carnage.

Les Indiens ne continuèrent pas moins de danser et chanter, et ces réjouissances durèrent deux jours. Après quoi, l'adélantade entretint le Cacique sur l'objet réel de sa visite. Il lui dit que son frère avait été envoyé dans cette île par les deux plus puissants monarques de [illegible]erre, et qu'il était retourné en Europe leur annoncer [illegible] tous les caciques du pays étaient les tributaires de [illegible] couronnes, à l'exception de celui du Xaragua ;

qu'en partant, son frère lui avait laissé l'autorité, et recommandé de se rendre dans les Etats du cacique Bohéchio pour le recevoir sous la puissante protection des souverains de l'Espagne, et s'entendre avec lui sur le tribut qu'il lui conviendrait de leur payer.

Ces paroles embarrassèrent fort Bohéchio. Il connaissait l'avidité des Espagnols pour l'or, dont on ne trouverait pas un filon dans toute l'étendue de son territoire. Il répondit qu'il n'ignorait pas que les autres caciques de l'Ile payassent un tribut au roi et à la reine d'Espagne, parce qu'ils avaient de l'or en abondance chez eux; tandis que ses Etats en étaient tellement dépourvus que ce métal y était presque inconnu. Mais qu'il agréait de cœur l'offre de protection des Espagnols, et qu'ils pouvaient compter, dès à présent, sur son inaltérable amitié. L'adélantade lui répliqua, alors, que rien n'était moins dans ses intentions que d'exiger de lui ce qu'il ne pouvait pas donner, et qu'à défaut d'or, il lui serait du moins aisé d'acquitter son tribut en coton, cassave, et autres produits de son territoire. Bohéchio s'empressa d'autant plus volontiers d'y souscrire, qu'il appréhendait des exigences, et s'attendait peu à la facilité avec laquelle ses objections avaient été admises. Aussi, promit-il de faire ses dispositions pour payer, au plus tôt, le premier terme du tribut stipulé.

L'adélantade repartit pour Isabelle. Il avait conquis le Xaragua, et sa conquête ne lui avait coûté que deux jours de réjouissances et une heure de pourparlers. Tout ce qu'il y avait eu de sang versé, l'avait été dans les jeux et les plaisirs. L'adresse et la prudence de dom Barthélemy firent plus en cette circonstance que génie de son frère et que l'audace et la valeur d'Oje

Il est vrai de dire qu'il avait eu le bonheur d'avoir affaire aux plus doux des naturels d'Haïti, et que sa tâche avait été facilitée par la réputation de puissance irrésistible et surhumaine des Espagnols, si bien établie par leurs devanciers.

Quant à Bohéchio, il n'était pas devenu le tributaire et le protégé des Espagnols à des titres différents que les autres caciques. Du moment où il avait transigé avec eux, sur ce pied, fatale transaction ! il avait en quelque sorte abdiqué en leur faveur l'autorité de son commandement, et aliéné sans retour l'indépendance de ses Etats. Il ne tardera pas à se repentir douloureusement d'avoir sacrifié à si peu de frais ces prérogatives inaliénables. Il ne survivra pas longtemps à son malheur. Il ne mourra pas tranquille, même en fermant les yeux, entouré des regrets de ses sujets et des honneurs de la souveraineté, et en transmettant paisiblement l'héritage de son royaume à sa sœur. Et si son sort n'est pas de périr comme tous les autres caciques de l'île, de la main du bourreau, il ne s'éteindra pas moins dans les supplices du remords.

L'adélantade arriva, en temps utile, pour venir en aide à la détresse des habitants d'Isabelle. La faim et la fièvre, fléaux ordinaires de cette ville, y sévissaient. Il n'y avait point eu d'arrivages d'Europe, depuis un temps assez long, et Colomb, toujours accusé de tout, l'était encore cette fois d'oublier sa colonie dans les fêtes et les plaisirs de la cour, en Espagne. Ce qui aggravait la position des colons, c'était l'abandon des cultures des environs, causé par le mécontentement des Indiens, ur désertion et leur fuite dans les montagnes, devenue us fréquente depuis qu'en l'absence de l'adélantade,

ils avaient eu à supporter un redoublement de rigueurs et de vexations.

Partout où les Espagnols avaient fondé un établissement, soit une ville, une forteresse, ou un simple poste militaire, ils avaient exigé que les Indiens des alentours plantassent des vivres sur lesquels ils prélevaient d'abord une imposition, et dont ils achetaient l'excédent. Le plus souvent ils l'arrachaient par violence sans le payer. Les vivres n'étaient donc pas sur tous les points aussi rares qu'à Isabelle, et dom Barthélemy conçut l'heureuse idée de distribuer dans les différentes forteresses une partie de la population de la ville, dont les souffrances trouvèrent dans cette mesure un soulagement immédiat, mais momentané. L'adélantade fit plus ; n'ayant pas un seul navire dans le port d'Isabelle qu'il pût expédier en Espagne, il mit de suite en construction deux caravelles destinées à y aller chercher des provisions.

Il partit pour Santo-Domingo.

Pendant qu'il était encore au Xaragua, il s'en faut que le mécontentement des Indiens de la Véga se fût manifesté seulement par la désertion et la retraite dans les lieux inaccessibles ; ceux qui n'avaient pas pris ce parti poussaient leur cacique à l'insurrection. Ils l'obsédaient chaque jour de leurs plaintes, et le sollicitaient à les venger. Guarionex leur représentait l'impossibilité de vaincre les Espagnols, les malheurs d'un échec presque certain, et leur opposait le récent exemple de Caonabo. Il était pacifique et prudent, mais ses sujets l'accusèrent de pusillanimité. Ils disaient hautement qu'il avait été capté ou ensorcelé par les Espagn... moyen de leurs prêtres et de leur religion, et qu'il...

souffraient d'ailleurs de tant de maux qu'en expiation de son apostasie.

Depuis quelque temps, en effet, deux moines qui avaient accompagné le Père Boyle dans l'île s'étaient attachés à Guarionex, et l'instruisaient dans les dogmes du culte catholique. Ils l'avaient converti, lui, sa mère et d'autres Indiens de sa suite. Ils lui avaient appris le *Credo* et l'*Ave Maria* qu'il récitait avec la componction d'un dévot consommé. Guarionex remplissait tous les devoirs religieux, priait, se confessait, communiait, et entendait souvent la messe dans la petite chapelle que les Pères Ramon, Pane et Borgonon avaient fait édifier à la proximité de son palais. Tout d'un coup, il rompit avec les saintes pratiques, et ne voulut plus voir les religieux, ses précepteurs. Poursuivi par les reproches et les objurgations des siens, il inclinait déjà à abjurer la foi nouvelle pour ses anciennes croyances, lorsqu'une circonstance des plus malheureuses vint déterminer sa résolution. Un Espagnol admis dans son intimité, sous les auspices de ces prêtres qui avaient sa confiance, outragea sa femme de la manière la plus indigne, dans son propre palais. Il n'eut pas la peine de les expulser. Les deux ecclésiastiques et l'infâme séducteur durent se hâter de fuir, car les Indiens, sensibles au déshonneur de leur cacique, s'attroupaient déjà, et demandaient leur mort à grands cris. N'ayant pu se venger sur leurs personnes, ils incendièrent leur chapelle, en proférant toutes sortes d'imprécations contre leur perfidie et le Dieu des chrétiens.

Malgré ces griefs personnels, Guarionex résistait ...re à ses sujets impatients de s'insurger. Mais un ...d nombre de caciques, ses tributaires, se réunirent,

et en délibérèrent entre eux. Ils envoyèrent une députation à leur souverain pour le sommer de se mettre à la tête de son peuple, afin de l'affranchir de l'insupportable tyrannie des Espagnols, et de venger en même temps son propre honneur. Ils ajoutèrent que, s'il ne se rendait enfin au vœu de ses sujets, ils le tiendraient pour le plus lâche des hommes et le déposeraient.

Il n'y avait plus moyen pour Guarionex de reculer ; il céda à regret. Il fut convenu qu'on choisirait pour le jour du soulèvement celui du paiement du tribut, où les Indiens s'assemblent d'ordinaire en grande multitude, sans éveiller le soupçon. Et ce jour était prochain.

Le plan de la conjuration était de tomber à l'improviste sur les Espagnols et de les massacrer ; il ne pouvait réussir qu'autant que le plus profond secret en serait gardé. Mais les Espagnols étaient exactement instruits de tout ce qui se passait. La ville d'Isabelle et le fort Conception étaient les points les plus menacés, surtout, ce dernier qui n'était qu'à une petite distance de la résidence du Cacique, où se tramait le soulèvement. Il n'y avait pas de temps à perdre. Il était urgent d'expédier un courrier à l'adélantade pour l'avertir de l'imminence du danger, et l'appeler vite au secours de la colonie. Envoyer un Espagnol, il tomberait infailliblemant dans les mains des Indiens ; car ceux-ci, quoique ne se doutant pas que leur complot eût transpiré, veillaient cependant, pour en assurer le succès, à ce qu'il n'y eût plus de communications entre la Véga et Santo-Domingo. Ils avaient aposté des affidés sur divers points de la route pour intercepter ces communications. I Espagnols avisèrent au moyen de correspondre a

l'adélantade par un Indien qui leur était dévoué, et qui se fit fort d'arriver à Santo-Domingo. Ils lui remirent une lettre qu'il enferma dans le creux d'un bâton de bambou. Il partit avec confiance. Il ne manqua pas de tomber dans une première embuscade. Il contrefit si bien le muet et le boiteux, étayant de son bâton sa marche chancelante, que ceux qui l'avaient arrêté n'eurent pas de peine à croire qu'il était un voyageur inoffensif; ils ne se seraient pas doutés surtout que les Espagnols se fussent servis d'un émissaire éclopé pour aller si loin, et d'un muet pour porter des nouvelles. Après l'avoir vainement interrogé, ils le laissèrent continuer sa route A l'aide de cette supercherie, il traversa bien des postes indiens, et parvint à Santo-Domingo, où il remit à l'adélantade la lettre dont il était porteur.

Dom Barthélemy se transporta aussitôt à la Conception avec ses cavaliers les mieux montés. Le reste de sa troupe, en passant par des sentiers de traverse, ne tarda pas à l'y rejoindre. Il avait pu réunir ainsi une petite armée dans la forteresse, sans donner l'éveil aux Indiens. Son projet était, au moyen d'un coup de main, de prévenir la conjuration. Il épiait le mouvement des conjurés; il les vit effectivement se réunir à l'approche du jour marqué pour se lever. La veille de ce jour, au soir, il s'assura de l'endroit où les principaux fauteurs du mouvement devaient passer la nuit. Il divisa ses forces en plusieurs détachements, et, à la faveur de l'obscurité, pendant que tout sommeillait au village, il envahit la demeure de Guarionex et des autres caciques, fit prisonniers, et les conduisit au fort, liés et rtés.

s sauvages, surpris, n'eurent le temps d'opposer

aucune résistance; mais ils se réveillèrent en sursaut, et suivirent, en foule, leurs chefs captifs. Toute la nuit, ils assiégèrent la forteresse de leurs cris et de leurs lamentations, redemandant leur souverain, et implorant en sa faveur la clémence des Espagnols. Ils n'implorèrent pas en vain. L'adélantade rendit de cette affaire une prompte et admirable justice. Il ne se borna pas à pardonner généreusement à Guarionex, après lui avoir adressé de vifs reproches, il punit aussi sous ses yeux le séducteur de sa femme. Puis il passa par les armes, sans désemparer, deux des caciques qui avaient le plus poussé à l'insurrection. Les autres furent graciés. Pendant un moment, le bruit de l'exécution, qui avait lieu dans l'intérieur du fort, alla consterner la foule au dehors. Elle ignorait qui tombait en dedans sous les balles espagnoles. C'était peut-être Guarionex, et, peut-être aussi dans un instant, la forteresse allait-elle vomir ses feux sur elle. Telle était son anxiété. Elle s'agita confuse et éperdue. Alors l'adélantade, que ce désespoir toucha, invita Guarionex à se montrer et à parler à ses Indiens : — Me voici ! ne craignez rien, la clémence du chef des Espagnols me rend la vie et la liberté. — Ils ne lui donnèrent pas le temps d'achever ce qu'il avait à dire, ils l'entourèrent aussitôt, et, l'élevant sur leurs épaules, ils le portèrent jusqu'au village avec des chants et des acclamations de joie.

Sur ces entrefaites, des messagers arrivèrent à la Conception, envoyés par Bohéchio, pour annoncer que le premier terme de son tribut était prêt. L'adélantade fut bien aise de visiter une seconde fois de suite le Xaragua, autant par plaisir de voyager dans un b... pays, intéressant par les mœurs de ses habitants, ...

pour nouer plus étroitement des relations qu'il avait récemment établies sous de si paisibles et faciles auspices. Il mettait d'ailleurs tant de formes et de tact dans toute sa conduite qu'il n'avait pas l'air, ce qui était bien réel pourtant, de profiter de cette occasion d'assurer plus solidement qu'il n'eût fait autrement, la domination de l'Espagne sur cette contrée.

Il fut reçu avec la même pompe, et plus de cordialité peut-être que la première fois. Il trouva réunis dans le palais de Bohéchio vingt-deux caciques inférieurs qui avaient accompagné chacun leur contingent du tribut. Deux grandes cases étaient remplies jusqu'au faîte, de cotons et de cassaves. C'était le chargement d'un navire. L'adélantade dut dépêcher un courrier à Isabelle pour faire venir une caravelle. Il séjourna dans le Xaragua jusqu'à l'arrivée de ce bâtiment. Il eut le temps d'observer plus attentivement les mœurs et le caractère des Indiens de cette partie, et de se convaincre combien ils étaient, sous tous les rapports, supérieurs aux autres. Cette supériorité, qui était manifeste dans leur genre de vie et dans toutes les relations sociales, éclatait surtout dans leurs poésies, leurs fêtes et leurs jeux. Ils les renouvelaient sans se lasser jamais, et mettaient à les varier les ressources ingénieuses et inépuisables de leur imagination. Ils charmaient leurs hôtes, et paraissaient s'attacher à remplir les jours que ceux-ci passaient au milieu d'eux, de fêtes et de distractions. Ils les laissaient à peine se reposer, et faisaient peu de trêve aux plaisirs. Le repos qui se prolonge enfante bientôt l'ennui, et l'ennui abreuve le voyageur qui est loin de ses foyers des plus amers regrets de l'absence.

Anacaona prenait l'initiative de tout. Elle se multipliait ; elle présidait aux réjouissances avec une vigilance et une bonne grâce accomplies, et donnait toute espèce d'ordres. Bohéchio semblait lui avoir abandonné le soin de régner à sa place. Il n'échappa pas à l'adélantade que le vieux cacique était devenu sombre, et déguisait mal une tristesse profonde et secrète. Pour excuser l'abattement de son extérieur qui trahissait involontairement les peines de son cœur, il le mettait sur le compte des fatigues et de la vieillesse.

La caravelle attendue arriva enfin ; et, comme la mer était éloignée du village de deux milles environ, elle mouilla à cette distance, hors de vue. Un coup de canon annonça son arrivée. C'était l'une des deux caravelles qui avaient été récemment construites dans les chantiers d'Isabelle. Elle faisait son premier voyage, et c'était aussi le premier navire espagnol qui jetait l'ancre dans les eaux du Xaragua. Les Indiens se rendaient en foule sur le rivage pour voir le spectacle tout nouveau pour eux d'un si grand *canot* marchant sans rames. Anacaona et Bohéchio n'étaient pas moins curieux que leurs sujets. L'adélantade alla donc au-devant de leur désir, en leur proposant de faire une visite à bord. Tout y était disposé, par ordre transmis en conséquence, pour recevoir dignement les royaux visiteurs. Quoique les Indiens eussent préparé un canot pour le cacique et son hôte, la caravelle avait envoyé sa chaloupe tentée, pavoisée et pourvue de robustes rameurs. Cela suffisait pour que les sauvages donnassent la préférence à l'embarcation espagnole. Anacaona y sauta la première. Elle avait l'air de faire une amabilité à l'adélanta mais elle cédait plutôt à un plaisir de curios

L'approche de la chaloupe fut bientôt saluée par une salve d'artillerie qui causa une peur sérieuse et un grand trouble à Bohéchio et à sa sœur. L'adélantade les rassura de son mieux. Il y avait à bord un tambourin, des flûtes et d'autres instruments qui les accueillirent sur le pont en exécutant des airs de musique. Ils en furent émerveillés. Tout leur était sujet de surprise et d'émotion. Anacaona exprime le désir de voir marcher le bâtiment, et, aussitôt, le capitaine commande de lever l'ancre. Les voiles se déploient et la caravelle se met à louvoyer sous une forte et fraîche brise, à travers l'immense baie de Yaguana. Le ciel était pur, et les flots bleus et doucement agités. Ravissant spectacle pour une Indienne reine et poète, et bien digne de lui inspirer le plus lyrique de ses areytos ! Cette promenade sur l'eau couronna délicieusement tout un mois de fêtes.

L'adélantade, qui avait déjà séjourné dans le Xaragua plus longtemps qu'il l'eût voulu, s'était hâté de donner son chargement à la caravelle et de se mettre en route pour Isabelle. Bohéchio ayant entendu dire que les Espagnols y manquaient de vivres, fit embarquer une grande quantité de provisions, en outre de son tribut. Anacaona y ajouta d'aimables présents pour dom Barthélemy, des hamacs du tissu le plus fin, des statuettes de Chémis en marbre tiré des carrières mêmes du pays, et des vases en grès moulés avec un art bien plus habile et bien plus ingénieux que dans les autres parties de l'Ile. La caravelle sortit enfin du port de Yaguana, en même temps que l'adélantade prenait par terre le chemin d'Isabelle.

CHAPITRE VIII

(1497)

Révolte de l'Acaïde Roldan. — Ses menées. — Ses partisans. — Conséquences de cette révolte. — Entreprises de Roldan pendant l'absence de l'adélantade. — Don Diégo, frère de l'adélantade, pour éviter un éclat, envoie Roldan patrouiller dans la Véga et le Cibao, sous prétexte d'y mettre bon ordre et de recouvrer les tributs arriérés de plusieurs Caciques. — Roldan accepte la mission et la fait tourner au profit de ses intrigues. — Sa propagande parmi les Indiens. — Les Indiens l'accueillent avec faveur, sans conspirer encore ouvertement avec lui. — Roldan pousse les Caciques Guarionex et Manicatoex à camper avec lui. — Ils sont hésitants. — Sur ces entrefaites, l'adélantade est de retour du Xaragua et Roldan arrive en même temps à Isabelle. — Ce chef des conjurés espagnols prémédite aussitôt un coup de main contre l'adélantade. — Exigences de Roldan, demande à l'adélantade de remettre à flot la caravelle récemment arrivée du Xaragua. — Refus de l'adélantade. — Roldan tente de piller les dépôts publics. — Il sort de la ville à la tête de ses partisans. — Il essaie de gagner les garnisons du fort Conception et d'un village indien. — Insuccès. — L'adélantade se rend avec des forces dans la Véga pour assister la garnison de la Conception contre les insurgés. — Pourparlers inutiles. — Convention néanmoins arrêtée entre Roldan et l'adélantade que le premier se retirera sur un point du territoire pour y attendre le jugement du roi et de la reine sur leurs différends. — Durant ces entrefaites, deux navires arrivent d'Europe à Santo-Domingo et apportent des subsides, des renforts, des lettres de l'amiral, et la confirmation royale de l'adélantade au poste qu'il occupe. — Celui-ci sort de la forteresse pour se rendre à Santo-Domingo. — Il traverse les conjurés qui n'osent point l'attaquer. — Roldan le suit à distance avec sa troupe et va cantonner dans la province Bonao, dans le voisinage de Santo-Domingo pour épier les mouvements de la ville. — Roldan part pour le Xaragua. — Un Caciqu

tributaire de la Véga lève l'étendard de la révolte. — Faux mouvement. — Il est abandonné et se réfugie auprès de Guarionex. — Celui-ci, irrité, le fait mettre à mort. — Guarionex lui-même est obligé de camper. — Il est aussi abandonné par ses sujets frappés de terreur panique. — Il se réfugie à son tour auprès de Mayobanex et lui demande protection. — Campagne de l'adélantade dans la province de Ciguay. — Bataille au passage d'une rivière. — Le chef espagnol envoie des députés à Mayobanex lui demander l'extradition de Guarionex. — Belle réponse du cacique des Ciguayens. — Nouvelle ambassade. — Insuccès. — Les derniers députés envoyés par l'adélantade sont massacrés. — Incendie des villages des Ciguayens. — Les Espagnols s'emparent de la résidence de Mayobanex. — Fuite des deux caciques dans les montagnes de Ciguay. — Mayobanex est découvert, arrêté et conduit à l'adélantade. Sa famille est prisonnière avec lui. — L'adélantade fait grâce à la sœur du cacique sur les sollicitations de son mari. — Les Ciguayens, encouragés par cet acte de générosité, demandent la grâce de leur cacique. — L'adélantade ne la leur accorde pas, mais il remet en liberté la famille de Mayobanex. — Guarionex est arrêté et conduit lié et garrotté à la Conception, où l'adélantade était de retour, après avoir pacifié la province de Ciguay.

L'absence prolongée de l'adélantade loin d'Isabelle y avait laissé le champ libre aux intrigues et à la turbulence des colons européens, et l'imprudente conduite d'Aguado était un fâcheux précédent pour tout audacieux qui voudrait désormais troubler la colonie. La marche à suivre dans cette voie de désordre était tracée : dénoncer les Colomb comme des étrangers cupides et sans cœur, n'ayant d'autre but que de s'élever aux honneurs et d'acquérir des richesses par la servitude des Espagnols ; promettre de faciliter le retour dans leurs foyers à ceux qui se repentaient de les avoir abandonnés ; faire briller la perspective d'un changement de situation aux yeux de ceux qui, en dépit de leurs souffrances mortelles, de la misère et de fréquentes famines, étaient résolus néanmoins à vivre dans l'éloignement de leur pays natal, en attendant l'occasion de faire fortune dans

ces régions nouvelles ; prêcher un régime de licence à des esprits impatients de se lancer dans toutes sortes d'aventures, les gagner en flattant leurs mauvais penchants et en excitant leur perversité, réclamer enfin en faveur des Indiens opprimés, les pousser à la rébellion, et se donner pour leur libérateur.

C'est ainsi que s'y prit l'Alcaïde Roldan pour fomenter, contre l'autorité de Colomb et de ses frères, la conjuration la plus implacable et la plus préjudiciable en même temps à la colonie. Cette révolte de Roldan est remarquable par les conséquences qui en résultèrent. Son projet ne paraissait pas précisément de ravir toute l'influence et le pouvoir aux Colomb ; il prétendait surtout rester dans l'obéissance de ses souverains et des lois de la métropole, et n'agir qu'en leur nom. Il s'était mis à la tête d'une faction qui aspirait à coloniser une partie de l'île, en dehors du pouvoir et même du patronage de C. Colomb. La plupart des voyageurs qui avaient suivi l'amiral, dans le Nouveau-Monde, étaient des hommes sans aveu, mal à l'aise dans leur société, à charge aux leurs et peut-être à eux-mêmes, avides de nouveauté et d'aventures périlleuses, plus capables de crimes que de bien, vivant de scandale et de trouble, comme des salamandres de feu. Et, à cette époque, il y avait en Espagne une classe nombreuse de cette vile engeance, l'écume de la nation, qui avait su apprendre de la chevalerie du siècle l'audace et la bravoure, rien que cela, mais qui n'en avait ni le cœur, ni l'âme, qui en ignorait les vertus, et ne se doutait pas que les prouesses et les prodiges qui s'accomplissaient sous ses yeux fussent l'œuvre de la noblesse des sentiments, de l'honneur et de la gnanimité. Elle les attribuait à ce vulgaire cour

(elle n'en avait pas d'autre elle-même), à cette intrépidité de bête fauve qui fait surmonter quelquefois le péril et braver la mort. Quel événement lui pouvait être plus favorable qu'un Nouveau-Monde ouvert à son activité, à son insubordination, à ses goûts de combats et de conquêtes ! Quelle carrière plus vaste et plus lucrative à sa cupidité ! Aussi y accourut-elle empressée. C'est elle qui acheva la découverte du nouveau continent en pénétrant partout ; c'est par elle que Pizarre conquit le Pérou, et Ferdinand Cortez le Mexique.

Tant que la route de l'Atlantique n'était encore le secret que du génie de C. Colomb, il pouvait contenir dans la soumission et l'obéissance les hardis aventuriers qui s'étaient confiés à sa fortune. Terrible épouvantail, en effet, que deux mille lieues de mers inconnues, où un seul homme était en état de frayer, au besoin, le retour dans la patrie ! Mais du jour où ces mers étaient libres et ouvertes au premier navigateur venu, c'était à qui déclinait l'autorité de l'illustre pilote, le reniait et courait, pour son compte, aux découvertes. Roldan donna le signal de cette rupture ; Ojeda et Vespuce Améric se détachèrent bientôt de Colomb, et commencèrent ce mouvement de découvertes partielles par lequel en si peu de temps tout le vaste hémisphère fut exploré.

Roldan conspirait depuis longtemps. L'Espagnol qui avait outragé la femme de Guarionex était un de ses amis, et avait été condamné à mort. Roldan avait conçu le projet de le délivrer, en suscitant dans la foule qui serait réunie au moment de l'exécution, un tumulte à la faveur duquel il aurait poignardé de sa propre main …antade. Mais soit que celui-ci, instruit de ce qui tramait contre lui, voulût prévenir l'événement, soit

qu'il n'écoutât que son cœur, il fit grâce au coupable, et détourna ainsi les coups qui le menaçaient. Peu après, Roldan, qui s'était formé un parti considérable parmi les mauvais sujets de la colonie, ourdissait quelque autre coup de main contre Diégo Colomb à qui son frère avait confié, en s'absentant, le commandement d'Isabelle. Mais Diégo, averti du danger qu'il courait, des nombreux partisans de l'Alcaïde, et craignant de ne pouvoir lui opposer qu'une faible résistance, imagina de l'éloigner au plus tôt de la ville. Sous prétexte que plusieurs caciques négligeaient ou refusaient de payer le tribut, il le chargea d'exécuter une tournée dans la Véga et le Cibao pour y mettre bon ordre, et recouvrer les tributs arriérés. Roldan ne fit aucune difficulté d'accepter cette mission, en prenant, à son tour, occasion de rallier son parti, de se mettre en campagne, et de lever, une bonne fois, l'étendard de la révolte. Il était à la tête d'une patrouille de quarante hommes armés, quand il sortit d'Isabelle. Sa troupe se grossit bientôt d'affidés qui vinrent de divers endroits le rejoindre. Il avait même recruté des Indiens à sa suite. Il avait soin, pour que sa marche n'inquiétât pas les autres Indiens, de s'annoncer à l'avance dans leurs villages, et de les rassurer sur l'objet de sa visite. Partout où il passait, il faisait une propagande en faveur de leur libération. Il leur tenait le langage le plus contraire à ses instructions, et leur disait qu'il n'avait accepté d'être envoyé pour les vexer et opprimer que pour saisir, au contraire, l'occasion de les protéger et de les délivrer du joug des Colomb ; qu'il avait ordre d'exiger avec toute sorte de rigueurs l'acquittement de leurs tributs arriérés ; mais qu'il pren sur lui de les autoriser à ne rien payer, et de

affranchir désormais de toute imposition. Malgré l'état de prostration morale de ces populations aborigènes si maltraitées, si malheureuses, si résignées, il réussit à les agiter d'un fol espoir de sédition et de délivrance. Si cependant elles s'étaient laissé entièrement persuader, elles se seraient levées en masse à sa suite ; mais découragées par tant d'efforts inutiles, déjà tentés, de cruelles défaites, elles se contentèrent de faire bon accueil aux agitateurs, de les fêter, et de leur offrir de l'or et des vivres. Quelques exaspérés seulement les suivirent.

Roldan s'attacha à voir Guarionex et Manicatoex, et à exciter dans leurs cœurs le désir qu'ils devaient avoir de se venger. C'étaient, il est vrai, les caciques qui avaient eu le plus à se plaindre des Espagnols ; mais ils avaient été aussi les plus frappés, et ils savaient, par de cruelles expériences, ce qu'il y avait à appréhender de tentatives d'insurrection avortées. Et, cependant, ils écoutèrent avec complaisance les instigations de Roldan, mais sans oser camper avec lui. Ils firent plus ; ils ravitaillèrent sa troupe et lui donnèrent volontairement plus d'or qu'il n'aurait fallu pour acquitter leurs tributs. Il n'y gagnaient rien et se compromettaient sérieusement et gratuitement, eux surtout qui étaient des vaincus graciés, et qui ne continuaient à régner sur leurs peuplades que par une sorte de concession ou de tolérance de leurs dominateurs. Ces hommes de la nature n'avaient nulle politique ; les calculs de la prudence n'entraient pour rien dans leur conduite. Lors même qu'ils ont eu l'air quelquefois d'agir avec réflexion ou par suite de quelque combinaison, ils étaient, en réalité, comme toujours, ·nés par la main du hasard. Toujours ils étaient à la ·rci des événements.

Dans ces entrefaites, l'adélantade arriva du Xaragua à Isabelle, et y trouva la caravelle qui y était entrée quelques jours avant lui, avait opéré son déchargement, et avait été tirée sur le rivage, hors de mer, à cause de quelques turbulents du parti de Roldan, restés dans la ville, qui parlaient de s'en emparer. Roldan survient en même temps, ayant appris sans doute le retour de l'adélantade. Il se saisit du prétexte que ses partisans avaient pris de s'agiter; il se plaint que l'adélantade, sans commisération pour la famine publique, aime mieux laisser un bâtiment pourrir dans le sable que de l'envoyer en Espagne chercher des subsides et des provisions. Il éclate en menaces et demande avec arrogance que l'adélantade remette la caravelle à flot et l'expédie. Celui-ci, réduit à n'opposer au rebelle Alcaïde que son énergie personnelle, refuse avec hauteur. C'était une manière de le défier, comme s'il attendait l'effet de ses menaces pour l'atteindre plus sûrement. Il eût agi autrement; il eût fait arrêter et punir Roldan sur-le-champ, si, après avoir sondé les esprits, il n'avait craint de partager la ville en deux camps, et d'être le premier à commencer une guerre civile qui eût infailliblement perdu la colonie. Roldan, après avoir vainement tenté, cependant, de se rendre maître de l'arsenal et des magasins d'Isabelle, en sortit précipitamment, et se remit à battre les campagnes environnantes à la tête de sa troupe, augmentée d'adhérents furieux.

Il se présenta devant le fort Conception pour s'en emparer, après avoir essayé d'en gagner la garnison; mais Miguel Ballester, qui y commandait, refusa de communiquer avec lui, et ferma les issues de la forteresse, à son approche, lui faisant dire avec fermeté

tirera sur sa troupe, s'il ne s'éloigne au plus vite. Il se rejeta alors sur le village où résidait Guarionex, et y trouva une faible garnison d'Espagnols commandée par un officier du nom de Ballantes. Ayant échoué dans ses efforts pour les décider à prendre parti avec lui, il voulut les violenter et les rallier par la force, mais ces quelques hommes courageux se barricadèrent dans une hutte indienne, résolus à une résistance désespérée. Cette héroïque démonstration imposa à Roldan. Il n'osa point les attaquer, et s'éloigna après avoir pillé tout ce qu'ils avaient, bagages et provisions. Il reparut bientôt dans les environs de la Conception. Mais l'adélantade s'y trouvait avec des forces. Cet homme, d'ordinaire si prompt à se résoudre et à agir, était plein d'hésitations dans toute cette affaire de Roldan, et cela tenait assurément, dans une querelle de cette nature, à sa fausse position d'étranger au milieu d'Espagnols exaspérés par de longues souffrances, et travaillés par l'esprit de mutinerie et de folle ambition. Il avait hésité à se mettre à la poursuite de Roldan, sortant d'Isabelle, ayant eu des motifs de craindre que ce conjuré, se jetant dans les plaines de la Véga, ne se rendit maître facilement des positions fortifiées, notamment de la Conception dont il soupçonnait le commandant d'être d'intelligence avec la révolte. Mais lorsque des messagers vinrent lui apprendre ce qui s'était passé, et lui demander de prompts secours de la part du commandant du fort, cette circonstance inattendue, en déconcertant les mauvaises dispositions qui se manifestaient autour de lui, remonta un peu sa confiance, mais non pas son courage, car il s'en fallait encore qu'il fût abattu. Il reprit assez d'autorité pour rallier et mettre en campagne des

forces suffisantes au delà, pour battre et disperser les insurgés, et il se porta en toute hâte à la Conception. Quoi qu'il en soit, là, en face et si près de cette troupe égarée et provocatrice, il répugnait encore à lui livrer combat. Traité déjà d'étranger par ceux qui étaient avec lui et contre lui, il paraissait surtout s'arrêter devant la pensée de faire verser le sang espagnol par des Espagnols, et craindre d'en être accusé, vainqueur ou vaincu. Il préféra parlementer. Il fit proposer une entrevue à Roldan qui l'accepta et s'empressa de s'y rendre. L'adélantade, prenant le premier la parole, lui reprocha, d'abord, et comme la faute la plus grave, de s'être mis en rébellion contre l'autorité de ses souverains, et retraça sous ses yeux, avec de vives remontrances, les conséquences désastreuses de sa conduite, la guerre civile allumée parmi ses propres compatriotes, et l'exemple funeste donné aux Indiens de pareilles dissensions. « Enfin, lui dit-il, le comble de l'imprudence et du malheur était d'entraîner ces insulaires dans sa révolte insensée. » Roldan, en lui répondant, se défendit fort d'être rebelle au roi et à la reine d'Espagne ; il assura, au contraire, qu'il avait pris les armes pour venger leur autorité contre l'abus qu'en faisaient les Colomb qui étaient les véritables insurgés contre la souveraineté royale, en opprimant indignement Espagnols et Indiens. Mais l'adélantade, ne voulant pas insister plus longtemps sur des récriminations de cette sorte, lui répliqua que leurs souverains seront, en temps nécessaire, juges entre eux, mais que, ce qui importait, pour le moment, c'était qu'ils ne compromissent pas le sort de la colonie par leur désord--
Il l'exhorta à ne pas engager de lutte avec ses frères
se retirer sur un point du territoire occupé qu'il lai--

à son choix; et, là, à attendre avec confiance, puisqu'il se croyait dans le droit, le verdict de leurs souverains. Roldan parut un moment y adhérer, et lui dit de désigner lui-même cet endroit. Alors l'adélantade lui désigna le village où commandait l'Indien Diégo Colon, ancien interprète de la flotte, marié, depuis, à la fille de Guarionex. Roldan objecta qu'il n'y trouverait pas assez de subsistances pour lui et ses compagnons d'armes, et qu'il préférait, tout considéré, allait s'établir dans le pays du Xaragua qui abondait en ressources. Et, brisant là l'entrevue, il se retira. L'adélantade crut devoir aussitôt prendre ses dispositions pour repousser une attaque probable; mais Roldan, en se séparant de lui, s'empressa de lever son camp, et il disparut. Le premier, par les motifs qu'il a déduits de prudence et de sagesse, évitait soigneusement un conflit, tandis que la crainte seule d'un adversaire actif et déterminé, comme l'adélantade, contenait le chef des insurgés.

De la Conception, Roldan alla tomber, à l'improviste, sur Isabelle, profitant de l'éloignement où il avait laissé l'adélantade. Cette invasion subite et tumultueuse jeta la ville dans la confusion, et il se mit à piller impunément dans les magasins et les dépôts publics tout ce que sa troupe pouvait emporter de vivres et de munitions.

Il essaya de remettre à flot la caravelle qui avait servi de prétexte à sa levée de boucliers, afin de pouvoir transporter plus commodément et plus expéditivement dans le Xaragua ses affidés avec leurs armes et bagages. Mais soit qu'il craignît d'être surpris dans cette opéra- n, qui exigeait du temps, par l'adélantade survenant pinément, soit que mieux pourvu de troupes, d'armes de munitions, il résolût d'aller assaillir, de nouveau,

la garnison de la Conception, il abandonna tout à coup son entreprise, et évacua la ville.

L'adélantade fut bientôt informé de ce qui s'était passé à Isabelle ; mais il apprit en même temps le retour de Roldan dans le voisinage de la forteresse. Il prit les mesures d'une vigilante défensive, persistant toujours, fût-il provoqué, à n'être pas l'agresseur. La nouvelle lui parvint aussi que deux bâtiments étaient arrivés à Santo-Domingo, apportant des munitions de toute sorte, et un renfort de troupes européennes. Il avait reçu, par cette occasion, des dépêches de son frère, qui, contre l'attente de ses ennemis en Espagne comme à Hispaniola, jouissait encore des faveurs du roi et de la reine, et la confirmation royale de son autorité d'adélantade, heureuse circonstance qui le sauvait, lui et la colonie, des dangers imminents de leur situation. De meilleures dispositions se manifestèrent autour de lui. Il pouvait, désormais, commander et être obéi. Tandis que la révolte en était devenue moins audacieuse dans ses prétentions, lui reprenait plus d'ascendant sur ses subordonnés et plus de foi dans sa cause qui était, à n'en plus douter, pour ceux qui le contestaient, la cause légitime et légale. Il était attendu à Santo-Domingo, et il était urgent qu'il s'y rendît. Au risque d'une rencontre, il sortit avec sa troupe de la forteresse, et prit la route de Santo-Domingo, en passant au milieu des conjurés qui n'osèrent point l'attaquer. Roldan le suivit à distance, pendant tout le trajet, et s'arrêta à la proximité de Santo-Domingo, dans la province de Banao, où il demeura quelque temps, épiant, de là, les mouvements de la ville.

Cette brusque sortie de Barthélemy avait néanm déroute bien des projets. Depuis le dernier retor

Roldan dans la Véga, soit qu'il eût antérieurement décidé Guarionex à se soulever, soit que celui-ci n'eût enfin cédé à ses instigations que par la crainte des forces plus imposantes à la tête desquelles il était revenu cette fois, tous les Indiens de la Véga allaient entrer dans le mouvement des conjurés espagnols. Le complot était tramé ; tout avait été prévu, arrêté, et devait s'exécuter à un jour convenu. Assiéger étroitement le fort, intercepter les communications, réduire la garnison par famine, et exiger la tête de Barthélemy pour prix d'une infaillible capitulation, tel avait été le plan, renversé, comme on l'a vu, par une circonstance des plus fortuites. Malgré ce contretemps, malgré ce départ de l'adélantade et surtout de Roldan qui rendait nulles les combinaisons primitives, et quoiqu'il fût convenu entre les chefs indiens de la conspiration de temporiser et d'attendre, un imprudent cacique du village le plus voisin de la Conception, prit étourdiment les armes avec sa bande. A la seule nouvelle que la garnison espagnole venait pour l'attaquer, sa horde se dispersa, et, lui, se voyant abandonné et exposé à être pris, se réfugia auprès de Guarionex. Sa retraite précipitée jeta l'alarme dans le village du cacique souverain, et Guarionex, indigné, fit mettre à mort le fuyard. Cet acte énergique ne réussit, cependant, pas à arrêter la panique. Tout le village fut bientôt évacué. Les Indiens se dispersèrent dans les bois, et Guarionex, resté seul avec sa famille, pour échapper à la poursuite et à la vengeance de l'adélantade, ne tarda pas à gagner les montagnes inaccessibles de Ciguay. Il alla demander asile à son tour à ·obanex, chef de ce territoire.

a province montagneuse de Ciguay, décrite plus loin,

était, comme on l'a vu, située au nord-est de la Magua et considérée comme une dépendance de cette dernière. Il est nécessaire de rappeler qu'elle était habitée par une population plus robuste et plus belliqueuse que les autres aborigènes d'Haïti. Cette population était, sans nul doute, presque entièrement composé de caraïbes de récente émigration ; et, en outre, elle avait conservé, à très peu de différence près, les mœurs et le caractère de la race de ce nom qui peuplait les petites îles, et une partie de la Terre-Ferme. C. Colomb, en retournant en Espagne de son premier voyage, avait atterri quelques jours dans ces parages. Il présumait alors que ce territoire était la continuation de l'Ile d'Haïti ; et assurément, il n'en jugeait pas ainsi par ses habitants qui lui paraissaient, au contraire, différer beaucoup des autres Haïtiens. Il croyait avec raison qu'ils étaient Caraïbes, d'après la description qui lui avait été faite de ces anthropophages. Ceux qu'il avait vus, sur le rivage, avaient la figure toute noircie de charbon, suivant l'usage dans toutes ces nouvelles contrées, de se peindre de diverses couleurs. Leurs cheveux, très longs, ramassés et attachés en arrière, étaient placés dans une espèce de bourse de plumes de perroquet, et ils étaient entièrement nus. Ils étaient forts et de haute stature, et leurs traits respiraient la férocité et l'énergie. Ils étaient tous armés d'arcs et de flèches.

Il y avait un groupe environ de cinquante-cinq de ces sauvages cachés derrière les arbres de la rive, lorsqu'une chaloupe, que l'amiral envoya pour reconnaître la côte, y aborda. Un Indien, qui était avec les Espagnols, leur parla. Ils parurent le comprendre, quoiqu'ils ne s'ex massent pas dans la même langue que lui, et ils d

sèrent aussitôt sur le sol leurs flèches et les bâtons qu'ils portaient en guise d'épée. Ils s'approchèrent de la chaloupe. Mais au moment où les Espagnols allaient descendre ils coururent à l'endroit où ils avaient laissé leurs armes, les saisirent et revinrent, en furieux, assaillir l'embarcation à grandes volées de flèches. Les Espagnols n'en descendirent pas moins, en ripostant par des feux, et le sabre au poing. Le combat, pendant un instant, fut assez vif et sanglant. Cependant les Ciguayens furent mis en fuite, et c'est depuis lors, et en souvenir de cette action que l'amiral appela la baie où elle avait eu lieu, la baie des Flèches.

Guarionex, comptant sur l'indomptable courage des Ciguayens et l'inaccessibilité des lieux, se flattait que l'adélantade n'y viendrait pas le chercher. Quels que fussent ses regrets d'avoir été obligé d'abandonner ses États et les délices de la Véga, il se consolait néanmoins d'avoir sauvé ses jours et sa famille, et d'avoir trouvé près d'un ami fidèle un sûr refuge et une hospitalité généreuse.

Tandis que l'infortuné Cacique entretenait cette dernière et trompeuse illusion, l'adélantade, de son côté, ne perdait pas l'espoir de l'atteindre. Il s'y préparait au contraire. Il avait été instruit des circonstances de la fuite et de la retraite de Guarionex. Quand il eut rendu publics les actes et les nouvelles venus d'Europe, et que surtout il fut délivré de la préoccupation que lui occasionnait la proximité de Roldan et de sa bande partis enfin pour Xaragua, il se mit en campagne contre les Indiens. L'orage longtemps contenu des dissensions les ressentiments des Espagnols entre eux va éclater intenant sur les malheureux insulaires. Nos conqué-

rants sont dans l'habitude de se passer de ménagements envers eux; aussi vont-ils payer cher leur complicité avec le parti de Roldan. Les Espagnols, cependant, depuis qu'ils sont dans l'Ile, n'auront pas entrepris une guerre plus rude et plus périlleuse que celle qu'ils vont faire aux Ciguayens. D'abord, la campagne s'ouvre par de terribles préliminaires. Les Ciguayens devancent l'adélantade dans le commencement des hostilités. Il n'était pas encore sorti de Santo-Domingo pour marcher contre eux, qu'ils descendaient déjà de leurs montagnes et se ruaient sur la Véga, y promenant l'incendie, rasant par le feu les villages des Indiens qui avaient eu la lâcheté d'abandonner leur cacique, et consumant les pâturages et les forêts, pour que les Espagnols n'y trouvassent ni un fruit pour aliment, ni un brin d'herbe pour leur cavalerie. Ces incursions cessèrent à l'arrivée de dom Barthélemy dans la Véga, à la tête de son armée. Mais il trouva cette belle plaine ravagée et désolée. Il ne s'y arrêta pas longtemps. Il n'en partit que plus tôt pour atteindre un ennemi si dangereux. Il fallait être décidé à braver toute sorte d'obstacles et de rigueurs pour gravir, en guerroyant, ces âpres montagnes du Ciguay qui s'élèvent entre la Véga, d'autres plaines et la mer. Il ne s'y trompait pas de route à proprement parler ; on n'y marchait que dans les creux ou fentes de rochers ouverts par les torrents. En plus de vingt endroits de ce défilé continu, quelques Indiens eussent pu arrêter et anéantir, non pas une poignée de téméraires comme celle qui suivait l'adélantade, mais des armées nombreuses et redoutables. Comment n'y songèrent-ils pas? Comment désertèrent-ils ainsi leur cent thermopyles en laissèrent-ils le passage libre, et impuni à des er

hisseurs si faibles en nombre? Rien que par l'effet, sans doute, d'un futile stratagème de l'adélantade. Les Espagnols, tout en marchant, faisaient, par intervalle, des décharges de mousqueterie dont l'écho de ces montagnes multipliait le bruit, et les Indiens se cachaient ou fuyaient devant ces détonations épouvantables.

Du pied de ces montagnes, sur l'autre versant, une plaine qu'elles enserrent, vaste et couverte de forêts, s'étend jusqu'à la mer. Elle est arrosée par plusieurs rivières, dont une, profonde et rapide. Les Espagnols pénétrèrent hardiment dans cette région qui leur était tout à fait inconnue; mais ils avaient pour s'y guider une troupe d'Indiens auxiliaires. Ils y cheminèrent plusieurs lieues, sans rencontrer une âme, à travers des savanes désertes, mais non arides, et des forêts noires et opaques, presque sans issue, où ne retentissait que le bruit de leurs pas. Cependant des espions, cachés dans l'épaisseur des bois et des halliers, ne cessaient d'épier leur marche silencieuse, depuis leur entrée dans cette plaine. Ils arrivèrent enfin sur les bords de la rivière dont, de loin, sur la montagne, ils avaient contemplé le cours. Ils avaient aussi aperçu, le long de ses rives, des villages ou des habitations humaines qu'ils n'avaient bien reconnus qu'aux fumées qui s'en élevaient. Ils ne s'étaient pas trompés. Ils entrèrent dans ces villages, et y firent quelques haltes; mais ils n'y trouvèrent ni feux, ni habitants. En cherchant un gué pour traverser l'eau, ils surprirent dans les roseaux touffus du bord, deux Indiens qui étaient là, sans doute, nme des sentinelles avancées. Ils ne réussirent à mparer que de l'un d'eux, l'autre s'étant jeté dans le rrent, et leur ayant échappé en fuyant à la nage. Ils

apprirent, en interrogeant leur prisonnier, qu'une forte armée d'Indiens les attendait au delà de la rivière; et, effectivement, en la traversant, ils étaient à peine au milieu du courant, que la rive qu'ils allaient atteindre se couvrit tout à coup de plusieurs milliers de sauvages qui sortirent des bois et les chargèrent avec des cris effroyables. Si cette nuée de Ciguayens avait assailli la petite armée espagnole, dans la position où elle était, avec moins de tumulte et de confusion, elle l'eût criblée tout entière sous ses flèches. Mais quoique l'attaque fût plus impétueuse que meurtrière, les Espagnols n'en eurent pas moins un bon nombre des leurs morts ou blessés. En aucune rencontre avec les Indiens, ils n'avaient essuyé plus de pertes, et ils n'avaient jamais non plus supporté un choc plus terrible. Ils parvinrent à grand'peine à gagner la rive, toujours en combattant. Mais là, sur le sol ferme, ils formèrent immédiatement leur ligne de bataille, et dirigèrent sur les assaillants un feu vif et des plus nourris. Indépendamment de la supériorité de leurs armes, ils avaient maintenant l'avantage du terrain. Il n'était pas spacieux, en sorte que leur petit nombre leur permettait de s'y déployer et d'y manœuvrer à l'aise, tandis que la multitude de leurs adversaires s'y massait, et offrait beau jeu à leur mousqueterie. Les Ciguayens disputèrent néanmoins, longtemps, le champ de combat; mais la lutte devenait à la fin trop meurtrière pour eux, ils se retirèrent en désordre, comme ils étaient venus, laissant derrière eux beaucoup de morts et quelques prisonniers.

L'adélantade, qui avait hâte d'arriver à la réside-- de Mayobanex, ne s'arrêta pas pour jouir de sa victo et reprendre haleine. Sa route était semée d'emb

cades. A chaque pas, il était obligé de lutter contre des bandes de Ciguayens qui le harcelaient. Il fit enfin halte, pour donner un peu de repos à sa troupe fatiguée de combats, dans un petit village, distant de quelques milles seulement de celui où résidait Mayobanex, et qui était situé vers le cap Cabron. De là, il dépêcha vers ce cacique un des Indiens de l'expédition, accompagné d'un Ciguayen prisonnier. Il demandait l'extradition de Guarionex. Mayobanex y obtempérant, il lui promettait paix, alliance et protection, sinon, il menaçait de mettre son territoire à feu et à sang. Le cacique des Ciguayens, entouré de ses principaux dignitaires, et Guarionex présent, reçut le messager de l'adélantade et l'écouta patiemment. « Dites aux Espagnols, « répondit-il à celui-ci, quand il eut fini de parler, qu'ils « sont méchants, cruels et tyranniques ; qu'ils usurpent « les territoires des autres, et versent le sang innocent. « Je n'ai aucun désir de l'amitié de pareils hommes. « Guarionex, lui, est un homme bon ; et il est mon ami « et mon hôte. Il s'est réfugié auprès de moi, j'ai pro- « mis de le protéger, et je tiendrai ma parole. »

Cette réponse du magnanime sauvage fut rapportée à l'adélantade, et aussitôt il fit mettre le feu au village où il était cantonné, et à tous ceux des alentours. Pendant que les flammes dévoraient ces habitations des pauvres Ciguayens, et qu'ils dussent craindre que l'ennemi ne vînt bientôt embrasser leur village capital, l'adélantade envoya de nouveaux messagers à Mayobanex pour réitérer la demande d'extradition du cacique de la Magua, ...is la menace renouvelée, si le cacique persistait dans ...n refus, de réduire en cendres la dernière hutte de ...n territoire, et de ne faire quartier à pas un Ciguayen.

Les messagers de l'adélantade trouvèrent le grand village dans une extrême anxiété, et le palais du cacique envahi par une foule alarmée. Elle l'implorait, et le suppliait de ne pas attirer sur elle de si grands malheurs, et de ne pas sacrifier tous ses sujets à Guarionex seul qu'il ne réussira pas à protéger contre un ennemi puissant, et qui l'entraîne dans sa perte. Mayobanex était inflexible. Livrer un hôte à ses persécuteurs, disait-il, c'est trop indignement trahir l'hospitalité, c'est la plus odieuse lâcheté. Il ajoutait qu'il ne le ferait jamais, même au risque de perdre ses Etats. Puis il congédia brusquement les députés de l'adélantade, en jurant qu'il n'en voulait plus recevoir, et que, s'il lui en était encore envoyé, il les ferait mettre à mort.

Ce défi n'empêcha pas l'adélantade de lui envoyer de nouveaux députés ; mais, cette fois, il s'en faisait précéder, et les suivait à peu de distance, comptant que sa présence en quelque sorte à la tête de ses forces influerait enfin sur les déterminations du Cacique. Ces députés l'avaient devancé plus qu'il ne convenait, parce que lui-même s'était attardé en marchant. A l'endroit où le sentier qu'il suivait débouche sur le village, il trouva plusieurs Indiens étendus morts à terre, et percés de coups de flèches en différents endroits du corps. C'étaient ses messagers. A cette vue, il s'indigna, il s'exaspéra, et voulut sur-le-champ venger ces victimes. Quelques hordes de Ciguayens essayèrent de s'opposer à sa marche, il leur passa sur le ventre, et tomba comme une foudre sur le village. Il s'y livra un combat qui était une horrible et sanglante mêlée. Les Indiens, ne pouvant pas longtemps résister à un choc si impétue abandonnèrent en peu d'heures la place aux Espagnc

Ceux-ci les poursuivirent dans l'espoir de se saisir des deux caciques dans la déroute, mais ils surent bientôt des prisonniers qu'ils avaient faits que Mayobanex et son hôte étaient hors de leur atteinte, et avaient déjà gagné les montagnes. Ils revinrent sur leurs pas.

L'armée espagnole, déjà assez faible, se trouvait encore diminuée par ses pertes ; elle était exténuée de fatigue, et n'en pouvait plus de privations. Elle avait fait un effort suprême pour livrer ce dernier assaut, et demeurer victorieuse. Elle avait un grand besoin de repos et de ravitaillement, et, par bonheur pour elle, les Ciguayens, ne persévérant pas à lutter, la laissèrent en paisible possession de leur grand village. Elle s'y était retranchée et fortifiée néanmoins à tout événement. Quantité de ces Indiens venaient journellement se soumettre, et apporter des vivres aux Espagnols avec qui ils voulaient se réconcilier. L'adélantade favorisa de tout son pouvoir ces premières avances de paix ; et, en peu de temps, toutes les populations d'alentour rentrèrent dans leurs foyers. Il renvoya dans la Véga et à Santo-Domingo une partie de ses troupes, et n'en garda avec lui que ce qu'il lui fallait pour rechercher la retraite des caciques fugitifs. Quelque temps s'écoula ainsi pendant lequel ses perquisitions furent vaines. Enfin, des Ciguayens vinrent lui faire rapport qu'ils avaient découvert le lieu de refuge de Mayobanex, et offrirent d'y conduire les Espagnols. L'adélantade détacha alors quelques-uns de ses hommes qui se dépouillèrent de leurs vêtements, se peignirent le corps comme des Indiens, de nière à donner réellement le change, et cachèrent rs épées dans des feuilles de palmier. Ils partirent ec leurs guides, et, après plusieurs journées de marche,

ils parvinrent au but de leur course. Ils gravirent un pic des plus escarpés, marchant à travers les fissures, et se cramponnant alternativement aux arêtes d'un immense bloc de rocher, et furent introduits dans une caverne spacieuse. Mayobanex, au milieu de sa famille et de quelques sujets fidèles à son adversité, y prenait quelque nourriture, dans une profonde sécurité, et sans aucune appréhension de l'arrivée des nouveaux venus qui se présentaient comme des affidés. Les Espagnols, tirant aussitôt leurs armes du feuillage qui les recouvrait, l'environnèrent, et le firent prisonnier avec toute sa suite.

Il fut conduit, sous cette escorte, à l'adélantade. Il était ferme et résigné. Son épouse, ses filles et sa sœur, captives comme lui, ne l'étaient pas moins. Cette sœur de Mayobanex, d'une beauté remarquable, était mariée à un Cacique tributaire de son frère. Son mari, désapprouvant la guerre que le cacique de Ciguay avait imprudemment attirée sur ses États, en assumant fait et cause pour Guarionex, n'avait pas voulu y prendre part; et sa femme, blessée de ce qu'elle jugeait une lâche neutralité, s'était retirée auprès de son frère, pour partager son sort, dans le moment de l'extrême péril. Dès que la nouvelle de sa captivité parvint à son mari, celui-ci accourut solliciter sa grâce du chef espagnol qui la lui remit sans rançon et galamment. Le sauvage se montra sensible à cette générosité, et promit à l'adélantade, comme gage de sa reconnaissance, la soumission et l'amitié de sa tribu. Il resta, depuis ce temps, en effet, l'ami constant des Espagnols, et leur p toujours gros tributs en vivres et en denrées de dive espèces. Cet acte de clémence ne réjouit pas seulei

le mari de la belle captive; il produisit le meilleur effet sur les Ciguayens, à tel point qu'ils conçurent aussi l'espoir d'obtenir le pardon de leur cacique. Un grand nombre d'entre eux vinrent supplier l'adélantade qui, tout en leur refusant la grâce de leur souverain, remit cependant en liberté sa famille et d'autres principaux captifs. Mayobanex fut, après tout, le seul prisonnier important de cette campagne qui restait en sa possession, comme le plus sûr otage de la tranquillité et de la soumission du Ciguay.

Guarionex s'était séparé de son hôte, dans la confusion de la déroute, et s'était caché dans quelque repli bien secret de la montagne, puisqu'on n'avait pu encore découvrir sa retraite. Ce n'était pas faute de recherche et de perquisition, car les Ciguayens eux-mêmes y mettaient un esprit et une ardeur de représailles. Ils trouvaient qu'il était injuste que leur cacique supportât à lui seul, à cause de son ami, le malheur d'une désespérante captivité et de la perte de ses États, tandis que celui-ci était sauf, et échappait à un châtiment (s'il était mérité) qu'il méritait plus que personne.

L'adélantade était retourné depuis peu au fort Conception, dans les cachots duquel il déposa son prisonnier, lorsqu'une escorte de Ciguayens lui amena Guarionex lié et garrotté. A force de fouiller dans les montagnes du Ciguay, les recoins, les falaises, et les cavernes, ils avaient fini par trouver son refuge. Il y dépérissait de faim, et en sortait de temps à autre pour quêter une pénible nourriture. Comme il en descendait un jour par — sentier étroit et rapide, les Indiens qui le conduisi-t à la Conception l'attendaient au passage, et se sai-ent de lui.

CHAPITRE IX

(1498-1500)

Retour de l'adélantade à Santo-Domingo. — C. Colomb arrive d'Europe. — Roldan et ses partisans dans le Xaragua. — Deux bâtiments, venant d'Espagne, touchent au Xaragua. — Roldan se rend à leur bord et s'entend avec le chef du convoi, Caravajal. — Celui-ci continue sa route à Santo-Domingo, tandis que Roldan s'en approche par terre. — Négociations de C. Colomb avec les rebelles, suivies de nul effet. — Roldan s'éloigne de Santo-Domingo ; essaie d'investir Saint-Thomas. — C. Colomb lance une proclamation par laquelle il fixe un délai pour la soumission des rebelles, avec amnistie du passé. — Caravajal est chargé de l'aller signifier à Roldan et à son parti. — Conditions auxquelles Roldan traite de cette soumission. — Origine des *repartimientos*. — Roldan oppose des difficultés à l'exécution du traité, et l'annule. — Nouvelles conditions. — Distribution de terres et d'esclaves aux rebelles. — Ralliement des principaux d'entre eux. — La nouvelle de ces évènements parvient en Espagne. — Mission de Bobadilla. — Exécution de Guarionex. — Mayobanex est embarqué pour l'Espagne et périt en route. — Mort du Boéchio, mort de Guacanagaric. — Projet de mariage entre un Espagnol du nom de Guevara et la fille d'Anacaona. — Comment et pourquoi Colomb s'y oppose — Nouvelle conspiration contre C. Colomb. — Arrivée de Bobadilla à Santo-Domingo. — Il s'empare violemment du gouvernement de la colonie. — Il est favorable aux ennemis de Colomb. — Enquête contre l'amiral, absent de Santo-Domingo. — A son retour l'amiral est jeté dans les prisons et chargé de fers. — Barthélemy, absent aussi de Santo-Domingo, y retourne, il est pareillement mis aux fers. — C. Colomb est embarqué pour l'Espagne, où il arrive en prisonnier. — La Reine le fait délivrer de ses fers et le reçoit en le réhabilitant. — Bobadilla est destitué.

L'adélantade, après s'être assuré que le Ciguay Véga étaient entièrement pacifiés, renforça la garr

de la Conception, où restaient des prisonniers, et partit pour Santo-Domingo. Peu après, C. Colomb y arriva d'Europe. Aux peines que lui causait l'état d'anarchie où il revoyait sa colonie, en proie à la double insurrection des Indiens et de Roldan, vint se joindre l'inquiétude de n'avoir pas trouvé dans le port de Santo-Domingo les bâtiments qu'il avait détachés de son escadrille aux environs des Canaries. Il les avait expédiés sous la conduite de Caravajal pour porter à son frère de prompts secours d'hommes et de provisions, avec certitude, à moins d'un sinistre, qu'ils y seraient rendus avant lui.

Les Indiens avaient été réduits; mais les factieux de Roldan étaient dans le fort de leur rébellion, et jouissaient de plus d'impunité que jamais. Ils avaient comme pris possession du Xaragua. Leur quartier général était tantôt dans la province de Cayaha, tantôt à Yaguana même. Ils commettaient toutes sortes de déprédations, quoiqu'ils se prétendissent les protecteurs des Indiens. Dans le premier moment, ceux-ci les avaient comblés d'accueil et de présents, et l'avaient fait, comme c'était leur ordinaire, en toute cordialité; mais ils ne tardèrent pas à s'apercevoir qu'ils avaient affaire à des brigands venus pour les opprimer, et, alors, ils courbèrent la tête sous leur tyrannie, en les maudissant.

Cependant Roldan avait de beaucoup rabattu de son arrogance, soit lassitude de camper si longtemps sans succès, soit crainte enfin d'être vaincu, et d'en subir les conséquences. Il attendait l'arrivée de l'amiral; il se proposait de l'aller trouver à Santo-Domingo, et de se ...ter, avec de suffisantes garanties pour sa personne et ... principaux complices, à un facile accord de ses ...érends avec l'adélantade. Il eût alors accepté une

amnistie, et se fût considéré fort heureux de rentrer dans l'ordre en gracié repentant. Mais une circonstance fortuite vint changer cette disposition. Les deux bâtiments que C. Colomb attendait encore à Santo-Domingo, jetés hors de leur route par les courants, avaient paru sur les côtes du Xaragua. Roldan était venu à leur bord; et, ayant appris, à l'encontre de ce qu'il croyait, que l'amiral loin d'être en faveur à la cour, y avait perdu tout crédit, quoïque cependant il en conservât encore les apparences pour des raisons de politique, il s'encouragea de plus belle à persévérer dans la révolte. Il avait de son côté, raconté ce qui s'était passé dans la colonie sous une couleur si favorable à son parti, qu'il n'eut pas de peine à embaucher un bon nombre d'hommes des équipages, et à obtenir du chef de l'expédition lui-même des armes et des munitions de bouche et de guerre. Avec ce renfort et ces secours, il s'approcha de Santo-Domingo en même temps que Caravajal s'y dirigeait par mer. Roldan cantonna, comme la première fois, dans le Bonao, pour être plus à portée d'observer les dispositions de Colomb à son égard, ou pour y prendre l'offensive même, si c'était possible.

Tandis qu'on tenait conseil à Santo-Domingo pour arrêter un plan de conduite envers les rebelles, leur chef était impatient d'entrer en rapport d'accommodement ou de guerre avec le gouvernement de la ville. Colomb était un autre adversaire que son frère, et avec lui, Roldan craignait la temporisation. Une lettre qu'il lui écrivait croisa avec une dépêche dont Caravajal et Ballester étaient les porteurs. La lettre de Roldan était un exposé de ses griefs contre l'adélantade, concluant d'impertinentes demandes de redressement. Colo-

lui, n'avait pas hésité à prendre le parti que tout ce qu'il avait vu lui conseillait et sur lequel tous ceux qu'il avait consultés s'accordaient : concilier et pacifier, sans récriminations, sans lutte et surtout sans lenteurs ; s'entendre au prix de toutes les concessions possibles. Le salut de la colonie ne dictait pas une autre conduite. Colomb avait donc, tout simplement, adressé des exhortations à Roldan pour l'engager à ne pas persister dans l'insubordination envers ses souverains et les autorités qu'ils avaient constituées, et l'adjurer au nom de leur ancienne amitié de rentrer au plus tôt dans l'ordre et le devoir. Il l'invitait à venir le joindre à Santo-Domingo, et lui promettait oubli du passé et sûreté entière pour sa personne et tous ceux qui étaient avec lui. Il s'en fallut de peu que cette démarche de l'amiral n'obtînt un succès qui mît fin à tout. Le premier mouvement de Roldan avait été de monter à cheval pour se rendre à l'appel de Colomb, et son exemple avait déjà entraîné plusieurs de ses lieutenants, mais au même instant une clameur s'éleva dans son camp. Les conjurés l'entourèrent. Les plus exaltés crièrent à la trahison, et les autres, prétendant que leur chef agissait à l'aveugle et ne voyait pas le piège qui lui était tendu, s'opposèrent à son départ, en disant qu'ils n'y consentiraient que quand l'amiral lui enverrait un sauf-conduit en bonne et due forme. Roldan fut obligé de laisser partir sans lui les envoyés de l'amiral ; et, les chargeant, toutefois, de rapporter ce qu'ils avaient vu, il leur remit une lettre par laquelle il demandait ce sauf-conduit. Il lui fut envoyé sans difficulté et sans retard. Roldan vint donc à Santo-mingo et, cependant, quelques concessions que miral se montrât disposé à lui faire, il ne voulut en-

tendre à aucun arrangement que toutes ses conditions, d'une excessive exigence, ne fussent admises. Il fit pis que de ne pas vouloir traiter; il profita de la liberté qu'il avait de se promener par la ville pour y faire une propagande ouverte en faveur de sa cause. Il faut que dans l'anarchie de ces discordes civiles, l'autorité ait été bien impuissante de tant d'audace. Il savait certainement qu'il avait toute impunité; mais, craignant, néanmoins, de braver plus longtemps la patience de Colomb, il quitta Santo-Domingo, sous prétexte qu'il avait besoin de conférer une dernière fois avec ses gens ; après quoi, il promit de transmettre par écrit ses conditions définitives de paix. Il était à peine de retour à son quartier général, qu'il partit avec sa troupe pour aller assiéger le fort Conception, où un de ses hommes avait été emprisonné sous un prétexte quelconque, on ne dit pas lequel. Cependant, avant de quitter le Bonao, il avait, en exécution de sa promesse, envoyé son ultimatum à Colomb. Il lui assignait un délai pour répondre, et à des conditions toujours inacceptables par leur extravagance, il ajoutait cette fois la menace.

Colomb, fatigué de ces tergiversations, lança une proclamation à l'adresse des rebelles. Caravajal, qui la leur apportait, les trouva aux environs de la Conception. Le siège qu'ils en faisaient consistait en un blocus par lequel ils interceptaient au loin toute communication avec la garnison; mais ils se gardaient bien de camper sous la volée du fort, et ils se hasardaient encore moins à lui donner l'assaut. Ils se bornaient à faire sommations sur sommations. La patiente garnison n'en tenait nul compte. Il faut bien croire que Ballester qui la commandait .. des instructions très précises de ne pas en venir

mains avec ces insurgés, à moins d'un cas extrême; car, en sortant de ses remparts, il eût pu aisément en finir avec une bande confuse et indisciplinée comme l'étaient, à ce moment-là, les conjurés de Roldan. Caravajal, qui avait, au besoin, mission de traiter avec eux, leur lut la proclamation de Colomb, et l'afficha sur la barrière d'entrée de la forteresse. Cet acte prononçait amnistie complète et l'oubli du passé; il offrait, en outre, de procurer à Roldan, aussi bien qu'à ses complices, les moyens de retourner en Espagne à leur convenance, si dans le délai d'un mois ils se désistaient de leur sédition, et se ralliaient à l'autorité légale. Si, au contraire, passé ce délai, ils persévéraient dans la révolte, Colomb les menaçait, et c'était sa première menace, de déployer contre eux toute la rigueur des lois. On ne saurait dire ce qui, dans cet acte, froissait le plus leur orgueil, du pardon ou de la menace. Les uns en ressentaient de la colère, d'autres du dédain. Quelques-uns même le ridiculisèrent, et dirent au parlementaire que son maître serait bien heureux, sous peu de temps, d'obtenir d'eux-mêmes des conditions pour se soumettre ou plutôt se démettre.

Caravajal ne s'émut pas de toute cette effervescence qui se calma bien vite, en effet, et fit place aux réflexions sérieuses. L'insurrection, quoique impunie et de longue durée, n'aboutissait à aucun résultat. Elle avait fait tout le mal possible à la colonie, et n'avait profité à personne. Elle avait dégénéré en un pur vagabondage. Il était temps d'en sortir comme d'une impasse. A·si du moins le pensaient les plus avisés d'entre les jurés. Aussi leur opinion prévalut-elle de traiter ınd il en était encore temps, et surtout quand les

conditions qui leur étaient offertes étaient toutes à leur avantage. Ils entrèrent donc en conférence avec Caravajal et signèrent avec lui une capitulation dont les clauses suivantes étaient les principales : Roldan et ses principaux compagnons s'embarqueraient pour l'Espagne d'un des ports du Xaragua, sur deux navires pourvus de provisions pour cinquante jours. Ils recevraient de l'amiral, chacun, un certificat de bonne conduite et un ordre de toucher leur paie, à partir de la date de la Convention. Il leur serait donné des esclaves indiens, comme on en avait donné à d'autres, en considération de services rendus. Comme plusieurs d'entre eux avaient des femmes, natives du pays, enceintes ou accouchées, ils les emmèneraient avec eux, si celles-ci y consentaient, au lieu d'esclaves. Les propriétés de ceux d'entre eux qui en avaient leur seraient restituées. Et, enfin, il fut stipulé que, faute d'être ratifiée dans les huit jours, la capitulation serait de nul effet.

Elle fut ratifiée avant la huitaine.

Roldan se rendit immédiatement dans le Xaragua. Mais, à l'arrivée des bâtiments qui devaient les transporter en Europe, les conjurés refusèrent de s'embarquer, Roldan tout le premier, prétextant que les bâtiments avaient trop tardé, et qu'ils n'étaient pas, d'ailleurs, pourvus de vivres suffisants pour la traversée. C'était, de leur part, détermination prise ; car il n'y avait rien d'inconciliable dans ces difficultés toutes spécieuses qu'ils soulevaient. Caravajal y usa, pourtant, sa patience. N'ayant pu obtenir que la capitulation ne fût pas si ouvertement et si capricieusement violée, il résolut d'aller trouver Colomb, et de lui conseiller un pa décisif. Il s'acheminait par terre, quand Roldan, p

après lui, le rejoignit à plusieurs lieues sur la route et s'entretint longuement avec lui. Il lui fit l'aveu qu'après mûre réflexion, il avait arrêté de ne pas aller en Espagne ; que tous ses compagnons, pour les mêmes motifs, étaient dans le même dessein ; que c'était leur seule objection contre la capitulation, et qu'en supprimant cette clause, et en y substituant d'autres conditions compatibles avec celle de leur séjour dans l'île, tout serait définitivement arrangé. Ces nouvelles conditions consistaient à délivrer des certificats de sûreté personnelle aux conjurés, et à assurer à chacun d'eux des lots de terre et d'esclaves. Colomb passa encore et enfin par ces exigences, et la paix fut conclue à ce prix. Des terres et des esclaves indiens furent, en effet, répartis entre Roldan et ses complices ; de là, l'origine des *repartimientos*.

Telle fut la fin de cette insurrection, si féconde en conséquences désastreuses pour les Indiens principalement. Elle ne brûla pas une amorce ; elle en dura davantage peut-être, et ne causa que plus de maux. Après avoir poussé les Indiens à la révolte, elle les abandonna lâchement à la vengeance de leurs ennemis. L'oppression de ces innocents insulaires fut un des griefs qu'elle avait fait sonner le plus haut, voilà qu'elle vient, en capitulant, consacrer par les repartimientos qu'elle enfante la servitude organisée de ceux dont elle avait feint d'épouser la cause.

Des essais isolés de fermes agricoles avaient eu lieu déjà au moyen de quelques concessions de terrains, et des Indiens, prisonniers de guerre, avaient été attachés cette glèbe. Le gouvernement de la colonie, lui-même, avait employé un bon nombre dans les travaux des nes. Ces cultures et ces travaux avaient été presque

entièrement abandonnés durant les derniers troubles civils : les repartimientos les font reprendre avec une recrudescence d'activité et de rigueur, les multiplient et les organisent en grand. Désormais, l'esclavage officiel de la race conquise est inauguré. Par sa constitution, ses mœurs et son genre de vie, elle pourrait à toute peine se faire à l'existence agitée et laborieuse, mais libre, du régime social de ses conquérants : comment supporterait-elle le poids et la tyrannie excessive d'une dure servitude ? Aussi y va-t-elle succomber bien vite et tout entière. Elle disparaîtra dans ce gouffre ouvert sous ses pas.

Les nouvelles des événements de la colonie, arrivées successivement en Espagne, y eurent un funeste retentissement. Elles ne réjouirent que les ennemis de Colomb. Deux choses, extrêmement fâcheuses, qui ressortaient du simple exposé des rapports de l'amiral lui-même, affligeaient non pas seulement les amis de ce dernier, mais les cœurs les plus étrangers aux animosités de partis, et uniquement attachés au bien de la couronne, c'est la haine persistante contre les Colomb, à cause de la différence de leur nationalité et le discrédit de leur autorité. La reine Isabelle qui avait toujours été le plus portée pour eux, leur plus puissant soutien, ne dissimulait pas son indignation de savoir que, contre sa volonté si formellement et tant de fois exprimée, la servitude des Indiens avait été enfin consacrée par les odieux repartimientos. « Quel droit l'amiral a-t-il, s'écria-t-elle, de disposer ainsi de mes sujets ? » Colomb, dans ses dépêches, avait demandé à plusieurs reprises, qu'un juge arbitre fût envoyé da la colonie pour connaître des événements, un magistr

impartial qui aurait pour mission de juger les délinquants politiques, et le dispenserait de prononcer dans des cas où son verdict était ou serait suspect de partialité. Il ne sollicitait pas de juge pour lui-même ; et, n'oubliant pas les déportements d'Aguado, il avait recommandé, au contraire, que les pouvoirs de cet envoyé fussent bien définis et n'empiétassent pas sur les siens. On en prit prétexte aussitôt pour déléguer à Hispaniola J. Bobadilla, un officier de la maison royale et commandeur de l'ordre militaire et religieux de Calatrava. Les influences qui présidèrent à ce choix étaient diverses dans leur tendance, mais elles étaient, presque toutes, contraires aux Colomb. Les lettres provisionnelles dont Bobadilla était muni l'attestent clairement. Une seule constituait le délégué juge des différends entre l'alcaïde et l'amiral, et lui enjoignait de porter assistance à ce dernier. Les autres accusaient un tout autre esprit, elles déféraient le commandement de la colonie à Bobadilla qui, en qualité de gouverneur, devait recevoir des mains de « l'amiral de la mer océane, » seul titre accordé désormais dans ces actes à Colomb, les forteresses, bâtiments, maisons, armes, munitions et autres propriétés de la couronne. Il était, de plus, fait injonction à Colomb d'ajouter toute foi à la mission de Bobadilla, et de lui obéir sans réserve. Bobadilla mit donc à la voile pour Haïti sur deux caravelles. Il amenait avec lui vingt-cinq hommes attachés à son service particulier comme une garde du corps, et six ecclésiastiques chargés de continuer l'œuvre de la conversion des Indiens, et ramenait dans leur patrie un certain nombre de ces infortunés qui avaient été conduits en Espagne à titre d'esclaves.

Pendant que ces choses se passaient en Europe, voici ce qui avait lieu dans la colonie. Tous les complices de Roldan ne s'étaient pas ralliés entièrement. Ils étaient errants tantôt d'un côté, tantôt de l'autre. Ils formaient un noyau mobile de turbulents qui pouvaient ou qui cherchaient à se grossir pour camper de nouveau. C'était du moins ce qui se rapportait, et ce qu'il y avait à craindre. D'un autre côté, il était bruit que les Indiens du Ciguay et ceux de la Véga projetaient d'envahir la Conception pour délivrer leurs caciques. Ch. Colomb, sortant de l'inaction et de l'expectative où il s'était tenu depuis son retour, se mit enfin en campagne, avec l'adélantade, à la tête de deux colonnes. L'amiral se dirigea sur la Conception qui paraissait menacée, et envoya son frère faire une tournée dans la Véga, le Cibao et une partie du Xaragua. Si dans son excursion celui-ci rencontrait les débris de la faction Roldan, il avait carte blanche d'en finir avec eux. L'amiral, lui, devait rester, et était en effet resté au fort pour le garder. Il achemina sur Santo-Domingo les caciques prisonniers avec l'ordre d'y exécuter Guarionex, et d'embarquer Mayobanex sur un navire qui se rendait en Espagne, et qui se perdit en route, en pleine mer, sans doute, car on n'eut plus jamais aucune nouvelle de ce navire. C'est vers la même époque probablement que moururent Guacanagaric, l'hôte généreux de Colomb, ancien allié et l'ami des Espagnols, si mal récompensé de sa fidélité, et le vieux Bohéchio, le Nestor des caciques d'Haïti, doué de cette âme noble, naïve, vertueuse et franche en sa rudesse qui le fait ressembler si fort à un chef de peuplade des temps héroïques de la Grèce. Le premier déjà poursuivi pa[r] dédain et la haine des siens, à cause de son attachem[ent]

aux étrangers, payé enfin d'ingratitude de la part de ses alliés, avait conçu les plus vifs chagrins. Loin d'être honoré par eux, il en avait été abandonné ; il avait été soumis au tribut, et avait vu l'Espagnol, ne le comptant plus pour rien, devenir maître absolu dans ses États et le tyran de ses sujets.

Abreuvé de dégoût, il s'était retiré depuis quelque temps au fond de ses montagnes, et y périt dans la misère et la douleur, en apprenant, pour le coup de grâce, que les Indiens de sa peuplade avaient été, comme les autres, réduits en esclavage. Bohéchio se consumait dans les repentirs, depuis qu'il avait aliéné son indépendance. L'appréhension de la servitude prochaine de ses sujets vint aussi troubler les dernières heures de sa lente et silencieuse agonie. Il ne légua à sa sœur Anacoana qu'une couronne fragile et une ombre de souveraineté.

Des quatre caciques qui disparurent presque en même temps, trois laissèrent, sans succession, leurs territoires et leurs peuples à la merci des conquérants. Il en arriva du moins ainsi par la force des choses. Aucun indigène n'osa recueillir l'héritage d'un vain et inutile commandement. C'était de tous côtés une débâcle et un sauve-qui-peut général. Cette situation était très favorable à l'établissement de l'esclavage indien qui étendit rapidement son joug sur ces populations abandonnées. On constate qu'un grand nombre d'Indiens, fuyant le fléau, allèrent périr de faim dans les retraites inaccessibles de leurs montagnes. Il y eut néanmoins à craindre, pendant un moment, que quelques mauvais sujets de la colonie qui erraient encore parmi eux n'y recrutassent des bandes insurrectionnelles. On redoubla les poursuites

contre ces fugitifs; et journellement les patrouilles espagnoles découvraient leur refuge, les arrêtaient et les envoyaient exécuter à Santo-Dominigo.

Des complices amnistiés de la récente insurrection donnaient aussi d'un autre côté de sérieuses inquiétudes à Colomb. On parlait beaucoup de deux d'entre eux, Guevara et Moxica unis par la parenté et une étroite amitié. Ils ne se quittaient point. Par leurs propos et leur conduite, ils avaient inspiré de véhéments soupçons sur des projets qu'on leur prêtait. Ils persistaient, malgré les représentations de l'amiral, à demeurer dans le Xaragua, et ils avaient choisi pour leur résidence la délicieuse province de Cayaha. Ils faisaient de fréquentes visites à la reine Anacaona, et passaient auprès d'elle des jours et des semaines. Guevara était un beau cavalier, fort enclin aux aventures amoureuses. Son assiduité à Yaguana n'était pas indifférente et sans but. Il aimait la jeune et unique fille que la reine Anacoana eût de Caonabo. Higuenamota, c'était son nom, était aussi éperdument éprise du galant hidalgo : Higuenamota était belle et avait en partage les grâces de sa mère. On dit que celle-ci aimait à retrouver en elle ce qui la charmait dans le père, la fierté de l'âme, peinte dans ses regards, le son adouci de la voix, les gestes, et d'attachantes qualités du cœur. Quoique cette passion de sa fille pour un étranger fût contraire à ses secrets désirs, elle ne la favorisa pas moins, par excès de tendresse pour cette aimable enfant prise d'un si ardent amour, qu'elle craindrait pour sa vie d'y mettre le moindre obstacle. Le mariage de la jeune Indienne avec Guevara était prochain, et Anacaona tenait à qu'il fût célébré chrétiennement. Elle avait déjà dema

un prêtre pour baptiser préalablement sa fille. Mais, dans ces entrefaites, Roldan qui se trouvait au Xaragua envoyé par Colomb pour y remplir une mission importante, fit intimer à Guevara de retourner à sa demeure à Cayaha, où il était lui-même. Guevara, ayant obtempéré à cette injonction, il le fit venir en sa présence, et lui déclara que ses assiduités dans le palais de la reine Anacaona et auprès de la jeune princesse du Xaragua étaient hautement réprouvées par Colomb, et il lui ordonna au nom de celui-ci, de ne plus reparaître à Yaguana. Guevara parut s'étonner de la sévérité d'un pareil ordre, observa qu'il aimait sincèrement Higuenamota, et que la reine Anacaona désirait leur mariage; qu'il ne se rendait pas compte des motifs que l'on avait de s'y opposer; qu'à tout prendre, cette union d'un Espagnol avec une Indienne ne manquerait pas d'être d'un bon exemple. Roldan lui répliqua avec chaleur, qu'il en imposait, que ses intentions n'étaient pas pures, qu'il abusait de la crédulité et de l'innocence de deux faibles femmes, qu'il était un séducteur et un impudent, et que sa conduite aurait infailliblement des suites funestes auxquelles il ne réfléchissait point. Comme Guevara essayait de répondre de nouveau, Roldan lui imposa silence, et lui réitéra la défense de revoir jamais la reine et sa fille.

Suivant les apparences, Roldan faisait d'une affaire d'amour une affaire d'État, et prenait un gratuit et cruel plaisir à séparer deux amants inoffensifs. On l'en accusa; on alla même jusqu'à dire qu'il était mû, en agissant ainsi, par des sentiments de rivalité et de jalousie. Peu de jours après cette scène, Guevara, enfreignant la défense qui lui avait été intimée, était à Yaguana aux

pieds de sa fiancée. Roldan alla l'en arracher, et le fit conduire sous escorte, lié et garrotté, à Santo-Domingo, où il fut jeté dans les fers.

A cette nouvelle, Adrien de Moxica, ami et parent du prisonnier, se jeta dans les bois et y réunit quelques brigands, ses anciens complices, qui s'étaient dérobés jusque-là aux poursuites des patrouilles. Ils n'étaient qu'une faible poignée, mais ils affichaient beaucoup d'audace et de détermination. Ils avaient juré la perte de Roldan et de l'amiral. La plupart d'entre eux étaient à cheval et bien armés, ils rôdaient autour de la Conception, et épiaient le moment favorable d'y surprendre Colomb, et de le frapper au milieu même de sa garnison. Mais celui-ci, prévenu à temps de leur projet, se mit sur ses gardes, et les surprit à son tour, un soir, dans leur petit camp, au moment où ils s'y attendaient le moins. Il eut le bonheur de mettre la main sur Moxica et plusieurs de ses complices. Le reste se dispersa. Ils furent conduits au fort, et, le lendemain, sans plus de retard, passés par les armes. Moxica fut exécuté le dernier. Assisté d'un prêtre à ses derniers moments, il hésita à se confesser. Pressé de le faire, il commença une confession qu'il abandonna bientôt, pour se répandre en invectives contre ses ennemis. Cependant, tout courage l'abandonna à l'approche de la mort. Il périt lâchement.

Guevara mourut dans les prisons.

Il est assez évident que si l'amiral ne recula devant la violence, ni le sang, pour interrompre les amours d'un Espagnol et d'une Indienne, c'est qu'il y avait à craindre qu'un factieux entreprenant comme Guevara, en é[illegible] sant une princesse du Xaragua, pays éloigné et à

près encore insoumis, ne s'y fît une position préjudiciable à la domination coloniale.

Bobadilla arriva à Santo-Domingo, peu après ces événements ; Colomb était encore à la Conception, et l'adélantade dans le Xaragua, accomplissant sa tournée, traquant à travers les forêts et dans les cavernes les anciens complices obstinés de Roldan, et ceux de la dernière prise d'armes de Moxica.

Don Diego seul se trouvait à Santo-Domingo, chargé du commandement de la ville. Bobadilla, en débarquant, marcha droit à l'église, entouré de son espèce de garde, et suivi d'une foule d'habitants de la ville qui s'était formée sur son passage. Il profita de l'émotion de ce premier moment, et du rassemblement qui grossissait autour de l'édifice religieux, pour faire publier ses provisions. Au sortir de l'église, il alla s'installer dans la maison même de l'amiral. Il prit le pouvoir et le commandement, ainsi, sans plus de forme de procès, ne tenant aucun compte du représentant de Colomb, ni de Colomb lui-même. Il somma immédiatement le commandant du fort, Miguel Diaz, le même qui avait épousé la reine Cayacoa, de lui en remettre les clés et les prisonniers qui y étaient enfermés. Miguel Diaz ayant refusé, il partit avec ses gens et la populace recrutée tumultueusement dans les rues, pour s'emparer de vive force de la forteresse. Il en trouva les portes fermées, et les força. Il l'envahit sans coup férir, la garnison s'étant heureusement abstenue de se défendre. Miguel Diaz remit son épée, et résigna son poste. Lorsque Bobadilla était encore en rade, le bruit s'était répandu l venait faire une enquête sur la rébellion de Roldan, ›rononcer sur les coupables de ce parti ; en sorte que

les ennemis de Colomb qui avaient plus ou moins trempé dans ces désordres étaient mal à leur aise, et les plus compromis d'entre eux tremblaient. Mais quand on vit le commandeur saisir les rênes du gouvernement avec cette violence et ce manque si total d'égards envers l'amiral, personne ne doutant plus qu'il n'était venu le remplacer, et procéder au contraire contre lui, on se rassura, on se réjouit. Un bien petit nombre conçut des alarmes. Ces alarmes ne tardèrent pas à se justifier. Les papiers de Colomb furent saisis. Une enquête s'ouvrit immédiatement et manifestement contre lui ; la plus violente réaction commença aussitôt contre son administration.

Colomb sut tout ce qui se passait à Santo-Domingo ; il apprit même que Bobadilla avait menacé de le jeter, lui et ses frères, dans les fers ; mais il n'avait pu se persuader que toute cette conduite du commandeur fût autorisée, et qu'il fût muni de provisions qui détruisissent les siennes, et annulassent les privilèges qui lui avaient été conférés par ses souverains, à perpétuité. Il jugeait que Bobadilla, comme Aguado, était un usurpateur, et qu'il était sollicité par ses ennemis à le perdre. Néanmoins, il lui écrivit pour le complimenter sur son arrivée, et pour lui faire savoir qu'il était prêt à partir pour l'Espagne, et l'assurait qu'il lui céderait bientôt sans difficulté tous ses privilèges et le gouvernement. Il écrivit dans les mêmes termes aux moines qui avaient accompagné Bobadilla. Pas la moindre réponse, ni de l'un ni des autres. Ce silence l'inquiéta et annonçait l'orage et la violence. Pour être plus près de Santo-Domingo, Colomb se transporta dans la province voisine de Bonao, où, à cette époque, un gr-

nombre d'établissements avaient été fondés, des villages et des fermes entourés de leurs jardins. Là, il apprit en arrivant que son frère don Diégo avait été mis aux fers. Il y reçut presque en même temps l'ordre de comparaître devant Bobadilla. Celui-ci lui fit signifier la lettre royale par laquelle il lui était enjoint d'obéir au nouveau gouverneur. Sans plus hésiter, Colomb se rendit à Santo-Domingo. En y entrant, il fût arrêté, et Bobadilla, sans daigner le voir et l'entendre, le fit enchaîner et jeter dans un cachot. Restait l'adélantade. Il revenait du Xaragua avec des forces. Il était à craindre non seulement qu'il ne se laissât pas arrêter, mais qu'il tentât de délivrer ses frères. On obtint de Colomb qu'il lui écrivît pour l'exhorter à se soumettre paisiblement à l'autorité de Bobadilla. Barthélemy, en recevant la lettre de Colomb, s'y conforma sans hésitation; car il laissa sa troupe et arriva seul à Santo-Domingo où, dès son arrivée, il fut incarcéré. Il y avait toute apparence qu'il venait tomber dans un piège, s'il ne s'y était pas attendu et résigné.

Une caravelle en rade, était sur le point d'appareiller pour l'Espagne. Colomb devait y être embarqué. Lorsque l'officier, à la garde duquel il était confié, se présenta dans sa prison pour le conduire à bord, il crut qu'on venait le chercher pour le mener au supplice. Il ne craignait pas la mort; mais il ne pouvait supporter la pensée de mourir sans en appeler au monde de l'ignominie et de la violence de ses bourreaux; il redoutait, faute de se justifier, de laisser après lui un nom souillé et déshonoré.

Allejo était le nom de cet officier plein d'honneur de compassion qu'un hasard heureux semblait, par

compensation d'une si haute adversité, avoir désigné pour une si triste mission. En entrant dans la prison de Colomb, il ne put retenir ses larmes. « Villejo, dit-il, où me conduisez-vous ? — Au bâtiment qui part, répondit l'officier, pour vous embarquer.

— Pour m'embarquer ! Villejo, dites-vous la vérité ?

— Sur l'honneur et sur votre vie, Excellence, répliqua l'honnête officier, je dis vrai. »

Ces paroles rassurèrent Colomb, en le délivrant de mortelles inquiétudes. Peu de jours après, la caravelle mettait à la voile, emportant l'illustre captif, toujours chargé du poids de ses fers. Un jour, durant la traversée, Villejo et le capitaine du navire, Andréas Martin qui traitait son prisonnier avec le profond respect dû à sa grandeur malheureuse, lui offrirent de le soulager, en lui retirant ses fers : « Non, dit-il, le roi et la reine m'ont prescrit d'obéir à Bobadilla, et de me soumettre à tout ce qu'il ordonnerait en leur nom. Par leur autorité, il m'a imposé ces chaînes; je les porterai jusqu'à ce que mes souverains commandent de me les ôter. Je les conserverai ensuite comme de précieuses reliques, et comme un souvenir de la récompense de mes services. » Il voulut aussi, ajoute-t-on sur l'attestation d'un de ses fils, que ces fers fussent déposés dans la tombe avec lui à sa mort.

La traversée, toutefois, fut heureuse, et on dirait que la volonté de Dieu fût que le navire qui portait Colomb et son infortune arrivât aussi à bon port. C'est lui-même qui vint faire connaître, en Espagne, les odieux traitements qu'il avait subis. Ses plaintes parvinrent aussitôt à Ferdinand et à Isabelle surtout, cette reine sym-thique au malheur, autant qu'enthousiaste de la gl

Il les exprima dans une lettre à la nourrice du prince Jean où il rapporte tout au long les circonstances de l'arrivée de Bobadilla dans la colonie, et de sa captivité. « Les calomnies de certaines gens m'ont fait plus de mal que les services que j'ai rendus à Leurs Altesses, et que le soin que j'ai pris de conserver leurs propriétés et leur souveraineté ne m'ont donné de profit. Bobadilla annonça en arrivant à Santo-Domingo, qu'il devait m'envoyer ici chargé de fers, et il l'a fait : il prescrivit contre moi une enquête sur des méfaits tels qu'on n'en inventa jamais de semblables en enfer. Si Leurs Altesses faisaient faire sur les lieux une enquête générale, je vous assure qu'elles seraient étonnées d'apprendre que l'île n'est pas engloutie. Je crois que vous vous rappelez que la tempête me jeta dans le port de Lisbonne, après avoir perdu mes voiles, je fus faussement accusé de m'y être rendu dans l'intention de donner les Indes au souverain de ce pays. On m'a fait une si singulière réputation, que si je fais bâtir des églises ou des hôpitaux, on dit que ce sont des cavernes pour les voleurs. Je fais serment que je ne puis concevoir pour quels motifs je suis prisonnier. On me juge là-bas comme un gouverneur qui aurait été envoyé dans une province ou dans une ville administrée régulièrement, et où les lois peuvent être exécutées entièrement, sans craindre de perdre la chose publique, et j'en reçois un tort énorme. Je dois être jugé comme un capitaine envoyé d'Espagne pour conquérir jusqu'aux Indes une nation nombreuse et belliqueuse, dont les coutumes et la religion sont tout à fait opposées aux nôtres, dont les individus vivent dans les montagnes, sans habitations régulières pour eux-mêmes pour nous, et où, par la volonté divine, j'ai soumis

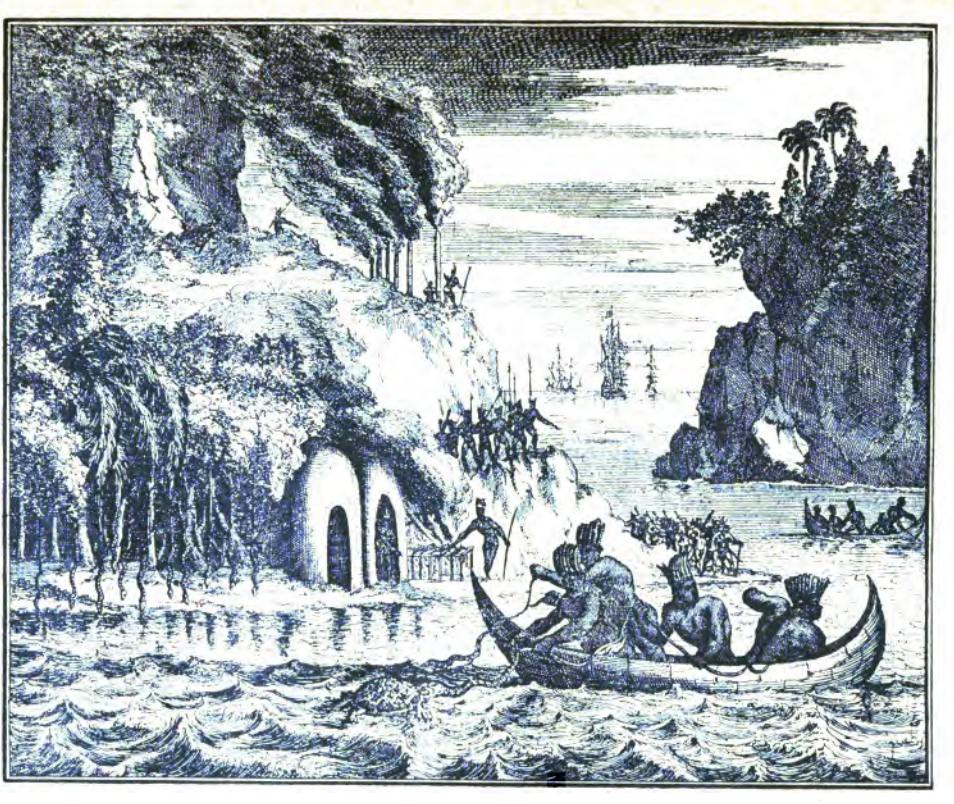
un autre monde à la domination du roi et de la reine. Je dois être jugé comme un capitaine qui, depuis tant d'années, porte les armes sans les quitter un seul instant; je dois l'être par des chevaliers de conquêtes, par des chevaliers de fait, et non par des gens de robe, à moins qu'ils ne fussent Grecs ou Romains, ou quelques-uns de ces modernes dont il existe tant et de si nobles en Espagne. En attendant, Dieu reste avec sa puissance et châtie l'ingratitude. »

Le retour inattendu de Colomb dans l'humiliation du vil criminel causa une profonde sensation. L'indignation de la reine fut au comble; elle était partagée par tout ce qui avait un cœur. Elle ordonna immédiatement que l'amiral fût délivré de ses liens, et rendu à la liberté. Elle l'invita à la cour pour y être publiquement honoré, réhabilité et vengé, si c'était possible, de ses tribulations.

Colomb s'y rendit en grande pompe, et, en paraissant devant Isabelle, il se prosterna à ses pieds, sans proférer un mot, et les yeux humides de larmes.

La reine pleurait aussi, en le relevant avec un empressement plein d'effusion.

Elle prononça, là même, la destitution de Bobadilla.



VUE D'UN PORT D'HAÏTI EN 1492

CHAPITRE X

(1500-1503)

Caractère de Bobadilla. — Etat de la colonie, sous son administration. — Détresse des Indiens. — Ovando succède à Bobadilla. — Caractère et portrait de ce nouveau gouverneur. — Son arrivée dans l'île. — Ses instructions. — Retour de Bobadilla en Espagne. Il croise avec C. Colomb, en vue d'Haïti. — Colomb prévoyant une tempête, sollicite d'Ovando la permisssion d'atterir à Santo-Domingo Ovando lui intime l'ordre de s'éloigner. — La tempête prévue éclate. — L'amiral s'abrite dans une petite anse près de Jacmel. — Le même coup de temps surprend Bobadilla dans les parages de l'île. — Le navire sur lequel il est monté fait naufrage, et il périt. — Ovando administre avec succès la colonie, et ne fait rien pour l'amélioration du sort des Indiens. — Las Casas lui fait une vive opposition. — Voyage d'Ovando dans le Xaragua, sous prétexte d'exiger le paiement d'un arréage de tribut. — Il y est accueilli pompeusement. — La reine Anacaona est accusée de conspirer contre les Espagnols. — Massacre des Indiens du Xaragua. — Soumission entière de cette province. — Débâcle et émigration des Indiens. — Episode du cacique Hatuey, réfugié à Cuba.

Le rappel de Bobadilla n'eut pas lieu immédiatement. Il s'écoula bien deux ans avant qu'il fût remplacé par Nicolas Ovando. Bobadilla était violent et emporté, sans véritable énergie; son administration de la colonie fut faible, désordonnée, licencieuse.

Tout le poids de cette anarchie pesa sur les malheu-x Indiens. Il était, en effet, devenu extrêmement ile d'obtenir des concessions de terre; et, quant aux

lots d'esclaves, le premier venu se les arrogeait. Il n'y avait qu'à en prendre autant que l'on en voulait dans la foule misérable du peuple conquis. A ce prix, tout petit colon s'érigeait en maître et grand seigneur. C'était une féodalité bâtarde, grossière, sans frein, une parodie, qui est devenue sérieuse, de la féodalité européenne. Les esclaves étaient réunis et fixés sur le territoire du maître. Soumis à des travaux forcés de défrichement et de culture, sans aucun ménagement pour la faiblesse de leur complexion, ils y succombaient en peu de temps. Il n'y avait pas de bête de somme dans l'île; ils en tenaient lieu. Ils faisaient toute espèce de transports, expirant le plus souvent sous les fardeaux. Les maîtres ne marchaient plus à pied, pour peu que le but d'une course ou d'une promenade fût éloigné. Ils ne voyageaient plus à cheval, les chevaux étant rares; ils se faisaient porter en litière par leurs esclaves. C'était pour eux un luxe d'avoir toujours plus de porteurs qu'il n'en était besoin, et de se faire éventer, tout en cheminant, avec de larges feuilles de palmier que les esclaves agitaient au-dessus de leur couche. Comme s'il n'y avait pas assez de ces labeurs sans relâche, des guerres, des travaux publics, de l'exploitation des mines, et du seul chagrin d'être devenus esclaves pour moissonner les pauvres Indiens, les maîtres, exerçant sur eux sans pitié droit de vie et de mort, les faisaient périr journellement pour le cruel plaisir de les immoler. C'était à qui se surpasserait en atrocité. Ils les pendaient, mutilaient de toute façon, les brûlaient, les battaient de verges jusqu'à la mort, les écartelaient, les sciaient entre deux planches, et leur fai-saient subir mille tortures plus horribles les unes c les autres. A voir cet acharnement de supplices,

croirait assister à la persécution d'un peuple qui se fait martyr d'une foi nouvelle ou d'hérétiques qui luttent et qui protestent. Était-ce au moins des esclaves insoumis ? Pas davantage. Le seul tort de ces faibles créatures était de n'être pas faites pour le régime si dur de l'esclavage, et de ne pouvoir satisfaire les exigences de maîtres impérieux et impitoyables. Et puis, en vérité, on dirait qu'une fatalité historique que les oracles indigènes avaient d'ailleurs annoncée, dit-on, pesait sur cette terre nouvelle; que ses premiers habitants devaient disparaître, et faire place à des peuples nouveaux. Et cette fatalité s'est rigoureusement accomplie.

Le faible gouvernement de Bobadilla favorisait bien cet anéantissement des vaincus au profit de la conquête; mais, d'une autre part aussi, il inspirait des appréhensions pour le sort futur de la colonie. On pouvait craindre, en effet, que les possessions espagnoles, en Haïti, ne fussent bientôt compromises par le désordre et l'impéritie du commandement, et ne devinssent la proie des autres puissances qui ne tarderaient pas à se jeter dans la voie frayée des découvertes. Au surplus, l'Espagne possédait déjà d'autres territoires sur la terre ferme et dans les îles, dont Haïti, par l'avantage de sa situation et d'un premier établissement, allait devenir la métropole. Il n'importait pas peu que l'autorité y fût forte et habile, et que la société elle-même y fût affermie et bien organisée. A la cour et dans le monde politique de l'Espagne, c'était un sujet de vives et sérieuses préoccupations. Par qui remplacer Bobadilla? Il était décidé ·ue Colomb ne serait pas réintégré dans ses privilèges son commandement, pour ne point réveiller à Hispa-·ola des inimitiés récentes encore et à peine assoupies,

et pour ne pas y renouveler surtout le scandale des insurrections passées. Il fallait un homme capable de saisir d'une main forte les rênes du gouvernement et d'y relever l'autorité si déchue d'un chef représentant le roi et la reine d'Espagne. Le choix de ces souverains tomba sur don Nicolas Ovando, commandeur de Larres, de l'ordre d'Alcantara.

On vantait outre mesure sa sévère moralité, sa grande prudence, sa droiture et son amour de la justice. Il était de taille moyenne et de forte complexion. Sa barbe était rouge. Il avait le regard modeste et le ton d'autorité ; il parlait d'abondance et gracieusement. Ses manières étaient pleines de courtoisie et de distinction. Tel est le portrait qu'on trouve de lui dans les historiens. Mais il s'en faut qu'il fût doué de toutes les belles qualités du cœur et de l'âme dont on lui fait honneur ; car il est le premier de ces hommes de sang, venus d'Europe, qui ont laissé sur la terre d'Haïti une réputation ineffaçable d'horreur et de scélératesse. S'il était impitoyable, il n'en était pas moins énergique et très habile. Les choses allaient de mal en pis sous Bobadilla ; et, enfin, après de longs délais qui prolongeaient la détresse de la colonie, on hâta, on pressa le départ du nouveau gouverneur. La flottille qui le transporta à Hispaniola était la plus considérable encore qui eût fait voile pour le Nouveau-Monde ; elle se composait de trente navires. Deux mille cinq cents colons y avaient pris passage. Les pouvoirs d'Ovando étaient étendus.

Il devait, dès son arrivée, prendre des mesures propres à remédier sans lenteur aux abus commis p Bobadilla ou sous ses auspices, et entre autres cho qui lui étaient prescrites, révoquer les licences accord

par son prédécesseur, sans l'autorisation royale, pour les recherches de l'or; prélever un tiers pour la couronne sur toute quantité exploitée de ce métal; exiger des maîtres ou des patrons une rétribution pour le travail des Indiens; veiller à ce que ceux-ci fussent toujours bien traités, et jamais assujettis à des corvées au-dessus de leurs forces, et, enfin, prendre un soin tout particulier de leur bien-être, et de leur conversion au christianisme.

Ces dernières dispositions, est-il besoin de le dire? émanaient de celle qui, dans tout le cours de cette histoire, s'est montrée généreuse et sympathique pour les Indiens, toujours mais vainement. Il faut bien les rapporter, puisqu'elles étaient écrites sur le papier. Mais voilà tout. C'était bien de pareils intérêts, que se préoccupaient les réformateurs d'Europe! Et l'or, et les denrées, et les pierres précieuses, et la société coloniale elle-même qu'il était urgent d'implanter dans tant de régions nouvelles dont on avait à cœur d'assurer à tout prix la possession à l'Espagne? On s'attarderait, vous croyez, à inculquer de lentes réformes à de pauvres aborigènes, et à faire l'éducation patiente d'indignes sauvages. Non, la conquête est pressée et va passer sur le corps des peuples conquis, pour atteindre un but plus positif. Ce qu'il importait de régler, c'était la propriété et l'exploitation du sol; l'affaire sérieuse, l'organisation du gouvernement colonial. Celui d'Ovando s'étendait à toutes les îles et à la Terre-Ferme, dont Haïti devenait la métropole. Le bruit de sa nomination, et des réformes qu'il avait à opérer, l'avait précédé à Santo-Domingo; sorte qu'en y arrivant, il trouva tout le monde pré-é à le recevoir, et le désordre et le laisser-aller de

toutes choses un peu contenus, dans l'attente d'un rigide administrateur. C'était, pour un gouverneur un point de départ favorable. Il se mit à l'œuvre résolument. Il rétablit du premier coup l'administration et l'autorité coloniale, si relâchées et si compromises dans les mains de Bobadilla. Il est possible qu'étant encore en Europe, il eût pris plus au sérieux, que ceux qui le déléguaient, ce qui dans ses intructions était relatif à l'amélioration du sort des Indiens; qu'il se fût promis d'y travailler, et qu'en politique sage, habile et réparateur, il eût jugé qu'une solide prospérité pour la colonie était à ce prix; mais on venait, et, depuis, on est venu souvent du Vieux-Monde avec les meilleurs sentiments, et on dirait qu'en respirant l'air d'Haïti, on respirait la haine et le mépris pour la multitude asservie. Il est étrange, mais il est bien vrai que le spectacle de cette profonde misère qu'on nomme la servitude a toujours plutôt endurci qu'attendri les cœurs. Que de philantropes, ou à peu près, sont devenus des maîtres impitoyables, ou, au moins, des indifférents incurables ! Et y eut-il jamais de fléau plus terrible dans les colonies qu'un proconsul, se faisant fort de détester les esclaves, après les avoir portés dans son cœur? C'est ainsi qu'il faut peut-être penser d'Ovando pour se rendre raison de la contradiction si flagrante entre l'apologie que l'on fit de son humanité, de son bon cœur, et sa conduite de massacreur et de tyran féroce. La mémoire d'Ovando serait exécrée dans la dernière postérité des aborigènes d'Haïti, s'ils n'avaient pas tous péri, autant que celle de Rochambeau est jusqu'à ce jour odieuse aux Haïtiens.

Le nouveau gouverneur était entré en fonctions sa difficulté et sans éclat. Il ne s'était pas dispensé c

formes usitées en pareil cas, et de politesse envers son prédécesseur. Mais, cependant, il devait lui enjoindre de quitter immédiatement la colonie. Plusieurs des navires, qui avaient conduit Ovando, repartaient pour l'Europe. Bobadilla, en compagnie de Roldan et d'un grand nombre des anciens complices de ce dernier, s'y embarquèrent. Ovando avait plein pouvoir de purger Hispaniola de tout ce qu'il y trouverait de turbulents et d'agitateurs; et, apparemment, des prescriptions bien sévères lui avaient été dictées envers tous ceux, sans exception, qui avaient suscité les troubles passés de la colonie, ou qui y avaient pris une part quelconque. C. Colomb, lui-même, ne devait pas y retourner. Il avait été réhabilité, et admis à poursuivre ses découvertes dans le Nouveau-Monde, pourvu qu'il ne débarquât pas à Haïti. Il ne songeait pas assurément à enfreindre cette interdiction; mais était-il à l'abri des cas de force majeure? Voyez le sort. Son intention avait été, en faisant voile pour le continent, de diriger sa route entre la pointe sud d'Haïti et la Jamaïque. Accidentellement, il se trouva tout à fait à l'autre extrémité de l'île, et il lui fallut, au contraire, passer entre Porto-Rico et Samana. A la hauteur de Santo-Domingo, il s'aperçut qu'un de ses navires menaçait de sombrer; et, en outre, ses observations atmosphériques lui présageaient de fort mauvais temps. Il s'approcha de la terre, et envoya un messager solliciter d'Ovando la permission de gagner le port, et pour échanger son navire endommagé contre un de ceux qui avaient servi récemment à le transporter, et pour se mettre à l'abri de la tempête qui s'annonçait. Non seulement Ovando lui répondit par le plus dur refus, mais il lui intima l'ordre

de s'éloigner au plus vite. C'est précisément alors que Bobadilla quittait le port de Santo-Domingo; il croisa avec Colomb dans le large. Celui-ci s'éloigna en effet; mais il longeait toujours d'assez près les côtes d'Haïti, dans l'appréhension du sinistre; en sorte que, lorsque l'ouragan qu'il avait prévu éclata, il put se réfugier dans une petite anse près de Jacmel, où il s'abrita. Bobadilla, lui, avait à peine perdu de vue la terre. La même tempête le surprit, et des trois ou quatre bâtiments qui retournaient en Espagne, celui sur lequel il se trouvait avec Roldan s'engloutit. Ce singulier événement frappa, dès lors, les esprits. Pour tous, la main de Dieu y était visible; elle avait sauvé Colomb et s'était appesantie sur ses persécuteurs. Les leçons du ciel n'ont jamais corrigé les hommes. Celle-ci n'empêchera pas Ovando de devenir un grand coupable devant Dieu.

A cette époque, un jeune ecclésiastique, aspirant à la prêtrise, commença à se faire remarquer. Il paraît avoir été suscité pour venger, non, ce n'était pas possible, mais pour innocenter et plaindre les Indiens, pour défendre leur cause et bourreler la conscience de leurs meurtriers. C'est grâce à lui si aujourd'hui toute la commisération de la postérité est pour les victimes, et si leurs assassins sont voués à l'exécration de l'histoire. Las Casas était, dès lors, le témoin des horreurs d'Ovando.

Pour se conformer à la lettre de ses instructions, le nouveau gouverneur déclara les Indiens déliés de servitude, libres désormais, mais obligés au travail, à condition, toutefois, d'un salaire. Mais voici la réalité e l- dérision : ce salaire était extrêmement modique et p. ment nominal; et les travailleurs libres devaient co

nuer à rester autour du patron et sous sa surveillance immédiate. Les choses demeuraient donc comme par le passé; elles avaient même empiré; car les indigènes, se voyant refuser le bénéfice de leur affranchissement, s'étaient mis à déserter de tous côtés. Alors, ils étaient poursuivis, traqués, repris et ramenés aux ateliers. Afin qu'ils ne se sauvassent plus, on les assujettissait à la corde ou à la chaîne. On avait récemment importé dans ce but beaucoup de menottes et de carcans, et, ce que l'on n'avait encore jamais fait, on les leur appliquait. Puis, l'usage aussi de leur donner la chasse dans leur fuite et leur retraite, s'était établi dans les nouvelles circonstances, et était devenu général. C'était une guerre ouverte entre les maîtres et les esclaves (car ceux-ci n'avaient pas cessé de l'être), guerre où le maître torturait, suppliciait, tuait, où l'esclave lui-même se détruisait de ses propres mains. On trouvait communément et journellement, sur les grands chemins, des cadavres d'Indiens étendus à terre ou pendus à des arbres, soit qu'on leur eût donné la mort, ou qu'ils se fussent suicidés. Prend-on le soin religieux de pauvres âmes qu'on traite de la sorte ? Non, assurément. Cependant, pour comble de dérision, on faisait simulacre de les convertir au christianisme en les baptisant. Puis, c'était tout, et on s'excusait, pour le reste, sur leur endurcissement dans l'impiété.

Quelques prêtres consciencieux prodiguaient, pour qu'il en fût autrement, des efforts louables, sincères, mais inutiles. Tout leur zèle évangélique, toute l'énergie de leur âme indignée ne s'employaient bientôt plus qu'à [illegible]oncer des maîtres cruels au monde et à Dieu, à [illegible]ndre et à plaindre la multitude des opprimés.

Partout où ils trouvaient à prêcher, ils anathématisaient l'effusion du sang, et bénissaient les martyrs. Leur voix retentit longtemps dans cette affreuse tuerie. Quand elle fut lasse de supplier et de demander grâce, elle protesta contre les exécuteurs et les accusa sans relâche, avec la véhémence et le courage de l'apôtre chrétien qui n'a d'autre crainte sur cette terre que celle de Dieu. Mais nos apôtres prêchaient dans le désert. La politique coloniale allait son train, sans s'en émouvoir, sans le moindrement ralentir le cours de ses atrocités. Elle n'a pas d'entrailles; elle est sourde; elle a ses plans et son but à poursuivre.

En effet, toute l'île n'était pas entièrement soumise à la domination espagnole.

Des caciques régnaient encore au Xaragua et à Higuey, à l'une et l'autre extrémité d'Haïti. Le premier de ces royaumes ne jouissait plus que d'une indépendance apparente, depuis que l'adélantade l'avait rendu tributaire de la couronne: restait, néanmoins, à en achever la soumission. Et, d'autre part, il s'en fallait que l'autre qui était plus proche du siège de l'autorité coloniale fût déjà subjugué. Le moment était venu de cueillir ces fruits mûrs de la conquête, et le gouverneur Ovando n'était pas homme à ajourner une tâche si opportune. Il n'avisait, au contraire, qu'à l'accomplir. Comme il lui fallait un prétexte quelconque pour entrer en campagne, il en trouva un dans le retard qu'Anacaona avait mis à acquitter son tribut. Or il arrivait fréquemment que le paiement du tribut s'effectuait ainsi après l'échéance, mais il s'effectuait toujours. Peu importe du res' puisque, à défaut de ce prétexte, il en aurait imaginé autre. Un nouveau gouverneur, désireux seulement

connaître le pays et ses habitants, pouvait s'y promener avec une armée plus ou moins nombreuse. Une armée, c'était l'appareil ordinaire ; et les caciques, eux-mêmes, ne voyageaient jamais sans un cortège de bandes armées. Au surplus, Ovando ne fit annoncer qu'une simple visite à la reine du Xaragua ; et elle témoigna de la joie en recevant cet avis, quoique le chef espagnol ne l'eût accompagné d'aucun compliment, comme avait fait l'adélantade. Elle se prépara à lui faire une réception plus pompeuse que dans les occasions précédentes, mais non pas, toutefois, plus cordiale ; car les aborigènes savaient bien qu'ils n'avaient plus rien à attendre de l'amitié des Espagnols. Les Espagnols, plus de doufe à cet égard, étaient des ennemis formidables avec lesquels on ne pouvait pas être impoli, et dont il fallait conjurer le mécontentement ou la colère par des hommages empressés et des précautions infinies, et on n'y réussissait pas toujours.

Ovando s'avançait donc lentement vers le Xaragua, à la tête de trois cents fantassins et de soixante-dix cavaliers, bien montés, bien équipés et armés de cuirasses, de lances et de boucliers. Mais à Yaguana, but de son voyage, un peuple immense et bruyant paraissait se réjouir d'avance de sa bienvenue et s'apprêtait à la fêter, et l'on trouvait peut-être que l'hôte annoncé tardait trop à son gré.

Anacaona, suivant l'usage, avait convoqué dans sa capitale tous les caciques de son royaume ; et les populations des alentours s'y étaient portées en foule, nour prendre part aux jeux, aux danses et aux festins ônés pour l'occasion, et qui sont d'ailleurs obligés, ınd il s'agit des grands, dans les us et coutumes de

l'hospitalité indienne. Jamais, en aucun temps, il n'y eut une telle affluence à Yaguana. Le village était riant, frais et net ; toutes les cabanes étaient badigeonnées et ornées de feuillages, renouvelés aussitôt que fanés. Les plus grandes et les plus décorées de ces demeures étaient destinées aux Espagnols. Le terrain, partout, était nivelé et balayé. La grande place publique, le forum indien (il y en avait un au moins dans chaque bourgade), était de la dernière propreté. On n'avait laissé nulle part un brin d'herbe ou un arbre inutile, excepté ceux qui sont plantés pour donner de l'ombre et des fruits, excepté les arbustes et les gazons fleuris alentour des chaumières. Des sentinelles étaient échelonnées fort avant sur la route, afin d'avertir, de loin et à temps, de l'arrivée des Espagnols. Au premier signal, Anacaona sortit dans sa plus belle litière, suivie de la foule de ses sujets. Toutes les mains étaient chargées de palmes et de bouquets. La rencontre eut lieu à plusieurs milles de Yaguana. Les chants éclatèrent, et les fleurs volèrent en tous sens. Ovando venait derrière avec ses principaux officiers. Dès qu'il fut reconnu, un hourrah de joie l'accueillit ; on l'entoura, et l'on fit pleuvoir sur sa tête les feuilles et les fleurs. Sa route en était pavée jusqu'au village. Il n'y avait qu'à cueillir ces fleurs sur les bords du chemin ; car c'était la belle saison, la saison de luxe du printemps éternel des tropiques. Toute herbe, tout arbrisseau, tout arbre dans ce pays de forêts étaient en pleine floraison.

On s'était à peine arrêté un moment pour échanger quelques compliments de rigueur, et on se remit aus-sitôt en marche. Anacaona prit place à côté d'Ova[illegible] Si elle avait quelque secrète appréhension, rien de

blable ne se trahissait dans sa contenance ; elle était, au contraire, souriante et gracieuse comme à son ordinaire ; ce qui ne laissait pas que de contraster fort avec l'expression de la figure du chef espagnol. Soit une extrême fatigue, soit qu'il fût sous l'influence de quelque mauvaise pensée, celui-ci était silencieux, inattentif ou indifférent, affaissé ou sombre. Sa barbe rouge n'ajoutait pas peu au sinistre de sa physionomie. On arriva à Yaguana. Les Espagnols furent distribués dans leurs logements, et on les laissa se reposer le reste de la journée et la nuit suivante. Mais le lendemain matin, tout le village s'éveilla au bruit des tambourins et des chansons indiennes. Il y eut repas, danses et jeux. Ces réjouissances se succédèrent sans relâche et durèrent plusieurs jours. Les Espagnols n'y assistaient pas en simples spectateurs ; ils y prenaient part en toute gaieté de cœur. Ovando ne demandait pas mieux que de voir les Indiens s'abandonner ainsi à la joie, et ses soldats s'y mêler si cordialement. On n'en soupçonnerait que moins ses projets. Dès les premiers jours, ayant réuni dans ses appartements ses principaux officiers, il leur dit qu'il était averti que toutes ces fêtes n'étaient qu'un piège, et que la reine du Xaragua, qui conspirait d'ailleurs depuis longtemps contre les Espagnols et avait juré leur perte, préméditait le massacre de ses hôtes, et n'attendait, pour l'exécution de si abominables desseins, que le moment favorable. Il leur communiqua le plan qu'il avait conçu à son tour pour déjouer cette machination. On convint de tout, dans cette espèce de conciliabule, des moyens, de l'heure et du signal d'exécution.

Il n'y avait, cependant, pas l'ombre d'une conjuration indienne. Ovando le savait bien, et il ne fit croire le

contraire qu'à ses officiers et à ses soldats qu'il avait besoin d'exciter à un massacre d'innocents par cet odieux mensonge. Anacaona ne se doutait de rien, assurément ; mais on ne le supposerait pas à voir de tous côtés ses Indiens, sans armes cette fois et contre l'ordinaire, se livrer avec une sécurité si profonde aux réjouissances publiques. On eût dit que pour ôter tout prétexte à l'astuce espagnole, leur reine leur avait passé ce mot d'ordre et recommandé cette précaution. Pourtant il est bien vrai qu'on ne trouvera pas plus de preuves historiques de l'horrible projet qu'on lui prêtait, que de sa connaissance ou même de son pressentiment de la catastrophe qui allait fondre sur sa tête et son royaume.

Les Indiens du Xaragua n'avaient plus l'envie d'imiter les combats simulés de l'Espagnol, depuis qu'ils en avaient fait un si malheureux essai ; mais ils n'avaient pas, pour cela, perdu le goût de ce spectacle. Ils souhaitaient d'autant plus d'en être gratifiés, qu'ils pensaient avec raison que l'armée d'Ovando, richement équipée, et la plus forte qui fût venue chez eux, ne manquerait pas d'exécuter une joûte des plus brillantes. Les Espagnols, de leur côté, ne s'en firent pas prier, Ovando rangea son armée en bataille, et l'infanterie commença ses évolutions. Puis vint le tour de la cavalerie. Elle simula des rencontres, tantôt avec les fantassins, tantôt avec elle-même, en se divisant alors en deux escadrons opposés l'un à l'autre. Toutes ses escarmouches s'exécutaient à l'arme blanche. Pas un feu jusque-là.

La foule des Indiens s'était de plus en plus accrue par l'intérêt du spectacle, et la reine du Xaragua y assis de près, et en était visiblement charmée. Elle était

une éminence d'où elle pouvait tout bien voir, elle avait près d'elle sa fille et l'escorte de ses caciques tributaires. Il y eut un moment de pause après lequel les évolutions recommencèrent. Ovando avait porté la main à la croix d'Alcantara qui brillait sur sa poitrine ; c'était le signal. La trompette sonna : l'infanterie fit feu, et la cavalerie chargea. Le tournoi se changea soudain en une horrible boucherie. Toute cette foule de spectateurs inoffensifs fut en un instant impitoyablement massacrée. Ni le sexe ni l'âge ne furent épargnés. Anacaona fut prise en vie, c'était la seule prisonnière qu'Ovando consentît à faire ; tout le reste fut passé par les armes. Plusieurs caciques et un grand nombre d'Indiens s'étaient enfermés dans une cabane ; le feu y fut mis et ils furent tous dévorés par les flammes.

Douze sauvages furent enfilés dans un pieu, et livrés aussi aux flammes, et les exécuteurs disaient, par une atroce ironie, que c'étaient les douze apôtres. Un cavalier espagnol, attendri par les cris d'un jeune Indien, le prit pour le sauver du carnage, et le portait devant lui sur l'arçon de sa selle ; d'autres cavaliers, à cette vue, se précipitèrent sur lui et l'abattirent lui et l'enfant à coups de lance et d'arquebuse. Il ne resta plus bientôt sur ce champ désolé que des cadavres.

Des Indiens qui avaient pu échapper à cette destruction, les uns gagnèrent les montagnes, les autres le rivage de la mer. Un grand nombre, s'étant jetés dans des canots, émigrèrent dans des îles voisines, à Guanabo, à Jamaïca et ailleurs. Suivant toute probabilité, c'est à cette époque et à cet événement qu'il faut rattacher l'émigration dans l'île de Cuba d'un cacique haïtien du nom Hatuey. Une grande partie de ses sujets l'y avaient

suivi. Accueillis par l'hospitalité généreuse des Cubains, ils avaient fondé une petite colonie qui habitait le littoral de cette île, la plus proche d'Haïti. Ils y avaient apporté avec eux leur or et leurs dieux, et peut-être y avaient-ils déjà oublié une patrie où il n'y avait plus pour eux que mort et servitude, lorsqu'ils apprirent que les Espagnols allaient venir s'emparer de Cuba. L'alarme fut grande parmi eux. Où aller désormais pour fuir ces implacables conquérants? Dans leur perplexité, ils se réunirent pour délibérer sur leur malheureux sort. Ils formèrent un tas de leurs métaux précieux et de leurs reliques sacrées autour duquel ils étaient tous silencieux attendant les conseils et l'avis de leur chef. — « Voici la cause des malheurs d'Haïti, dit Hatuey, c'est cet or pour lequel les Espagnols commettent tant de cruautés et nous poursuivent jusque dans notre paisible retraite. Où le cacher, pour qu'ils ne le prennent pas avec notre vie et notre liberté? » — Comme un de ceux qui l'écoutaient proposa que chacun avalerait son or pour le dérober aux envahisseurs. — « Ils vous ouvriraient le ventre pour le trouver, repartit Hatuey; jetons-le plutôt dans le fleuve. »— Et, à l'instant, ils lancèrent dans les flots leurs idoles et leurs métaux.

Bientôt, en effet, l'expédition espagnole descendit à Cuba sous la conduite d'un Diego Velasquez, un des compagnons de C. Colomb, à son second voyage. Les aborigènes de l'île gagnèrent leurs montagnes dans l'intérieur des terres, et la petite tribu haïtienne de Hatuey tenta seule de s'opposer à ce débarquement. Elle fut écrasée et dispersée. Hatuey fut fait prisonnier, et c damné à périr dans les flammes. Lié à un poteau d au-dessus de son bûcher, il était fièrement résign

mourir. Un moine franciscain, désirant le convertir au Dieu des chrétiens, dans cet instant suprême, s'approcha de lui, et lui parla du bonheur dans l'autre monde des âmes qui se rachètent dans celui-ci. Il lui dépeignait les félicités célestes du paradis, lorsque Hatuey l'arrêta pour lui demander s'il y avait des Espagnols dans ce paradis si délicieux. — « Oui, répondit le moine ; mais ceux qui sont dignes et bons. » — Les meilleurs d'entre eux, répliqua le cacique, ne sont ni dignes ni bons. Je ne voudrais aller en aucun lieu où se trouvât un seul être de cette race maudite. » — Sa mort acheva d'épouvanter les Cubains, et, sans plus d'autres combats, l'île fut conquise.

Cet événement est postérieur de huit années environ à celui du Xaragua. Durant six mois après le sac de Yaguana, narré plus haut, les soldats d'Ovando battaient encore le pays, et en exterminaient les habitants, le gouverneur ne voulait pas y laisser existant un seul Indien de quelque rang ou de quelque influence, qui pût, par la suite, y relever l'autorité aborigène. C'est ainsi qu'un neveu de la reine, le cacique Guaora, qui s'était quelque temps dérobé à la poursuite des Espagnols, fut traqué dans les montagnes, pris et tué. Il entrait dans les vues d'Ovando de détruire à jamais le royaume de Xaragua pour l'incorporer aux autres territoires exclusivement rangés sous la domination coloniale. Quand il fut bien sûr d'avoir entièrement atteint son but, il repartit pour Santo-Domingo, y amenant liée et garrottée Anacaona, la gracieuse reine, l'illustre poète. Elle y fut ignominieu-
~~ment pendue.

Voilà comme on fait souvent une conquête pour la
ıs grande gloire de l'humanité !

CHAPITRE XI

(1504)

Ovando se prépare à envahir le Higuey. — Habitants de cette province. Leur caractère, plus belliqueux que les autres aborigènes, excepté les Ciguayens. — Cotubanama leur cacique. — Son portrait. — Son caractère. — Même tactique des Espagnols envers lui, qu'envers Guacanagaric. — Confiante sécurité de Cotubanama. — Incident fortuit qui motive la guerre contre le Higuey : Indien dévoré par un chien. — Représailles de Cotubanama. — Une armée espagnole sous le commandement d'un officier du nom de J. Esquibel envahit le territoire de Higuey. — Résistance énergique de la population, surprise par la soudaineté de l'invasion. — Difficultés éprouvées par les Espagnols. — Ils les surmontent néanmoins, et arrivent à une petite distance de la capitale de Cotubanama. — Traité de paix conclu avec ce cacique. — Le tribut lui est imposé. — Sa visite dans le camp espagnol. — Trait de mœurs. — J. Esquibel bâtit une forteresse dans le village où il avait établi son quartier général. — Il y laisse une garnison. Peu de temps après la retraite de l'armée expéditionnaire, les Indiens de Higuey assiègent la forteresse, la brûlent et en massacrent la garnison. — Un seul Espagnol parvient à se sauver. — Il porte la nouvelle de ce désastre à Santo-Domingo. — Exaspération qu'elle y cause. — Le Higuey est de nouveau envahi. — Difficultés plus grandes de la nouvelle campagne. — Les Espagnols sont vainqueurs. — Ils pénètrent jusqu'à la capitale de Higuey où étaient concentrées les forces des Indiens. — Prise de ce village. — Défaite et dispersion des Indiens. — Cotubanama se réfugie dans la petite île de la Saôna. Les Espagnols l'y poursuivent. — Il est pris et conduit à Santo-Domingo, où il est exécuté. — Complète soumission de la province de Higuey. — Progrès et aspect de la colonie, après cette conquête.

Ovando n'avait pas encore achevé la conquê[t]
Xaragua, qu'il pensait déjà à celle de la provin[ce]

Higuey, la seule, comme on l'a vu, qui restait à soumettre pour que la subjugation de l'île entière fût consommée. Il avait le projet de passer d'une campagne à l'autre sans repos et sans trêve: c'est un but qu'il avait hâte d'atteindre, pour qu'un autre n'en recueillît point la gloire; et, si un prétexte allait lui manquer pour entrer en guerre avec les naturels de Higuey, il en inventerait un. Mais on verra tout à l'heure que le hasard ou la fatalité l'en dispensa.

Ces Indiens, quoique les plus proches voisins de la colonie, avaient vécu en paix avec elle jusqu'ici. Ils étaient des Caraïbes presque purs et peu modifiés par la transmigration. Sans être anthropophages, ils avaient conservé l'énergie native et la rudesse de mœurs de leurs originaires; ils étaient, comme eux, grands de taille; plus sauvages, plus belliqueux que les autres habitants d'Haïti, excepté, peut-être les Ciguayens auxquels ils ressemblaient le plus par les traits physiques et moraux. Assurément, ils n'étaient pas disposés à se laisser égorger comme les Indiens efféminés du Xaragua; mais ils étaient de trempe, au contraire, à lutter avec leurs oppresseurs jusqu'à l'extrémité pour la défense de leur indépendance et de leur territoire, et à ne succomber que quand la lutte serait trop inégale, et quand tout espoir serait perdu de vaincre un ennemi supérieur. Leur chef était Cotubanama, le cacique le plus redoutable après Caonabo. On est habitué à trouver ces deux noms dans les historiens de la découverte, avec des épithètes constantes qui les caractérisent; c'est toujours le fier …nabo et le farouche Cotubanama. Cotubanama était …ne stature colossale; sa tête était très grosse, quoi- … proportionnée à sa taille; elle était chargée d'une

épaisse et longue chevelure. On dit que d'une épaule à l'autre, il avait la largeur d'un mètre. Ses bras étaient musculeux et puissants ; lui seul, comme Ulysse, pouvait bander son arc. La beauté de son visage et de ce corps dépassant les proportions ordinaires de l'homme, faisait l'admiration, non seulement des siens, mais des Espagnols eux-mêmes. C'était presque un géant. On l'avait surnommé le farouche, non pas parce que sa physionomie était dure et menaçante, mais parce qu'elle exprimait, toute douce qu'elle fût au contraire, les agitations intérieures et continuelles d'une âme ombrageuse et prompte à s'exalter. Il eut beau être un hercule, il n'empêcha pas le sort de s'accomplir ; il ne préserva pas, hélas ! ses sujets de la servitude et son royaume de la conquête. N'est-il pas remarquable que ce territoire indien le plus voisin des Espagnols fut le dernier à tomber sous leur joug ? Ainsi procédaient, au reste, nos conquérants. Lorsqu'ils étaient sur le rivage opposé, et qu'ils y avaient leur quartier général dans l'ancienne Isabelle, ils avaient usé de la même tactique à l'égard de Guacanagaric, et surtout de Guarionex, les ménageant et se faisant fort de vivre en paix avec eux, tant qu'ils avaient eu à combattre au loin. Ils avaient toujours soin de laisser derrière eux une retraite libre et sûre. Mais quand ils en avaient fini avec leurs entreprises lointaines, ils revenaient quereller leurs voisins et leur porter, en temps opportun, les coups que leur réservait leur perfide amitié. Des peuples rompus à la politique ne sont pas toujours à l'abri de ces sortes de surprises ; jugez des sauvages sans esprit de précaution et de pr... dence. Guarionex était, pourtant, plein de défiar... contre eux ; mais il se perdit en ne sachant pas se p...

munir contre leurs agressions. Des événements comme ceux qui s'accomplissaient, les guerres injustes contre les autres caciques, leurs chutes, leurs malheurs, la conquête successive et la confiscation de leurs territoires, restèrent aussi, sans doute, sans avertissements pour Cotubanama. C'est du moins ce qu'il en semble. On ne voit nulle part qu'il se soit inquiété de ce qui allait survenir. Il paraissait, au contraire, s'endormir dans une profonde sécurité, ou bien s'il n'était pas sans alarme, il se montrait alors indifférent ou résigné, et s'en remettait entièrement aux chances du sort.

Un jour, un Espagnol, gardien ou propriétaire d'un de ces chiens dévorants, terribles auxiliaires du massacre des Indiens, excitait en se jouant, la colère de l'animal. Un Indien vint à passer, il le lâcha sur lui. L'Indien, en un instant, fut mis en pièces, et expira sous la dent meurtrière du dogue.

Cette atrocité provoqua parmi les naturels de Higuey des murmures qui faillirent amener un soulèvement, si leur cacique n'avait entrepris d'en réclamer justice en son nom. Il s'en plaignit au gouverneur, et n'obtint aucune réparation. Peu après, plusieurs Espagnols, ayant abordé dans un canot la petite île adjacente de la Saôna, habitée par les naturels de Higuey, et y étant descendus, furent tous massacrés par représailles. Les Européens s'exaspérèrent à leur tour. Ils n'eurent pas besoin d'insister beaucoup, pour que le gouvernement colonial tirât vengeance de ce sanglant outrage. Une armée de quatre cents hommes fut bientôt prête à envahir le ter-
-toire de Cotubanama. Ovando en confia le comman-
ment à J. Esquibel, officier courageux et habile.
cacique de Higuey était pris à l'improviste. Néan-

moins, il paraît que son énergie et son activité se réveillèrent au moment décisif du danger, et qu'elles furent telles qu'il put, à temps, faire tête à l'orage. L'ennemi eut fort à entreprendre, et ne mit pas impunément le pied dans ses États. Il avait à peine franchi les frontières que sa marche était arrêtée, et qu'il lui fallait combattre à chaque pas. Le Higuey est montueux, et le village, où résidait le cacique, se trouvait situé à une extrémité du territoire, en sorte que, pour l'atteindre, il fallait traverser le pays dans sa plus grande étendue, gravir des mornes rapides, et passer par des villages nombreux qui jalonnaient la route. A chaque gorge ou défilé, à chacun de ces villages, les Espagnols étaient forcés de faire halte et de combattre. Il leur fallait enlever de vive force et à grand'peine chacune de ces positions, avant de pénétrer au delà. Depuis la découverte, ils n'avaient jamais rencontré de la part des Indiens une résistance plus opiniâtre. Cette population était, sans contredit, la plus énergique et la plus brave de toutes. Elle était habituée à se battre contre les Caraïbes et à les repousser; elle avait appris des Espagnols, eux-mêmes, l'usage de plusieurs de leurs armes, et ils se servaient, surtout, avec avantage, de la lance. Dans un des cent combats de cette campagne, il y eut une rencontre remarquable entre un Indien et deux cavaliers espagnols. Les deux armées qui étaient déjà chaudement aux prises suspendirent leurs coups, spontanément, et comme si elles en étaient convenues. pour être spectatrices de la lutte. Elle se prolongeait depuis une heure, malgré la supériorité de deux assaillants à cheval et parfaitement armés, contre un piét n'ayant qu'un arc, des flèches et une lance. L'Indi

finit par succomber ; mais il était couvert de blessures et ne pouvait plus se tenir debout, qu'il se battait toujours. Il fut achevé sur le sol lorsque, par la perte de trop de sang, ses mains défaillantes laissèrent tomber ses armes. Les ennemis eux-mêmes admirèrent ce trait de bravoure. La lutte ne recommença point entre les deux troupes qui étaient toujours en présence ; car les Indiens, se jugeant défaits dans leur champion, et acceptant l'issue de ce combat singulier comme un pronostic de la victoire des Espagnols, retraitèrent devant eux.

Quoique les Espagnols eussent perdu assez de monde dans le cours de cette guerre, ils avaient, cependant, beaucoup plus blessé et tué d'Indiens ; et, s'il ne s'était agi que d'une réparation du meurtre de leurs compatriotes à la Saôna, ils avaient assez versé de sang pour le laver, et apaiser les mânes des victimes. Ils n'avaient plus qu'à se retirer. Mais comme il y allait de bien plus que d'une simple vengeance, ils pénétraient toujours avant, exécutant un plan de campagne par lequel ils s'installaient dans un pays qu'ils ne devaient plus évacuer. J. Esquibel n'était pas venu à Higuey pour se mesurer avec des sauvages même aguerris ; et, après plusieurs rencontres, où il leur avait fait éprouver que les armes espagnoles étaient irrésistibles, il leur proposa la paix. Cette proposition fut plusieurs fois renouvelée et toujours rejetée. Mais lorsque le cacique vit que rien ne pouvait s'opposer aux progrès de l'invasion, et que l'ennemi approchait de plus en plus de sa résidence, il se décida, enfin, à traiter de la paix. Elle fut conclue ıt à l'avantage des vainqueurs. Le royaume de Higuey déclaré placé sous la protection de l'Espagne, et se

soumit, pour la première fois, au tribut ordinairement exigé en retour de cette *insigne faveur*. Ce tribut fut stipulé en vivres et en cassaves, au lieu d'or. L'une des clauses autorisait aussi, sans doute, l'établissement d'une forteresse espagnole sur le territoire de Higuey ; car, aussitôt après la conclusion de ce traité, et lorsque les troupes se furent un peu reposées des fatigues de la campagne, elles furent employées à la construction de cette fortification. Elle s'élevait à portée de canon d'un petit village près de la mer, et à peu de journées de la capitale de Higuey, où, J. Esquibel avait assis son camp et fait une halte pour se porter, ensuite, d'une seule marche, sur la résidence du cacique.

Cotubanama avait traité par émissaires, et guerroyé par ses chefs de bandes ; il n'avait encore pris part, en personne, à aucune action contre les Espagnols. Lorsque la paix commune fut ratifiée des deux côtés, il vint faire visite dans son camp à J. Esquibel. Il y fut reçu avec les honneurs militaires. Son port martial et sa gigantesque stature attiraient tous les regards. Les soldats admirent volontiers ces distinctions dans un adversaire. Il n'avait pas du tout l'air d'un vaincu. Il était très affable avec le chef espagnol, et, avant de le quitter, il convint avec lui d'échanger entre eux leurs noms. Ils en firent aussitôt une application sur la fin de leur entretien. Le cacique n'interpellait plus J. Esquibel que par son nom Cotubanama, et le chef espagnol lui appliquait complaisamment le sien. Ce trait de mœurs aborigènes, qui se voit pour la première fois dans cette circonstance, et qui semble propre à la localité, signifiait sans doute la sincérité qui devait présider à l'ami[tié] que l'Indien venait de contracter avec son ennemi. M

quelle gratuite illusion ! Se flattait-il de lier par une futilité de galanterie des hommes qui juraient tous les jours en vain sur le nom de leur Dieu? Espérait-il échapper, par une miraculeuse exception, au sort qui avait atteint tous les autres caciques d'Haïti ? Les Indiens n'étaient pas une race que l'expérience instruit ; ils n'ont jamais compris jusqu'à quel point leurs conquérants étaient tenaces ; et quand J. Esquibel élevait une forteresse sur le territoire de Cotubanama, ce n'était pas, assurément, pour le bon plaisir d'y loger une garnison.

Les travaux du fort achevés, J. Esquibel y laissa un nombre suffisant d'hommes pour le garder, et retourna à Santo-Domingo avec le gros de sa troupe. Cette faible garnison se comporta parmi les Indiens comme toutes les précédentes, depuis la première qui se fit massacrer à la Nativité. — Elle les rançonnait outre mesure, les maltraitait sans compassion et avec la dernière violence, et contraignait leurs femmes et leurs filles à partager leurs débauches et leurs orgies. Les Indiens se révoltèrent, à la fin, de tant d'excès. Ils assaillirent un jour la forteresse et la réduisirent en cendres, après en avoir massacré la garnison. Un Espagnol échappa à ce désastre, et en porta la nouvelle à Santo-Domingo.

L'irritation fut au comble dans la capitale de la colonie. On trouvait que le temps était passé de ces témérités contre les Espagnols, et que Cotubanama avait beaucoup trop osé et méritait les plus sanglantes représailles. Cette fois, il fallait en finir. Plus de demi-mesure, plus de demi-conquête, plus de paix, jusqu'à la destruction entière du royaume de Higuey et à son absorption dans giron commun de la colonie. Une armée plus nom-

breuse que la première fut réunie sur-le-champ pour une nouvelle invasion du territoire de Higuey. Elle s'adjoignit des auxiliaires indiens en grand nombre, entre autres une troupe venue de la province d'Icayagua, limitrophe des États de Cotubanama. Les préparatifs de guerre furent faits en vue d'une longue ou plutôt d'une occupation définitive. J. Esquibel était encore le chef de cette expédition. Les naturels de Higuey s'attendaient à cette agression, et leur Cacique avait pris, en conséquence, toutes les dispositions nécessaires pour la soutenir ou la repousser. Tout ce qu'il y avait de vieillards, de femmes et d'enfants, avaient été relégués dans les montagnes, et avaient cherché un refuge au fond des grottes et des cavernes les plus inaccessibles. Ils y avaient transporté avec eux leurs dieux et leurs bagages. Le territoire se trouvait ainsi déblayé de tout encombrement. Les hommes valides seuls y circulaient, et des hordes mobiles le parcouraient en tous sens, librement et rapidement, suivant que l'exigeait la défense. Dès que l'ennemi y parut, il fut signalé de proche en proche par des feux allumés sur les hauteurs. Ne connaissant bien que la route qu'il avait déjà faite, il n'en prit pas une autre ; il savait qu'elle menait à la résidence du cacique, où il se promettait d'arriver si rien ne l'arrêtait. Il eut à combattre presque aux mêmes lieux que lors de la première campagne. Il était encore et toujours vainqueur, malgré plus d'opiniâtreté dans la résistance de la part des Indiens, et de plus grandes forces qui lui étaient opposées. Il était animé d'un esprit d'insatiable vengeance que l'obstacle exaspérait. Il était sans qu-- tier. Il passait au fil de l'épée tous les Indiens qui to baient en son pouvoir; il ne faisait grâce à aucun p

sonnier. A mesure qu'il prenait d'assaut un village, il l'incendiait et en balayait la cendre pour qu'il ne restât pas vestige des habitations indiennes, et que l'herbe repoussât sur le sol où elles s'élevaient. L'aborigène d'Haïti, qui n'était pas nomade et qui se complaisait, au contraire, dans le repos et la mollesse, affectionnait, autant que l'homme civilisé, les lieux de sa demeure. Comment n'aimerait-il pas la cabane qui abritait ses dieux, où s'allumait son foyer, et où il se berçait dans son moelleux hamac ? La détruire, c'était l'atteindre au cœur ; et, un tel ravage, lorsque l'ennemi qui le portait dans ses pénates était invincible, l'épouvantait bien plus encore qu'il ne l'affligeait.

Au départ de l'armée espagnole, dont les propos de colère faisaient présager tous les excès auxquels elle allait se livrer, le Père Las Casas sentit ses entrailles s'émouvoir, et sa pitié s'alarmer ; il voulut suivre cette soldatesque furieuse pour tempérer, s'il était possible, son animosité, et dérober à son ardeur de détruire et de saccager ce qu'il pourrait de débris et de victimes. S'il fit quelque bien, il n'empêcha pas de commettre beaucoup de mal. Le passage de cette armée sur le territoire de l'ennemi se marqua partout par le sang et la flamme. Elle avait chassé devant elle les hordes de Cotubanama continuellement battues, et tous ces débris des vingt batailles livrées sur la route allèrent grossir les forces indiennes concentrées dans le village de Higuey, où le cacique attendait l'ennemi, et se préparait à jouer le sort de son royaume dans un dernier et suprême combat.

A une petite distance de ce village, le chemin se bifurquait, et deux avenues, au lieu d'une, y condui-

saient. L'une était obstruée de troncs d'arbres renversés, et de branchages coupés et entassés exprès ; l'autre était libre, ouverte, unie. Les Indiens avaient placé des embuscades tout le long de cette dernière et des deux côtés, comptant que les Espagnols se laisseraient facilement prendre à ce grossier stratagème et préféreraient, des deux voies, celle qui était la plus praticable et paraissait la plus sûre. Ils se trompaient dans leur calcul. Les Espagnols, parvenus au point de séparation des deux routes, ne délibérèrent pas longtemps. Pressentant des embûches, ils comprirent aussitôt que la voie qu'on avait pris soin d'aplanir était précisément celle qu'il fallait éviter. Ils prirent l'autre. Leur marche en fut un peu ralentie ; en arrivant, ils se trouvèrent entre le village, laissé à découvert, et l'armée indienne qui s'était portée tout entière à l'entrée du second chemin. Pas un seul poste ne couvrait sa retraite sur le village. Aussi fut-elle contournée, à sa grande surprise, et arrêtée, en quelque sorte, dans ses propres filets. Elle ne perdit pas contenance pour cela ; elle fit face à l'ennemi, et l'attaqua. La lutte qui s'ensuivit dura depuis deux heures de l'après-midi, jusqu'à la tombée de la nuit. Les Indiens abandonnèrent alors le champ de bataille, jonché de leurs morts. Les pertes du côté des Espagnols furent moins nombreuses ; mais cependant, jamais ils n'en avaient autant essuyé, en combattant contre des Indiens. J. Esquibel prit possession, cette nuit-là même, du village où il établit son quartier général.

Dans la mêlée, les Espagnols avaient fait tous leurs efforts pour s'emparer, mort ou vif, de Cotubanaı Ils n'y avaient point réussi, et peut-être même

l'avaient-ils pas aperçu une seule fois, quoiqu'il fût présent et dirigeât l'action en personne. La défaite des Indiens était plus complète que l'ennemi ne le croyait lui-même. Suivant les apparences, ils avaient évacué le champ de bataille à la faveur de l'obscurité; mais ils avaient bien réellement profité de la nuit pour se hâter de fuir en désordre et bien loin, en vaincus effrayés. A plusieurs lieues à la ronde, on ne rencontrait pas un seul Indien : le pays était désert. Un grand nombre s'étaient réfugiés dans les montagnes, d'autres s'étaient jetés dans des canots, et avaient gagné la petite île de la Saôna.

J. Esquibel voulait absolument se rendre maître du cacique, sachant bien qu'il n'obtiendrait la complète soumission du pays qu'à ce prix. Des patrouilles furent dirigées sur tous les points, dans ce but autant que pour donner la chasse aux fuyards et répandre la terreur partout. Elles mirent tout à feu et à sang. Ayant découvert dans leurs tournées quelques-unes de ces grottes remplies des femmes, des vieillards et des enfants qui s'y étaient cachés, depuis le commencement de cette guerre, et qui y mouraient presque de faim déjà, elles les achevèrent en en faisant un massacre horrible. Des Indiens qu'elles capturèrent çà et là, et il y en avait un grand nombre, elles brûlèrent les uns, et pendirent les autres aux arbres des chemins. Plusieurs d'entre eux furent seulement mutilés. On leur coupait les deux mains, et on les laissait aller ou mourir, ou rapporter à leurs frères ce qu'ils avaient souffert d'un ennemi impitoyable, en leur montrant leurs membres amputés comme le moindre des supplices réservés ceux qui ne se rendraient pas. Le récit serait long et

navrant de toutes les atrocités qui furent commises. Un témoin oculaire, le vénérable Las Casas, jeune alors, et, les racontant plus tard dans sa vieillesse, s'exprime en ces termes : « Toutes ces choses et tant d'autres qui révoltent la nature humaine se passèrent sous mes yeux, et je crains maintenant de les répéter, me croyant à peine moi-même et doutant si je ne les ai pas rêvées ! »

Cependant, les courses et les perquisitions des patrouilles ne les avaient pas encore mises sur les traces du cacique qu'elles devaient particulièrement rechercher. A force de s'en informer, on vint à savoir que Cotubanama avait passé à l'île de la Saôna. Dans ces entrefaites, arriva au port le plus voisin du village de Higuey une caravelle apportant des provisions et des munitions pour l'armée d'expédition. J. Esquibel s'y embarqua avec une cinquantaine d'hommes pour aller relancer le chef indien dans son dernier refuge. Il n'y avait que deux lieues de canal à traverser de la côte à la Saôna. La caravelle y aborda la nuit même de son départ, en sorte que son arrivée inaperçue ne donna aucun éveil ; puis elle prit mouillage dans une anse d'où elle ne pouvait pas être aperçue le jour par ceux qui dans l'île avaient vue sur la mer. Les cinquante hommes débarquèrent en silence ; et, à peine avaient-ils fait quelques pas qu'ils rencontrèrent et capturèrent deux Indiens. Ils en exécutèrent un, et se servirent de l'autre comme guide. Celui-ci devait les conduire à la retraite de Cotubanama au prix de sa vie. Chacun des poursuivants prétendait à l'honneur de mettre le prem[illegible] la main sur le cacique. L'un d'eux, un nommé Lc[illegible] homme de haute stature et renommé pour sa force

porelle peu ordinaire, pensa à avoir seul cet honneur. Se sentant de taille à se mesurer avec Cotubanama, le cas échéant, il se sépara de ses compagnons, et prit le premier sentier qui s'éloignait de la route commune. C'était comme une inspiration ; car il n'y avait pas fait cinquante pas, qu'il rencontra une douzaine d'Indiens marchant à la file. Ceux-ci, en l'apercevant, crurent qu'il n'était pas seul, et se mirent à fuir. Un seul d'entre eux, qui paraissait se fier à ses forces, égales sinon supérieures à celles de son adversaire, s'arrêta pour l'attendre. Lopez jugea que ce pouvait être le cacique, à la description qu'on lui en avait faite, et marcha droit à lui, l'épée au poing. Arrivé à portée de l'Indien, il le frappa d'un coup de son arme qui le blessa seulement. Ils se prirent au corps, après que Cotubanama eut arraché l'épée aux mains de l'Espagnol, et l'eut brisée. Une lutte acharnée s'ensuivit dans laquelle l'Indien eut visiblement le dessus, quoique le sang qu'il perdait depuis un quart d'heure dût l'affaiblir. Cotubanama avait fini par saisir Lopez à la gorge, et il l'eût infailliblement étouffé sous l'étreinte de sa puissante main, si les autres Espagnols, qui n'étaient pas loin, accourus au bruit qu'ils faisaient en luttant, n'eussent porté secours à temps. Le chef indien, se voyant environné et sur le point d'être pris, déclara qu'il était J. Esquibel, par l'échange qu'il avait fait de son nom avec le chef espagnol. Il croyait naïvement, et suivant la coutume entre indigènes, qu'en déclinant ce nom, personne n'oserait porter la main sur lui. Il fut saisi et garrotté, à sa grande surprise ; et il comprit bientôt il n'y avait plus de salut pour lui, à la joie que ses ıemis manifestaient de l'avoir capturé. Quelques-uns

étaient d'avis de le mettre à mort sur-le-champ, de peur que des bandes d'Indiens, réunis par le désespoir, ne vinssent encore leur disputer leur prise. Mais J. Esquibel pensa que l'exécution d'un personnage aussi important devait se faire authentiquement au chef-lieu de la colonie. Le cacique prisonnier fut donc conduit au navire et, de là, transféré à Santo-Domingo où il fut pendu, comme l'avait été Anacaona quelques mois auparavant.

Telle fut la fin du dernier des caciques d'Haïti que les conquérants, à leur arrivée, trouvèrent régnant sur leurs libres peuplades. Dès lors, la domination espagnole s'étendit sur toute l'île, et les seuls aborigènes indépendants qui y existassent alors furent ceux, en petit nombre d'ailleurs, qui, fuyant la servitude, se retirèrent dans les montagnes les plus inaccessibles de l'intérieur. S'agglomérant à peine, ils y vivaient affranchis de toute autorité, mais en fugitifs errant sans cesse de retraite en retraite.

Durant ces entrefaites, la colonisation prospérait rapidement, favorisée par l'active administration d'Ovando. Les communications avec l'Ancien-Monde étaient désormais très fréquentes. Il venait souvent d'Europe des navires transportant de nouveaux colons, ou des expéditions allant à la découverte des autres contrées du Nouveau-Monde. Ces dernières faisaient étape à Santo-Domingo qui était devenu une station centrale, et avait pris tout à coup, à cause de cela, une importance considérable. Les nouveaux arrivants, pas plus que les anciens résidants, ne se lamentaient d'avoir quitté leurs foyers et n'aspiraient à y retourner, pour ne pas m rir de dégoût et de découragement. Au contraire, t

le monde était plein d'ardeur de s'installer dans les régions nouvelles, et personne ne désespérait plus de l'avenir de la colonie. Les fermes et les cultures se multipliaient à l'envi, au prix, il est vrai, du sang et de la vie d'innombrables esclaves. La récente conquête du Xaragua et de Higuey avait accru de beaucoup le nombre des bras serviles, mais leur destruction augmentait aussi à proportion. Il en périssait autant dans les travaux agricoles et domestiques que dans les corvées publiques des mines et des routes. On ne faisait pas la moindre estime de la vie des aborigènes. Depuis 1501, on avait commencé à introduire dans l'île des esclaves africains. Ceux-ci étaient achetés ; mais ceux-là, recrutés aisément, sans peine et sans frais, ne coûtaient rien. Une mortalité effrayante éclaircissait tous les jours leurs rangs. Jamais guerre ou épidémie meurtrière ne fit un tel ravage. Les Africains eux-mêmes, quoique robustes, fléchissaient sous le joug de fer de l'esclavage colonial ; et, se regimbant, dès lors, contre ses cruelles sévérités, ils excitaient les naturels à l'insoumission, et les entraînaient avec eux dans leur fuite au fond des montagnes. La population coloniale était déjà assez forte pour occuper les campagnes, et se grouper dans les villes. Plusieurs villes ou bourgs furent fondés à cette époque, la plupart sur les ruines d'anciennes bourgades indiennes : Azua (Azoa ou même Azua) ; Saint-Jean de la Maguana, où résidait autrefois le cacique Caonabo ; Léogane, dont le nom dérive de Yaguana, ancienne capitale du Xaragua ; Yaquimo, nom indien qui a formé celui d'Aquin ; Puerto-Réal, Larès de Guahaba, et iguey, transformé en bourg espagnol, dès l'origine .ême de son occupation par J. Esquibel. D'autres

bourgs, vers le même temps ou peu après, furent bâtis sur différents points : la Buenaventura, près des anciennes mines de Bonao, la Conception, Santiago, Porte-Plate et le Cotuy, dans l'Est et le Nord-Est; puis, dans le Xaragua, Salvaleon et Santa Cruz de Acayazagua.

L'île d'Haïti avait entièrement changé d'aspect, et, de ce moment, une nouvelle ère s'ouvrait à l'activité et à la civilisation coloniales, mais une ère fatale pour la race conquise.

CHAPITRE XII

(1504-1517)

Retour de Colomb en Espagne. — Il touche à Haïti. — Affront qu'il reçoit d'Ovando. — Son arrivée en Espagne, et en même temps, mort de la reine Isabelle. — Dernières volontés de cette reine en faveur des Indiens. — Promesse qu'elle obtient de Ferdinand du rappel d'Ovando. — Effet que cause cette mort dans le Nouveau-Monde. — Nouvelles instructions prescrites par Ferdinand en faveur des Indiens. Décret qui favorise le mariage des Espagnols avec des Indiennes. — Prospérité de la colonie. — Les aborigènes réduits à 60,000. — Rareté de bras. — Introduction des premiers africains dans l'île. — Immigration forcée des Indiens des Lucayes. — Episode. — Mort de Christophe Colomb. — Son fils Diego lui succède dans ses droits au gouvernement d'Hispaniola. — Rappel d'Ovando. — Diego gouverneur. — Il prend le titre de vice-roi. — Cour de cette vice-royauté coloniale. — Propagande religieuse en faveur des Indiens. — Prédications. — Efforts faits dès lors pour l'abolition de l'esclavage. — Las Casas se distingue et mérite le titre de protecteur des Indiens. — Commission de hiéronymites nommée pour assister don Diego dans le gouvernement d'Hispaniola. — Insuccès des commissaires religieux. — Mort du cardinal Ximenès. — Mort de Ferdinand. — Avènement de Charles-Quint au trône d'Espagne. — Débats soutenus en sa présence par Las-Casas. — Projet et plan de conversion des Indiens au christianisme dont il s'engage à faire l'essai. — Cumana, le point choisi pour cet essai. — Nul bien ne résulte de tous ces débats pour les aborigènes d'Haïti; au contraire leur sort empire. — Rappel des hiéronymites, néanmoins Charles-Quint décrète de nouvelles mesures favorables aux Indiens.

En dépit de tout ce qu'on avait fait pour l'empêcher, 1. Colomb, avant d'aller mourir en Espagne, devait

revoir la terre d'Haïti. On lui en avait interdit l'entrée, lorsqu'en passant dans sa dernière navigation pour découvrir la Terre-Ferme, il l'avait sollicitée pour faire radouber un de ses navires, et se mettre à l'abri d'une tempête qui s'annonçait. Il l'obtint, enfin, à son retour, non sans beaucoup de peine, quand la mesure de sa détresse était comblée. Il avait éprouvé dans ce voyage les plus amères tribulations, les plus cruelles souffrances. Après avoir lutté sans relâche contre les Indiens des régions nouvelles qu'il avait découvertes, et contre ses propres compagnons révoltés contre lui, il s'en retournait en Espagne abreuvé de dégoût, épuisé de fatigues, et conduisant à bord, dans les fers, Porras, le chef de ses compagnons insurgés, pour le livrer à la justice de ses souverains, ne voulant pas se venger lui-même. La foule se porta à son débarquement, et le reçut avec des démonstrations de sympathie et d'intérêt; elle lui fit cortège jusqu'à la demeure du gouverueur, où un logement lui était préparé. Ovando l'accueillit avec bienveillance, et l'entoura de tous les soins et des attentions d'une généreuse hospitalité. Il y avait de quoi surprendre C. Colomb qui s'y attendait si peu; et toute cette politesse inespérée était d'autant plus inexplicable pour lui, qu'en même temps il recevait du commandeur un cruel affront. Ovando, informé de la détention de Porras, à bord, exigea que le prisonnier lui fût livré, malgré l'objection de l'amiral que cet officier était placé sous sa juridiction. Le commandeur prétendait, au contraire, qu'il n'appartenait qu'à lui de connaître de son délit. Aussitôt que Porras lui fut c duit, il le remit en liberté. C. Colomb dévora cette hun liation; mais, ne pouvant pas supporter d'être traité

indignement sur cette terre qu'il avait découverte et qu'il aimait, il s'empressa de la fuir. Il s'éloignait cette fois pour toujours du Nouveau-Monde, conquête de son génie, livrée, au mépris de ses droits, à l'ambition et à la cupidité de ses ennemis. Il arriva en Espagne, pour assister, en quelque sorte, à la mort d'Isabelle, à laquelle il ne devait pas lui-même survivre longtemps. Et peut-être que le malheur de perdre sa protectrice puissante, au moment où il avait le plus besoin de son appui, contribua à hâter sa fin. Cette illustre reine manquait, en même temps, à des millions d'âmes qui avaient aussi besoin de sa protection. Le nombre de ses sujets indiens s'était considérablement accru par de récentes découvertes, et la même destruction qui avait pesé sur les naturels d'Haïti menaçait ces nouveaux infortunés : sa sollicitude n'en avait que plus à veiller, à prévoir, et, sûrement, à gémir. Ses projets et ses plans d'humanité avaient été continuellement éludés, ou n'avaient jamais été exécutés, et, malgré ses constants efforts et tous ses ordres, la force des choses, c'est-à-dire le mal, l'emportait toujours sur les plus nobles résolutions de son cœur, et sur sa ferme volonté de faire le bonheur de la race innocente et cruellement opprimée. Elle seule, peut-être, en Espagne, ne se réjouissait pas des nouvelles de la prospérité coloniale d'Haïti qui y arrivaient depuis quelque temps, sachant bien ce que cette prospérité coûtait de larmes et de sang. Elle avait frémi d'horreur au rapport des massacres d'Ovando dans le Xaragua et le Higuey, et lui en avait gardé un irréconciliable ressentiment. Elle n'avait jamais cessé d'opiner pour son rappel, et on assure qu'avant de mourir elle obtint de Ferdinand la promesse de le révoquer. L'amé-

lioration du sort des Indiens, qui fut la constante préoccupation de toute sa vie, fut aussi sa dernière pensée, en quittant la terre. Une disposition de son testament en contient le vœu et la recommandation expresse. « Sa principale intention, comme celle du roi, son mari, y est-il dit, est de pacifier et de peupler les Indes, de convertir à la foi les habitants du pays, et d'envoyer des religieux pour les instruire. Elle supplie très affectueusement le roi, son mari et seigneur, et commande à la princesse, sa fille, et au prince, son fils, d'accomplir, là-dessus, sa dernière volonté et de ne pas consentir que les Indiens des terres conquises et à conquérir reçoivent aucun tort, tant en leurs personnes qu'en leurs biens; mais qu'au contraire, ils soient traités humainement, et que, s'ils ont déjà reçu quelque tort, on y remédie. »

La nouvelle de la mort d'Isabelle se répandit bientôt dans le Nouveau-Monde. Ceux qui y luttaient par la prédication et tous les moyens du ministère religieux en faveur de la liberté des Indiens, leur avaient trop bien appris que la reine était leur protectrice obstinée, pour qu'ils ne ressentissent pas une vive douleur de cette perte. Ils savaient bien aussi que celle qui avait tant à cœur leur salut, quoique souveraine, n'avait pu les arracher à la servitude et à la mort; mais ils espéraient encore, ils espéraient toujours en elle, dans l'extrémité même où ils étaient réduits. Il n'y a pas sur la terre de souffrances longues et cruelles qui soient capables d'épuiser l'espoir dans le cœur humain. Le cœur seul qui cesse de battre a cessé d'espérer.

Le vœu qu'Isabelle avait écrit dans son testame
Ferdinand l'avait aussi recueilli, à son chevet, de

bouche expirante, ce qui le lui rendait plus sacré. Il avait tout à coup pris résolument à cœur cette affaire d'humanité, lui, si dominé auparavant, quand il s'agissait des Indes occidentales, par d'étroites considérations d'intérêt. Il va racheter tous les torts passés d'une coupable indifférence par les efforts les plus louables en faveur de la liberté et de la conversion des Indiens. Mais le but de ces efforts devenait de jour en jour plus difficile à atteindre. La force des choses était entraînante et supérieure à la volonté des rois. Conçoit-on autrement en effet, que deux souverains tout-puissants, dictant leurs ordres absolus, les aient vu toujours éluder? Voici déjà cette population d'Haïti d'un million ou de huit cent mille âmes réduite à soixante ou cinquante mille et ce sont ces débris que Ferdinand se propose, en mémoire d'Isabelle, d'arracher à la servitude, et de préserver d'une destruction totale. Il s'empresse de faire passer de nouveaux ordres dans la colonie, à ce sujet. Il réitère au gouverneur ses premières instructions, il insiste sur leur application; il ne prétend pas qu'il ajourne les mesures que la reine elle-même avait dictées en conformité desquelles il lui avait été enjoint de rassembler tous les Indiens, et d'en former de grandes peuplades dans le voisinage des villes espagnoles, d'établir parmi eux la meilleure police qu'il serait possible; de les accoutumer à cultiver la terre et à vivre en société; d'établir en chaque bourgade une personne de probité qui la gouvernerait en paix, et ne permît pas aux Castillans de les employer malgré eux à aucune corvée, is quelque prétexte que ce fût, et eût soin de faire payer ictement le salaire à ceux qui, de leur plein gré, ngageraient, soit pour les mines, soit pour d'autres

travaux ; de les accoutumer à se vêtir honnêtement ; de faire construire partout des églises, et d'avoir soin qu'elles fussent tenues proprement et desservies par des prêtres assidus, exemplaires et zélés ; d'empêcher les caciques (il n'y en avait plus) de continuer leurs extorsions ordinaires contre leurs sujets ; d'exécuter sur eux et sur tous les Indiens, en général, les ordonnances qui avaient été faites contre les blasphémateurs ; d'abolir ce qu'il y avait dans leurs fêtes et dans leurs réjouissan ces, de contraire aux bonnes mœurs et à la religion ; de bâtir des hôpitaux pour eux ; de les engager par douceur à payer les dîmes, de mettre en œuvre tous les moyens possibles, pour que les deux nations se réunissent par des alliances réciproques ». Mais l'inconvénient le plus réel de ce beau plan, dit un historien, et le seul capable de le faire échouer, et qui le fit échouer c'est que les Castillans n'y trouvaient pas leur compte, puisqu'il faisait tomber les *repartimientos* sur lesquels était fondée toute l'espérance qu'ils avaient conçue de s'enrichir. Il y avait bien peu de personnes qui ne fussent pas intéressées au maintien des abus qui avaient prévalu contre la cause de l'affranchissement et du bien-être des Indiens. En Espagne, le roi et quelques âmes généreuses, en Haïti, quelques prêtres, courageux et persévérants, étaient les seuls soutiens de cette cause perdue. Aussi la condition des Indiens continuait-elle d'être intolérable et l'autorité métropolitaine venait d'éprouver une fois de plus qu'il n'était pas facile d'y porter le moindre adoucissement. C'était peut-être parce que l'on était convaincu qu'il n'était pas possible d'attaquer, en fa-- les abus (tant ils étaient déjà enracinés) qu'on favoris au moins les mesures qui pouvaient conduire fort in

rectement à une amélioration, et qui étaient plus conciliables avec les intérêts coloniaux. Ainsi le roi avait autorisé par de nouveaux édits l'importation d'esclaves africains, dans la colonie espagnole d'Haïti, pourvu qu'ils fussent chrétiens, mais non juifs, ni maures. Un Africain faisait le travail de quatre Indiens, et les colons y trouvaient leur profit ; mais en attendant, ceux qui avaient provoqué la mesure avaient en vue le soulagement des Indiens. D'un autre côté, la rareté des femmes européennes était cause que beaucoup d'Espagnols s'étaient *établis* avec des Indiennes. Quelques-uns d'entre eux étaient mariés en Espagne, et y avaient laissé leurs épouses. Une disposition du gouverneur vint mettre ordre à ces unions illicites, en obligeant ceux qui étaient mariés à faire venir leurs femmes d'Europe, ou à quitter la colonie, et ceux qui ne l'étaient point, à épouser leurs maîtresses. Ce que presque tous ces derniers firent sans aucune difficulté. Si ces liaisons, en se généralisant davantage, s'étaient formées à l'origine du contact des deux races, elles en auraient pu alors amener la fusion ; mais, en ce moment où la population indienne était si diminuée, elles n'avaient qu'une minime conséquence, celle de préserver des rigueurs de l'esclavage un certain nombre de femmes indigènes. C'est peu de chose, mais cela compte assurément dans une société d'où toute humanité était bannie.

Les choses en étaient arrivées au point où il ne dépendait plus d'un gouverneur d'en changer le cours, le voulût-il ? Aussi le roi, qui désirait sincèrement que les dernières volontés de la reine en faveur des Indiens ssent exécutées, ne s'en prenait-il pas à Ovando de ıfraction de ses ordres à cet égard. Et s'il songeait

à son rappel, ce n'était pour aucun motif de désobéissance à son autorité, mais bien parce qu'il l'avait promis, comme on l'a vu, à Isabelle mourante, et qu'il tenait à effectuer cette promesse sacrée. Mais, révoquer Ovando, juste au moment où son administration était le plus florissante, quand tous les intérêts satisfaits étaient coalisés en sa faveur, serait un acte peu sage, impolitique, et même téméraire. Du moins, ainsi le jugeait-on. Ferdinand ne fit qu'en parler, s'en référant au temps et à l'occasion pour le reste. Cette hésitation du roi, et surtout les encouragements de ses administrés, des colons bien entendu, fortifièrent le zèle du gouverneur. Il profita de la pacification de l'île pour imprimer une nouvelle impulsion à la prospérité de la colonie. Sa popularité s'en accrut encore.

Santo-Domingo était la métropole des Indes occidentales. Cette ville pouvait déjà rivaliser avec les plus belles villes d'Espagne, et les surpassait toutes en richesse et en magnificence. Dans toute l'étendue de la colonie castillane, la police était vigilante et bien faite, et la justice s'y administrait avec régularité. « Il se faisoit en ce temps là, dans l'Ile, dit Charlevoix, quatre fontes d'or par année, deux dans la ville de Buenaventura, pour les vieilles et les nouvelles mines de St- Christophe, et deux à la Conception qu'on appeloit, communément, la ville de la Véga, pour les mines Cibao et les autres; chaque fonte fournissoit dans la première de ces deux villes 110 ou 128 mille marcs. Celles de la Conception de la Véga donnoient ordinairement 125 ou 130 et quelquefois 140, de sorte que l'or qui se tiroit tous les ans de toute l'île se mont[ait à] 460,000 marcs. Aussi, sur le bruit qui se répandi[t]

Espagne qu'on faisoit en très peu de temps et sans rien risquer des fortunes considérables dans cette colonie, pour un peu qu'on fût des amis du gouverneur général, il ne se trouva plus bientôt assez de navires pour y porter tous ceux qui s'empressoient pour y aller partager tant de trésors.

Il y avait comme un engouement d'être propriétaire à Hispaniola. Des grands, sans sortir d'Espagne, voulurent y avoir des *commanderies* et des départements d'Indiens (repartimientos), et se firent adjuger d'immenses lots de terre et d'esclaves. De fréquents arrivages de nombreux galions, chargés de métaux précieux et de denrées allumaient la convoitise générale. Des aventuriers surtout émigraient en foule vers ces régions nouvelles. A la faveur de ces recrues de population, l'exploitation des mines, autant que des autres ressources de la colonie, prit de l'extension. Des coupes de bois de construction et de teinture s'y établissaient; le sel se recueillait en masse dans de vastes salines naturelles; des moulins et des sucreries s'élevaient déjà, entourés de champs de cannes (on en comptait quarante dans l'île, à cette époque) et la mélasse et le sucre prenaient rang dans les produits les plus estimés du sol.

Les soixante mille survivants des aborigènes d'Haïti, fussent-ils tous valides et de robustes travailleurs, ne suffisaient pas à cette activité et à ce surcroît de production. On avait imaginé d'augmenter les bras par l'introduction d'un plus grand nombre d'Africains et de Caraïbes, prisonniers de guerre, que l'on faisait venir des îles du voisinage. Mais il était difficile de se procurer s premiers, l'usage d'aller en traiter des cargaisons r les côtes d'Afrique, pour les colonies, ne s'étant pas

encore établi. Les envois de caraïbes étaient limités, malgré de pressantes demandes. En sorte qu'on ne parvenait pas à former le contingent d'esclaves dont on avait besoin. Pendant un moment, cette rareté de bras fut telle, qu'on recourut à un curieux et abominable stratagème pour s'assurer un renfort de population. Les colons d'Haïti affrétaient des navires en quantité pour les expédier aux îles Lucayes dont ils embauchaient les habitants. Ces expéditions sortaient du port de Santo-Domingo par flottilles, et y rapportaient effectivement des Lucayens en nombre considérable. On leur faisait accroire que leurs ancêtres et leurs parents morts habitaient tous la grande île d'Haïti, où ils étaient parfaitement heureux. Et ceux qui leur débitaient ces récits, en les brodant de cent façons engageantes, se disaient dépêchés expressément par les bienheureux auteurs de leurs jours pour les inviter à venir partager leur bonheur. Les crédules Lucayens s'embarquaient alors joyeux et empressés. Les historiens rapportent qu'il en émigra de la sorte quarante mille. Ce chiffre paraît exagéré. On n'en arracha pas moins des multitudes de ces infortunés à leur pays natal. Lorsque, arrivés dans la grande île, ils ne rencontraient point leurs ancêtres décédés, et se voyaient partagés et réduits en servitude, ils s'apercevaient trop tard qu'ils étaient trompés. Ils mouraient par milliers de la fatigue des travaux ou de chagrin. Les uns se suicidaient, d'autres s'enfuyaient dans les montagnes avec les noirs ou les Indiens d'Haïti. Beaucoup d'entre eux tentèrent de retourner dans leurs îles. Ils construisirent des radeaux à cette fin qui, à l'aide de calebasses vides dont ces grossières embarcat. étaient entourées, se soutenaient bien sur l'eau, et n:

guaient passablement. Lorsqu'on s'en aperçut, en envoya à leur poursuite. Quelques-uns furent rattrapés sur les côtes d'Haïti; d'autres, faisant résistance, et refusant de se laisser remorquer, furent coulés. Un grand nombre, sans doute, ne retrouvant pas la route de chez eux, se perdirent après avoir erré longtemps sur la mer, sans pouvoir atterrir quelque part, et furent engloutis par les flots et les vents.

Quelle que fût la débâcle des Lucayens, ils ne purent pas tous s'échapper, et il en resta un certain nombre, engagés dans les liens de la servitude. Dans les années qui suivirent, les efforts constamment faits pour recruter une population d'esclaves finirent par porter quelque fruit. Si la destruction des aborigènes d'Haïti ne se ralentissait même pas, l'importation des Africains et des Caraïbes s'était, d'un autre côté, sensiblement accrue. La traite commençait à se faire sur la côte d'Afrique. Le gouvernement métropolitain la favorisait comme un moyen de venir en aide aux Indiens d'Haïti qu'il ne pouvait parvenir à protéger directement. Tous les actes qui décrétaient leur émancipation, ou l'amélioration de leur sort, subsistaient encore, cependant, sans abrogation. Bien plus, il s'en édictait toujours, quoique inefficacement. Même alors, le roi signait de nouveaux ordres pour défendre de réduire les Indiens en esclavage, excepté les Caraïbes que l'on devait marquer à la jambe d'un fer rouge pour les distinguer des habitants d'Haïti. Cette exception contre les Caraïbes avait sa cause dans la répugnance et l'horreur qu'inspiraient leurs mœurs anthropophages.

Durant ces entrefaites, survint la mort de C. Colomb. n fils Diégo, héritier de ses droits comme vice-roi et

gouverneur du Nouveau-Monde, se présenta pour recueillir son héritage, et le réclama de la justice du roi, en s'appuyant sur les conventions expresses passées entre lui et son père. Il fit pendant deux ans des démarches inutiles auprès de Ferdinand qui paraissait se défier du fils autant que du père. Diégo s'en aperçut, et demanda un jour au roi pourquoi il ne voulait pas lui accorder comme faveur ce qui lui appartenait de droit, et pourquoi il hésitait à croire à la fidélité d'un homme qui avait été élevé dans sa maison. — Je sais que je puis me fier à vous, lui répondit le roi ; mais je ne sais si je pourrai me fier également à vos enfants et à vos héritiers. Diégo lui répliqua qu'il n'était pas juste de le punir des fautes des enfants qui ne naîtraient peut-être jamais.

Le roi ne se déterminant pas à lui restituer ses dignités et son commandement, l'héritier de l'amiral obtint de faire valoir ses titres devant le conseil des Indes. Il n'eut pas de peine à prouver leur validité, et le conseil opina en sa faveur. Mais l'affaire en resta là, et Ferdinand s'obstina dans son refus. Une circonstance inattendue vint tout arranger ; ce fut le mariage de Diégo Colomb avec dona Maria, dont le père et l'oncle étaient les cousins germains du roi. Cette alliance avec l'une des familles les plus nobles de l'Espagne écartait la cause principale de l'insuccès des réclamations du fils de Colomb, en le naturalisant Espagnol. On sait que le grand tort des Colombs, aux yeux du roi et de ses sujets, était leur origine étrangère. Enfin l'influence, auprès de Sa Majesté, des puissants alliés de Diégo acheva de vaincre un dernier scrupule, celui de dépla un gouverneur habile et populaire, et d'en imposer un

veau aux colons qui lui étaient unanimement contraires. Dans la restitution à Diégo, de ses dignités, le titre de vice-roi fut supprimé, ce qui n'empêcha pas qu'il lui fût donné par le vulgaire. Il était installé dans son gouvernement avec son épouse et une brillante suite. Dona Maria y trônait en vice-reine ; l'espèce de cour qui l'entourait le cédait à peine en étiquette et en magnificence aux cours les plus famées de l'Europe.

Le rappel d'Ovando excita le mécontentement et les regrets du parti colonial. Son successeur, dès son entrée en fonctions, fut en butte aux intrigues et aux inimitiés contre lesquelles son père avait eu tant à lutter. Il héritait de ses haines comme de ses honneurs. L'historien Herrera parle de la douceur et de l'urbanité de ses manières, de la noblesse et de l'entière franchise de son caractère. Puis il ajoute que cette absence de toute dissimulation l'exposa souvent aux pièges de ses ennemis qui tourmentèrent toute sa vie.

Le roi prit occasion d'un changement de personnel dans le gouvernement de la colonie, pour renouveler les instructions prescrites en faveur des Indiens. Le jeune amiral avait la sincère résolution de s'y conformer, et, ce qui le prouve, c'est qu'un des premiers actes de son administration fut de décréter l'abolition des repartimientos. Il souleva, aussitôt, tous les intérêts contre lui, l'universalité des colons et la plupart des personnages importants de la cour. Ceux, surtout, qui possédaient, comme on l'a vu, des terres et des esclaves, dans le Nouveau-Monde, se liguèrent pour les maintenir. Il s'arrêta devant cette opposition, et rien ne fut changé à traite des Indiens. Les religieux de l'ordre de Saint-ominique qui prêchaient, dès cette époque, dans l'île,

l'abolition de l'esclavage, étaient les seuls hommes qui encourageassent les bonnes dispositions du nouveau gouverneur. Ils s'affligèrent de le voir céder si facilement à la faction des maîtres. C'est que déjà sa cour se faisait la complice des abus ; car les plus riches colons avaient épousé les filles de famille qui composaient l'entourage de la vice-reine. Les dominicains ne s'en découragèrent point. Ils ne désespérèrent pas de convertir, à des idées qu'il avait d'abord accueillies si libéralement, le jeune et généreux gouverneur. Leur espoir se fondait apparemment sur sa grande piété, vertu dont Diégo avait hérité de son père, si du moins celui-ci ne lui avait légué son génie.

Un jour de fête solennelle, l'amiral assistait à la messe avec sa cour, ses officiers, et l'élite de la société coloniale. Le père Antoine Montésino, un dominicain ardent, qui s'était fait dans l'île une réputation d'éloquence et de sainteté, monta en chaire et déclama vivement contre la tyrannie de l'esclavage, et les excès de cruauté commis sur les Indiens. Les murmures qu'il souleva contre lui troublèrent l'office. L'assistance était scandalisée. Les officiers royaux prétendirent que le prédicateur avait manqué de respect à l'autorité présente, même au roi, et pressèrent l'amiral de réprimer cet emportement. Il s'en fallut de peu qu'on ne fît au prêtre un mauvais parti au pied de sa chaire ; mais, fort heureusement, l'avis de porter des plaintes à son supérieur prévalut. A l'issue de la messe, on se transporta auprès du supérieur. Celui-ci écouta les plaintes, et répondit, avec beaucoup de sang-froid, que, suivant lui, le père Montésino n'avait rien dit qui ne fût vrai, et qui ne être approuvé de tous ceux qui respectaient Dieu e

roi, et qu'en blâmant ce religieux d'avoir fait son devoir, il manquerait au sien. Les officiers royaux furent plus indignés encore de la réponse du supérieur, qu'ils ne l'avaient été du sermon. Ils éclatèrent en propos de colère, en menaces, et on ne peut pas dire à quelles extrémités ils se seraient portés, si le père Montésino, lui-même, n'était intervenu, et n'avait pris l'engagement de prêcher en d'autres termes, et de rétracter les paroles qui avaient pu blesser personnellement les plaignants.

A l'office suivant, grande affluence pour entendre le père Montésino, le bruit ayant couru qu'il allait se rétracter. Il monte en chaire :

« Si l'ardeur de mon zèle, dit-il, dans la cause du « monde la plus juste, m'empêcha de mesurer assez « mes expressions, je prie ceux qui s'en sont crus « blessés de me pardonner. Je sais le respect que je « dois aux dépositaires de l'autorité du prince, mais on « se trompe fort, si on prétend me faire un crime de « m'être élevé contre les DÉPARTEMENTS des Indiens. » Il dit, à ce propos, des choses encore plus fortes que la première fois, et après être entré dans un détail pathétique des cruautés commises sur les Indiens, il s'écrie : « Quel droit, des gens sortis d'Espagne, parce qu'ils y « manquaient de pain, ont-ils de s'engraisser de la « substance d'un peuple né aussi libre qu'eux? Sur « quoi se fondent-ils pour disposer de la vie de ces « malheureux, comme d'un bien qui leur est propre? « Qui a pu les autoriser à exercer sur eux un empire « tyrannique? N'est-il pas temps de mettre des bornes « à une cupidité qui enfante tant de crimes? Et veut-on « sacrifier encore quinze à vingt mille Indiens qui

« restent à peine de plus d'un million d'âmes qu'on avait « trouvé dans l'île en y abordant ? »

Le tumulte étouffa la voix de l'orateur sacré, et la foule de ceux qui étaient venus chercher une réparation se retira de l'église, la menace à la bouche. On trouva que le prêtre avait passé toute mesure. On parla de chasser tous les dominicains de l'île. Enfin, on s'arrêta au parti plus modéré de se plaindre directement, au roi, du père Montésino ; ce que l'on fit, en l'obligeant à partir pour l'Espagne, afin d'y rendre compte de sa conduite.

De graves accusations l'avaient précédé ; en sorte qu'à son arrivée, il trouva toute la cour prévenue contre lui. L'accès près du roi lui paraissait interdit, ou du moins, il y avait toute apparence qu'il serait mal accueilli et vertement réprimandé. « Mais quelque répugnance « qu'il eût à se présenter, dit Herrera, son zèle lui fit « traverser la garde du palais et le conduisit jusqu'aux « pieds du roi. Il en fut reçu avec bonté, et comme il « était fort éloquent, il n'eut pas de peine à faire com- « prendre à son souverain qu'on lui avait déguisé la « vérité. »

Son affaire fut déférée à un conseil extraordinaire devant lequel elle fut plaidée.

Il n'est pas sans intérêt de connaître ce qui fut allégué de part et d'autre, et de savoir comment a commencé ce procès de l'abolition de l'esclavage qui dure depuis cinq siècles, qu'Haïti a la gloire d'avoir tranché avec les armes, et auquel l'Angleterre a l'honneur d'avoir donné la solution pacifique, en payant, toutefois, des dommages-intérêts. Ceux qui soutenaient la cause des Indi[ens] firent valoir leur droit absolu d'être libres, et que

violation de droit était d'autant plus infâme qu'elle attentait à la liberté d'une nation dont on n'avait reçu aucun tort. Les partisans de la servitude leur opposaient que les Indiens devaient être regardés comme des enfants qui avaient, à cinquante ans, l'esprit moins avancé que les Européens ne l'ont à dix, incapables, par conséquent, de se conduire et de concevoir les vérités les plus simples ; qu'ils étaient si peu sensibles à la misère naturelle de leur condition que, malgré le soin qu'on prenait de les vêtir, ils n'étaient pas plus tôt éloignés des yeux de leurs maîtres, qu'ils déchiraient leurs habits en pièces pour courir nus dans les montagnes, où ils s'abandonnaient sans honte à toute sorte d'infamies ; que l'oisiveté paraissait leur souverain bien, et que la seule nécessité du travail pouvait les tenir dans la soumission ; enfin, ils étaient d'autant moins capables de faire un bon usage de la liberté, qu'aux défauts et à l'incapacité des enfants, ils joignaient les vices des hommes les plus corrompus.

Tels sont les arguments par lesquels les maîtres ont, depuis et toujours, prétendu justifier la possession de l'aborigène ou de l'Africain et qui, probablemeut, se produisent ou se formulent ici pour la première fois. Plus tard, ils y joindront un autre, celui du fait ayant acquis force de droit, ils invoqueront la prescription ; attendez, ce sera l'affaire du temps.

Il résulta, néanmoins, des débats, des décisions favorables aux Indiens. On régla, par provision, qu'ils seraient réputés libres, mais que les départements continueraient de subsister. Comme les bêtes de somme s'étaient extrêmement multipliées dans l'île, il fut expressément défendu de faire porter aux insulaires au-

cun fardeau et de se servir du bâton et du fouet pour les punir. Il fut ordonné aussi qu'on nommerait des visiteurs ou des intendants qui seraient comme leurs protecteurs, et sans le consentement desquels il ne serait pas permis de les mettre en prison. Enfin, on arrêta qu'outre les dimanches et les fêtes, ils auraient dans la semaine un jour de relâche, et que les femmes enceintes seraient exemptes de toute sorte de travail.

Il n'en fut rien dans l'application ; et, cependant il ne s'agissait plus que de faire grâce à vingt mille âmes, débris de débris, ce qui restait, à ce moment, des soixante mille qui, dans un court espace de temps, survivaient à un million de population !

Las Cazas, récemment ordonné prêtre à Hispaniola, était aussi en Espagne à la même époque. Depuis longtemps, il s'était fait l'avocat officieux de la cause des Indiens; parvenu au ministère sacré, il l'avait embrassée en apôtre, et s'etait donné la mission de conquérir leur liberté par la propagande religieuse. Il avait été témoin des efforts constamment infructueux de ses confrères, notamment de l'échec et des tribulations des dominicains ; rien n'avait découragé son zèle, les obstacles, au contraire, l'avaient enflammé. Il avait entrepris le voyage d'Europe pour tenter, à son tour, un succès impossible jusqu'ici, mais qu'il n'était pas sans espoir d'atteindre par la confiance qu'il avait dans sa longue expérience des affaires du Nouveau-Monde, dans son autorité en matière de conversion et de civilisation des aborigènes, et dans l'infatigable persévérance de son caractère. Au début de ses démarches, survint la mort du roi. Charles-Qu[illegible] succédait à la couronne d'Espagne. Il était en Flan[illegible] L'absence du nouveau souverain fut comme un interr[illegible]

pendant lequel le cardinal Ximenès de Cisneros fut déclaré régent du royaume. Il prit sur lui de régler les affaires des Indes avant l'arrivée du roi. Il voulut entendre Las Casas en présence d'un conseil réuni à cet effet, et qu'il présida. On y prit connaissance de tous les règlements antérieurs sur ce sujet, et on s'accorda aisément à décréter de nouvelles dispositions par lesquelles les intérêts des Espagnols et des Indiens étaient, disait-on, également ménagés. La seule difficulté fut de savoir à qui confier l'exécution de ces mesures. Les religieux de Saint-Dominique et de Saint-François avaient été en dissidence et en lutte même sur des points essentiels d'administration religieuse dans la colonie, et cette dissidence était précisément survenue à cause des Indiens. On recourut aux hiéronymites dont l'ordre n'avait pris encore aucune part dans les affaires des Indes. On fit choix de trois ecclésiastiques d'entre eux qui, en l'absence de l'amiral, auraient le gouvernement de la colonie. Las Casas leur fut adjoint avec le titre de PROTECTEUR DES INDIENS. Cette forme nouvelle et insolite d'administration, ce gouvernement de prêtres, que le cardinal Ximenès imposait à la colonie, excita des clameurs en Espagne même. Elle fut l'objet de tant et de si vives critiques, que le cardinal se décida à la modifier par l'adjonction d'un administrateur séculier.

L'arrivée des commissaires hiéronymites dans la colonie y causa le plus grand scandale. Les préventions les plus hostiles les avaient précédés. On avait annoncé qu'ils y venaient pour tout bouleverser, et les discours qu'ils ''nrent aux Indiens, dans une réunion des principaux 'entre eux qu'ils provoquèrent quelques jours après ur débarquement, ne furent pas de nature à rassurer

les colons espagnols : « Le conseil des rois catholiques, « leur disaient-ils, vous regardant comme un peuple « libre, sujet de leur couronne et chrétien, nous a en« voyés ici pour entendre vos griefs. Ne craignez point « de déclarer les torts qu'on vous a faits, afin qu'on y « remédie, et qu'on en punisse les auteurs. Nous souhai« tons aussi d'apprendre de vous-mêmes ce qu'on peut « faire pour votre soulagement; car persuadez-vous bien « que Sa Majesté a à cœur vos intérêts, autant que vous« mêmes, et n'épargnera rien pour vous en donner des « preuves. »

Bientôt leurs instructions furent publiques, et n'excitèrent que plus de défiance contre eux. Les Indiens eux-mêmes, auxquels on parlait de délivrance et qui auraient eu sujet de se réjouir, restèrent froids et indifférents au milieu de cette agitation des intérêts irrités. Ils avaient été si souvent déçus dans leurs plus légitimes espérances, qu'ils ne croyaient plus à aucune promesse. Le premier article de ces instructions prescrivait l'abolition des *repartimientos* de tous les ministres et seigneurs de la cour qui en avaient obtenu du feu roi. Par le second, il était enjoint aux commissaires d'assembler les Espagnols pour leur déclarer qu'ils étaient envoyés pour examiner leur conduite, dont on avait fait de grandes plaintes, et remédier aux abus. Les commissaires devaient, en outre, faire visiter par les religieux les habitations de l'île, pour s'assurer de quelle manière on avait traité, jusqu'alors, les Indiens; voir s'il était à propos de réunir les naturels du pays, et d'en former des bourgades de trois cents Indiens qui auraient une église, un hôpit[al] un CACIQUE; prendre soin que les habitants des bo[ur]gades éloignées des mines s'appliquassent aux trava[ux]

de la terre, soit pour en tirer des vivres, soit pour cultiver le coton, le gingembre, la casse, l'indigo, les cannes à sucre et d'autres plantes qui faisaient déjà le fond d'un très grand commerce; régler le lot des caciques, commandant des bourgades, de manière qu'ils eussent quatre fois plus de terrain que les autres, et que chacun de leurs sujets fût tenu de leur donner tous les ans quinze journées de son travail; nommer des visiteurs royaux, dont chacun aurait inspection sur un certain nombre de bourgades; établir qu'on n'entreprendrait rien de considérable dans une bourgade sans le consentement du missionnaire, du cacique et du visiteur; déclarer que ce visiteur serait toujours un Castillan nommé par le roi, et que son principal soin serait d'empêcher qu'on fît aucun tort aux Indiens de son district; avertir les caciques qu'avec l'agrément du visiteur et du missionnaire, ils pourraient condamner au fouet, mais que, pour les crimes qui mériteraient d'autres peines, la connaissance en serait réservée aux tribunaux établis par le roi; empêcher que les Indiens n'eussent aucune sorte d'armes; ne pas souffrir qu'ils fussent nus; ne leur pas permettre d'avoir plus d'une femme, ni de changer celle qu'ils auraient une fois prise; décerner la peine du fouet contre les adultères.

A ces instructions générales étaient joints des règlements particuliers, concernant les travaux des mines, par lesquels on fixait l'heure et les conditions du labeur, l'âge, le nombre des travailleurs, et le profit leur revenant. Les indigènes d'Haïti n'étaient plus considérés comme esclaves, et ne devaient être employés à cette exploitation, aussi bien qu'aux autres travaux, que comme des hommes libres. Les cannibales étaient excep-

tés de cet affranchissement, et devaient continuer à être soumis au même régime antérieurement établi du travail forcé.

Les commissaires n'avaient encore pris aucune de ces mesures; mais leur allocution aux Indiens, à leur arrivée, et les pouvoirs dont on les savait investis, jetèrent l'alarme parmi les colons.

S'apercevant combien on était en garde contre eux de tous côtés, ils n'osèrent rien entreprendre, et restèrent, pendant quelque temps, dans une sorte d'inaction et d'expectative. Enfin, après beaucoup d'hésitations, ils hasardèrent une mesure qui était une modification timide et peureuse de la clause principale de leurs instructions. Ils abolirent les départements des absents, en sorte que les maîtres qui résidaient en Espagne, et ceux qui ne s'étaient éloignés d'Haïti que momentanément, se voyaient enlever leurs esclaves. Tout le monde se récria, néanmoins, parce que cet affranchissement partiel pouvait bien être le commencement d'une libération générale qu'on appréhendait, d'autant plus qu'elle était formellement prescrite. Ces clameurs intimidèrent les hiéronymites. Ils n'allèrent pas plus loin dans les réformes qui étaient tout l'objet de leur mission. Ils n'osèrent rien braver, et parurent se résigner à l'impuissance à laquelle les condamnait leur condescendance pour de vils intérêts en alarme.

Ils se bornaient, en prêtres plutôt qu'en administrateurs, à assister les esclaves souffrants, en leur portant, à l'occasion, des secours de charité et des paroles de consolation; et en s'interposant quelquefois entre eux et leurs maîtres, pour tâcher d'adoucir la rigueur de sort. Qu'on ne perde pas de vue qu'il s'agissait à p

de vingt mille esclaves, aborigènes d'Haïti, disséminés au milieu de la population servile, en plus grande partie déjà composée d'Africains !

Mais Las Casas ne tint pas ses confrères quittes de leur faiblesse. Il les harcelait, les mettait en demeure d'agir. Il avait, lui, l'intrépidité de son apostolat, et avait pris fort à cœur son titre et sa qualité de protecteur des Indiens. Il se brouilla bientôt irréconciliablement avec eux. Tous les personnages importants de la colonie se soulevèrent contre lui. On se ligua pour l'obliger à repartir pour l'Espagne. Le père Manzanedo, l'un des trois commissaires, s'y rendit aussi, pour répondre aux accusations du protecteur des Indiens ; car celui-ci se promettait bien de ne pas épargner ses confrères dans les débats qu'il allait provoquer au pied du trône même.

En arrivant en Espagne, il trouva le cardinal régent très malade. Celui-ci mourut, sans qu'il réussît à le voir. Il ne se proposait pas seulement d'obtenir gain de cause contre ses adversaires pour des dissentiments personnels, à l'occasion, il est vrai, de l'émancipation et de la conversion des Indiens, mais il aspirait surtout à faire adopter, à cet égard, des plans et de grands projets que lui avait suggérés son zèle désintéressé et son ardent dévouement pour le salut des opprimés. Il ne se fiait plus au conseil des Indes, et le récusa même. En attendant qu'il se présentât devant le roi, il préparait des amis à sa cause. Il parvint à gagner la sympathie et l'adhésion des seigneurs flamands, qui formaient alors l'entourage de Charles-Quint.

Le roi, informé de toutes les disputes que Las Casas utenait auprès des uns et des autres, à l'occasion des aires des Indes, et ayant surtout appris la vive dis-

cussion qui s'était élevée chez l'évêque de Badajoz, entre le protecteur des Indiens, l'évêque du Darien, arrivé récemment du Nouveau-Monde, et l'amiral don Diégo, voulut être juge de ces débats, et s'occuper enfin de ces importantes questions, en s'y mêlant en personne, ou, du moins, en permettant qu'elles fussent traitées en sa présence. Il accorda une audience spéciale aux champions des opinions opposées dans la cause.

Le roi voulut que l'amiral don Diégo fût présent à cette audience, où se trouvèrent tous les autres personnages qui y avaient été convoqués.

L'évêque du Darien, par l'ordre de Sa Majesté parla le premier. Il fit connaître la situation et l'état moral des Indiens, sur lesquels on était très mal informé en Espagne. L'évêque accusa les deux gouverneurs du Darien d'avoir causé un mal infini dans cette partie du Nouveau-Monde; mais il dit que les Indiens étaient *esclaves par nature*, et très avares de leurs trésors, dont il était fort difficile de s'emparer. La parole fut ensuite accordée à Barthelemy Las Casas qui s'exprima en ces termes :

« Très haut et très puissant roi et seigneur, je suis « un des premiers qui ont abordé sur les terres du « Nouveau-Monde, et il y a bien des années que j'y « suis employé : j'ai été témoin de tout ce qui s'y est « passé, et c'est ce que j'ai vu qui m'a fait prendre la « résolution de revenir en Espagne, non que je sois « meilleur chrétien qu'un autre, mais parce que les « maux des Indiens ont excité ma compassion natu- « relle. Ce fut pour en informer le roi catholique que « quittai ces royaumes. Son Altesse, que je fus trou « à Plasencia, m'écouta avec bonté, et m'ordo

« d'aller l'attendre à Séville, où elle devait porter « remède à un si grand mal. Ce prince mourut au « milieu de son voyage, en sorte que ma requête et sa « résolution furent inutiles. Après sa mort, je m'adressai « aux gouverneurs du royaume, le cardinal d'Espagne, « François Ximénès, et le cardinal de Tortose, qui « prirent d'excellentes mesures; et depuis que Votre « Majesté est arrivée, c'est à elle que j'ai adressé des « mémoires, dont l'effet eût été infaillible sans la mort « de son grand chancelier.

« Je poursuis, de nouveau, ma première entreprise; « mais il existe des ministres de l'ennemi de toute vertu « et de tout bien, qui meurent d'envie que j'échoue « dans mon projet. Il importe d'autant plus à Votre « Majesté de m'entendre, et de commander que les au- « teurs du mal soient confondus, qu'indépendamment « de ce qui peut intéresser sa conscience je puis « assurer qu'aucun des États qui lui sont soumis, ni « même la totalité de ses royaumes, ne peut être com- « parée à la moindre partie des biens de ce Nouveau- « Monde. En informant de ceci Votre Majesté, je suis « assuré de lui rendre plus service qu'aucun sujet ait « jamais pu faire à son roi; et, cependant, je n'ai en « vue ni les grâces ni les récompenses de Votre Majesté, « parce que je n'agis point pour son service, sauf « l'obéissance et le dévouement que je lui dois comme « son humble sujet, mais parce que je suis convaincu que « je dois à Dieu ce grand sacrifice; car ce maître sou- « verain est si jaloux de son honneur et des hommages « exclusifs de toutes ses créatures, que je ne puis faire un pas dans cette entreprise que pour lui seul, et que c'est uniquement pour sa gloire que j'ai pris

« l'engagement de travailler sans relâche à procurer à
« Votre Majesté les biens et les avantages les plus esti-
« mables ; et, afin de confirmer ce qu'elle a bien voulu
« me permettre de lui apprendre, je dis et je déclare
« de nouveau que je renonce d'avance à toute grâce et
« à toute faveur temporelle ; et s'il m'arrive jamais de
« réclamer directement ou par des voies détournées la
« moindre récompense, je consens qu'on m'accuse de
« mensonge et de félonie à l'égard de mon roi.

« Au reste, très puissant prince, les hommes qui
« peuplent ce Nouveau-Moude, si riche en tout, sont
« très capables d'embrasser la foi chrétienne, et sus-
« ceptibles, si on leur donne des leçons de morale
« et de doctrine, de s'attacher à la vertu, et de vivre
« chrétiennement : la nature les a faits libres, et ils
« conservent leur liberté avec des rois et des seigneurs
« naturels qui gouvernent leurs cités. Quant à l'opinion
« du révérend évêque qui les croit *esclaves par nature*,
« je pense qu'il fait allusion à ce que le Philosophe dit
« au commencement de sa *Politique*; mais entre ce
« qu'il faut entendre par là et ce que le prélat veut
« dire, la différence est aussi grande qu'entre le ciel et la
« terre.

« D'ailleurs, en supposant même que le révérend
« évêque eût raison, il ne faut pas oublier que le philo-
« sophe était païen, et qu'il brûle aujourd'hui dans les
« enfers ; ce qui prouve qu'il ne faut user de sa doc-
« trine, qu'autant qu'elle est d'accord avec notre sainte
« foi et avec les usages de la religion chrétienne.

« Notre religion est une, et peut convenir à toutes
« les nations du monde ; elle les reçoit toutes dans s
« sein, et n'enlève à aucune sa liberté ni ses maîtr.

« elle est surtout bien éloignée de vouloir qu'on rende « les peuples esclaves, sous prétexte qu'ils sont nés « pour cela, comme le prétend le seigneur évêque. Que « Votre Majesté daigne donc, au commencement de « son règne, témoigner hautement son mépris pour « cette mauvaise doctrine, et désavouer ses consé- « quences. »

Quand Las Casas eut fini de parler, un religieux franciscain, récemment venu d'Haïti, appuya avec véhémence l'opinion et le dire du protecteur des Indiens. L'amiral Diégo fut, à son tour, invité à exposer tout ce qu'il savait de la situation des Indes. Il confirma avec l'autorité de son expérience tout ce qui avait été avancé sur la malheureuse condition des Indiens et la mauvaise administration de la colonie, dont il ajouta que la perte était infaillible, si on ne venait promptement à son secours.

L'évêque du Darien ayant demandé une seconde fois la permission de porter la parole, le grand chancelier consulta le roi, et répondit à l'évêque que, s'il avait quelque autre chose à dire, il pourrait en présenter un mémoire qui serait examiné. Le roi se leva alors, et sortit du conseil.

Les partisans de la servitude des Indiens n'eurent pas le dessus dans ces débats ; mais ils étaient confiants que le train des choses dans les colonies n'en serait pas changé, et que tous les beaux plans de réforme qu'on avait exposés au pied du trône n'auraient pas plus de succès désormais qu'auparavant. Ils furent assez indifférents aux décisions qui émanèrent, à cette occasion, du conseil du roi.

Les Hiéronymites furent rappelés, et l'amiral réintégré

dans son gouvernement des Indes. Les propositions de Las Casas furent admises. Il avait exposé tout un projet de colonisation des Indiens, fondé sur leur liberté et sur leur conversion religieuse.

Le roi, qui prenait un intérêt sérieux aux affaires du Nouveau-Monde, donna des ordres, et fit préparer des instructions détaillées pour l'exécution de ce projet. Il consistait à coloniser une étendue de pays où les Espagnols n'avaient pas séjourné, et n'avaient pas encore porté le ravage de leurs armes et de leur cupidité. On choisit le pays de Cumana sur la Terre-Ferme. Cinquante laboureurs libres devaient entreprendre, sous la direction de Las Casas, les premiers travaux agricoles ou de mines. Les prêtres qui l'accompagnaient, et qui étaient attachés à sa mission, devaient se croiser de rouge sur la poitrine et aux bras. Leurs vêtements étaient d'étoffe blanche, afin qu'ils parussent des hommes tout nouveaux aux Indiens sous ce costume qu'ils n'avaient encore jamais vu.

Il était devenu si difficile de tenter quoi que ce soit en faveur des aborigènes d'Haïti, dont la race était déjà presque éteinte dans la servitude, qu'on songeait à diriger ses efforts ailleurs, où les peuples du Nouveau-Monde avaient à peine ou pas encore subi le contact des conquérants. On se promettait bien qu'en prouvant que des sauvages, pris au hasard dans leurs forêts, pouvaient se changer en fervents chrétiens et se civiliser, la cause des aborigènes d'Haïti serait gagnée. Mais, d'ici là, qu'adviendrait-il? Et dans le fait, avant que leur cause fût gagnée, si elle le fut jamais, ils avaient tous péri jusqu'au dernier.

CHAPITRE XIII

(1516-1520)

Guerre d'affranchissement des derniers Indiens. — Cacique Henri. — Son origine, ses mœurs, son caractère. Élevé par les dominicains. Il est fait esclave. Son premier maître, père d'un nommé Valençuela. — Celui-ci devient son maître, en héritant de son père. Sa haine et sa persécution contre Henri. — Henri s'y dérobe par la fuite. Il se réfugie dans les montagnes de Baoruco. — Valençuela l'y poursuit. — Rencontre où Valençuela est blessé, et n'est sauvé que par la générosité de son esclave. — Le parti de Henri grossit dans la retraite, et devient bientôt une petite tribu qui dispute son indépendance. — Il la discipline et l'exerce aux combats. — Révolte des Africains sur l'habitation de Don Diego, à l'imitation des Indiens. — Ils sont défaits sur les bords du Nisao. — La milice envoyée contre Henri est défaite en bataille rangée, — Générosité du chef indien. — Trait de clémence. — Il prend ouvertement le titre de cacique de l'île. — Mission du Père Rémy dans le Baoruco. — Réception affectueuse que lui fait le cacique Henri. — Insuccès de cette mission. — Seconde mission du Père Rémy, infructueuse comme la première.

Pendant qu'en Europe, la philanthropie s'épuisait en vains efforts pour arracher les derniers vestiges des aborigènes d'Haïti au plus dur esclavage, et que l'avidité coloniale refusait obstinément de lâcher sa proie, et de laisser rançonner ses victimes, ces victimes, ces serfs eux-mêmes reprenaient en main la cause de leur émanpation. Ils recommençaient la lutte interrompue à la iute de Cotubanama. Ils n'étaient plus qu'une poignée;

ils étaient à bout de souffrances et de désespoir. Leur destruction était inévitable. Ils le savaient bien ; mais ils se dévouaient à une fin glorieuse. Que les derniers aborigènes périssent au moins libres, et que, par un effort suprême, par une résolution héroïque, ils vengent, en tombant ou avant de disparaître, tout le sang versé de leur race, ceux de leurs frères, surtout, qui furent asservis et égorgés sans résistance et sans combat. Que le sol reste aux conquérants impitoyables ; mais que pas un seul de ses légitimes possesseurs n'y soit enchaîné, et n'y vive dans la dégradation et le déshonneur ! Tel est le serment qu'ils semblaient avoir fait. Ils ne se parjurèrent point. Ils se jetèrent dans leurs montagnes, ces remparts naturels de la liberté et de l'indépendance ; ils y soutinrent, pendant quatorze années, le choc des maîtres et des conquérants, y devinrent formidables, mirent la colonie à deux doigts de sa perte, et obtinrent enfin une paix honorable qu'ils stipulèrent sous les conditions d'une entière liberté pour les derniers rejetons de leur race.

Le récit de cette lutte finale achève l'histoire des caciques et des aborigènes d'Haïti. Henri, le dernier de ces caciques, était un sauvage converti, et portait un nom chrétien. Il l'était réellement devenu comme la plupart de ses compagnons d'armes. Il fut le plus grand homme de sa race. On aime à penser qu'il eût été digne de commander à un grand peuple, et d'être, par exemple, le souverain des indigènes haïtiens, lorsqu'ils se comptaient par centaines de mille, et qu'ils formaient une nation ; mais, cependant, Dieu sait s'il eût été plus illustre sous les auspices d'une autre fortune, et s'il été plus glorieux pour lui d'être autre chose que le

magnanime d'une petite tribu de braves, se délivrant de la servitude, et contraignant leurs maîtres à les laisser finir, paisiblement, dans la liberté et l'honneur, le reste des jours comptés à leur race?

Lorsque la reine Isabelle s'occupait des moyens de convertir les Indiens au christianisme, elle avait surtout prescrit que les fils et les descendants des caciques fussent placés dans les couvents, pour y être instruits dans les lettres, et élevés dans les lumières et la pratique de la loi. Le jeune Henri descendant d'un cacique du Baoruco qui avait péri dans le massacre du Xaragua, sauvé lui-même miraculeusement de ce désastre, fut recueilli dans le couvent des dominicains à Santo-Domingo. Il y fut baptisé, et y apprit bien tout ce qu'on lui enseignait. Il y étudia le latin, et s'y distingua surtout par sa ferveur de dévotion.

Une pareille éducation le préparait au commandement suprême d'un peuple, le rendait apte à réformer ses mœurs et sa civilisation; elle ne le façonnait pas, assurément, pour l'esclavage. Cependant, dans un moment de disette d'esclaves, et dans la manie et le désordre d'asservir, on alla jusque dans les couvents arracher de jeunes Indiens qui, comme Henri, avaient été, jusque-là, dérobés au joug des maîtres. Henri fut compris dans un lot d'esclaves donné à un colon qui, peu après, mourut en laissant tous ses biens à un fils du nom de Valençuela. Henri avait réussi à se faire chérir de son premier maître, en sorte que, dans les premiers moments de son esclavage, il ne sentit pas toute l'horreur du changement de sa condition. Mais n fut bien différemment avec son nouveau maître. ›i-ci le prit en haine, et le traita plus durement

qu'aucun de ses autres esclaves. Les travaux les plus rudes et les plus avilissants étaient son lot. Il n'y avait pas d'humiliations dont on ne l'abreuvât, pas de mauvais traitements qu'on ne lui infligeât. Valençuela, pour combler la mesure de ses vexations, tenta ouvertement d'outrager sa femme, une belle, jeune et douce Indienne. Alors, Henri, poussé à bout, entreprit des démarches qui aggravèrent sa position. Il porta plainte contre son maître au lieutenant du roi, à Saint-Jean. Cet officier l'écouta à peine, et ne lui fit aucune réponse; il s'inquiéta fort peu d'intervenir entre un maître et son esclave. Henri s'adressa, alors, à l'audience royale qui se borna à le recommander par une lettre au lieutenant du roi. Ce magistrat le reçut cette seconde fois avec brutalité, et de manière à faire comprendre au plaignant qu'il était inutile de recourir à lui. L'effet de semblables démarches fut d'aigrir davantage Valençuela contre son esclave. Celui-ci n'en fut que plus persécuté ; à tel point qu'il résolut de s'enfuir. Il n'y avait plus, pour lui, que ce parti à prendre, pour ne pas périr dans les corvées ou sous la verge. Il entraîna dans sa fuite plusieurs esclaves indiens de son maître ; d'autres se joignirent à lui sur sa route. Ils avaient tous eu soin de se pourvoir d'armes et de munitions qu'ils avaient dérobées. Ils se jetèrent dans les âpres montagnes du Boaruco. Henri avait une parfaite connaissance de ces localités. On le sait déjà, c'est là qu'il avait vu le jour et qu'il avait passé les premières années de sa jeunesse. Ses ancêtres y avaient vécu et régné. Il reprenait en quelque sorte possession de ses domaines. Il s'était hâté de traverser la plaine et d'atteindre ces montag. Lorsqu'il se sentit en sûreté derrière les prem

rochers qui pouvaient lui servir de remparts contre ses ennemis, il s'arrêta pour recenser sa petite troupe et l'organiser. Organiser ! tel fut son premier soin, son premier acte : bon augure dans l'homme qui aspire à commander, ou dans le chef qui débute. Cette qualité essentielle marqua toute sa carrière, et lui valut sans doute tous ses succès. Il forma de suite de cette poignée de conjurés le noyau d'une troupe régulière, et commença à l'exercer à la manœuvre et au maniement des armes, comme il avait vu les Espagnols faire sous ses yeux. Mais avant tout, il leur fit jurer de ne plus jamais servir les Espagnols, de mourir plutôt jusqu'au dernier que de se laisser réasservir. Et ils ajoutèrent tous à ce serment, qu'ils ne prêtaient pas en vain, le vœu, si le Dieu des chrétiens, qui était devenu le leur, secondait leur résolution, de briser les chaînes de leurs frères.

Pendant ces entrefaites, Valençuela, qui s'était bientôt aperçu de l'évasion de Henri, requit de suite quelques hommes armés ; et, les ayant renforcés d'un certain nombre de ses esclaves indiens et africains, il se mit lui-même à la poursuite des fugitifs. Lorsqu'il les atteignit, ils étaient encore dans l'endroit de leur première halte, où ils venaient de former leurs rangs, et de proférer leur serment de liberté ou de mort.

Aussitôt qu'Henri aperçut son maître conduisant ses gens contre sa troupe armée en bon ordre et en mesure de le repousser il lui adressa la parole d'assez loin, lui disant qu'il l'engageait à ne pas l'attaquer et à reprendre le chemin de chez lui : qu'il était bien décidé à ne pas se laisser prendre dans ses montagnes, et que d'ailleurs quoi qu'il arrivât, ils avaient tous juré de ne plus servir les Espagnols. Valençuela s'irrita de cette

apostrophe qui lui parut impertinente et ordonna à ses gens de se saisir d'Henri. Ces imprudents, ne sachant pas encore à quels ennemis ils avaient affaire, s'avancèrent sans hésitation pour exécuter les ordres de Valençuela. Henri, alors, se jeta sur les Espagnols et les tailla en pièces. Plusieurs d'entre eux furent tués, et presque tous les autres furent plus ou moins blessés. Valençuela, lui-même, avait reçu une blessure à la tête. Ils se retiraient en désordre, et les Indiens, en les poursuivant un peu, les eussent passés au fil de l'épée. Mais Henri avait réussi, non sans quelque peine, à contenir leur ardeur. Il les avait ralliés autour de lui, pour donner aux fuyards le temps de se sauver. S'adressant à son maître, il lui dit : Allez, remerciez Dieu de ce que je vous ai laissé la vie, et ne revenez plus ici.

L'émotion que cette affaire causa, à Saint-Jean, lorsque les Espagnols y rentrèrent blessés et battus, fut grande. La nouvelle s'en répandit bientôt dans les autres localités, et bien qu'on eût l'espoir de venir facilement à bout de quelques brigands errant dans es montagnes, on s'inquiéta, et partout on se tint sur le qui-vive. On pensa à expédier contre eux des troupes régulières, parce qu'on se flattait que les insurgés du Baoruco n'avaient pu avoir l'avantage que contre des esclaves mal armés et quelques militaires mal commandés. On fit marcher immédiatement à leur rencontre des forces disciplinées. Henri en était averti par ses éclaireurs. Il n'avait pas cessé d'exercer ses gens à la tactique de ses ennemis. Il avait un tel ascendant sur eux qu'en fort peu de temps, il les avait façonnés à l'ordre et à l'instruction militaire.

L'aptitude de Henri pour la guerre lui valait, au

déjà, dès un premier combat, l'expérience longtemps acquise d'un capitaine ordinaire. Il avait trois cents hommes, ainsi préparés, à opposer n'importe à quels adversaires. Il ne resta pas retranché derrière ses rochers ; il descendit au bas de la montagne, dans une petite plaine unie, et s'embusqua dans un bois, où la troupe coloniale le rencontra. Il engagea le combat, avant que l'ennemi eût le temps de reprendre haleine. La hardiesse, la vivacité et l'ordre de l'attaque étonnèrent les militaires de l'armée expéditionnaire. Ils étaient ébranlés. Ce fut un commencement de victoire. Ceux-ci firent tous les efforts possibles pour soutenir ce choc, et parvenir, au moins, à égaler les chances de la lutte ; mais la supériorité était déjà du côté des insurgés ; ils écrasèrent leurs ennemis. La déroute se mit parmi ces derniers. Ils laissèrent sur le champ de bataille des morts que Henri fit inhumer. Il ne voulut pas qu'on poursuivît les fuyards dont un grand nombre étaient blessés, autant pour qu'ils ne fussent pas massacrés, que n'avoir pas à faire de prisonniers. Une autre expédition suivit de près cette dernière. La guerre irrite et aigrit promptement les cœurs. Obligés à combattre de nouveau et de suite, les Indiens s'exaspérèrent. L'action fut sanglante cette fois, et le cacique (car Henri venait de prendre ouvertement ce titre après son éclatante victoire), le cacique eut plus de peine à contenir sa troupe. Elle fut encore victorieuse. Elle fit un grand carnage de l'ennemi durant la mêlée ; puis elle le traqua dans sa déroute ; ceux du moins que Henri n'avait pas eu le temps de rallier, et qui, plus ardents à poursuivre, s'étaient ancés sur les traces de l'ennemi en fuite. Ils avaient ssacré quelques traînards blessés ou égarés dans les

bois. Ils avaient découvert soixante et onze Espagnols qui, près d'être atteints, s'étaient réfugiés dans une caverne pour attendre la nuit, à la faveur de laquelle ils échapperaient à leur poursuite et gagneraient la plaine. Cette caverne, peu profonde, n'avait qu'une issue, l'ouverture par laquelle les fugitifs étaient entrés. Les Indiens l'avaient comblée de fascines et d'autres matières combustibles ; ils allaient y mettre le feu, et ceux qui s'y étaient retirés eussent été tous étouffés par la fumée. Henri survint. Il s'indigna ; et, s'emportant contre ses sujets, il leur reprocha leur cruauté ; et, après avoir ordonné qu'on débouchât la caverne, il fit sortir les prisonniers espagnols. Il se contenta de les désarmer, et de les dépouiller de leurs uniformes ; puis il les renvoya en liberté, sans insultes et sans vexations.

Cette modération dans la victoire et cette magnanimité dans un chef de révoltés lui faisaient personnellement honneur, et ne manquèrent pas d'inspirer le respect à ses ennemis. On avait commencé par le calomnier, en le représentant comme un personnage odieux et un capitaine de bandits ; mais bientôt sa noble conduite fit concevoir de lui une toute autre opinion, et n'influa pas peu sur la manière dont par la suite on traita avec lui. On ne cessa pas de le craindre ; il fut, au contraire, de plus en plus redouté. On le craignit et on le redouta, d'autant plus qu'il était vertueux et respectable.

Il restait campé dans ses montagnes, ne prenant que le soin de s'y fortifier. Il ne tenta jamais aucune incursion dans la plaine, ni aucune attaque contre les villes et les habitations. Deux ou trois fois, quelques-uns de ses gens, croyant se dérober à son active surveillan descendirent dans la plaine, où ils enlevèrent des b

tiaux et brûlèrent des cases et des jardins : il le sut, et, par une punition prompte et sévère, il réprima sans hésitation ce désordre.

Ses succès avaient rapidement grossi son parti. Journellement, des eslaves indiens se sauvaient et le rejoignaient. Parmi ces fugitifs, se trouvaient aussi des femmes et des enfants. Ils étaient deux ou trois mille, une véritable tribu, vivant, dans ces montagnes, du fruit de son travail, et faisant respecter son indépendance en versant un sang rare et précieux. Des cases et jardins s'élevaient partout, comme par enchantement ; et, en peu de temps, ces lieux inhabités et déserts se peuplèrent et prirent un aspect riant et animé. Les cases étaient disséminées sur un espace étendu, et bâties à de grandes distances les unes des autres. Elles étaient en assez grand nombre pour former une grande bourgade, si elles étaient réunies sur un même point. La tribu indienne du Baoruco menait une vie des plus actives ; elle travaillait aux champs, et faisait l'exercice militaire, tour à tour ; et, souvent, elle quittait la houe pour aller combattre et vaincre ; car elle était invincible dans ses montagnes. Après le combat et la victoire, elle reprenait les travaux agricoles. Elle récoltait des vivres et des denrées, pêchait le poisson dans les cours d'eau et se livrait à la chasse aux *cochons marrons* qui pullulaient dans ses forêts, et lui fournissaient une abondante venaison. Elle produisait aussi bien au delà de ses besoins. Il n'y avait plus moyen de reconnaître, dans ce reste des aborigènes d'Haïti, les descendants de cette race faible, efféminée, en proie à la mollesse de son nat, et faite, on dirait, pour vivre dans l'oisiveté ou plaisirs tranquilles. En passant par l'esclavage, un

petit nombre d'éprouvés avait survécu à la plus implacable destruction, et s'était transformé par une énergie soudaine et par les efforts faits pour ne pas succomber dans le cataclysme général. Cette énergie, qui n'était pas dans la nature ou le tempérament de l'Indien, un surcroît de malheur la lui donna. La volonté d'être libre acheva le miracle de ce changement.

Dans la colonie, on n'en était plus à la première émotion que causa la levée de boucliers de Henri; les inquiétudes et les craintes étaient devenues sérieuses. On s'alarma justement. Les progrès et les succès de l'insurrection étaient bien faits pour décourager les esprits. On avait affaire évidemment à un ennemi formidable, dont le chef n'était pas un homme ordinaire, et pouvait bien être un vengeur de sa race suscité par le ciel. L'avenir paraissait à tous plein de périls, et il n'en fallut pas davantage pour porter une profonde et subite atteinte à la prospérité de la colonie. Les cultures étaient abandonnées, et les colons émigraient de tous côtés. Ce qui favorisait cette détresse, c'était la mauvaise organisation du gouvernement colonial. L'amiral don Diégo avait été réintégré dans son commandement, et s'y était rendu; mais son autorité était purement nominale. Il faisait moins que régner, et l'audience royale gouvernait. L'audience royale était un conseil, et la chose publique, en raison de l'éloignement de l'autorité première, et de la difficulté des circonstances, demandait à être conduite par une seule tête et par une volonté ferme et unique. Elle avait beau être animée des meilleures intentions, son administration était ineffic[illegible] anarchique. Don Diégo avait pris son parti de jo[illegible] honneurs, à défaut de la réalité du pouvoir. Il [illegible]

cupait qu'à prélever sa part sur les revenus publics, et à faire prospérer ses établissements de culture, où il entretenait quantité d'esclaves indiens et africains. La traite, se faisant plus activement depuis quelque temps, avait de beaucoup accru le nombre de ces derniers. C'est sur eux principalement que s'appesantissait l'esclavage. Soit l'exemple des insurgés du Baoruco, soit qu'ils fussent poussés d'eux-mêmes à briser un joug déjà insupportable, ils se révoltèrent à leur tour. Ce premier soulèvement éclata sur la plantation même de don Diégo. Ses noirs, auxquels s'étaient joints ceux d'une plantation voisine, s'étant armés, ne se retirèrent pas pour camper sur un point quelconque. Ils tentèrent de faire quelque chose comme des vêpres africaines. Ils se jetèrent sur les maîtres, les massacrèrent, et incendièrent plusieurs habitations. Mais, ne voyant pas leur insurrection se communiquer aux autres repartimientos, et tous les noirs se lever, comme ils l'espéraient, ils gagnèrent bientôt les bois, se dirigeant vers les montagnes, pour ne pas être attaqués. Don Diégo était à Santo-Domingo. A la nouvelle de ce qui se passait sur sa propriété, il accourut à la tête de quelques hommes qu'il avait réunis et armés à la hâte. Il se mit à la poursuite de ses esclaves révoltés, et les atteignit sur les bords du Nisao, les battit, en tua plusieurs, et mit le reste en fuite. Il ne réussit pas, cependant, à les faire prisonniers et à les ramener sur sa plantation. Ils se réfugièrent dans les mornes d'Ocoa, où erraient déjà quelques noirs, les premiers qui se dérobassent par une fuite obstinée aux horreurs de l'esclavage.

danger que courait la colonie se compliqua de ce nier incident. Quoique, depuis les dernières rencon-

tres, Henri ne fit aucun mouvement hostile, on n'apprit pas moins avec alarme que son parti grossissait et s'organisait chaque jour. On avisa, dès lors, aux moyens pacifiques de ramener l'insurrection indienne qu'on craignait le plus. Parlementer avec le redoutable cacique du Baoruco, tel était l'avis commun, et la pensée de tous. Celui qui pouvait le mieux remplir cette mission délicate et périlleuse, s'empressa de s'offrir. C'était le Père Rémy, qui avait élevé et instruit Henri dans le couvent des dominicains. Henri le vénérait. Le conseil royal le munit de pleins pouvoirs. Il devait proposer au cacique de mettre bas les armes, et de quitter ses montagnes, en lui promettant, en retour, le pardon général, et l'oubli du passé pour tous les insurgés, ses sujets, et, à l'avenir, liberté entière et exemption de tout travail servile.

Le Père Rémy s'embarqua dans un petit canot avec quelques hommes, et alla descendre sur la côte vis-à-vis de la Béate, à l'endroit où les mornes du Baoruco viennent aboutir à la mer. A peine fut-il à terre, qu'une troupe d'Indiens l'environna. Il leur demanda de le mener à leur chef. Mais les Indiens lui ayant répondu qu'ils ne pouvaient pas prendre sur eux de le faire, il les pria de l'annoncer à Henri, en leur disant qu'il était persuadé qu'au nom du Père Rémy, leur cacique viendrait à lui, et le verrait avec plaisir. Les Indiens se mettaient peu en peine de ce que disait et désirait ce religieux. Ils ne le connaissaient point. L'un d'entre eux, parlant au nom des autres, l'apostropha sans ménagement. « Leur cacique, dit-il, n'avait pas besoin de sa visite. Tous les Espagnols étaient des traîtres, et il av lui-même, tout l'air d'un espion. » Et ils se mirent à

traiter comme tel. Ils le dépouillèrent de ses vêtements, et le laissèrent tout nu sur ce rivage. Ils se seraient portés à bien d'autres violences, si Henri, apprenant ce qui se passait, n'était inopinément survenu. En voyant le vieux Père Rémy, dans cet état de nudité, il lui tendit les bras, en versant des larmes. Il s'indigna au récit des mauvais traitements qu'il avait subis de la part de ses Indiens, et se promit de les en punir. « Que n'ai-je des vêtements, dit-il, pour vous couvrir ! »

Le Révérend Père profita de ce moment où il voyait le cacique dans l'attendrissement pour l'entretenir de l'objet de sa visite. Il lui dit qu'il s'était exposé, comme il le voyait, à tout, aux vexations et au danger même, pour un noble but à atteindre. Qu'il venait lui demander, au nom de Dieu, de ne pas déchirer le sein de sa patrie par ces guerres intestines; de mettre bas les armes, et de traiter de la paix avec lui; qu'il était autorisé à lui assurer, pour prix de cette paix, la liberté pleine et entière pour tous ses sujets.

Henri répondit qu'il ne faisait la guerre à personne, et qu'il se bornait à se défendre; qu'il n'attaquerait jamais, mais qu'il se défendrait toujours; que, malgré toute la vénération qu'il avait pour le Révérend missionnaire, il se défiait des offres des Espagnols; qu'ils avaient constamment trompé les Indiens, et les tromperaient encore. « D'ailleurs, ajouta-t-il, que nous offrez-vous? La liberté! Nous l'avons déjà conquise par nos armes, on ne peut pas être plus libre que nous ne le sommes dans nos montagnes, et nous voulons nous y maintenir. »

Le Père Rémy adjura de nouveau son ancien disciple d'abandonner le parti de la guerre, en lui disant tout ce

qui pouvait le toucher davantage. Mais Henri fut inébranlable, et le religieux, s'en apercevant enfin, prit congé de lui. Le cacique le conduisit jusqu'à son canot, en le comblant de marques d'attention et de déférence.

Quelque temps après, le Père Rémy revint, chargé, comme la première fois, de traiter de la paix avec Henri. Il débarqua au même endroit, accompagné d'un Indien qui devait lui servir de guide jusqu'à la demeure du cacique. Il ne réussit pas à y arriver. Il fut forcé, par une troupe d'insurgés, à se rembarquer; son guide fut pris et retenu; et, pendant que le canot du Père s'éloignait, il put voir l'Indien pendu à un arbre du rivage.

Henri n'apprit cette seconde visite du dominicain qu'après son départ. On doit croire qu'il punit les auteurs du meurtre de l'Indien, parce qu'il ne toléra jamais aucune sorte d'écart ou de désordre de la part de ses subordonnés. Sur ce point, il poussait la sévérité jusqu'au scrupule.

Henri n'ignorait pas que tous les autres caciques de l'île étaient tombés au pouvoir des Espagnols, les uns après les autres, par la surprise ou le stratagème; et son principal soin était de se mettre en garde contre les pièges d'un ennemi dont l'astuce lui était connue. Sa défiance, à cet égard, était extrême. Il s'était entouré d'une garde du corps de cinquante Indiens, choisis d'entre les siens, et sur la fidélité desquels il pouvait le plus compter. Néanmoins, sa confiance en eux n'était pas illimitée. Personne ne savait jamais, par exemple, où il se retirait pour se reposer. Il ne dormai[t] quelques heures de la nuit. Il veillait le plus so[u]...

en sorte qu'il était presque toujours sur pied nuit et jour. Ses gens eux-mêmes s'étonnaient de cette vigilance infatigable. On le voyait souvent s'agenouiller, et faire sa prière. Il avait contracté ces habitudes de piété parmi les dominicains. Il portait, en sautoir, un grand chapelet orné d'un Christ. Il était chrétien dévot. Sa conversion sincère et profonde était le fait de ce genre le plus remarquable à bien des titres. Les nouvelles croyances avaient renouvelé tout l'homme dans ce sauvage, et transformé son âme, en l'ornant de toutes les vertus qui font la magnanimité du héros chrétien. Et c'était dans ces régions éloignées de deux mille lieues du monde civilisé ; dans une société d'aventuriers et de gens tarés où le désordre et la violence dominaient ! Ce qui est étonnant et admirable, en même temps, c'est que Henri, le sauvage converti, était le seul homme, dans une telle société, à donner l'exemple des vertus humaines, de celles qui sont rares en tout temps et partout : l'honnêteté, la générosité, la clémence, l'amour de la justice et de la liberté, tout ce qui rend une âme grande, plus grande que les autres.

CHAPITRE XIV

(1516-1528)

Situation formidable de l'insurrection. — Incursions de bandes d'insurgés indépendantes de Henri. — Elles sont battues par les troupes coloniales. — Charles-Quint, empereur, envoie à Hispaniola l'évêque don Ramirez, chargé de l'administration politique et religieuse de la colonie. — Mesures qu'il prend pour remédier aux maux des Indiens. — Mission de Michel de Ledesma près du cacique Henri. — Sa rencontre avec le chef indien. — Rendez-vous convenu sur un point du littoral. Henri s'y rend. — Maladroite manœuvre de Michel de Ledesma; il ne voit pas Henri qui se retire avant son arrivée. — Envoi d'une mission partie d'Espagne, et de troupes commandées par Barrio-Nuevo. — Son arrivée à Hispaniola. — L'audience royale délibère sur le plan à suivre pour mettre fin à l'insurrection. — Barrio-Nuevo pénètre dans le Baoruco. — Obstacles qu'il surmonte. — Il atteint enfin la résidence du cacique. — Il lui remet une lettre de l'empereur, et lui expose l'objet de sa mission. — Traité de paix définitive. — Barrio-Nuevo retourne à Santo-Domingo. — Il est accompagné d'un officier du cacique. — Fête à Santo-Domingo à l'occasion du rétablissement de la paix. — Séjour de Las Casas dans le Baoruco. — Le cacique Henri descend de la montagne avec sa tribu, conformément à une des clauses principales du traité. — Le bourg Boya leur est assigné pour résidence. — Distribution de terres aux environs de ce bourg aux Indiens de Henri. — Extinction graduelle des derniers rejetons des aborigènes. — La croix de Saint-Yague, légende significative du triomphe définitif de la conquête européenne.

Tandis que l'audience royale faisait des efforts pour ramener la paix, elle semblait plus compromise jamais. L'insurrection grandissait. Le parti du cac

Henri était formidable, mais il était discipliné, et se renfermait dans la plus stricte défensive. Cependant, d'autres bandes d'insurgés s'organisaient sous la direction de chefs indiens, indépendants de Henri, et suivant des plans de campagne tout différents. Ils se ruaient sur la plaine, et la ravageaient. Les troupes coloniales les repoussaient souvent, et les refoulaient jusque dans les montagnes.

Un nouveau changement venait, en quelque sorte, de s'opérer dans le gouvernement de la colonie. Charles-Quint avait été couronné Empereur, et avait envoyé dans l'île un évêque pour occuper le siège épiscopal de Santo-Domingo, devenu l'unique par la réunion des deux anciens évêchés. Don Sébastien Ramirez était le nom de cet évêque, homme d'une grande capacité, et jouissant de la réputation d'un habile conciliateur. Il était chargé du gouvernement politique en même temps que de l'administration religieuse de la colonie. Il lui était surtout recommandé de la pacifier. Peu de jours avant son arrivée à Santo-Domingo, trois corps de troupes en étaient sortis pour une tournée, et, en poursuivant ceux des insurgés qui inquiétaient encore la plaine, elles avaient pénétré dans le Baoruco. Elles s'étaient trouvées plusieurs fois en vue de l'armée de Henri. Le cacique, évitant la rencontre, campait toujours sur des hauteurs inaccessibles. Les chefs avaient pu se parler entre eux; mais aucun coup de fusil n'avait été tiré. Henri, par cette manœuvre, semblait montrer à l'ennemi qu'il ne pouvait même pas l'atteindre, s'il le voulait. De son côté, le R. E. don Ramirez se félicita bientôt de ir ces troupes rentrer à Santo-Domingo, sans en être ıues aux mains avec le cacique du Baoruco; car,

ayant pour mission de ramener la paix, et ayant à cœur de réussir, il serait désolé qu'une lutte eût ravivé les hostilités presque assoupies. Pour ne parler que des actes de l'administration de don Ramirez, relatifs aux Indiens, il s'empressa, dès son arrivée, d'améliorer la position de ceux qui n'avaient pas pris part à l'insurrection. Il fit exécuter, à leur égard, ce qui, dans les ordonnances et dans les instructions antérieures, avait été résolu en leur faveur. Il fit ouvrir des écoles pour l'instruction des jeunes aborigènes. Il cherchait un capitaine qui fût en même temps un bon négociateur, pour l'envoyer avec des forces vers les insurgés. On lui désigna un des premiers habitants de l'île, venu fort jeune avec Christophe Colomb, un nommé Saint-Michel, gentilhomme de Ledesma, établi depuis longtemps à Bonao. Il avait fait presque toutes les guerres contre les naturels ; il avait une parfaite connaissance de leur caractère et de leurs mœurs, et il n'ignorait aucun coin de l'île. Tel fut l'homme que don Ramirez choisit, et qu'il chargea de la mission d'aller faire la paix avec Henri. Saint-Michel de Ledesma partit donc à la tête de cent cinquante hommes, et pénétra hardiment dans le Baoruco. Il poursuivit le cacique de défilé en défilé, et ne put jamais l'atteindre. Enfin, un jour, ils se rencontrèrent, sur deux sommets très rapprochés, mais séparés par un précipice infranchissable, d'où ils ne pouvaient que se parler. Saint-Michel de Ledesma, s'adressant au cacique, lui dit qu'il était temps de mettre un terme à la guerre qui divisait les Espagnols et les Indiens, que l'empereur Charles-Quint était résolu à faire tous les sacrifices ou tous les efforts pour assurer la paix, ou finir avec l'insurrection. Qu'il avait, à ce sujet, à l'

tretenir particulièrement, et à lui transmettre les paroles de leur souverain. Ils convinrent alors d'un rendez-vous au bord de la mer, en un lieu désigné. Ils ne devaient s'y rendre chacun qu'avec une escorte de huit hommes. Henri prévint l'heure ; il était sur les lieux bien avant le chef espagnol. Il avait fait dresser sous une feuillée une collation pour régaler son hôte. Saint-Michel fut exact au rendez-vous. Mais, d'abord, il vint avec une troupe nombreuse, tambour battant et enseignes déployées, et il avait fait prier, en même temps, un bâtiment espagnol, mouillé par hasard dans les environs, de s'avancer, et de s'embosser tout près d'eux. Cette fausse et maladroite manœuvre gâta tout. Le cacique Henri, s'en défiant avec raison, disparut avant que le chef espagnol le pût voir, et laissa l'ordre à une partie de ses gens de demeurer dans l'endroit, et de faire les honneurs de la réception aux Espagnols. Saint-Michel, se doutant bien de la cause de l'absence du cacique, regretta d'autant plus vivement de ne l'avoir pas trouvé, que les Indiens présents lui dirent que leur chef était venu, mais qu'une indisposition subite l'avait obligé à se retirer. Du reste, il ne pouvait s'en prendre qu'à lui de ce contretemps, et il devait s'étonner lui-même, ou se repentir d'avoir manqué de prudence dans une affaire si simple. La paix eût pu être conclue dans cette conférence, si elle avait eu lieu. Néanmoins, on ne chercha pas à la renouer; et il n'y en eut pas d'autre de longtemps. Quatre ans s'écoulèrent, sans qu'on entendît aucune nouvelle de Henri ni de ses Indiens. Les bandes ...i, de temps à autre, inquiétaient les plaines, avaient ...ssé leurs incursions, soit qu'elles en eussent été ...goûtées par les derniers échecs qu'elles avaient

essuyés, soit que le cacique du Baoruco eût réussi à les discipliner. Quant à ce qui concerne le cacique lui-même et son parti, on avait pris confiance dans sa parole, si souvent donnée, de ne jamais assumer l'initiative des hostilités, et dans la constance de sa conduite à cet égard. Et pendant ce long armistice de plusieurs années, le gouvernement colonial s'occupa, en toute sécurité, de la restauration de ses affaires intérieures.

Plusieurs historiens parlent d'une reprise d'hostilités, après ces quatre années, qui fit courir plus de dangers que jamais à la colonie, et qui détermina l'empereur à prendre des mesures pour mener vigoureusement la guerre contre les insurgés, et rétablir à tout prix la paix. Ils mentionnent tous ce fait, en ne l'appuyant d'aucun récit circonstancié de campagnes et de combats, comme pour la première période de l'insurrection. Cette reprise d'hostilités n'est pas probable, parce qu'il ne semble pas que rien ait modifié la situation des partis jusqu'au moment où ils vont de nouveau se trouver en présence. Il a bien pu y avoir quelque tentative d'incursion et de pillage, dans les plaines, commise par des hordes indépendantes de Henri ; mais il est certain que le cacique et son armée, qu'on ne peut plus qualifier de horde ou de bande, ne sortirent pas de leurs montagnes. Dans cette profonde retraite, ils n'étaient pas moins menaçants ; et on redoutait qu'ils ne recommençassent la guerre, et que, surtout, sentant leur force, et voyant la détresse de la colonie, ils ne prissent l'offensive.

L'empereur Charles-Quint était plus sollicité que jamais de venir en aide à Hispaniola. On le supp[liait] d'employer tous les moyens possibles de mettre fi[n] longue insurrection du cacique Henri, qui n'avai[t]

trop duré, et qui minait sourdement, mais profondément le pays. L'empereur qui, de son côté avait à cœur d'en finir, envoya dans l'île un officier d'un grand mérite, Barrio-Nuevo qu'il venait de nommer gouverneur de la Castille-d'Or. Il le fit accompagner de 200 hommes de troupe d'élite. Son expédition avait été bien concertée. Il fut muni de pleins pouvoirs et de bonnes instructions, par lesquelles il lui était recommandé de commencer par employer les voies de la douceur, et d'user de tous les moyens possibles de pacifier Hispaniola, avant de se rendre à son commandement de la Castille-d'Or. Il était porteur d'une lettre pour l'audience royale, d'une autre pour l'amiral don Diégo, par lesquelles l'empereur accréditait sa mission auprès de ces autorités coloniales, d'une troisième, enfin, adressée au cacique lui-même. Charles-Quint y conviait le chef indien à rentrer dans l'obéissance, en lui promettant l'oubli et le pardon du passé pour lui et pour tous les siens, en leur garantissant à jamais une entière liberté, mais il le menaçait de tout le poids de sa puissance et de la rigueur de son indignation si, ne tenant pas compte de ses libérales concessions, il persistait dans la révolte.

Un seul vaisseau de la marine espagnole était disponible en ce moment; l'empereur le mit volontiers à la disposition de Barrio-Nuevo pour le transport de ses troupes à Hispaniola. Puis avec la conviction de s'être exécuté pour les pressantes sollicitations de sa lointaine colonie, il dit à Barrio-Nuevo, en l'expédiant : « Il est « juste à présent que tous les voisins de l'île s'empressent « pour aider les efforts du gouvernement, de contribuer de leurs personnes, de leurs serviteurs et de leurs moyens, afin que cette fois les rebelles soient dis-

« sipés, que l'île en soit purgée, et que chacun puisse « être en sécurité chez soi. »

La marche suivie par Barrio-Nuevo, à son arrivée à Santo-Domingo, paraît avoir été indiquée par ses instructions. L'audience royale se réunit, et décida qu'elle ne voulait pas seule délibérer sur les moyens d'exécution de la mission du gouverneur de la Castille-d'Or. Elle convoqua et s'adjoignit tout ce qu'il y avait dans la ville et dans les environs de personnes distinguées par leur emploi, ou recommandées par leur expérience. La réunion était nombreuse. La difficulté de s'entendre et de s'arrêter à quelque chose s'accrut d'autant. Les opinions se croisaient dans cette assemblée générale : autant de têtes, autant d'avis divers. On convint, enfin, pour clore cette délibération interminable, de la confier à l'arbitrage de quatre des plus anciens colons. Il s'agissait de mesures à prendre pour faciliter l'exécution de la mission de Barrio-Nuevo, et pas moins, par conséquent, que tout un plan de campagne. Les délégués pensèrent que les hommes de troupes qui avaient accompagné Barrio-Nuevo ne convenaient pas du tout pour une guerre dans les montagnes ; qu'elle ne pouvait se faire avec quelque succès que par les milices mêmes du pays ; qu'il fallait la continuer sur l'ancien plan qui consistait à bloquer, par des postes permanents de quinze à vingt soldats, les issues des montagnes par lesquelles les Indiens descendaient dans la plaine ; mais que. cependant, il n'y avait pas d'inconvénient à ce que l'officier de l'empereur, prenant avec lui un certain nombre de miliciens et se faisant accompagner de quelques religieux, pénétrât dans le Baoruco, jusqu'à la résidence du cacique, pour lui remettre la lettre de l'empereur

Barrio-Nuevo approuva fort cet avis, et demanda qu'on mît à sa disposition les moyens d'agir immédiatement. Suivant son désir, on désigna les miliciens qui devaient l'escorter, les religieux, dont on faisait des auxiliaires de sa mission; puis on lui donna des Indiens pour guides. Tout ce personnel s'embarqua sur une caravelle qui, en longeant la côte, les déposerait à l'endroit le plus proche de l'entrée des montagnes. C'était vers Yaquimo, dans le port duquel une grande rivière se décharge. Le général espagnol la remonta assez avant dans l'intérieur, jusqu'à des habitations indiennes. La première qui s'offrit à sa vue fut une cabane entourée d'un champ cultivé : elle avait été abandonnée, portes ouvertes, par ses habitants, sans doute à son approche. Barrio défendit aux gens de sa suite d'y rien prendre, excepté des calebasses qui leur étaient utiles pour porter de l'eau. Après avoir fait quelques lieues, et s'être approché des montagnes, jugeant qu'il ne devait pas être très éloigné de la retraite de Henri, il lui écrivit par un Indien, pour lui annoncer qu'il était chargé de lui parler, et de lui remettre une lettre de la part de l'empereur. Il attendit un peu plus de vingt jours, et, ne voyant pas revenir son messager, il rentra résolument dans les défilés du Baoruco. Après trois jours d'une marche pénible, à travers des précipices et des sommets couverts de bois, et sans nulle trace de route, il rencontra des Indiens qui lui apprirent que le cacique était en ce moment dans une lagune de deux lieues de circuit, que les Espagnols connaissaient sous le nom de lagune du Commandeur. Le chemin, pour y arriver, était plus impraticable ncore que celui qu'il avait déjà fait. Mais il n'y avait

pas de difficultés que Barrio-Nuevo ne fût décidé à braver pour parvenir à ses fins. Tout ce que les Indiens lui dirent, à cet égard, ne le découragea pas; il poursuivit intrépidement sa route. Il arriva bientôt à un village assez grand, dont toutes les cabanes étaient bien bâties. Les Indiens qui l'habitaient avaient fui, sans rien emporter. Ils y avaient laissé des provisions en abondance, et tous leurs objets de commodité. Les Espagnols ne touchèrent pas à la moindre chose; et après un moment de repos dans ce village, ils se remirent en marche. Ils entrèrent, au sortir de là, dans un large chemin qui semblait avoir été fait pour eux; car le sol en paraissait nouvellement aplani, et les arbres fraîchement coupés et taillés. Au bout de ce chemin, ils rencontrèrent la lagune, et, à l'espèce de débarcadère qu'elle formait en cet endroit, un canot dans lequel étaient plusieurs Indiens. En les apercevant, le canot dérapa et s'en alla en pleine eau, se mettant ainsi à l'abri et en position de pouvoir fuir en ramant. Les Espagnols s'approchèrent, néanmoins de la rive, et, voyant qu'ils pouvaient être entendus, ils engagèrent la conversation avec les gens de l'embarcation. Barrio-Nuevo leur fit demander « s'il n'avaient pas vu un homme de leur nation qui portait une lettre à leur cacique ». Ils répondirent que non ; mais que leur chef savait qu'un officier espagnol le cherchait pour lui remettre une lettre de la part de l'empereur. Barrio leur dit qu'il était cet officier, et les pria de prendre, dans leur canot, pour la conduire au cacique, une femme indienne qui était chargée de remplir une commiss[ion] auprès de lui. Ils refusèrent d'abord; mais cédant [aux] instances de Barrio-Nuevo, ils firent avancer leur ca[not]

et y prirent l'Indienne ; puis ils disparurent. Le lendemain, le même canot et un autre revinrent ; ils ramenaient l'Indienne de la veille, un parent du cacique nommé Alfaro, puis des soldats indiens, lestes, agiles et bien armés de lances et d'épées. Cet Alfaro, envoyé par Henri, s'avança seul vers Barrio, en ordonnant à son escorte de se tenir éloignée ; il était chargé de lui porter les excuses du cacique, de ce qu'il ne pouvait venir en personne lui rendre ses devoirs. Il ajouta que puisque le chef espagnol avait tant fait que d'arriver jusqu'où ils étaient, Henri se flattait qu'il se transporterait jusqu'au lieu de sa résidence.

Barrio consentit volontiers à poursuivre une route déjà si pénible, pourvu qu'Alfaro lui servît de guide ; car il ignorait où il allait, où on le menait. Ses gens, rebutés de tous les obstacles qn'ils avaient rencontrés, furent d'avis que leur chef ne pénétrât pas plus loin, et obtînt que le cacique vînt à sa rencontre ; ils essayèrent en vain de l'arrêter. Barrio prit avec lui une quinzaine d'hommes, armés seulement de leurs épées, et s'abandonna à la conduite d'Alfaro. Celui-ci les fit passer par des chemins si rudes et si impraticables, que nos expéditionnaires étaient obligés souvent de marcher sur leurs mains. Plusieurs lieues d'un semblable trajet les avaient exténués. Les murmures recommencèrent : ils se plaignaient que c'était une insolente mystification. Mais Barrio leur ferma la bouche, en leur disant : « Je ne contrains personne à me suivre ; quiconque a peur peut s'en retourner. Pour moi, dussé-je demeurer seul, je suis résolu d'aller jusqu'au bout. En acceptant la commission dont l'empereur, mon maître, m'a honoré, j'en ai compris la difficulté, et je me suis attendu à tout.

Si j'y laisse la vie, je périrai content, puisque ce sera en faisant mon devoir. » L'épreuve continua ; car c'en était une, et Barrio, lui-même, qui parlait tout à l'heure si fermement à ses compagnons démoralisés, sentit, à son tour, tout courage l'abandonner. Il fut obligé de s'arrêter, vaincu par les fatigues. Mais il avait presque atteint le but de sa course ; le bois commençait à s'éclaircir, et il put voir, dans le lointain, l'habitation du cacique.

Il lui fallut se reposer. Pendant ce temps, Alfaro prit les devants, et alla l'annoncer. Henri s'empressa, alors, d'accourir à sa rencontre. En même temps qu'il se montrait joyeux de l'accueillir, qu'il le comblait de politesses et d'attentions, il témoignait son déplaisir de la manière dont l'envoyé de l'empereur avait été traité. Il était touché de son état, en le voyant tout couvert de boue, les mains blessées, les vêtements déchirés. Il fit de vifs reproches à Alfaro de n'avoir pas employé les Indiens qui l'accompagnaient à aplanir la route au général espagnol. Il l'aida à marcher ; car celui-ci le pouvait à peine. Devant la porte de sa demeure, où ils arrivèrent bientôt, était rangée une troupe bien équipée, armée de belles épées, de lances et de sabres. Officiers et soldats étaient coiffés de casques brillants, et se tenaient en très bon ordre. Les premiers (ils étaient cinq ou six), portaient, comme signe distinctif, de grands panaches sur leurs cimiers. C'était la garde du corps de Henri. Elle rendit les honneurs à Barrio ; puis le cacique le conduisit à une petite distance de son palais, sous un grand arbre, au pied duquel ils s'assirent sur de moelleuses couvertures de coton qu'on y avait éten[illegible] exprès.

Là, après qu'ils eurent échangé quelques complim[illegible]

de politesse, le général espagnol, s'adressant à Henri, lui dit : « L'empereur, mon très redouté seigneur et le « vôtre, le plus puissant des souverains du monde, « mais le meilleur de tous les maîtres, et qui regarde « tous ses sujets comme ses enfants, n'a pu apprendre « la triste situation où vous êtes réduit avec un grand « nombre de vos compatriotes, et l'inquiétude où vous « tenez toute cette île, sans être touché de la plus vive « compassion. Les maux que vous avez faits aux Cas- « tillans, ses premiers et ses fidèles sujets, n'ont pour- « tant pas laissé de l'irriter d'abord; mais quand il a su « que vous êtes chrétien, et les bonnes qualités dont le « ciel vous a favorisé, toute sa colère s'est calmée, et « son indignation s'est changée en un désir ardent de « vous voir prendre des sentiments plus raisonnables. « Il m'a donc envoyé pour vous exhorter à mettre bas « les armes, et vous offrir le pardon du passé, pour « vous et pour tous ceux qui vous ont suivi ; mais il y a « ajouté un ordre de vous poursuivre à toute outrance, « si vous persistez dans votre rébellion, et il m'a donné « des forces suffisantes pour cela. C'est ce que vous « verrez encore mieux exprimé dans cette lettre. Vous « n'ignorez pas combien il m'en a coûté pour vous la « rendre moi-même; je me suis exposé à tout avec « plaisir pour obéir à mon souverain, et par l'estime « que je fais de votre personne, persuadé que je ne ris- « quais rien en me livrant entre les mains d'un homme « en qui je savais qu'on avait remarqué des sentiments « dignes de sa naissance et de la religion, beaucoup de modération, et assez de discernement pour faire la distinction de ceux qui viennent comme amis, et de ceux qui cherchent à le surprendre. »

Henri écouta ce discours avec une respectueuse attention, et il pria Barrio de donner lecture, à haute voix, de la lettre de l'empereur. Elle contenait, en substance, ce que le parlementaire espagnol avait dit dans son allocution. Celui-ci lui remit, en même temps, un sauf-conduit délivré par l'audience royale et scellé du sceau de la chancellerie. Le cacique baisa la lettre de l'empereur, en la recevant des mains de Barrio, et, après avoir examiné le sauf-conduit, il dit que s'il avait rejeté jusqu'ici toutes les propositions d'accommodement, c'est qu'il n'avait aucune confiance dans la parole des Castillans de la colonie, et qu'il n'y avait aucune sûreté pour lui à traiter de la paix sans sincérité et sans la garantie d'une fidèle exécution, et il ajouta : « A présent que le très auguste empereur me donne la sienne, je ressens, comme je le dois, l'honneur que me fait Sa Majesté Impériale et j'accepte avec une très humble reconnaissance la grâce qu'Elle veut bien m'accorder. »

Tous les Indiens présents à ces négociations en plein air, suivaient et comprenaient bien ce qui se passait. La promesse faite par l'empereur lui-même, de leur assigner des terres en toute propriété et de respecter leur liberté pour toujours, dut agir sur leurs esprits, et les satisfaire; car ils donnèrent leur assentiment à la conclusion d'un traité de paix, par d'enthousiastes acclamations. Telles sont les vicissitudes de la conquête, que les maîtres légitimes du sol y reçoivent maintenant, de la main de l'étranger, l'aumône d'un asile et de la liberté !

Enfin, là même, à l'ombre du chêne ou de l'orme qui abritait cette scène de diplomatie primitive, le[illegible] articles du traité furent délibérés, écrits et signés.

Après les formules de déclaration de paix e

clauses par lesquelles l'abolition de la servitude des aborigènes d'Haïti était proclamée, et la concession leur était faite, pour résidence, du bourg Boya et des terres environnantes, venaient les stipulations qui imposaient au cacique Henri l'obligation de reconnaître et de faire reconnaître, à son exemple, l'empereur pour leur souverain seigneur par tous ceux de son parti qui étaient répandus dans les différents quartiers de l'île. Il était, en outre, tenu de maintenir dans le devoir, et d'y faire rentrer les Indiens qui s'en écarteraient par la suite. Pour lever toute ombre de défiance, il devait quitter au plus tôt ses montagnes, et descendre dans la plaine, où on lui donnerait, pour son entretien, un des troupeaux de l'empereur.

Les ratifications de ce traité devaient s'échanger à Santo-Domingo. En attendant, un grand repas, sous la feuillée, en couronna la conclusion. Dona Mancia, épouse du cacique, parut en ce moment pour diriger les préparatifs et l'installation des sièges et des couverts. En un instant, tout fut parfaitement ordonné. Le festin fut joyeux, et la reine en fit gracieusement les honneurs ; mais ni elle, ni son mari ne goûtèrent à rien sous prétexte qu'ils avaient déjà mangé. L'eau-de-vie que les Espagnols avaient apportée avec eux égaya la fin du banquet. On but à la paix. Henri répondit au toast de Barrio par des vœux pour la prospérité et la gloire du règne de Charles-Quint.

Barrio, en quittant le cacique, emporta sa promesse d'aller sous peu à Santo-Domingo. En attendant, Henri fit accompagner les Espagnols par un détachement de garde d'honneur jusqu'à l'endroit du rivage où ils vaient s'embarquer ; la caravelle y était à l'ancre tout

près de terre. L'officier qui commandait cette escorte avait, néanmoins, ordre de poursuivre seul, et de conduire le général espagnol jusqu'à Santo-Domingo.

Suivant les apparences, les choses s'étaient passées en toute sincérité. Il n'y avait eu d'arrière-pensée, ni d'une part, ni de l'autre. Cependant, le cacique n'était pas encore entièrement rassuré sur les conséquences de l'acte qu'il venait de signer. Il craignait un piège; il redoutait la perfidie des Espagnols. Il était toujours plein de défiances qu'il devait, désormais, s'efforcer de dissimuler, jusqu'au moment de les voir se justifier ou s'évanouir. Il était sur un qui-vive continuel, il observait et faisait observer les moindres démarches des étrangers, pour en pénétrer les motifs et le but. De leur côté, les Espagnols, du moins Barrio, s'étudiaient à ne donner aucun prétexte aux soupçons de cet homme ombrageux. Malgré les soins pris de part et d'autre, des circonstances fortuites et des mesures occultes décelaient ces préoccupations. C'est par la crainte du poison qu'Henri et sa femme s'étaient abstenus de toucher aux mets qu'ils avaient pourtant fait servir eux-mêmes aux Espagnols. On remarqua aussi, qu'au moment de boire aux santés, le cacique n'avait fait qu'effleurer le verre de ses lèvres. Les soldats indiens qui accompagnaient Barrio avaient bien bu, eux, et burent encore avant de se séparer de leurs hôtes. Il y avait de la même eau-de-vie à bord; ils trinquèrent coup sur coup, et, en peu d'instants, ils furent tellement ivres, qu'ils étaient étendus, comme morts, sur le pont du navire. Pas un seul ne pouvait se tenir sur ses pieds. Gonzalez, l... officier, était inquiet de leur état, et semblait soup... ner les Espagnols de les avoir empoisonnés. Ce soup...

était un sujet d'inquiétude pour Barrio qui s'en aperçut, et il était au désespoir que ce fâcheux incident parvînt au cacique et alarmât sa susceptibilité et son excessive défiance. Tout eût été compromis alors. Ces transes durèrent vingt-quatre heures au moins, après lesquelles les Indiens, ayant recouvré leurs sens, reprirent le chemin de leur village. Gonzalez s'en fût peut-être retourné avec eux, s'il n'allait pas à Santo-Domingo pour une mission essentielle. Henri l'y envoyait expressément ; il lui avait prescrit d'épier les Espagnols, de toute manière, dans leurs conversations et leurs démarches, pour s'assurer s'ils n'entretenaient aucune arrière-pensée au sujet de la paix qui venait d'être conclue, si leurs promesses étaient sincères, et s'il pouvait, par conséquent, compter sur la parole écrite de l'empereur et la fidèle exécution du traité.

Le choix de l'Indien Gonzalez, pour une semblable mission, était fait à bon escient ; car c'était une nature fine, cauteleuse et perspicace. Il s'acquitta habilement de sa mission. Il fut reçu à Santo-Domingo avec des attentions empressées et la plus grande cordialité. On y était réellement joyeux du rétablissement de la paix. On le fêta avec solennité ; autorités et public, à l'envi les uns des autres. L'allégresse fut générale. Il y eut *Te Deum*, procession et réjouissances populaires. Au gré de tout le monde, il ne manquait qu'une chose, pour qu'il n'y eût rien à regretter, c'était la présence du cacique lui-même. On combla son délégué d'honneurs ; il était véritablement le roi de la fête. Néanmoins, tout ce bruit, toute cette pompe, toutes ces caresses, dont on entourait sa personne, ne lui firent pas oublier qu'il était venu pour voir et scruter. Il épiait et observait

pendant tout ce temps, attentivement; entendant et parlant l'espagnol, il s'appliqua, surtout, à saisir l'opinion de la foule dans ses propos divers. Aux réjouissances officielles succédèrent bientôt les réceptions privées et les visites cérémonieuses; il ne se contenta pas de ces occasions de sonder le sentiment public; il s'insinua dans toutes les maisons, sur un prétexte ou sur un autre, et se mit en devoir de s'assurer, dans ses causeries familières avec les gens de tout état, s'il n'y avait plus d'inimitié contre les Indiens et leur chef, et si la joie qu'on montrait de s'être réconcilié avec eux était sincère. Il n'eut pas lieu de constater le contraire.

Gonzalez avait prolongé son séjour au delà du terme que lui avait assigné Henri. Celui-ci en fut si inquiet qu'il vint lui-même clandestinement jusqu'aux environs d'Azua, pour tâcher de savoir ce qu'était devenu son messager. Ayant passé plusieurs jours dans cet endroit au milieu des forêts, sans se laisser voir et sans pouvoir recueillir aucune information précise sur Gonzalez, il s'en retournait, quand enfin cet officier le rejoignit. Ils regagnèrent ensemble le Baoruco.

Gonzalez lui rendit un compte très satisfaisant de sa mission, et lui rapporta le traité ratifié par l'audience royale. On s'inquiétait à Santo-Domingo, autant que lui, de l'exécution des stipulations du traité qui le concernaient. Le défaut de sincérité dont il soupçonnait les Espagnols est aussi ce que ceux-ci appréhendaient de sa part.

Des deux côtés, on avait peut-être raison de s'entredéfier. Quoi qu'il en soit, le cacique Henri, une fois assuré de la fidélité des engagements pris par les E... gnols, ne pouvait pas mieux souhaiter que cette ré...

ciliation honorable. Là était son unique salut et celui de son peuple. Que gagnerait-il, autrement, à persévérer dans l'insurrection? Haïti était irrévocablement conquise, et sa faible tribu ne devait plus prétendre à la domination sur cette terre à jamais colonisée par une population étrangère cent fois plus nombreuse que sa petite poignée d'Indiens. Il pouvait, tout au plus, se maintenir indépendant dans ses montagnes. Mais combien de temps cela durerait-il? Qu'adviendrait-il après lui? Il dut sentir que sa cause n'avait plus d'avenir, que sa race allait s'éteindre, et que le parti le plus sage était qu'elle finît en repos et en honneur. Si, cédant aux conseils de l'ambition du pouvoir et d'un vain orgueil, il eût voulu, sans nécessité, lutter à outrance avec ses oppresseurs, il eût attiré des tourments et des maux inutiles sur la tête des derniers aborigènes d'Haïti. Il eût été responsable devant Dieu du sang de ces dernières victimes, autant que leurs bourreaux eux-mêmes. Mais il préféra, heureusement, à une indépendance douteuse et continuellement combattue, la liberté et la paix avec la soumission.

Mais, avant d'arriver à cette sage résolution, il voulut bien s'assurer qu'il n'était pas trompé, et qu'il ne livrait pas, imprudemment, ceux qui avaient partagé son sort aux pièges et aux embûches d'un ennemi adroit. Il prenait le temps de réfléchir sur les conséquences de sa conduite.

La mission de Gonzalez ne l'avait pas convaincu. Sur ces entrefaites, le Père Las Casas entreprit, avec la per-—ssion de son supérieur, d'aller visiter le cacique avec [uel il était lié d'une ancienne amitié. Il se faisait fort fixer ses irrésolutions, en le prêchant et en lui don-

nant tous les conseils d'un homme qui avait sur lui l'influence d'une double autorité, celle de l'expérience et de la religion. Un beau jour, Henri le vit arriver inopinément. Par extraordinaire, il n'avait pas été rencontré en route et annoncé à l'avance. C'est la première fois que le cacique du Baoruco avait été surpris par un visiteur. Las Casas n'en fut pas moins bien reçu que s'il était attendu. Bien plus, les Indiens le vénéraient; sa venue, parmi eux, répandit la joie, et elle fut fêtée. Il étaient infiniment plus joyeux encore, lorsque le bon prêtre leur apprit qu'il venait passer quelque temps avec eux. Il avait apporté des ornements d'église; il s'en servit aussitôt pour installer une petite chapelle dans l'une des cabanes que le cacique désigna à cet effet. Il y dit la messe tous les jours.

L'assistance entière se composait d'Indiens, hommes, femmes et enfants. Henri n'y manqua jamais. Las Casas acheva la conversion d'un grand nombre d'entre eux, et baptisa tous ceux qui ne l'avaient pas été. Dans ses entretiens familiers avec le cacique, il prenait le ton bienveillant d'un ami respecté, parlant, néanmoins, à un homme supérieur et à un chef. Il l'encourageait, alors, dans ses dispositions pacifiques, et se portait personnellement garant de l'exécution de tout ce qui avait été promis à lui et aux siens. Mais, en chaire, dans cette petite église de chaume, sa parole était celle du prêtre austère commandant l'obéissance des mortels à Dieu, des sujets aux rois, sacrés par Dieu : « Les rois, disait-« il, ont une épée à deux tranchants, l'un destiné à punir, « l'autre à faire miséricorde. Le roi d'Espagne avait ' « de celui-ci pour pardonner à Henri, ainsi qu'à ses suj « leurs fautes ou leurs erreurs, afin de ne point l

« périr leurs âmes, ce qui arriverait, certainement, s'ils « mouraient séparés du commerce des chrétiens et pri- « vés de l'usage des sacrements. » Puis c'étaient des exhortations à compter sur une paix solide et inviolable, et sur le soin qu'on aurait de châtier quiconque voudrait la troubler.

Pendant tout son séjour qui se prolongea quelque temps parmi ces Indiens, Las Casas revint continuellement sur ce sujet, en sorte qu'il agit autant sur l'esprit et le cœur du cacique que de ses sujets. Il réussit à leur inspirer la confiance qui leur manquait, et on peut dire qu'il fit plus que personne pour amener l'affaire de la paix à une conclusion définitive.

Nos Indiens virent partir Las Casas avec peine; plusieurs d'entre eux le suivirent jusqu'à Azua. Henri avait pris, envers lui, l'engagement de se rendre, sans plus de délai, aux ordres du gouvernement de Santo-Domingo, avec toute sa tribu.

Comme on s'inquiétait de tout, on s'alarmait du séjour de Las Casas dans le Baoruco. Craignait-on qu'il ne détournât le cacique de faire sa soumission ? Peut-être bien. Ses ennemis, dans la colonie, étaient capables d'avoir inspiré ces calomnieuses suggestions. Ils réussirent, il paraît, à les faire partager à l'audience royale. Car, dès le retour de Las Casas à Azua, il fut mandé au siège de ce conseil pour s'entendre interpeller et blâmer de s'être entremis d'une affaire pour laquelle il n'avait reçu aucune mission. Il ne lui fut pas difficile de se justifier. La paix étant solennellement faite, dit-", il était permis à tout le monde de voir et de fréquen-er le cacique. Quoiqu'il n'eût, en effet, aucun man-at des autorités politiques, il n'avait pas entrepris

sa démarche, sans l'approbation de son supérieur. Il sentait qu'il avait à remplir dans cette circonstance une mission religieuse de concorde et de fraternité : il n'était donc l'envoyé de personne, mais un humble missionnaire du Christ. Il ajouta que, d'ailleurs, Dieu avait puissamment secondé ses efforts et son zèle apostolique, et qu'il avait le plaisir d'annoncer à l'audience royale, pour sa meilleure justification, qu'elle ne tarderait pas à voir Henri, avec tous ses Indiens, se rendre à sa discrétion.

Cette bonne nouvelle concilia tout, et même, en dédommagement du blâme anticipé par lequel on l'avait d'abord accueilli, on le combla des plus vives félicitations. Henri tint parole à Las Casas. Peu de temps après que ces choses se passaient à Santo-Domingo, il y arriva, suivi d'un grand nombre de ses Indiens. Les autres le rallièrent ensuite. Ils s'établirent au bourg de Boya, à trente lieues de Santo-Domingo ; et, aussitôt, la petite colonie se mit à cultiver librement les terres environnantes qu'on lui distribua. Ces Indiens faisaient ainsi le premier bon usage de la liberté bien entendue ; ils s'acquittaient du premier devoir de l'homme libre et digne de l'être en travaillant. Ils étaient quatre mille comme dans leurs montagnes. Ils vivaient, d'abord, isolés de la population coloniale; puis peu à peu, ils s'y mêlèrent, et, peu à peu, ils s'y absorbèrent. Leur histoire finit ici, avec leur vie active. La trace de leur existence s'efface, et on ne plus compter chacune qui s'éteint. Elles s'éteignent toutes. Le cacique Henri meurt paisiblement et obscurément. Et bien[illegible] quelques années de là, pas un Indien ne lui surv[illegible] ne trouve plus que de rares descendants de ce

dont on démêle à peine quelques traits caractéristiques à travers le mélange plus prononcé du type africain et européen. Les femmes surtout de ces sang-mêlés qu'on persiste, jusqu'à ce jour, à appeler dans l'est, où elles sont en plus grand nombre, INDIOS, et de ce côté-ci, IGNES, corruption du mot indien, se reconnaissent à leur forme symétrique, à leur teint olivâtre, à leur belle peau, à leurs grands yeux noirs et à leur chevelure longue, abondante et noire. Pas un Indien pur n'est arrivé jusqu'à nos jours, quoiqu'une tradition plus que douteuse veuille que dans les montagnes du Boaruco les restes de la tribu d'Henri se soient maintenus dans la pureté de leur origine et y vivent encore dans l'indépendance et tout à fait isolés de nos populations actuelles. Nos contes populaires, espèces de légendes, les désignent sous le nom de VIENVIENS (autre corruption probablement du mot indien), et débitent sur ces prétendus rejetons des aborigènes d'Haïti des choses curieuses par la naïveté et le grotesque de l'invention. Ces êtres existent donc uniquement dans l'imagination de nos conteurs. Mais un autre récit, une vraie légende qui se rattache aux derniers jours de l'existence des Indiens de la tribu d'Henri, a été recueillie par les historiens sérieux. Sous couleur de merveilleux, elle a un sens historique très raisonnable. On rapporte que plusieurs d'entre eux, poussés par le repentir d'avoir abjuré leurs anciennes croyances pour la religion catholique, entreprirent d'abattre une grande croix de bois élevées par les Espagnols dans l'enceinte de la ville de Santiago. Il essayèrent d'abord à l'aide de cordes et de courroies ils nouèrent au sommet de cette croix de la déraci- du sol ; ils s'épuisèrent en efforts inutiles : la croix

resta inébranlable. Ne pouvant réussir par ce moyen, ils avisèrent à un autre : ils portèrent la hache sur le bois sacré. Chaque morceau qu'ils en détachaient se réparait aussitôt, en sorte qu'après avoir longtemps sapé, la croix demeura intacte. Le miracle était évident, néanmoins ils n'en crurent pas encore leur impuissance, et ils recoururent à l'emploi d'un dernier moyen. Ils dressèrent un bûcher tout autour du monument religieux et y mirent le feu. Les flammes l'enveloppèrent, et semblèrent l'avoir consumé ; mais, lorsqu'il ne resta plus de ce brasier que des cendres, la croix reparut entière et sans la moindre trace de combustion.

Cette légende ne veut-elle pas dire que la conquête était un fait irrévocablement accompli, et que la religion des conquérants implantée sur ce sol, comme cette croix, y dominait et ne pouvait plus en être extirpée ?

APPENDICE

GÉOGRAPHIE PRIMITIVE D'HAÏTI

DIVISIONS

Le territoire d'Haïti était primitivement divisé en cinq grands royaumes ou *caciquats*, subdivisés en circonscriptions moins importantes, que les auteurs désignent généralement par le mot province. Les cinq grands royaumes étaient :

Le Marien, au Nord;
Le Xaragua, à l'Ouest et au Sud;
Le Maguana, au Centre;
Le Higuey, à l'Est;
Et la Magua, au Nord-Est.

SUBDIVISIONS

Le Marien comprenait les provinces suivantes :
Baynoa, Guahaba, Hatiey, Iguamuco et Dahabon.

La capitale, résidence du cacique, était situé à l'endroit où a été élevée, plus tard, la ville du Cap. Le nom de cette bourgade indienne était Guarico. Les Espagnols ont longtemps appelé ce lieu : el Guarico; mais depuis l'établissement français, la simple dénomination de Cap a définitivement prévalu. Les autres bourgades trouvées à l'époque de la découverte étaient

situées, l'une à l'endroit où le bourg du Gros-Morne a été bâti, et l'autre au Port-de-Paix. L'Atibonico arrosait en partie ce territoire ; les autres rivières qui le traversent étaient le Guatapana, connu aujourd'hui sous le nom de rivière du Massacre, le Macoris et le Garaouai, nommé, depuis, la Grande-Rivière du Nord.

Le Xaragua renfermait les provinces de Tiburon, d'Hanigu-Ayagua, de Yaquimo, de Yaguana et de Cayaha.

Ce royaume comprenait trois villages : l'un situé à l'emplacement connu du Vieux-Bourg, près Port-au-Prince : deux autres, le premier, près de la ville actuelle de Léogane, le second près d'Aquin. Yaguana est réputée la capitale du Xaragua. Les noms modernes de Léogane et d'Aquin sont francisés de Yaguana et de Yaquimo. Les deux lacs à l'est de Xaragua avaient noms Jar et Caguani.

L'une des deux principales chaînes de montagnes qui s'y trouvent y porte jusqu'aujourd'hui, sa dénomination primitive, c'est le *Baoruco*, puis la Hotte ; tout à fait dans le Sud, et le Baoruco, au Sud-Est.

La Maguana comprenait les provinces Niti, Coroay et Cibao. Cibao était aussi le nom de la grande chaîne de montagnes du centre de l'île. Le Cibao recelait les sources de la Neyba, de l'Yaqui et de l'Yanique. La plus grande portion du cours de l'Atibonico arrosait la Maguana. La capitale de ce royaume était une bourgade située à l'endroit où existe maintenant le bourg de Saint-Jean qui a retenu son nom indien dans la langue espagnole : San-Juan de la Maguana.

Le Higuey se subdivisait en plusieurs provinces : Azoa, Maniel, Cayacoa, Bonao, Cayemu et Macao.

La capitale existait à l'endroit où est encore le bourg de Higuey. Près de la ville actuelle de Santo-Domingo se trouvait une autre bourgade, et près de Monte-Plata, le bourg de Boya, dernier asile des Indiens.

L'Ozama, l'une des plus belles rivières de l'île, y avait son cours, et a retenu jusqu'aujourd'hui son nom primitif.

La Magua, enfin, se partageait en plus de provinces qu'il n'en est resté de noms pour les désigner. Celles dont les désignations sont connues étaient le Canabocoa, le Cubao, et le Ciguay qui est aussi le nom d'une chaîne de montagnes.

La capitale de la Magua existait au lieu où fut depuis construite la ville de la Conception de la Véga.

Le territoire de la Magua comprenait aussi la presqu'île de Samana dans la baie de laquelle se jette la Yuma.

ILES ADJACENTES

Les îles adjacentes dont les noms primitifs nous ont été conservés sans altération, ou à peu près, sont le Guanabo et la Mona ou Amona ; puis enfin Adamanoy ou la Saône.

ILE BANÈQUE

A Cuba, les Indiens parlèrent à Colomb de plusieurs pays voisins riches à visiter. Ils lui indiquèrent d'abord Haïti ou Bohio, deux noms de la même île, dont l'un signifie terre montagneuse, et l'autre grande terre ; et ensuite Banèque ou Badèque ou Bavêque. Banèque est une île, suivant ces Indiens, « où les habitants ramassaient, la nuit, sur la plage, de l'or avec des bougies allumées, et en faisaient des lingots avec un marteau ». Elle valait, assurément, la peine qu'on s'empressât de la découvrir ; aussi l'amiral paraissait-il assez désireux ou impatient d'y atteindre. Il partit du fleuve de Mares qui se jette dans l'un des ports de Cuba, le 12 novembre, à la recherche de cette île. Après avoir fait huit lieues le long de la côte, il trouva devant lui un fleuve, et, quatre lieues plus loin, un autre; il ne voulut s'arrêter, ni entrer dans aucun d'eux, parce que le temps et le vent étaient favorables pour aller chercher l'île Banèque. Banèque était à l'Est de la position où il se trouvait, d'après les renseignements qui lui avaient été donnés, et la durée du voyage, ajoutaient les Indiens, était de trois journées seulement, à partir du fleuve de Mares. Or, l'amiral jugea plus favorablement encore de la proximité de cette île, en tenant compte que 'es trois journées étaient la mesure des canots indiens, et que ses voiles diminueraient de beaucoup cette distance. Cependant il n'avait pas encore atteint la pointe Maïci, d'où il devait déboucher pour prendre librement la mer, que les vents vinrent à diminuer, puis à changer. Il s'attarda, contre son gré, sur les côtes de Cuba qu'il longeait toujours. Il assura, en sortant d'un port qu'il appela du Prince, qu'il avait aperçu à l'Est cette île Banèque et qu'au moment de s'y diriger les vents lui devinrent tout à fait contraires, et qu'alors il résolut de retourner dans le port du Prince.

'olomb en fut contrarié ; il s'inquiéta vivement d'une autre :onstance. Il soupçonnait Alonzo Pinson de vouloir s'appro- er l'avantage de découvrir seul ou le premier cette île, parce ; celui-ci avait conçu l'espoir d'y trouver une grande quantité

d'or, sur la foi des mêmes renseignements qui lui avaient été donnés. Alonzo Pinson paraissait en avoir eu effectivement le dessein, puisqu'il s'était séparé des deux autres bâtiments, non seulement sans en avoir reçu l'ordre, mais même contre la volonté de l'amiral. Il partit donc sans être forcé de s'éloigner par aucun mauvais temps, mais seulement parce qu'il le voulut bien, et de propos délibéré. « Pinson, s'écria l'amiral, m'a fait et dit bien d'autres choses!» Pendant toute la nuit on navigua sans perdre la terre de vue. L'amiral fit plier ou ferler quelques-unes de ses voiles et tenir constamment son fanal allumé, parce qu'il lui parut, pendant un moment, que Pinson venait à lui, ce qu'il aurait fort bien pu faire, s'il l'eût voulu, car la nuit était très belle et très claire, et il faisait un vent doux et frais. Mais Pinson suivit la route de l'Est pour aller à l'île Banèque.

Il paraît alors que l'amiral, tout désireux qu'il était d'aller aussi à Banèque, se dirigea de préférence vers la grande île dont il avait entendu vanter de même la fertilité et les richesses; et il est naturel de penser qu'il prit le parti d'aborder à Haïti qu'il voyait si près de lui, couronnée de ses montagnes; il renonçait, pour le moment, du moins, à chercher dans ces mers inconnues l'île si pleine d'or qu'il n'était pas bien sûr de rencontrer. Les aborigènes d'Haïti lui parlèrent de Banèque dans les mêmes termes que ceux de Cuba. Il y avait une parfaite concordance entre les divers renseignements ; et la scène d'un cacique de village d'Haïti et des Indiens de la Tortue, plus voisine de Banèque à ce que disait celui-ci, qui étaient venus dans un grand canot envahir son marché et faire concurrence à ses échanges, acheva d'affermir l'amiral dans la croyance que cette île existait réellement, et dans le dessein d'en poursuivre la découverte. Il s'éloigna des côtes d'Haïti, dans cette intention, et il y revint peu après, n'ayant visité que quelques ports de la Tortue. Il découvrit plus tard d'autres îles, la Terre-Ferme, mais il ne parvint jamais à trouver l'île Banèque. Elle ne fut pas davantage découverte par Alonzo Pinson, ni par les voyageurs subséquents. C'est qu'une Ile de ce nom n'existait réellement pas ; il n'y en eut point non plus qui récélât l'or en si grande quantité sur ses plages qu'on l'y pût ramasser la nuit aux flambeaux pour en faire des lingots . Las Casas dit quelque part que cette île Banèque était peut-être l'île de la Jamaïque. Il s'en faut que la Jamaïque ait mérité cette réputation de richesses métalliques, et, du reste, son nom indien est celui qu'elle porte encore. L'île Banèque n'a jamais existé que dans les rêves des Indiens; c'était tout simplement une Golconde imaginaire; et si, partout, dans l'archipel, on s'accordait à décrire de la même manière, c'est que la fable était très pandue et fidèlement retenue.

DE LA LANGUE ET DE LA LITTÉRATURE

DES

ABORIGÈNES D'HAÏTI

Il est certain que les aborigènes d'Haïti n'avaient point d'écriture et que c'est là la cause de l'extinction de leur langue et de leur littérature. Cette langue, sonore et gracieuse, était celle qui se parlait dans tout l'archipel, puisque les naturels des différentes îles s'entendaient entre eux. Cependant l'idiome d'une île n'était pas identiquement le même que celui d'une autre, et pour peu qu'un territoire fût étendu et divisé, des variations dans le langage se faisaient aussitôt remarquer. Autant d'îles ou autant de circonscriptions d'un territoire, autant de dialectes d'une langue commune. C'est ainsi qu'il y en avait en Haïti plusieurs dialectes provenant d'une souche mère.

J'ai essayé de dresser l'inventaire de cette langue disparue. Mon vocabulaire, fort incomplet, se compose de noms de personnes et de choses, ces derniers comprenant des dénominations d'ustensiles, d'arbres, de fruits, d'aliments et d'animaux. A cette liste il faut ajouter un très petit nombre d'adjectifs, et voilà tout. Lorsque une langue est morte et que son verbe ne s'est pas anéanti, le verbe qui est la parole vivante, la pensée elle-même articulée, la vie s'est seulement retirée de son corps de mots qui subsiste intact, et on peut la faire revivre sous le galvanisme de la traduction et lui faire reprendre la parole, après des siècles révolus pour parler poésie, histoire, philosophie, mœurs et politique; mais si elle a perdu ce signe par lequel elle exprime l'action, la vie, l'existence, alors elle est éteinte sans résurrection possible. Tel est le cas pour les aborigènes d'Haïti. Il faut

donc renoncer à restituer la pensée écrite de cette race d'hommes qui a, comme d'autres, vécu et exprimé, dit-on, poétiquement et gracieusement ses inspirations et sa pensée.

Pas un seul verbe de la langue haïtienne, en effet, ne figure parmi les mots que j'ai exhumés en grande partie des ouvrages historiques de l'époque de la découverte. Il y en a d'autres que j'ai trouvés mêlés à notre patois créole, et dont j'ai reconnu l'indigénéité pour n'avoir pu les rapporter ni à l'espagnol, ni au hollandais, ni à l'africain, tous idiomes qui ont fourni des locutions à notre français dégénéré et corrompu.

Récapitulation faite, je suis en possession jusqu'ici de 260 mots, et sur ces mots sans aucun lien, j'ai fait quelques remarques isolées que je ne donne pas pour des règles en la matière, et dont je ne garantis pas toujours la justesse. Je déclare les hasarder.

Un fait avéré, comme je l'ai dit au commencement, c'est qu'il y avait plusieurs dialectes en Haïti et que tous ces dialectes se rattachaient à une langue commune et mère parlée dans tout l'archipel. Voici un principe posé, un point de départ. J'en infère que le nom de divinité *Zemès*, et du génie malfaisant *Mabouya*, s'écrivant chacun avec une orthographe et une prononciation différentes: *Zemeen*, *Zemès*, *Cheis; Mabouya*, *Maboia*, *Mapoia*, sont un même mot ou les variantes d'un même mot dans trois dialectes d'origine commune, en usage, soit dans différentes circonscriptions d'un territoire, soit dans plusieurs iles séparément. Rien qu'en prononçant Zemeen, Zemès, Chemis, et en modifiant légèrement son accent, on saisit dans le son même de la voix comment se sont opérées les modifications orthographiques telles qu'elles figurent ici.

Quelquefois les mots pour exprimer une même chose varient légèrement ou sont radicalement différents, malgré la proche parenté des idiomes. Tels sont *Piaye*, *Boyès*, *Butios*, pour désigner les prêtres qui étaient à la fois des médecins, *Yuca*, *Kaim*, *Kucre*, *Manioc*, noms divers de cette racine amilacée, dont le dernier a subsisté. Il y a même à cet égard une assertion contenue dans beaucoup d'ouvrages traitant des Indiens, à savoir que dans plusieurs des Antilles les femmes parlaient une langue différente de celle des hommes. Et nos auteurs expliquent le fait par une tradition qui rapporte que l'une des deux grandes invasions caraïbes aurait détruit dans ces endroits tous les hommes en épargnant les femmes, et que celles-ci auraient perpétué la langue primitive à côté de celle des envahisseurs, sans que l'une ait jamais absorbé l'autre. Cette assertion me sem[ble] si invraisemblable, qu'il me faudrait, pour y croire, des preu[ves] bien autrement solides et convaincantes que celles qui en s[ont] données. Ces preuves qui se réduisent toutefois à la simple c[...]

tion de mots réellement différents pour exprimer des choses semblables, ne confirment-elles pas plutôt ce que j'ai dit de la diversité des dialectes d'une langue commune et de l'emploi qu'ils faisaient, tantôt de variantes d'un même mot, tantôt de mots n'ayant entre eux aucune similitude pour désigner un même objet ?

On a eu beau détruire jusqu'à la racine la population primitive d'Haïti, son sang s'est pourtant mêlé en une certaine proportion aux races qui lui ont succédé sur ce sol ; et quoique sa langue et sa littérature ne lui aient pas survécu, elle a néanmoins laissé des débris de l'une, quels qu'ils soient, mais rien, malheureusement pas un vestige de l'autre. Elle nous a légué aussi des usages dont le train de notre vie matérielle s'accommode fort bien. Nous devons donc à la transmission de ces usages des mots dont j'ai augmenté mon vocabulaire.

Hamac, chose et mot indiens, fort bon lit, le plus léger et le plus portatif; c'est pour tous les âges un berceau dont la commodité s'accroît à mesure que s'accroissent nos années.

Canari, excellent vase pour contenir l'eau fraîche.

Canot, embarcation légère et élégante, dont le nom a été adopté par la marine.

Calebasse, poterie végétale, si on peut le dire, gourde économique, la cruche du pauvre.

Coui, moitié de calebasse, faïence végétale, faisant fonction de vase ou d'assiette — indispensable dans le mobilier de l'indigent, et d'une utilité non moins appréciée dans les ménages aisés.

Une bonne partie de la cuisine indienne, sans que nous nous en doutions, s'est conservée dans notre régime culinaire.

L'Indien mangeait la chair du Lambi, gros coquillage qui, lorsqu'il est vide, sert de trompette ou cor. Le son qu'on en tire est perçant, rauque et sauvage. Nos premiers Haïtiens, autant que ceux de nos jours, cornaient communément et en toute occasion du *Lambi*.

Le perroquet, Jaco et non Jacquot, comme quelques-uns le pensent, se servait aussi rôti sur le matoutou des Indiens, et prêtait en outre l'ornement de ses plumes à leurs couronnes et à leurs tuniques. Ils durent faire par conséquent une grande consommation de Jacos. Ils en gardaient aussi de vivants dans leurs cabanes, les approvisaient et les dressaient à parler, absolument comme on faisait du corbeau sur le vieux continent ; et quand le Jaco se montrait rebelle aux répétitions, ils lui soufflaient des bouffées de fumée de tabac dans les yeux et les

narines, et le soûlaient pour le punir. C'était un moyen de correction comme un autre. Nous nous plaisons encore comme eux au caquetage assourdissant de l'oiseau bavard. Jusqu'à présent l'habitant de nos plaines et nos montagnards appellent de l'antique nom de Bayacou l'étoile du matin qui règle leurs levées. Les Indiens dans leur naïve mythologie disent que Savacou ou Bayacou, fils de Louquo, le premier homme, fut un beau jour métamorphosé en étoile.

Ils aimaient passionnément la danse et le chant. Je me persuade facilement que ces airs que nous appelons nationaux en nous les appropriant, sont d'origine indienne. Ils n'ont en effet qu'une analogie fort éloignée avec la chanson véritablement africaine et n'empruntent rien à la musique européenne. J'incline fort à croire que le *carabinier* ou la Tumba espagnole est à peu près ce que les aborigènes de notre île chantaient, et que le *diouba* et le *chica*, danses fort peu africaines à mon avis, appartiennent aux coutumes primitives d'Haïti.

Un procédé familier aux Indiens, c'était de nommer les personnes et les choses par leurs qualifications les plus saillantes. Un nom n'était jamais avec eux un mot abstrait et sans signification, un son arbitraire. Ils mettaient le trait ou la pensée sous le mot. C'est ainsi que procèdent d'ordinaire les langues riches et pittoresques, et cela prouve que nos occidentaux étaient doués de cette imagination douce, sinon vive, mais du moins naïve, gracieuse et colorée de l'Arabe ou des peuples de l'Orient. Les noms de leurs caciques, leurs noms de pays, de rivières, de montagnes sont des mots combinés qui peignent les personnes ou les objets qu'ils dénomment. J'ai réussi à en décomposer quelques-uns. Ayant saisi le procédé sur trois mots, transmis avec leur acception certaine dans les auteurs : *Caonabo*, *Anacaona*, *Cibao*, je l'ai de suite appliqué aisément à d'autres dont je vais donner ci-après la liste et l'analyse.

Ana, fleur. D'Ana, fleur, et de Caona, or, les Indiens ont formé le nom d'Anacaona, fleur d'or. Anacaona, cacique du Xaragua, ou royaume de l'Ouest, était doublement célèbre comme reine et comme poète.

Bo, grand, subs., grand, adj., seigneur. De *Bo* qui signifie seigneur, et de *Caona*, or, ils ont formé aussi Caonabo, le seigneur de l'or, le cacique du pays de l'or.

Bohio, grand pays, grande terre, grande maison, grande demeure. Nous venons de voir la signification de la syllabe initiale. *bo* et *hio* se retrouvent aussi dans le nom d'un au cacique : Bohechio, et non Béhéchio, comme quelques aute l'écrivent. Traduisons : *bo*, grand, *hio*, pays, reste *hec* qui d

sans doute signifier chef ou souverain ; Bohechio est donc le souverain d'un grand pays. Le fait confirme pleinement notre interprétation : Bohechio était précisément le cacique du plus étendu des cinq royaumes de l'île.

Je retrouve dans le mot Anana, Ana, fleur. Il est possible que les Indiens aient fait entrer dans la composition du nom de ce fruit le mot fleur, parce qu'il est odorant et parfumé comme une fleur.

Cibao, montagne de pierre. Ciba veut dire pierre, reste la finale o qui signifie sans doute montagne.

Je retrouve l'o signifiant montagne dans un autre nom indien de montagne : Baoruco. Ici comme dans Cibao, il est précédé d'une qualification. En retranchant l'o, reste Baoruc dont la signification m'est inconnue.

Ti est encore un autre mot qui signifie pays, étendue de terre, territoire. Je le retrouve dans les composés Haï-ti, Niti, l'une des provinces de la Maguana, et dans Tiburon. Haïti se traduirait donc par pays ou terre élevée, signifiant montagneuse par extension ou mieux par déduction. Niti, pays ou province peuplée ; car dans un autre mot ni-tayno, grand personnage, tayno est l'adjectif, mais ni, qualificatif ailleurs, et remplissant ici le rôle de substantif, signifie sans doute aussi bien personnage que les équivalents personne, être, habitant, peuple. Recomposez Ni-ti : peuplée province ou province peuplée, ou province populeuse.

Tiburon est le nom donné à l'une des provinces à l'extrémité sud du Xaragua, parce que les requins fourmillent dans les mers qui baignent les côtes de cette province. Si *Ti* signifie province, pays, ce serait donc buron qui serait le nom du redoutable poisson, et Tiburon voudrait par conséquent dire pays de requins, ce qui caractérise d'ailleurs parfaitement la localité.

Guanabo est le nom de la plus grande des îles adjacentes d'Haïti. En décomposant ce mot, il résulte de *guana* qui est le nom indien du lézard, et de *bo* qui signifie grand, que la traduction en est : *grand lézard. Guanabo* serait l'île du grand lézard. Et, en effet, cette île, vue de loin et de différentes directions, avec ses montagnes assez hautes, offre l'aspect et la forme approximative d'un immense lézard. Personne n'avait encore fait cette remarque, et cependant il paraît que les voyageurs contemporains de la découverte, et même postérieurement, donnèrent aux autres petites îles adjacentes, à l'imitation des aborigènes, les noms des animaux ou des choses dont elles représentent la forme. C'est ainsi qu'ils ont appelé la *Tortue*, la *Grange*, etc., etc. (à cause de ces analogies de forme) les îles onnues jusqu'aujourd'hui sous ces dénominations.

Je retrouve le mot Guana dans le nom indien de fruit du corossolier : Guanavima ; ce mot vima m'est inconnu.

Joint au premier pour signifier quelque chose comme nourriture favorite ou habituelle du lézard (Guana). Le corossol ou guanavima est en effet un fruit que le lézard et tous les autres reptiles de la même famille dévorent, tels que le mabouya, l'anolis, etc. Ordinairement l'arbre est couvert de ces petits animaux qui y grimpent continuellement en quantité innombrable. Le mabova en mange le fruit, lorsqu'il est en parfaite maturité et qu'il tombe à terre.

Tous les autres mots que j'ai déjà inscrits dans le cours de ce travail, et quelques autres tels que *Mayobanex*, *Guarionex*, *Manicatoex*, *Cotubanama*, noms d'hommes, *Higuenamota*, *Attabeira*, *Mamona*, noms de femmes ; *Maguana*, *Magua*, *Yaguana*, *Cayaha*, *Yaquimo*, noms de lieux ; *Attibonico*, *Yaqui*, *Guatapana*, *Garaouai*, *Ozama*, *Hayna*, noms de rivières, *Mamey*, *Guanavima*, *Corossol*, *goyave*, *genipa*, *cachiman*, noms de fruits, ce petit nombre de mots, dis-je, suffit, à la simple prononciation, pour donner une idée de la sonorité et de l'harmonie gracieuse de la langue des aborigènes d'Haïti. Ce que je veux inférer dans cette dernière remarque, c'est qu'inévitablement un idiome porte les empreintes caractéristiques du peuple qui le parle. Il est, dans l'accentuation, dur, rauque, heurté et sauvage, si tels sont l'esprit et les mœurs des hommes qui l'emploient ; doux, au contraire, mélodieux, pittoresque et gracieux, si ces caractères sont ceux de leur nature et de leur imagination. Les aborigènes d'Haïti, jugés sur ces rares débris de leur langue, justifient le dire des historiens et attestent qu'ils étaient de mœurs paisibles, doux, hospitaliers et sociables, qu'ils aimaient passionnément la danse et les jeux, et qu'ils avaient libéralement en partage l'heureux don de poésie.

Il n'y a donc pas de doute qu'Haïti eut une littérature primitive. Elle consistait en poésies populaires. Cette sorte de poésie se retrouve chez tous les peuples qui ont une existence nationale, une langue et des traditions ; mais il en est chez lesquels elle est plus particulièrement inhérente aux mœurs. Elle y est en quelque sorte endémique. En Espagne et en Italie, par exemple, outre les œuvres poétiques personnelles et distinctes, il y a toute une poésie anonyme et spontanée. Tel canzone d'un gondolier italien, ou telle romance d'un premier venu guitariste espagnol est quelquefois tout aussi gracieuse pour le fond qu'une chanson de Béranger, ou n'importe quelles stances de poètes connus ou qu'on peut nommer. Il en était ainsi chez les premiers Haïtiens. Ils chantaient en toute occasion de la poésie.

Leurs areytos étaient des poèmes ou des chansons en... aux funérailles des caciques, des nitaynos, ou de tout autre

sonnage qui méritât des regrets poétiques, même une jeune fille ou un enfant. Ils en composaient aussi sur tous les sujets pour leurs fêtes, leurs jeux et leurs danses. C'étaient des œuvres épiques, lyriques, élégiaques, c'est-à-dire qu'elles contenaient l'histoire, les mœurs et les sentiments du peuple dont elles émanaient, et pour lequel elles étaient faites. Le nombre en dut être considérable. Cette poésie en était venue cependant à s'individualiser en Haïti. Elle n'y était pas toujours sans nom d'auteur, elle avait fini par avoir ses auteurs désignés, et, avec la cacique Anacaona, elle acquit une grande part dans l'ascendant et la célébrité du trône.

Tous ces faits sont surabondamment avérés par la tradition, par les auteurs qui ont fait la courte histoire des aborigènes d'Haïti, par les voyageurs qui ont écrit la relation de leurs voyages, et, enfin, par les historiens modernes qui les ont rapportés, sans la moindre contestation. Ils ne sont pas non plus contestables. Ch. Colomb, ses compagnons et les colonisateurs subséquents ont vécu un demi-siècle au milieu de ces populations primitives; ils ont été témoins occulaires de leurs mœurs, auditeurs de ces poésies. Si nous nous étonnons à bon droit qu'une littérature qui s'est produite en tant de circonstances n'ait pas été écrite par ses auteurs, nous devons être bien plus surpris encore que les Espagnols, nation civilisée et littéraire, aient négligé de la dérober à l'oubli.

J'ai recherché les causes de cette coupable négligence, et j'avoue que je n'ai pas trouvé une seule excuse valable de ce grave manquement à un devoir sacré de l'intelligence. Laisser périr la pensée d'un peuple, ce qu'il y a de plus impérissable, est un crime plus barbare encore que de détruire jusqu'au dernier rejeton de ce peuple.

Les Espagnols auraient-ils dédaigné à ce point les aborigènes d'Haïti qu'ils crussent que ce qui provenait de cette race inférieure à la leur n'était pas digne d'être conservé, et ne méritait pas les honneurs de la postérité? Leur fanatisme religieux aurait-il juré et consommé la perte de cette race innocente, corps, âme et poésie, parce qu'elle n'était pas chrétienne, et qu'à ce compte elle était indigne de vivre, de penser et de chanter? — Les conquérants d'Haïti en 1492, le premier peuple de l'Europe à cette époque, trouvèrent dans cette île des mines de métaux précieux et des mines de poésie : ils préférèrent se gorger d'or.

Etaient-ils si occupés à l'exploitation de cet or, si absorbés par les entreprises matérielles de la colonisation, qu'ils n'eus-t eu le temps de recueillir quelques traditions poétiques des ılheureux Indiens, et qu'ils n'eussent pas même celui de laisser ce sol un vestige de leurs propres arts, une construction le indrement monumentale? Indignes excuses! et ce sont pour-

tant les seules à donner. Mais C. Colomb, lui-même, cette nature enthousiaste et poétique par excellence, comment se fait-il qu'il n'ait pas sauvé de ses propres mains cette poésie indienne, naïve et primitive, qu'il était si bien fait pour sentir? Evidemment il n'en eût pas le temps. Il l'eût sauvée, si la haine, l'envie, la lutte, les malheurs lui eussent laissé seulement une heure de trêve et de calme. Il était poète, Colomb. Il était le seul homme qui eût compris la sainteté de ce devoir envers l'esprit humain dont pas une bonne œuvre ne devrait périr sur cette terre.

On ne saurait trop regretter la perte entière de cette poésie. Avec ces poèmes funèbres où les aborigènes faisaient le récit des événements accomplis sous le règne des caciques décédés, il eût été possible de recomposer l'histoire vraie des premiers temps d'Haïti. Personne ne doute qu'il eût été fort intéressant d'y trouver la solution de bien des questions que les savants cherchent à résoudre avec une ardente et inquiète sollicitude. Il y en a comme celles de la population et de la civilisation primitives d'une grande partie du nouveau continent qui sont condamnées à rester éternellement obscures.

Les autres poésies des Haïtiens qui contiennent les impressions et les événements de la vie intime et individuelle nous apprendraient bien plus aujourd'hui sur leurs mœurs, leurs idées et leurs croyances que ce que nous en savons par les relations incomplètes des voyageurs et des missionnaires. Il est dans nos populations actuelles une coutume qui remonte probablement au temps des Indiens, c'est de mettre en chansons tous les incidents de mœurs et même de politique de la veille et du jour. Les particularités d'un événement public ou d'une scène d'intérieur que l'indiscrétion ou le malheur a divulguées sont pour les *Sambas* des sujets de louanges, de complainte ou de satire. C'est quelquefois aussi une histoire de jalousie ou de rivalité, un triomphe ou une défaite en amour qui sont racontés dans ces chants avec une emphase et une hyperbole qui ne sont en aucune autre langue qu'en notre patois, plus naïves et plus hardies. Si cette coutume n'est pas un héritage des naturels d'Haïti, il n'est pas moins vrai qu'elle était aussi dans leurs mœurs. Que de précieux documents perdus pour l'investigateur et l'historien!

J'ai voulu m'enquérir de ce que pouvait être cette littérature. J'admets, et je dois admettre qu'elle était l'expression fidèle de la société qui l'avait produite, et qu'à ce titre, elle était toute spontanée, sans préceptes, sans poétique, sans culture, de la littérature populaire enfin telle qu'elle se manifeste au comm cement des sociétés, ou telle qu'elle éclot dans certaines régi des sociétés même polies et civilisées, dans ces régions où l'ét et les traditions de l'antiquité classique ne pénètrent pas.

aborigènes d'Haïti étaient par exemple, comme on dit, voisins de l'état de nature; eh bien! l'art avec ses règles, ses exigences et tout ce qui constitue son esthétique n'entrait absolument pour rien dans cette littérature, la nature seule en faisait tous les frais.

Cette poésie était-elle versifiée ou rythmée? En l'absence de données pour établir qu'elle était soumise à une prosodie régulière et en usage, on est autorisé à croire qu'elle était au moins cadencée, et impliquait un certain rythme, puisqu'elle était encadrée dans le chant.

Une fois lancé dans de telles probabilités, il n'en coûte pas plus de chercher à saisir ici ou là, dans les récits historiques ou ailleurs, le tour d'esprit et d'imagination des poètes indiens. Lors même qu'à cet égard il ne me serait pas possible d'arriver à un résultat qui satisfît la légitime curiosité des lecteurs, il ne serait pas indifférent au sujet que je traite d'entrer dans quelques détails d'étude et d'investigation.

Les lettrés de la cour du roi Henri-Christophe, pour complaire au désir qui prit un jour leur souverain de savoir ce qu'était son homonyme le cacique Henri, se mirent en train de faire le panégyrique de ce dernier et héroïque défenseur de la liberté indienne. Ils prétendirent alors avoir recueilli dans des traditions orales qui s'étaient perpétuées sur ce sol le refrain d'un vieux chant de guerre perdu. Ce refrain ne consisterait qu'en ces deux mots : *Aya Bombe*, et si court qu'il soit, il a été pourtant chanté à la table royale sur un air évidemment rythmé à l'européenne. Des traducteurs veulent que ces mots signifient quelque chose comme « Mourir plutôt que d'être asservis! » Malheureusement ces prétendues traditions orales n'existent pas; car en fait de traditions indiennes, si ce n'est les récits incomplets sous ce rapport des voyageurs et des missionnaires du temps de la découverte, il n'y a que quelques usages et des termes isolés qui soient arrivés jusqu'à nous. Il est plus difficile de se rendre compte comment les panégyristes du cacique Henri ont recueilli ce refrain de la *Marseillaise haïtienne* que de croire qu'ils l'ont imaginé.

Les réclamations des tribus indiennes dépossédées que publient quelquefois les journaux américains peuvent donner une idée fort éloignée de la manière dont les races indigènes de l'Amérique exprimaient et expriment encore leur pensée. Ce qui caractérise ces documents c'est un tour original, inhérent à la nature de ces races primitives, à leurs mœurs et à leur état de société; c'est une naïveté et une simplicité qui s'élèvent parfois aux plus éloquentes inspirations. Une poésie involontaire y semble couler de source. Mais du reste, les rapports de cette littérature, si c'en est une, avec celle de nos aborigènes ne peu-

vent être que des rapports de vague généralité. La parenté est ici lointaine, et l'on ne peut tout au plus réclamer dans ces productions qu'un faux air de la grande famille aborigène du Nouveau-Monde.

Mais venons plutôt à ce qui touche d'un peu plus près nos insulaires. Les Caraïbes des petites îles qui sont de la même race qu'eux, et qui leur étaient incomparablement inférieurs en état social et en civilisation avaient des mœurs et des usages dont on retrouve les analogues chez les premiers. Leurs cérémonies mortuaires était ce qui se ressemblait le plus, même mode de sépulture, même coutume de chanter des hymnes funèbres aux défunts, excepté que chez les Haïtiens les choses se passaient avec plus d'apparat et de poésie. « Sitôt qu'un Caraïbe est mort, dit le sieur de La Borde, les femmes le lavent, le roucouent, le peignent, l'ajustent dans son hamac, et lui mettent du vermillon aux joues et aux lèvres, comme s'il était vivant et le laissent là; un peu de temps après l'enveloppent dans ce même lit pour l'enterrer. Ils font la fosse dans la case, ils le posent dedans assis sur ses talons, accoudé sur ses genoux, ou bien les mains croisées sur sa poitrine. Un homme le couvre d'un bout de planche et les femmes jettent la terre dessus; ils font du feu autour pour purifier l'air. Après ils se mettent à crier. Tout le carbet retentit de pleurs et de gémissements; même la nuit leur cœur s'ouvre aux tendres sentiments de leur perte. On les voit danser, pleurer et chanter en même temps, mais d'un ton lugubre. Ils ne disent que deux ou trois mots qu'ils répètent souvent entrecoupés de soupirs, comme : « Pourquoi es-tu mort? Étais-tu las de vivre? As-tu manqué de manioc, » et recommencent toujours la même chanson, tournant autour. Ou s'il a été tué, ils disent quelque chose contre son meurtrier et des louanges du défunt. S'il a des parents en d'autres carbets, ils s'assemblent pour venir aussi pleurer. La veuve donne des *caconis* à ceux qui ont mieux pleuré, et pour dernier témoignage de leur deuil, ils coupent leurs cheveux. »

D'autres relations disent plus expressément que les Caraïbes avaient aussi bien que les naturels d'Haïti des chants poétiques dont on cite une strophe qui serait le débris d'un hymne guerrier. La voici :

« Je vais en guerre venger la mort de mes frères : je tuerai,
« j'exterminerai, je saccagerai, je brûlerai mes ennemis; j'em-
« mènerai des esclaves, je mangerai leur cœur, je ferai sécher
« leur chair, je boirai leur sang, j'apporterai leur chevelure et
« je me servirai de leurs crânes pour en faire des tasses. »

Il n'y a assurément rien dans ce fragment qui donn
haute idée de la poésie caraïbe. Constatons au contraire
l'anthropophagie est une vilaine muse, stérile de sa nat

tout cas, les historiens ne font pas de doute que la littérature haïtienne fut bien supérieure à cette dernière. Ils se bornent à mentionner l'une, tandis que d'autre part ils n'ont pas assez de louanges pour célébrer l'autre, ni assez de regrets pour en déplorer la perte. Il est donc inutile que je m'arrête moi-même à les comparer.

Au surplus, les Caraïbes des petites Antilles et du continent ont suffisamment survécu aux Haïtiens pour que le temps ni l'occasion n'eussent manqué de recueillir et de conserver leurs œuvres poétiques, si elles en avaient valu la peine. Ce qui fait juger au contraire que celles des Haïtiens étaient dignes des honneurs de la postérité, c'est l'importance qu'eux-mêmes y attachaient. La poésie était en effet un culte et une passion pour ce peuple qui a appelé « fleur d'or » l'une de ses reines, parce qu'elle était poète. Ce nom, ce mot à lui seul révèle que les Haïtiens avaient réellement le sens poétique, l'imagination délicate et impressionnable, et qu'ils étaient reconnaissants à leurs poètes des jouissances intellectuelles qu'ils leur prodiguaient. Cela serait à peine croyable d'un peuple sauvage, sans l'irrécusable témoignage de l'histoire.

Est-ce assez poursuivre une pensée qui s'est évanouie à jamais avec sa forme harmonieuse? Evidemment on ne parviendra jamais à la ressaisir dans des textes qu'elle-même n'a pas dictés.

Nous avons pensé à réunir tous les mots échappés à l'anéantissement de la langue haïtienne et nous en avons dressé la nomenclature suivante. Les dénominations géographiques et plusieurs autres noms d'arbres et d'animaux, inscrits ailleurs n'y sont pas compris. Il serait superflu de les répéter ici. Voyez la note sur la géographie primitive d'Haïti, et la liste de quelques plantes et animaux

---

NOMENCLATURE DE MOTS

NOMS D'INDIENS

GUACANAGARIC.	MANICATOEX.
CAONABO.	HIGUENAMOTA.
ANACAONA.	CAYACOA.
BOHÉCHIO.	GUAROCUYA.
COTUBANAMA.	GUARIONEX.
MAYOBANEX.	HATUEY.

1. *Zémès* ou *Chemis* (Dieux).
2. *Attabeira*, *Mamona* (Mère de Dieu, Vierge).
3. *Turey* (Ciel).
4. *Butios* (Nom des Prêtres).
5. *Cacique* (Nom des rois ou chefs).
6. *Nitayno* (Grand personnage).

Noms d'objets, plantes et animaux.

7. *Zagaie* (Bâton de bois dur, pique, espèce d'arme).
8. *Tabaco* (Calumet ou pipe).
9. *Canoa* (Canot, embarcation).
10. *Hamac* (Lit indien devenu français).
11. *Calabaza* (Calebasse).
12. *Bohio* (Grande maison ou grande terre).
13. *Haïti* (Terre montagneuse).
14. *Tiburon* (Pays de requins).
15. *Mabouya* (Petit reptile très commun dans nos clima
16. *Cîba* (Pierre).
17. *Caona* (Or fin).

18. *Goanin* (Or inférieur).
19. *Tuob* (Cuivre).
20. *Cibao* (Montagne de pierre).
21. *Aje* (Patate).
22. *Inhame ou iniam* (Igname).
23. *Mamey* (Le fruit de l'abricotier).
24. *Ananas* (Fruit qui a conservé son nom primitif).
25. *Guanavima* (Fruit du corossolier).
26. *Yuca* (Manioc).
27. *Cassava* (Cassave).
28. *Cohyba* (La plante du tabac).
29. *Magua* (Plaine).
30. *Areytos* (Chants, poèmes ou ballades).
31. *Tayno* (Bon).
32. *Uricane* Ouragan).
33. *Ana* (Fleur).
34. *Xi* (Province).
35. *Hio* (Pays).

Les historiens auxquels je fais allusion dans ma préface sont MM. Madiou et Bauvais-Lespinasse. La réputation bien méritée du livre de M. Madiou est faite, je n'ai plus rien à en dire. Quant au travail de M. Bauvais-Lespinasse, je regrette qu'il ne soit pas encore en la possession du public. Toutes les leçons que l'on peut semer dans le cours d'un vaste récit, comme l'ont fait M. Madiou, M. B. Ardouin, M. Saint-Rémy, dominent ici les faits. Je fais des vœux pour la publication prochaine de l'excellente histoire de M. Bauvais-Lespinasse qui trouvera dignement sa place entre les *Études* si neuves et si profondes de M. Ardouin, et les œuvres chaleureusement écrites de M. Saint-Rémy.

FLORE INDIENNE

D'HAÏTI

PAR

M. EUGÈNE NAU

FLORE INDIENNE D'HAÏTI

LE HOBO OU OUBOU DES CARAÏBES

Le Hobo ou Oubou des Caraïbes, dont parle Oviédo, est le monbain à fruits jaunes des botanistes français. C'est un grand arbre, comme le dit Oviédo, à fleurs polypétalées, de la famille des Balsamiers, ou de celle des Térébinthacées de Jussieu, et offrant à l'étude un genre différent dans le monbain à fruits rouges, dit monbain bâtard.

Histoire naturelle. — Linné, dans son *Système de la Nature*, le classe dans la famille des *Décandrie pentagynie*. Cet arbre est très grand, et se divise en rameaux nombreux qui forment une tête touffue et très ample; c'est pourquoi il donne un ombrage si frais et si apprécié par notre naturaliste conquérant. Les feuilles sont ailées, alternes, luisantes, très longues; les folioles sont au nombre de huit avec une impaire, elles sont ovales, oblongues, rétrécies en pointe à leur sommet, très entières, pétiolées, opposées. Les fleurs sont disposées en une panicule lâche, à l'extrémité des branches, aussi longues que les feuilles. Ces fleurs sont très nombreuses, petites et blanchâtres. Elles ont un calice à cinq dents aiguës. Les pétales sont presque lancéolés, aigus, très ouverts; les anthères droites et les stigmates comprimés à deux lames. La plupart de ces fleurs coulent sans rien produire, quelques-unes seulement se transforment en fruits qui ont une baie ovoïde, jaune, d'environ un pouce et demi de longueur, d'un pouce de largeur, odorante, et revêtue d'une légère pellicule, remplie de pulpe succulente et acidule. Il a le port et l'aspect du frêne d'Europe.

Je ne sais comment Oviédo trouve que les bourgeons et corce du monbain bouillis dans l'eau, rendent celle-ci bonne lavage de la barbe, je sais seulement que cette eau devient

astringente, et peut servir comme telle, non pas à se laver la barbe, mais à mille autres usages plus utiles que celui-là. Enfin, à en croire le même auteur, l'ombre du Hobo ou Oubou est si saine, qu'on aime à y suspendre des hamacs pour la sieste durant les heures chaudes de la journée; beaucoup d'autres de nos arbres touffus offrent cet avantage d'une ombre saine.

Usages. — On s'en sert, à cause de sa facile végétation, pour faire avec ses boutures, des haies vives et charmantes. Ses feuilles sont astringentes et servent comme telles dans la térapeuthique, et son bois blanc, cassant et léger, ne peut servir que comme combustible.

CAYNITO OU LE CAIMITIER

Le Caimitier, appelé *Chrysopyllum* par Linnée, qui veut dire feuille d'or, à cause de la couleur étrange de ses feuilles dont le dessus est vert et le dessous d'un beau jaune, est un arbre de la famille des synanthérées, genre des sapotilliers de Jussieu. Il s'élève ordinairement à la hauteur de 30 ou 40 pieds, et est fort branchu. Linné le classe dans les pentandries monogynies, et tire son nom de la couleur d'or bronzée de ses feuilles qui ont le dessus vert et sont couvertes d'un duvet fin et soyeux, très remarquable. Ses fleurs sont petites, axillaires, fasciculées et solitaires sur chaque pédoncule, d'une couleur verdâtre très pâle. Elles ont la forme d'une cloche à dix divisions, dont cinq plus épaisses. Cette fleur renferme cinq étamines et un pistil. Son fruit pomiforme est d'un rose mêlé de vert et de jaune, ou pourpre ou violet bleuâtre, suivant les différentes variétés de cette famille. Il contient une pulpe gélatineuse, gluante, laiteuse, d'un goût fade et d'une odeur purulente.

Usages. — Son bois est dur et propre à toutes sortes de constructions; mais il faut qu'il soit bien sec avant d'être travaillé.

LE GUANABANA

Le Corossolier, appelé Guanabana par les Espagnols, Alacalyoüa par les Caraïbes et Guanabanus par Plumier, est un arbre de la famille des anones de Jussieu. Les botanistes, en géné les désignent par les noms latins *Anona muricata* qui l. donné Linné, qui le range dans la grande classi

Polyandrie monogynie. Il est une variété du genre renonculacée, lyptosperme.

Les feuilles de cet arbre sont très vertes et très fraîches, et ressemblent à celles du citronnier. Elles sont ovales, lancéolées, glabres, luisantes et planes. Ses fleurs polypétalées sont munies d'une corolle de trois pétales, plus trois autres pétales pour le nectaire, blancs ou verts en dehors, et rouges ou jaunes en dedans (vivace). Son fruit qui est une baie en cœur oblong, de la grosseur des melons moyens d'Espagne, à la pointe un peu recourbée; son écorce d'un vert jaunâtre est rude, épaisse et divisée par figures en écussons, au milieu de chacun desquels se trouve implantée une pointe noire et recourbée. La pulpe du fruit est filandreuse, succulente, de couleur blanche et d'une saveur aromatique, quoique légèrement acide. Ces fruits du corossolier pèsent de 5 à 8 livres.

Usages. — La pulpe du fruit, agréablement mélangée avec du sucre et de l'eau, procure aux voyageurs une boisson des plus savoureuses et des plus rafraîchissantes. Les créoles appellent cette boisson *boubouille*, et l'offrent de bonne grâce aux étrangers qui ne l'aiment guère, à cause de sa fadeur. Les graines noires qu'on retire de la pulpe du corossolier sont très recherchées pour faire des émulsions. Enfin, son bois est assez bon, mais on lui reproche de n'être pas bien fort.

L'ANONE (*cœur de bœuf*).

Ce corossolier est de la même famille que le précédent. Il est désigné par les botanistes sous les noms suivants : *Anona sylvestris*, *anona reticulata*, corossolier sauvage, etc. Ses feuilles sont lancéolées; ses fleurs ont une corolle à six pétales, les trois inférieurs plus petits, beaucoup d'étamines et plusieurs pistils. Il est de la *Polyandrie polyginie* de Linné; et ses fruits sont cordiformes, réticulés, de la couleur jaune, recouverts d'une pellicule mince et sans fascicules. On ne lui connaît d'autres usages, que celui qu'on fait de son fruit comme aliment.

COROSSOLIER A FRUITS ÉCAILLEUX (*vulgo cachiman*).

Même famille. Feuilles oblongues comme ondulées; fruits .illeux en larmes; fleurs ayant les pédoncules le plus souvent upés.

LE XAGUA

Le Xagua des Caraïbes n'est autre que le Genipayer qui est de la hauteur du frêne, et avec le bois duquel on fait de très beaux fûts de lance dans plusieurs parties de l'Amérique. C'est le Genipa americana de Linné (Pentandrie monogynie) que Jussieu classe dans les rubiacées. Sa tige est droite et peu élevée; ses feuilles longues de 7 à 8 pouces et de 2 pouces de largeur, sont placées par bouquets aux extrémités des branches. Ses fleurs munies d'une corolle en rosette offrent cinq étamines et un pistil, dont le stigmate est en massue. Son fruit est ovale et recouvert d'une peau verdâtre, cotonneuse, de la forme du pavot à la couronne près, et renferme une pulpe aigrelette, blanchâtre, qui teint tout ce qu'elle touche, d'une couleur noire qui s'efface elle-même au bout de quelques jours.

Usages. — Les sauvages s'en servaient pour se colorer la peau, lorsqu'ils allaient à la guerre, afin de se rendre effroyables à leurs ennemis. Son fruit se mange dans sa maturité et donne par la pression une eau fort claire, avec laquelle on se lave la jambe pour se délasser. Au bout de quelques heures cette eau noircit à l'air, et ne peut plus servir qu'à la composition d'une bonne encre, qui, mélangée à la Bixa en poudre, était très recherchée, comme nous l'avons dit plus haut, des guerriers aborigènes.

LE HYGUERO

Le Hyguero est le nom espagnol du calebassier, que les Indiens appelaient Baya. Dans la description qu'en donne Oviédo, il confond le calebassier à feuilles longues, avec les fruits duquel les insulaires faisaient toutes sortes de vases ou ustensiles de ménage, et le calebassier comestible, dont les feuilles sont un peu moins longues, et dont la pulpe se mange dans sa fraîcheur. L'erreur d'Oviédo provient de ce qu'au Mexique, ce calebassier comestible est très commun et d'un usage alimentaire journalier chez les Mexicains, tandis que le calebassier à couis, qui lui ressemble beaucoup, abonde dans les îles, où son f remplace ordinairement la vaisselle et la gobeleterie des ména Dans ce qui va suivre nous ne parlerons que du calebassi couis, dont la description botanique remplacera avantage

ment celle du calebassier comestible et celle aussi du petit calebassier vénéneux qui n'en sont que des variétés. Il est inutile d'observer que le calebassier rampant, n'est pas de la même famille que les précédentes, et qu'il est classé dans la famille des curcubitacées, à laquelle il appartient par sa nature.

Le calebassier qui nous occupe, désigné par Linné du nom de *Crescentia cajete* (Didynamie angyospermie) est de la famille des solanées de Jussieu, et de la famille des personnées d'Adamson. Ses feuilles sont cunéiformes et lancéolées, rétrécies insensiblement vers la base, terminées par une pointe longue, presque sessiles, entières, glabres, vertes et un peu luisantes. Ses fleurs viennent immédiatement sur le tronc et le long des branches. Elles sont solitaires, d'un blanc jaunâtre, d'une odeur désagréable, et pendent chacune à un pédicule épais, long d'un pouce. Elles ont quelquefois cinq étamines dont trois plus longues que les autres; mais ordinairement elles n'en ont que quatre dont deux plus courtes comme les didynames ordinaires de Linné. Son bois est blanc et compact quoique un peu tendre; son tronc est tortueux et ses rameaux sont nombreux, fort longs, peu divisés et la plupart étendus horizontalement. Aux fleurs de cet arbre succèdent des fruits qui varient dans leur figure d'après les diverses espèces. Ils sont oblongs ou ovoïdes, et ont depuis deux pouces jusqu'à un pied de diamètre. Leur écorce est verte, unie, dure, presque ligneuse, elle recouvre une chair pulpeuse, blanche, qui noircit à l'air, pleine d'un suc d'un goût aigrelet, amer et astringent, et qui contient quantité de petites semences aplaties et cordiformes.

Usages. — Son bois, qui est fort dur, sert à faire des toupies, des chaises et d'autres meubles aussi. Les Indiens mangeaient la pulpe de ce calebassier pour dissoudre les abcès, occasionnés par les chutes ou autrement. Avec l'enveloppe de ce fruit, ils faisaient des couis ou cicayes.

LA BIXA

La Bixa n'est autre que le roucouyer, ainsi appelé par Oviédo. Linné lui donne le nom de mitella, parce que le fruit de cet arbre ressemble à une petite mitre. Généralement il est désigné par les noms suivants : *Bixa orellana mitella*, *americana*, *'nctoria mamaxi*. Les Caraïbes mâles lui donnaient le nom 'achiote ou catabi ou cocheduc, et les femmes bichet. Il est de la mille des tiliacées d'Adamson, ou des rosacées de Tournefort ; la Polyandrie monogynie de Linné.

Histoire naturelle.— Cet arbre où se rencontrent ordinairement les plus douces, comme les plus éclatantes couleurs, est un bel ornement des jardins d'Amérique. Il est d'une grosseur moyenne, pousse plusieurs tiges droites, rameuses, couvertes d'une écorce mince, unie, brune, portant des feuilles alternes, grandes, éparses, cordiformes, pointues, lisses, pétiolées, ayant en dessous plusieurs nervures roussâtres imitant celles du tilleul, mais plus allongées. Ses fleurs ont une corolle à dix pétales, calice à cinq dents ; elles portent plusieurs étamines et un pistil, et offrent l'aspect d'une belle rose.

Usages. — Les sauvages faisaient usage de la teinture rouge du roucou, qu'ils retiraient par la macération de ses graines rouges dans l'huile de copapac ou dans l'acide du fruit du genipayer, pour le tatouage de leurs corps.

Avec son écorce, ils se faisaient des cordes, et ils assaisonnaient leurs mets avec ses bourgeons rosés : aussi, aimaient-ils à cultiver cet arbrisseau si utile, tout autour de leurs champêtres cabanes. Annuellement, il leur produisait deux récoltes. La culture du roucouyer avait commencé par défrayer les premiers établissements des colons européens, comme celle du tabac et du cacaoyer ; mais toutes ces cultures si intéressantes et si lucratives faites, avec intelligence, ont été plus tard abandonnées, pour celles plus luxueuses de l'indigo et de la canne à sucre.

LE GUAZUMA

C'est sans doute le même qu'Oviédo appelle Guacuma ; la description qu'il en donne le prouve certainement. Ce Guazuma ulmifolia, theobromaguazuma, est le bois d'orme de Nicolson, et le guazulme de Tussac; il est de la famille poliadelphie pentandrie de Linné et de la famille des malvacées de Jussieu.

Histoire naturelle. — C'est un arbre de taille moyenne, avec lequel on fait de belles allées, parce qu'il croît en peu de temps. Sa tige est rameuse, et pousse des racines traçantes, fibreuses et noirâtres ; son bois est blanchâtre et fendant. Ses feuilles ressemblent à celles du mûrier, bien qu'elles soient plus petites. Ses fleurs sont blanchâtres, ont un calice de trois phylles, cinq pétales voûtées, à deux cornes ; cinq nectaires. Ses étamines sont adhérentes aux nectaires, chacune a trois anthères. Les feuilles de l'ormeau d'Amérique servent de nourriture aux [illegible] tons et aux cabris, et leurs fruits aux chevaux, aux bœ[illegible] aux ânes, durant les grandes sécheresses qui désolent annu[illegible] ment les Antilles. Dans les disettes, les hommes [illegible]

mangent, bien qu'ils soient d'une difficile digestion : ces fruits ont le goût sucré, lorsqu'ils sont bien *haiques*. Au dire d'Oviédo, les insulaires faisaient tremper dans l'eau les fruits du guazulme réduits en poudre ou concassés, et donnaient à leurs animaux ce breuvage qui les engraissait à merveille.

Usages. — Il n'en a pas d'autres que les précédents, que nous venons d'énumérer plus haut. Son bois léger ne convient qu'à faire des brancards de voitures, mais brûlé convenablement, son charbon poreux et léger sert à la dépuration des sirops, dans les sucreries et dans la plupart des raffineries coloniales.

LE GUAMA

Le Guama qui en espagnol signifie pois doux, est le nom qu'Oviédo donne au pois sucrier, ou au pois sucrin. Vulgo tuga; nom caraïbe qui correspondait à celui de Bayroua, d'alakoaly qui sont la même chose. Les botanistes modernes l'appellent mimosa enga, ou acacie à fruits sucrés. Il estde la famille des légumineuses de Jussieu et de celle de la polygamie monacie de Linné. C'est un bel arbre qui ressemble par ses fruits et par ses feuilles aussi au tamarinier. Son bois convient pour chauffer les fourneaux, parce qu'il flambe bien sans produire beaucoup de fumée incommodante. Il produit beaucoup de cendres, riches en potasse. Il se plaît au bord des rivières. Ses feuilles sont simplement bi-pennées à cinq paires de folioles ; sans épine, pétiole marginé, articulé. Sa fleur est en entonnoir, d'un vert pâle et évasé en dehors. Le pistil de la fleur mince et allongé est environné de 80 à 90 étamines dont les filets sont blancs et les anthères sphériques et jaunâtres. Cette fleur croît à l'extrémité des rameaux par bouquets, composés de 7 à 8 individus attachés à un pétiole très petit. Le pistil devient une gousse un peu arquée, de la longueur de 5 à 6 pouces, et bridée comme le tamarin. Ce fruit vert, jaunâtre dans sa maturité, renferme une matière spongieuse, très blanche, sucrée, divisée en 14 ou 16 loges, qui renferment autant de graines, presque ovales, noires, divisées en deux lobes, d'un goût âcre, revêtues d'une pellicule blanchâtre.

Usages. — Il n'en a point. On suce ses fruits avec plaisir, à cause de leur saveur sucrée, et son bois peut servir avantageusement à remplacer la bagasse, comme combustible, dans la fabrication sucre de canne.

LE HICACO

Nom espagnol et indien de l'icaquier des Antilles. Cet arbre de moyenne grandeur ou plutôt cet arbrisseau dont le nom est chrysobalamis icaco de Linné (icosandrie monogynie) est de la famille des rosacées de Jussieu. Il aime les endroits frais dans les mornes, le long des rivières et le terrain des anses qui avoisinent les rivages de la mer. Il fleurit presque toujours, mais c'est en juin et en septembre qu'il donne ses fruits. Ses tiges sont crochues, disposées sans ordre, peu grosses, fort branchues. Ses feuilles d'un vert sombre sont oblongues et portées sur un pétiole assez court et petit. Sa fleur, qui paraît à peine avant l'épanouissement, laisse paraître après un calice monophylle divisé en cinq parties, sa corolle est composée de cinq pétales blancs, minces et sans odeur, disposés en rose, le centre est occupé par un gros pistil environné par plusieurs étamines. Ce pistil devient une baie ovoïde semblable à une prune, tantôt violette, tantôt jaune, tantôt noire, d'un pouce et demi de longueur, de 8 à 10 pouces de diamètre. La chair de ce fruit est succulente, d'une saveur douce, un peu aigrelette, quelquefois amère. Elle recouvre un gros noyau qui contient une petite amande.

Usages. — Je ne lui en connais point. On dit seulement ses racines très astringentes et très recherchées par les médicastres du pays, pour le resserrement des chairs flasques.

LE LARUMA OU YARUMA D'OVIÉDO

C'est le conlequin ou l'ambaïba des Caraïbes. Dans les Antilles, il s'appelle tout bonnement bois-trompette, parce que les branches creuses où pendent ses larges feuilles, servent de trompette aux enfants des colonies. Linné le dénomme en latin cecropia peltata (Diœcie diandrie) ; Jussieu le classe dans la famille des orties, et Adamson dans celle des chataigniers. Le même arbre porte séparément les fleurs mâles à spath caduc, à chatons imbriqués d'écailles turbinées, comme tétragones, ayant une corolle nulle ; et les fleurs femelles, à ovaires imbriqués un style, un stigmate laceré, comme dans la fleur mâle fleurs se changent en une baie monosperme.

Les anciens Caraïbes se servaient des branches creuses d

trompette pour appeler le peuple à la prière ou au combat. Il est de moyenne grandeur; ses racines sont très écartées; l'écorce du tronc ressemble à celle du figuier; son bois est poreux, blanc, rude au toucher, très facile à fendre. Le tronc, divisé par nœuds placés de distance en distance, est creux dans toute sa longueur, ce qui le rend cassant et propre à céder à l'effort d'un vent violent; ses feuilles sont grandes, ombiliquées, palmées, larges de plus d'un pied, et sont supportées par de longs pétioles verdâtres.

Oviédo dit qu'il produit un fruit doux de la longueur du doigt et semblable à un gros ver. En effet, ce sont des chatons femelles de cette plante dont il veut parler. Aux fleurs de ces chatons succèdent des amandes, dont les enfants des colonies sont très friands. Le germe du bout de ses branches est un excellent caustique.

LE MACAGUA

Le maçagua des Caraïbes est sans nul doute le cyroyer d'Amérique. Cependant l'arbre n'est pas si grand que veut bien le dire Oviédo, et son bois filandreux, sec et cassant, ne vaut que comme combustible. Dans la description qu'en fait Descourtilz, il dit que la peau mince du fruit renferme deux ou trois semences ovales-oblongues, charnues, grosses, environnées d'une pulpe excellente. C'est une erreur grave, au point de vue du moins des cyroyers qui croissent en Haïti, car nos cyrouelles ne contiennent généralement qu'une seule semence ovale, oblongue, etc. comme il le dit bien. Les feuilles du cyroyer ressemblent beaucoup à celles du noyer, quoiqu'elles soient un peu plus petites et caduques. Ses fleurs sont rouges et en thyrse, et offrent dans l'intérieur des quatre pétales de la corolle sans calice, beaucoup d'étamines autour d'un ovaire rond surmonté d'un style à stigmate infundibuliforme. Aussi Linné le range-t-il dans la famille des polyandrie monogynie, et Jussieu dans celle des guttiers. Les fruits du cyroyer pendent à de longs pédoncules pourpres; ils sont jaunes et de la grosseur d'un œuf de pigeon, contenant une semence roussâtre, environnée d'une pulpe sucrée, acidule et astringente: les amandes sont très amères. La moitié de l'année, c'est-à-dire durant toute la sécheresse, cet arbre reste dépouillé de ses feuilles.

L'ACUBA

L'acuba est le nom caraïbe du sapotillier, que les Malabrois appellent manitambou . C'est l'Achras sapota de Linné (Hexandrie monogynie). Cet arbre servit à Jussieu de base principale à la création de la famille des sapotillées. Il existe deux variétés de sapotilliers ; le sapotillier à gros fruit qui est le sapota fructu ovato majore de Plumier, et le sapotillier à fruits plus petits (Achras sapotilla) branchiatus, diffusus ; frustus subrotundo, cicatricula mucrone breviori de Brown, l'auteur de la flore de la Jamaïque. Avant d'aller plus loin, il convient d'avertir qu'il existe un sapotillier marron, vulgo balatas, qui croît dans les mornes, et dont le bois, meilleur encore que celui des sapotilliers qui nous occupent, est employé avec avantage à toutes sortes de constructions solides.

Histoire naturelle. — Le sapotillier est un grand arbre qui s'élève à 30 ou 40 pieds de hauteur : sa racine est pivotante et chevelue. Son bois dur, mais moins dur que celui du balatas, enferme dans son aubier un suc laiteux et gluant, qu'on retrouve dans la pulpe du fruit. Le bois lui-même est rouge, mais n'est ni blanc, ni fendant, comme le disent Nicolson et Descourtilz. Oviédo a donc raison de dire que l'île d'Haïti n'a point de bois plus dur que celui de l'acuba. Ses feuilles naissent aux extrémités des ramilles et par bouquet de douze à quinze ; elles sont longues de trois à quatre pouces, larges de douze à quinze lignes, lisses, luisantes, sans dentelure, d'un vert foncé en dessus, pâle en dessous, très veinées, remplies d'un suc laiteux, gluant et âcre.

Caractères particuliers. — Ses fleurs croissent au centre des bouquets sur un pédicule de six lignes de longueur, au nombre de cinq à six ensemble; la corolle est monopétale, en tuyau découpé jusqu'au milieu en douze parties égales, de quatre à cinq lignes de longueur sur presque autant de largeur, garnie de 6 étamines, dont les anthères sont bien renfermées dans un calice composé de six feuilles allongées, convexes en dessous, concaves en dedans, d'un vert tendre, légèrement couvertes d'un velouté brun. Le pistil est placé au milieu des étamines, et devient une baie ovoïde ou sphérique, couverte d'une pellicule grise, rude, plus ou moins crevassée. Quand elle n'est pas mûre. sa chair est verdâtre, d'un goût fort âcre et désagréable, [illegible] dans sa maturité, elle est rougeâtre, délicieuse, rafraîchiss[illegible] remplie d'une infinité de petites veines qui contien[illegible]

laiteux, doux et gluant. Le centre du fruit est occupé par plusieurs pépins oblongs, recouverts quelquefois d'une matière résineuse, blanchâtre, riche en acide butyrique.

LE GUIABARA

La guiabara d'Oviédo est le raisinier à grappes du bord de la mer, ou mangle rouge. C'est le cocoloba vinifera de Linné (octandrie triginie). Il fait partie de la famille des polygonies de Jussieu et de celle des persicaires d'Adamson. Les Caraïbes appelaient indifféremment tous les mangles copey, nom cependant qu'Oviédo réserve particulièrement pour le palétuvier à feuilles épaisses, qui est de la même famille et d'une variété seulement du raisinier qu'il appelle guiabara.

Histoire naturelle. — Cet arbre est remarquable par la forme et la beauté de ses feuilles. Oviédo, après avoir donné une idée de leur largeur, en disant qu'elles ont une paume de longueur dans une largeur proportionnée, remarque qu'elles sont tellement vertes et épaisses, que les Espagnols, dans les premiers temps de leur arrivée, où l'encre et le papier leur manquaient, s'en servaient pour écrire, avec une épingle, ou le fer d'une aiguillette, qui formaient des lettres très distinctes, et si différentes de la couleur de la feuille, qu'elles pouvaient se lire aisément.

Les feuilles d'un vert d'aigue marine, sont traversées de grosses nervures pourprées, dont le contraste admirable plaît beaucoup à l'œil. Le bois du raisinier à grappes, bon à brûler, est employé dans le charronnage et dans la charpente des maisons. Son cœur donne une teinture rouge qui, obtenue par la décoction du bois, est vive et susceptible d'être fixée par le sulfate d'alumine. Les feuilles de cet arbre servaient aussi d'assiettes aux Caraïbes et aux flibustiers. Enfin les fleurs de ce palétuvier sortent des aisselles des feuilles, autour d'une panicule pyramidale assez semblable à une grappe de raisin, longue de sept à huit pouces et contenant soixante à soixante-dix fleurs à étamines. Elles sont petites, blanchâtres, d'une odeur suave, portées sur de petits pédicules. Les étamines sont très déliées, au nombre de huit, rangées autour du pistil qui est terminé par trois stigmates. L'ovaire devient une baie qui dans sa maturité est molle, sphérique, de couleur pourprée, couvertes de petites gouttes de rosée succulente, d'un goût aigrelet. On trouve au milieu un os noyau dur, ligneux, cannelé-ovale, qui renferme une nande amère.

sages. — Son bois sert à confectionner les ouvrages de char-

ronnage, et son écorce chez nous est employée pour le tannage des peaux, parce qu'elle est riche en acide tannique.

LE COPEY

C'est le résinier de notre montagne, dont les feuilles sont encore plus grandes et plus épaisses que celles du résinier à grappes du bord de la mer. Les premiers Espagnols qui abordèrent notre île, se servaient de ses feuilles pour jouer aux cartes, au dire d'Oviédo, et pour écrire aussi. Les feuilles admirables de ce palétuvier ont un pied de longueur sur un demi-pied dans leur plus grande largeur. Ses fleurs sont à étamines, verdâtres, en épi pyramidal et deviennent un petit fruit en grappe, qu'Oviédo avoue n'avoir jamais pu voir. Le mois n'était peut-être pas favorable à la fructification de ce bel arbre. Cet arbre croît de préférence dans les mornes ; cependant, j'en ai vu quelques-uns dans les jardins de la ville du Port-au-Prince, dont le site appartient plus à la plaine qu'aux mornes.

LE GAGUCY

Le gagucy d'Oviédo est le calabure soyeux de Descourtilz, dont le nom vulgaire est bois de soie. C'est le Muntingia calabura de Linné (Polyandrie monogynie). Jussieu le classe dans la belle famille des tilliacées. On l'appelle aussi bois ramier, parce que ces oiseaux sont friands de son fruit, dont l'intérieur ressemble à celui de la figue de Castille.

Histoire naturelle. — Le calabure soyeux est un très bel arbre. Il est commun aux Antilles, où l'on emploie son bois pour faire des douves de barriques. On tresse avec son écorce des nasses et des cordes, que les pêcheurs et les marins de cabotage savent employer par économie. Les insulaires l'utilisaient beaucoup à cet usage ; les premiers Espagnols imitèrent leur exemple, et au besoin s'en faisaient de très bons souliers, lorsqu'il ne leur en venait pas d'Europe.

Caractères physiques. — C'est un arbre de la famille des tilleuls qui ressemble à l'orme par son port. Il s'élève à trente pie environ dans les bonnes terres. Ses rameaux sont garnis feuilles dans toute leur longueur. Ses feuilles sont alterr ovales-oblongues, pointues, dentées, portées sur des péti

fort courts, et inégales à leur base, un de leurs côtés étant plus court que l'autre. Elles ont 3 ou 4 pouces de longueur, et sont couvertes d'un duvet doux, fin comme la soie, qui est plus abondant à la surface intérieure, ce qui fait paraître cette surface, un peu plus blanchâtre que l'autre. Sa fleur consiste en un calice divisé presque jusqu'à sa base en 5 ou 6 découpures lancéolées, pointues, pubescentes en dehors et caduques ; en 5 ou 6 pétales arrondies, un peu unguiculées et très ouvertes, en un grand nombre d'étamines dont les filaments beaucoup plus courts que les pétales portent des anthères arrondies ; enfin en un ovaire supérieur, globuleux, dépourvu de style, et couronné par 5 ou 6 stigmates épais, persistants et en étoile. Le fruit est une baie globuleuse, un peu plus grosse qu'une cerise, jaunâtre avec une teinte rose, divisée intérieurement en 5 ou 6 loges peu apparentes, par des cloisons membraneuse très fines; il contient des semences nombreuses, petites, arrondies et nichées dans une pulpe. Le calabure soyeux se plaît dans les endroits frais, dans les mornes, et le long des rivières, dans les plaines.

LE CIBUCAN

Le cibucan des Caraïbes dont parle Oviédo est le figuier maudit ou figuier des Indes. Il y a le franc et le bâtard. C'est le ficus indica de Linné (Polygamie triœcie). Il est de la famille des orties de Jussieu, c'est le Hinguera india des botanistes espagnols.

Histoire naturelle. — Cet arbre immense, dit Descourtilz, est extrêmement étendu, et aussi admirable par son port que par sa manière de se propager. Il pousse des branches de longs jets pendants, assez semblables à des cordons ou à des baguettes qui gagnent la terre, s'y enracinent et forment de nouveaux troncs qui, à leur tour, en produisent d'autres de la même manière ; en sorte qu'un seul arbre s'étendant et se multipliant ainsi sans interruption, offre une forêt sombre, une seule cime d'une étendue prodigieuse, et qui paraît posée sur un grand nombre de troncs de diverses grosseurs, comme le serait la voûte d'un vaste édifice, soutenue sur une quantité de colonnes. Avec le suc qui découle de son écorce, on peut faire du caoutchouc. Cet arbre se reproduit par ses baguettes, par des graines par des boutures qui végètent avec une étonnante rapidité. Tous les lieux conviennent à sa végétation. Son bois est employé

à faire des canots d'une seule pièce et quantité d'ustensiles de ménage.

Le figuier maudit est toujours vert, il vit et subsiste pendant plusieurs siècles. C'est un des plus gros arbres de l'Amérique. Le Père Labat en a vu de 25 pieds de circonférence. Son bois est mou, ses racines grosses et saillantes en dehors, de manière que l'arbre paraît porté sur des arcs-boutants; ses branches sont énormes, s'étendent fort loin, et procurent un bel ombrage. Les fleurs du cibucan naissent par bouquets à l'extrémité des rameaux; elles sont oblongues, d'un vert foncé en dessus, pâle en dessous, et comme cotonneuses, sans dentelures; longues de 10 à 12 pouces et larges de 4 à 5, d'une saveur astringente, d'une odeur herbacée, portées sur des pétioles courts, épais, qui s'étendent sur toute la longueur de la feuille et forme une côte saillante en dessous, à laquelle aboutissent plusieurs nervures obliques, alternativement placées. Les fruits croissent le long des branches et des rameaux; ils sont sphériques, de la grosseur d'une noix de galle, verts en dehors, de couleur rose en dedans, pleins d'un suc laiteux, d'un goût fade. Les fruits renferment dans leur intérieur les fleurs qui se changent en une infinité de petites graines oblongues, roussâtres et fécondes. Ce sont ces petites graines que les Espagnols du temps d'Oviédo comparaient aux lentes; et c'était pour cette seule raison qu'ils appelaient le cibucan ou figuier maudit, surtout le bâtard, arbre des lentes.

LE GUAYABO

Le goyavier pyriforme, dont la synonymie est psidium pyriferum de Linné, est, d'après ce célèbre botaniste, de la famille de l'icosandrie monogynie. Jussieu le range dans la belle famille des myrtes.

Cet arbre qui se rapproche beaucoup des poiriers pour le port, la couleur et la disposition de ses feuilles, joint à une taille médiocre des rameaux quadrangulaires qui sont garnis de feuilles opposées, ovales, oblongues, un peu obtuses avec une pointe courte, très entières, lisses et marquées de points glanduleux. Les fleurs blanches du goyavier, accompagnées de deux bractées, et portées sur des pédoncules axillaires présentent pour caractères distinctifs, un calice presque pyriforme, à quatre ou cinq lobes irréguliers et profonds; une c[illegible] rose, à cinq pétales, contenant des étamines nombreu[illegible] les anthères sont d'une couleur jaune citron, tout autour [illegible] pistil, dont l'ovaire infère est surmonté d'un style et [illegible]

mate beaucoup plus longs que les étamines : ces fleurs répandent une odeur agréable.

Le fruit est une baie ovoïde ou en poire, de la grosseur d'un œuf de poule ou d'une poire moyenne, à peau mince, jaunâtre, piquée de noir en dehors dans sa maturité, divisée en quatre parties, et contenant un grand nombre de semences dures ou osseuses, nichées dans une pulpe blanche ou couleur de chair, succulente, aromatique, d'une saveur agréable, douce, comme musquée. On en connaît plusieurs variétés.

Usages. — Avec ce fruit dont les graines dures sont rejetées du corps des animaux sans altération aucune, les créoles font des compotes ou des pâtes qui sont plus estimées que celles même de coing, en Europe. Descourtilz dit que l'écorce mise en poudre sert à conserver les oiseaux empaillés et à tanner le cuir, et que le bois fait d'excellent charbon. Dans tous les cas le bois du goyavier est un bois très dur qu'on emploie dans les ouvrages de charpente et de menuiserie. Avec ses jeunes branches droites, on fait des bâtons fort estimés dans le pays, pour leur ténacité.

LE MAMEY OU MAMEI

Le mamey est l'abricotier des Antilles, le mammea americana de Linné (Polyandrie monogynie). C'est le manchiboni des Caraïbes; Adamson le classe dans la famille des cistes, et Jussieu dans celle des guttiers, Enfin d'autres botanistes le rapportent dans la grande famille des synanthérées, genre sapotilliers.

Histoire naturelle. — Il est d'un port majestueux et devient très touffu; il affecte la forme pyramidale. Il s'élève à 40 et 60 pieds de hauteur, dans les terrains qui lui conviennent; le tronc a jusqu'à 4 pieds de diamètre. Son écorce est grisâtre, écailleuse; son bois est blanc, gommeux, facile à fendre; son feuillage est sombre comme celui des vieux bois dont il a la couleur. Ses feuilles épaisses et dures sont poreuses; elles sont ovales, obtuses, échancrées en cœur, d'autres fois très entières, garnies d'une côte saillante, à nervures obliques, superficielles. nombreuses et formant des réseaux irréguliers. Ses feuilles sont foncées en dessus, claires en dessous. Elles ont de 8 à 9 pouces de longueur sur 4 à 5 de largeur. Ses fleurs sont tan-
[illegible] hermaphrodites, tantôt séparées, elles sont rosacées, ont
[illegible]atre pétales arrondis, obtus, creusés en cuiller, blancs, d'une
[illegible]ur suave et d'un goût astringent.

[illegible] pistil devient un fruit charnu, succulent, sphérique, de 3 à

6 pouces de diamètre, et est couvert d'une pellicule peu épaisse, d'un gris jaunâtre, grumeleuse et qui blanchit en mûrissant.

La partie comestible est spongieuse, d'un jaune rutilant, en se rapprochant du centre, puis blanchâtre, excentriquement traversée par des veines lactées d'une odeur pénétrante et aromatique et d'une saveur douce. Sa pulpe auricolore, recouvre depuis 1 jusqu'à 3 noyaux ovales, convexes supérieurement et concaves du côté qu'ils se touchent, composés de filaments posés en tout sens les uns sur les autres, de 18 lignes de largeur sur près de 3 pouces de longueur, lisses en dedans, d'un beau rouge carmin à l'intérieur où se trouve renfermée une amande ligneuse, d'un goût âcre, de couleur brunâtre, bilobée; on se sert du suc de cette amande pour tracer sur du linge des lettres que rien ne peut effacer.

Usages. — A la Martinique, on fait de très bonnes liqueurs avec les fleurs de l'abricotier. Avec le fruit, on confectionne d'excellentes compotes et des candis très estimés. Avec le bois qui est facile à fendre, on retire à bien peu de frais des aissantes, du merrain, des poulies et autres matériaux utiles. Cru, le fruit est indigeste, on en bonifie la chair en le faisant tremper, avant le repas, dans du vin sucré, aromatisé avec la cannelle et le girofle, quand on n'a pas le temps de le cuire dans du sirop.

LE QUENTAS DEL XAVON

Le Quentas del Xavon d'Oviédo est le savonnier mousseux décrit par Descourtilz, et le bois savonnette de Nicolson. Linné l'appelle sapindus saponaria (octandrie trigynie). Jussieu le classe dans la famille des savonniers; et Adamson dans celle des pistachiers.

Histoire naturelle. — Cet arbre est d'une médiocre grandeur : son tronc se divise ordinairement à 2 à 3 pieds de terre en plusieurs branches grosses comme la cuisse. Son écorce est grise raboteuse; le bois blanc, gommeux, dur; ses feuilles de différentes grandeurs. Elles sont d'un vert gai, luisantes en dessus, d'un vert pâle et veloutées en dessous, sans dentelure, terminées par une pointe qui est mousse, allongée et recourbée d'un côté, divisée par une côte en deux parties inégales. Ses fleurs sont en rose, composées de 4 pétales arrondis et d'un pistil qui devient un fruit sphérique, gros comme une cerise, suspendu grappe, couvert d'une peau jaunâtre, brillante, un peu ri Cette peau couvre une substance jaunâtre, transparente, glua d'un goût fort amer, inadhérente à un noyau sphérique. qu'

d'un beau noir, fort dur, brillant, dont l'amande est blanche, d'un goût d'aveline.

Ce fruit, ajoute Nicolson, à qui nous avons emprunté la plus grande partie de nos descriptions dans cet ouvrage, ce fruit mûrit vers le mois de février. Il croît principalement dans les mornes et quelquefois dans la plaine aussi.

Usages. — On peut s'en servir pour savonner le linge. Pour cela, on met dans l'eau chaude une demi-douzaine de ces fruits; et peu de temps après, la pulpe se fond, l'eau blanchit, se charge de mousse et d'écume. Son noyau peut servir à faire des chapelets d'un noir plus luisant que l'ébène. Descourtilz remarque aussi avec raison que les dames créoles se servent du bout des jeunes branches ou des racines les plus tendres de cet arbre pour faire, après les avoir bien mâchés à une de leurs extrémités, des espèces non pas de cure-dents, mais de brosses à dents, dont l'usage habituel entretient une grande fraîcheur à la bouche.

En outre du savonnier mousseux, il existe encore, rapporte avec justesse le même auteur ci-dessus mentionné, dans les îles, une liane, dite liane à savon, dont le bois dépouillé de ses feuilles et d'une partie de son écorce seulement, celle qui est la plus amère, sert aux mêmes usages.

LE CAOABAN OU LE CAOBA

Le caoban ou le caoba est le nom espagnol du Mahogon, bois d'acajou des autres botanistes, Les hommes caraïbes l'appelaient *Lidoubouheri* et les femmes *Liacaïcachi*. C'est le swietenia mahogoni de Linné (Decandrie monogynie). Il est classé dans la famille des orangers de Jussieu et dans celle des azedaracks de Lamark. Nicolson l'appelle maurepasia, et Adamson le classe parmi les pistachiers.

Histoire naturelle. — Cet arbre s'élève à plus de 80 pieds; sa tige est droite, divisée par le haut en plusieurs grosses branches, qui à leur tour se subdivisent en plusieurs autres. Sa feuille est large, épaisse ; sa fleur verdâtre et petite offre aux regards une corolle plus grande que le calice à cinq pédales ouverts, concaves, qui contient dix étamines au sommet d'un tube cylindrique, environnant le pistil complet. Ses fruits sont très durs, eu près de la grosseur du poing, grisâtre ou de couleur brune cée, et ont la forme d'un œuf. Lors de leur maturité, ils ıvrent par la base en cinq valves qui s'enlèvent en manière calotte, et laissant sur l'arbre des réceptacles pentagones

entouré de semences, que les vents agitent, détachent et dispersent sur la surface de la terre.

Usages. — On s'en sert pour toutes sortes d'ouvrages de charpente et de menuiserie : on en fait de beaux meubles, des lambris, des aissantes, baignoires et des canaux d'une seule pièce, qui ont quelquefois plus de quatre pieds de largeur sur vingt de longueur.

Il y a une autre espèce d'acajou à planches, qui se nomme acajou moucheté, mais qui est devenu rare dans nos forêts. Il s'élève moins haut que le précédent; ses feuilles sont plus petites, ses fruits moins gros, son bois rougeâtre, parsemé de taches noires; il est très recherché pour faire les meubles.

LE PITAHAYA OU CIERGE A GRANDES FLEURS

Oviédo dit que le pitahaya est le nom du fruit de ce cierge; mais nous ne l'avons retrouvé nulle part dans aucun botaniste. Il dit encore que l'usage immodéré du pitahaya comme nourriture, ainsi que celui de plusieurs autres pommes de plantes semblables, colore l'urine en rouge; nous n'avons jamais eu occasion par nous-même, ni par tradition orale ou écrite de vérifier ce fait; or donc nous jugeons à propos de laisser toute la responsabilité de ce dire à Oviédo en personne. Cette réserve faite, revenons à notre description du cierge à grandes fleurs. Ce cierge appelé vulgairement cacte serpent, cactus grandiflorus de Linné (Icosandrie monogynie) est de la famille des cactes de Jussieu. Selon Delaunay, le mot cactus vient du verbe *Kaio*, brûler, parce que la piqûre des épines de ces plantes cause des douleurs brûlantes.

Histoire naturelle. — Les tiges du cacte serpent sont cylindriques, rameuses, serpentantes, verdâtres, à 5 ou 6 côtes peu saillantes et minces, sur les mêmes côtes de petites épines rayonnantes et fasciculées.

Les boutons sont velus, les fleurs sont latérales, fort belles, d'une odeur très suave, et ont 7 à 9 pouces de diamètre. Son calice est fort grand, long, tubuleux et écailleux dans sa partie inférieure, composé à son sommet de folioles étroites, linéaires, ligulées, pointues, jaunâtres, disposées sur plusieurs rangs, ouvertes, et qui semblent former une couronne autour de la fleur. Ses pétales sont blancs, nombreux, lancéolés et disp[illegible] plusieurs rangs en une belle rosette concave. Le style [illegible] long que les étamines, et son stigmate est divisé en un[illegible] de lanières affectant une disposition infundibuliform

La partie inférieure du calice qui est chargée d'écailles barbues se change en un fruit ovoïde, gros comme le poing, couvert de tubercules écailleux, charnu, d'une couleur orangée, rempli de très petites semences, et d'une saveur acidule fort agréable.

Usages. — Il n'en a aucun, le suc de ses feuilles est au contraire vénéneux à haute dose. Les médecins habiles et prudents s'en servent quelquefois comme vermifuge.

Variétés. — La famille des cactes et des cierges offre des variétés de genres considérables.

LA TUNA

La tuna des Espagnols est le *batta* des Caraïbes, la raquette commune des pays chauds. C'est le cactus opuntia de Linné (Icosandrie monogynie) l'opuntia vul go herbarum des autres botanistes ou le ficus indica des mêmes auteurs; mais de la famille des cactes de Jussieu.

Histoire naturelle. — Ses feuilles sont rondes et massives, de l'épaisseur du doigt, épineuses aux bords et au milieu. La hauteur de toute la plante est celle du genou. Sa fleur est jaune, sessile, située sur les articulations supérieures de la plante. Elle a environ dix pétales ovales-cunéiformes, beaucoup d'étamines qui ont un mouvement particulier de contraction, lorsqu'on les touche avant qu'elles aient répandu leur poussière fécondante. et un style, dont le stigmate est partagé en cinq à dix divisions, Le fruit de la raquette a presque la forme d'une figue; il est ordinairement d'une couleur rouge foncée, contient une pulpe rouge, succulente, douceâtre et qui, dit-on, a cela de particulier qu'il rend l'urine de ceux qui en mangent rouge comme du sang, quoiqu'il ne leur cause aucun mal. J'en ai beaucoup mangé dans ma vie et jamais je n'ai constaté sur moi l'ombre même de cette singulière propriété attribuée à tort ou à raison à la pomme du cactier raquette.

Usages. Sa feuille est un des meilleurs émollients des Antilles. Avant de manger son fruit, précaution que ne recommande Descourtilz ni aucun des siens, il convient d'enlever au haut du fruit une couronne épineuse, radiée, qui s'y trouve et provient de la fleur.

LE CABUYA OU CABOUILLE

'est le nom que les Indiens et les Africains après eux ont stamment donné à l'aloès-pite des Antilles et de l'Amérique

du Sud, qui est une variété de l'aloès, fane sucotrin de Descourtilz ou de l'aloès perfoliata de Linné (hexandrie monogynie). Il est de la famille des liliacées d'Adanson et des asphodèles de Jussieu.

Histoire naturelle. — Ses feuilles ont 3 à 4 pouces de largeur et 2 à 3 pieds de longueur. Elles sont épaisses, unies, pointues, dépourvues de piquants, d'un vert clair. Ses fleurs qui viennent en épis autour d'une trompe de 3 à 4 pieds de haut, ressemblent à celles de l'aloès épineux, dit faux socotrin. Elles sont jaunes ou rouges, longues de près d'un pouce, de la grosseur d'un tuyau de plume, creuses et entières jusqu'au milieu, mais fendues dans tout le reste par 6 petites feuilles étroites et tant soit peu retroussées au dehors par le bout. Il y a dans chaque fleur six filets blanchâtres un peu épais, ornés chacun d'une tête jaune et fendue et situés à l'entour d'un bouton très hexagone, aussi grand qu'un grain de blé, et surmonté d'une petite pointe verte. Toutes ces fleurs sont d'aplomb sur la tige, mais se fanent et se renversent après et tombent sans produire aucun fruit. Aussi, cette plante vient de rejeton qui s'accommode de tous les terrains. La variété dite cabaya ne vient que dans certains cantons de l'île ; elle supplée au défaut du chanvre et du lin ; on en fait en Europe des cordes et divers ouvrages. Oviédo raconte que les insulaires pouvaient scier leurs fers avec les cordes de cette pite : je lui laisse la responsabilité morale de cette fable espagnole.

L'HÉLÉQUEUR OU ALOES KARAKAS

C'est l'agave antillarum de Linné (hexandrie monogynie) qui est de la famille des ananas de Jussieu. C'est une variété du maguei des Mexicains qui leur donne un cidre si renommé de ces républicains de l'Amérique. C'est le bromélia de Nicolson.

Histoire naturelle. — Sa racine est tubéreuse ; ses feuilles sortent immédiatement de terre sans tige. Elles sont disposées en rond, larges de cinq à six pouces, longues de trois à quatre pieds, lisses, pliantes, terminées par une pointe très aiguë. Du centre des feuilles s'élève un pédoncule en forme de tige de quinze à vingt pieds de hauteur, remplie d'une matière spongieuse, qui, sèche, remplace l'amadou.

Le sommet de cette tige se divise en plusieurs petits rameaux d'où sortent des fleurs monopétales en entonnoir, inod blanches, rangées par bouquet, divisées en trois quartiers, tenues sur un calice verdâtre oblong. Ce calice devient u-

arrondi, charnu, oblong, divisé dans toute sa longueur en trois capsules remplies de petites graines plates, arrondies, roussâtres.

Usage. — Le héléqueur, dont le suc des feuilles est vulnéraire, bouilli dans l'eau, donne un fil aussi bon que celui du cabuya qui le précède.

PATATE (LE LIRENS, *Oviédo*).

Oviédo raconte que le lirens est le fruit d'une patate que les insulaires cultivaient, et que les Espagnols ne tardèrent pas à cultiver aussi à leur exemple : « Cette plante, dit-il, jette et répand ses branches sur terre. On les coupe pour les replanter. Les fruits de cette plante, produits en terre, sont attachés à de petites verges dépendantes de la branche. Ces fruits sont de couleur blanc et or, et de la grosseur de grosses dattes et de fort bon goût. » Il ne trouve aucun fruit à qui les comparer, et il assure que les insulaires les portaient en abondance aux marchés, où ils les vendaient tout cuits.

Cette description d'Oviédo ne peut se rapporter qu'à trois plantes rampantes et à racines tuberculeuses qui sont la pomme de terre (solanum tuberosum) Linné, ou morelles à racines tubéreuses, Linné, et la patate sucrée (convolvulus batatus) Linné. Mais nous trouvons, pour notre compte, cette description d'Oviédo plus applicable à la vraie patate, parce que les pommes de terre, cultivées de préférence par les sauvages du continent américain, l'étaient peu ou point par les insulaires : parce que le topinambour est loin d'avoir la saveur de la patate sucrée, et ne se reproduit pas par bouture retranchée des branches, et que probablement la patate cultivée négligemment par des agriculteurs ignorants et insoucieux, privés avec cela d'instruments aratoires, devait alors atteindre à peine à la grosseur des grosses dattes, que lui assigne Oviédo dans sa description ci-dessus rapportée. Ensuite chaque île, et voire même chaque canton, désignait la patate et mille autres objets de ce genre par des noms différents ; et puis chaque variété de patate recevait encore des désignations spéciales. Généralement la patate s'appelait *maby*, chez les Caraïbes sans doute aussi *lirens*, comme le dit Oviédo. En outre, à chaque variété, ils donnaient un nom particulier comme nous l'avons déjà dit plus loin. Ils appelaient la patate lanche *camicha; huceleronma* la patate dite manzelle ; *alata* ı patate marbrée ; *chimouli* la Romilière ; *tahuira* la verte ; *ueleche*, celle qui est rouge en dehors et jaune en dedans.

La patate (tpomæa batatas) de Linné (pentandrie monogynie), est un convolvulus de la famille des liserons de Jussieu, de celle des campaniformes de Tournefort et du genre quamodit de Lamark. Les Espagnols qui la cultivaient à l'égal des insulaires l'appelaient batatas.

Caractèresphysiques. — Le quamodit patate est une espèce de liseron, herbacée, rampante et à racines grosses, tubéreuses, charnues, dont les tiges sont glabres, un peu purpurines ou bien hispides et velues selon les variétés ; garnies de feuilles alternes longues, ovales, acuminées, en cœur à la base, et supportées, par des pétioles glabres ou velus. Ses fleurs sont presqu'en ombelle, à calice polyphille, à la corolle blanchâtre en dehors purpurine en dedans, grande, campanilée ; le stigmate est capité à trois lobes peu sensibles, la capsule un peu ovale à trois loges.

NOTES EXPLICATIVES

NOTE I

Le lieu de la naissance de Colomb a été longtemps discuté par la presse et les historiens. De nos jours encore quelques écrivains s'obstinent à ne point vouloir admettre qu'il vit le jour à Gênes. Pourtant les œuvres les plus remarquables d'auteurs qui ont fouillé les documents les plus authentiques attestent que l'illustre navigateur est GÉNOIS.

CUCCARO, ONEGLIA, FINALE, QUIRITO, SAVONE, NERVI sont les villes qui ont cherché à revendiquer l'honneur d'avoir vu naître Colomb. Mais il n'y a pas de doute qu'il naquit à Gênes. D'ailleurs le Grand Homme l'a écrit dans un acte testamentaire fait en 1498. « SIENDO YO NACIDO EN GENOVA, CIUDAD NOBLE Y PODEROSA POR LA MAR. *Étant né à Gênes, ville noble et puissante sur mer, moi*, etc..... »

Plus loin, le même acte contient le passage ci-après, qui confirme ce qui est ci-dessus relaté. Nous le reproduisons d'après les meilleurs auteurs : « *Je recommande à mes héritiers de faire tout ce qui peut être à l'honneur et à l'avantage de ma ville natale, sans nuire toutefois à la couronne d'Espagne.* »

Washington Irving, dans les pages de son histoire de Christophe Colomb, établit clairement que le célèbre marin est né à Gênes. Il rapporte, à l'appui de son assertion, quelques passages de l'acte d'institution du majorat, dicté par l'Amiral en février 1498. Nous en détachons le suivant : «... *J'ordonne au dit don Diego, mon fils, ou à celui qui héritera du dit majorat (ou bien substitué)*, de soutenir toujours *dans ma ville de Gênes un membre de notre famille, qui y sera domicilié avec sa femme et de lui assurer un revenu avec lequel il puisse vivre honnêtement, comme il convient à une personne qui nous est alliée, et avoir pied et racine dans cette ville en qualité de* CITOYEN *; de sorte qu'il puisse y trouver aide et faveur en cas de besoin*, car, J'EN SUIS VENU 'Y SUIS NÉ [1].

Della salé y en ella nacé.

D'après les notes de l'appendice du même auteur, « *il était écrit sur la page blanche d'un petit bréviaire présenté à Colomb par le Pape Alexandre VII* » : « COLOMB LÈGUE CE LIVRE A SA CHÈRE PATRIE LA RÉPUBLIQUE DE GÊNES. (Irving, p. 111 et 112.)

Mais le Comte de Roselly de Lorgues, plus concluant, prouve que Christophe Colomb naquit à Gênes. « Telle est la vérité, s'écrie-t-il. « Qu'importent, ajoute cet auteur, les prétentions de Cuccaro dans le « Montferrat, de Pradello dans le Plaisantin, d'Onéglia, de Finale, de « Boggiasco, de Quinto et Nervi dans la Rivière de Gênes ? En vain le « petit bourg de Cogoletto s'obstine-t-il à étaler aux regards du voya- « geur l'inscription qui lui décerne le titre de patrie de Christophe « Colomb ; nous n'avons pas à nous préoccuper de ces amours- « propres de clocher ni des discussions plus ou moins érudites, par « lesquelles Savone aussi a réclamé cette gloire. Aucune de ces dis- « cussions n'a prouvé que Christophe Colomb naquit hors de Gênes ; « et plusieurs des documents produits durant leurs cours laissent « voir qu'il était Génois..... »

Le père de C. Colomb était d'ailleurs Génois, comme on le verra plus tard.

NOTE II

Dans le cours de ses explorations sur les côtes de Cuba, Christophe Colomb avait souvent entendu répéter le mot *Cubanacan* tant par les Naturels de cette île que par ceux amenés avec lui de Guanahani. On eût peut-être cru que c'était le nom de l'Ile découverte ; mais l'amiral chercha à se rendre compte de ce que ce mot voulait dire ou désigner; il parvint, dans ses recherches, à savoir qu'une province dans l'intérieur de l'Ile, était ainsi dénommée par les Indiens. — D'ailleurs Colomb avait appelé *Cuba*, *Juana*, au moment de prendre possession de cette terre le 28 octobre 1892. Voici, à propos de Cubanacan, ce que J. Girardin rapporte dans son livre : « Après avoir « côtoyé, dit-il, à la page 57 de la *Vie et des Voyages de Christophe* « *Colomb*, d'après Washington Irving, la partie nord-ouest de Cuba, « il (Colomb) arriva en vue d'un grand Cap, qu'il nomma *Cap des* « *Palmiers*. Il apprit que derrière ce grand cap il y avait une rivière « et que *Cubanacan* désignait tout simplement une province située « au centre de Cuba, *Nacan*, dans la langue du pays, signifiant « MILIEU. Mais il se figurait qu'on lui parlait de Kublay Khan, le sou- « verain tartare, et que Cuba n'était pas une île. Il en conclut « continue M. Girardin, que c'était une partie du continent asiati « et qu'il était tout près du Mangi et du Cathay, c'est-à-dire d- « de son voyage. »

NOTE III

Le fleuve, situé sur les côtes de Cuba, dans lequel entra Colomb après avoir découvert cette île, fut par lui nommé San-Salvador. W. Irving en parle dans les notes qui figurent à la fin du quatrième volume de son *Histoire de Christophe Colomb.* Il vit que ce fleuve avait un beau havre.

NOTE IV

Taracol n'est pas un mot indien, comme le pensent certains écrivains. Il est espagnol et signifie *limaçon*, à moins cependant que l'espagnol l'ait conservé de la langue indienne.

Colomb entra dans ce port le 25 décembre 1492, en quittant le *Port de Saint-Thomas*, aujourd'hui dénommé *Baie de l'Acul-de-Nord.* L'amiral l'a appelé *Nativité*, comme on l'a déjà vu. Il y prit mouillage pour conférer avec le Cacique Guacanagaric.

NOTE V

L'ancre de la caravelle *Santa-Maria* sur laquelle était monté Christophe Colomb, en quittant le Port de Palos, a été transportée à Port-au-Prince, capitale d'Haïti, par les soins de M. Saint-Martin Dupuy, ministre de l'Intérieur, au mois de septembre 1892.

C'est le seul souvenir historique que la partie occidentale d'Haïti possède de la découverte de l'île par le célèbre navigateur génois.

Au mois de février dernier, cette ancre, dont on retrouve le dessin dans les illustrations de ce livre, a été expédiée à Chicago parmi les curiosités qui figurent à l'Exposition dans le Pavillon de la République.

Il va sans dire qu'elle a été l'objet de l'attention d'un grand nombre de visiteurs.

Voici, à propos de cette ancre, ce que Moreau de Saint-Mery dit :

« On a trouvé, écrit-il, sur l'habitation de madame Fournier de « Bellevue, à 900 toises de la mer et à 4 pieds de profondeur dans « une terre de rapport, une ancre dont la tige ou verge, que j'ai « mesurée, a 9 pieds 2 pouces de long.

« Je me sens enclin à penser que cette ancre pouvait être l'une de celles de la caravelle *la Marie*, que commandait Christophe Colomb, lorsqu'il découvrit l'Amérique, et qui périt dans la nuit du 24 au 25 décembre 1492, temps des Nords. Ce naufrage arriva dans

« un mouillage qui semble bien être celui de Limonade. Selon Her-
« réra, la caravelle fut entraînée par les courants, et Colomb fit dire
« à Guacanagaric qu'elle avait péri à une lieue et demie de la rési-
« dence de ce Cacique. Les dimensions de cette ancre (reconnue pour
« être de fabrique espagnole) qui est longue, proportionnellement à
« sa grosseur que la rouille a sans doute encore diminuée comme on
« en peut juger par son action sur l'organeau qu'elle avait soudé à sa
« tige, son enfouissement et le fait historique, tout me semble con-
« courir à appuyer mon opinion. »

Telle est l'opinion d'un historien qui s'est donné la peine d'aller sur les lieux mêmes visiter cette ancre et se rendre compte de son identité.

Pourquoi ne serait-elle pas, en effet, celle de la *Santa-Maria*?

Tout le prouve. Outre qu'il est rapporté dans l'histoire que le Cacique Guacanagaric envoya ses sujets au sauvetage des effets de la caravelle de Colomb et que tout ce qui était resté dans le navire fut sauvé, il est encore rapporté par les historiens que l'amiral construisit son fortin avec les débris du bateau. Rien n'empêchait qu'on eût transporté l'ancre à terre pour l'utiliser dans la construction ou pour la garder dans la forteresse en souvenir de l'événement du 25 décembre 1492.

Le comte Roselly de Lorgues, dans sa savante étude « Christophe Colomb », dit en terminant le récit du naufrage de l'amiral : « que
« dans le transport de la cargaison, des munitions et des agrès de la
« caravelle, il ne fut pas dérobé un bout d'aiguille. » (*Voir page* 204.)

NOTE VI

D'après une étude publiée par le Dr J.-B. Dehoux, la croix dont il est question dans le récit donné à la page 315 de l'*Histoire des Caciques* ne fut pas élevée à Santiago, mais à la Véga, puisqu'on appelle « Sainte-Croix de la Véga » celle qu'on vénère dans la cathédrale de Sainto-Domingo. Elle serait faite, selon l'histoire, du bois d'un sapotillier âgé de plus de 400 ans, le sapotillier sacré, comme l'appellent les Dominicains. (*Nispero sagrado.*)

NOTE VII

Voici, à propos de la croix de la Véga, une autre ve... Dr Dehoux[1] fournit dans son *Étude sur les aborigènes d'H...*

[1] Mort dans le courant de l'année 1893.

récit est tiré du « *Compendio de la historia de Santo-Domingo*, par Jose-Gabriel Garcia :

« Les Indiens triomphants, dans l'une des premières rencontres, « convinrent d'abattre la croix que les Espagnols avaient placée à « Santo-Cerro. Mais elle résista à la hache et au fer. C'est à ce moment « que les Espagnols crurent voir une femme vêtue de blanc, tenant « un enfant dans ses bras, qu'ils prirent pour *Notre-Dame de la « Merci* et qu'ils saluèrent avec force prières et pleurs. Cette appa- « rition les porta à livrer la bataille sous son invocation et dès le « lendemain. »

La croix dont il est ici question a été, en effet, élevée par les Espagnols qui l'ont construite des branches du sapotillier dont il est fait mention dans la note précédente. Cela se passait en 1495, au moment de la mémorable bataille de Santo-Cerro qui décida du sort des aborigènes : « Pendant la bataille, dit le Dr Dehoux, les Indiens remar- « quèrent que leurs flèches aboutissaient toutes sur la croix et ne « faisaient aucun mal aux Espagnols. Ils résolurent de l'abattre, et, « après l'avoir inutilement tenté par le moyen de cordes qu'ils atta- « chèrent, ils employèrent inutilement aussi la hache et le feu. Cette « résistance du bois sacré au haut duquel on voyait une femme, au « visage serein et doux, tenant un enfant dans ses bras, découragea « les Indiens qui prirent la fuite dans le plus grand désordre. »

M. Dehoux, en terminant son récit, ajoute : « Il existe à l'église de « Santa-Cerro (Sainte-Colline) un tableau représentant cette bataille. « Quoique cette peinture soit de nulle valeur artistique, il serait néan- « moins précieux de la conserver comme document historique. L'église « de Santo-Cerro n'a été primitivement constituée que pour perpétuer « le souvenir de cette bataille dont la tradition est exposée à devenir « quelque peu légendaire. »

L'auteur de ces lignes, pour confirmer ses renseignements et leur donner de l'autorité raconte avoir visité les lieux et dit : « Aujourd'hui « on peut encore voir (je les ai vus), et cette petite église et ce tableau « et le sapotillier âgé de plus de 400 ans qui fournit le bois dont la « croix fut faite... Ces témoignages attestent que ce ne fut pas à San- « tiago que les aborigènes voulurent abattre la croix, et encore « moins que ce fussent les débris de la tribu du Cacique Henri qui « le tentèrent...

NOTE VIII

HAÏTI veut dire dans le langage de ses premiers habitants : Terre aute, montagneuse et boisée. C'est ainsi surtout que les indigènes e la partie occidentale appelaient l'île.

BOHIO signifiait dans la partie septentrionale Grande terre. Les

naturels de Guanahani ne dénommaient l'île que par ce terme. D'après l'étude du docteur Dehoux, *Bohio* voulait dire : Grande case, grande terre. Selon d'autres auteurs on le traduisait par *Grande plantation*, cabane *importante*. En général, les aborigènes donnaient le nom de *bohio* à toute étendue du territoire où ils établissaient leur résidence.

Complétons ces renseignements par un extrait de l'étude du docteur Dehoux :

« *Bohio* ou *Bojio* ou *Cujio*, Grande case, Grande terre. Nom que « les aborigènes donnaient à leurs habitations et qui sert encore au- « jourd'hui à désigner les maisons construites en charpente et cou- « vertes de grosses feuilles de palmier, dites vulgairement *tâches* dans « le patois créole. Us. H. C. On distinguait, continue cet auteur, les « *bohios* des *cancys* par leurs dimensions plus grandes et l'on dési- « gnait sous le nom de *Chacra* et *Cracra* le groupe de bohios où le « Cacique avait sa demeure. Au point de vue politique, le *chacra* « pourrait correspondre au sens de chef-lieu. Bohio était aussi un des « noms primitifs de l'île d'Haïti et signifiait « Grand pays ».

Quesqueya est encore un terme qui servait à désigner l'île d'Haïti. M. Thomas Madiou, le cite dans son histoire d'Haïti. *Quesqueya* était particulièrement connu dans l'idiome des Indiens qui occupaient la partie orientale. Ce terme voulait dire : *Mère des terres*.

Babèque ou Banèque était aussi une des dénominations d'Haïti. En quittant Guanahani, Colomb questionnait souvent les naturels de cette île sur cette terre dont il avait entendu parler. On rapporte que *Babèque* est synonyme de *Bohio*.

Rappelons en terminant que l'amiral, en abordant à Haïti, changea ce nom en celui de « Hispañola ou Nueva-España ».

NOTE IX

Voici quelques utiles renseignements sur la division territoriale des cacicats :

« Suivant quelques historiens, Herrera entre autres, la souverai- « neté était dévolue par-dessus tous les autres caciques à celui de la « Jaragua, dont le Gouvernement particulier avait pour siège « *Yaguana* (aujourd'hui Léogane). C'était aussi le siège de sa rési- « dence habituelle. De fait, une telle constitution rattachait toutes les « subdivisions de l'île sinon à un seul gouvernement, du moins à des « influences qu'il était facile d'agencer dans un but commun, tel « qu'une alliance offensive et défensive. D'ailleurs, un même langage « les rapprochait et facilitait leurs relations ; l'on peut même cr « que la prépondérance de la *Jaragua* était due à l'influence sur « morale de Bohechio qui, plus puissant qu'aucun autre cacique « l'étendue du territoire qu'il gouvernait, était surtout res

« son expérience et ses vertus. Quoi qu'il en soit des motifs de rappro-
« chement, les cinq grands états, par autant de Caciques supérieurs,
« relevaient chacun d'un gouvernement distinct et indépendant et
« c'est ce qui explique pourquoi le cacicat de *Higuey* put s'isoler des
« autres ainsi que les Espagnols le constatèrent d'abord sous Cayacoa
« et plus tard, sous l'intrépide et féroce JOCUBANAMA, son parent et
« successeur, tous deux caraïbes d'origine. C'est encore ce qui explique
« pourquoi *Guanacari*, cacique du Marien, put offrir des services aux
« Espagnols, pendant que Caonabo, cacique de la Maguana, de con-
« cert déjà avec Guarionex, cacique de la Magua, lui offrait de se
« coaliser contre eux dans une alliance offensive et défensive qui
« semblait garantir le triomphe au bénéfice du pays menacé. (*Étude*
« *sur les aborigènes d'Haïti, par le docteur J.-B. Dehoux.*)

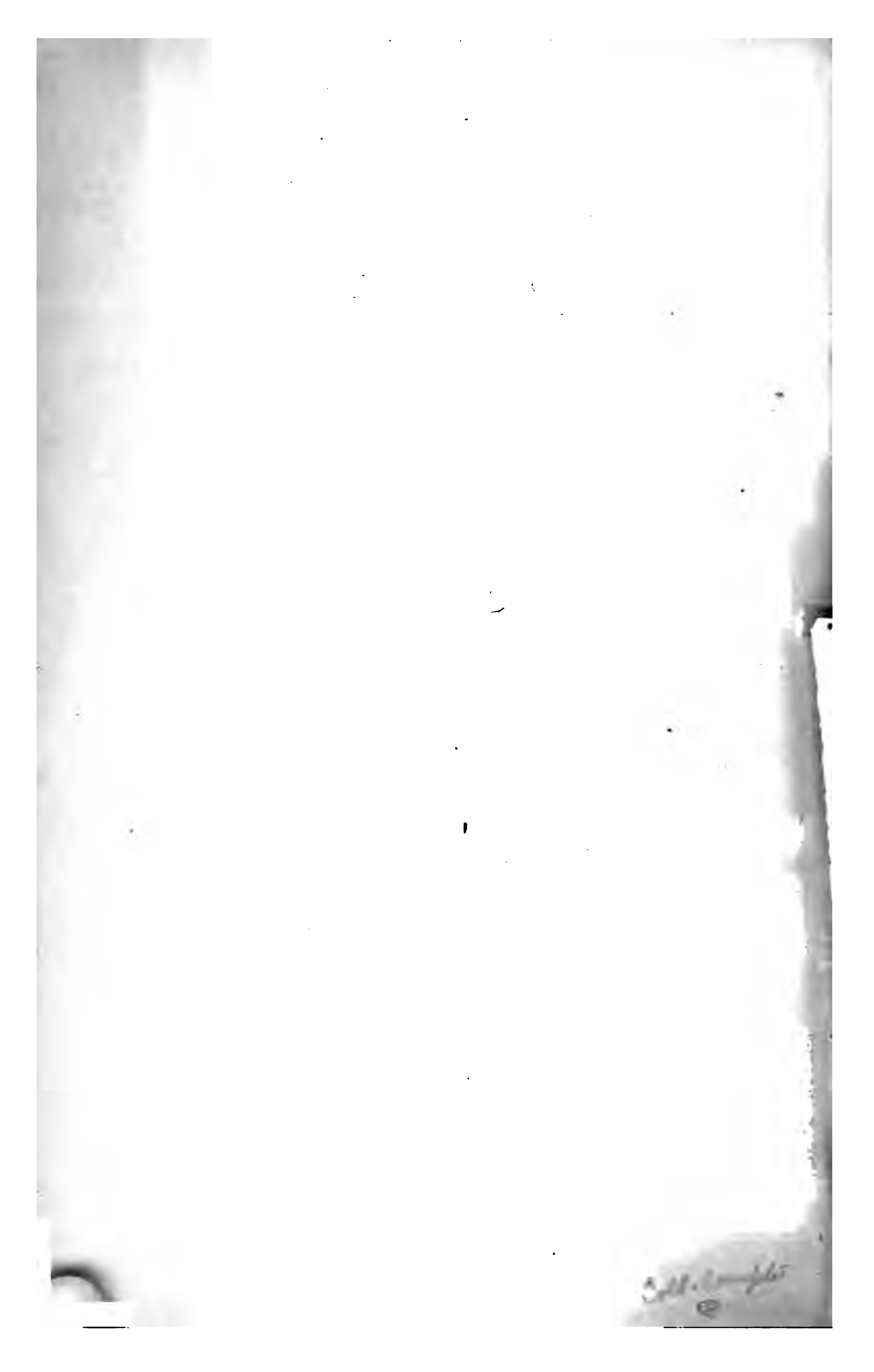
Ces lignes méritent d'être rapprochées des différentes versions données à cet égard. Il est bon d'établir la comparaison avec les pages de l'histoire des Caciques qui concernent cette partie.

NOTE X

A la page 332 de l'histoire des Caciques, dans la « Nomenclature de mots » on trouve sous la rubrique de noms d'indiens : GUACANAGARIC, CAONABO, ANACAONA, BOHECHIO, COMBANAMA, MOYABANEX, MANICATOEX, HIGUENAMOTA, CAYACOA, GUAROCUYA, GUARIONEX, HATUEY, tous des Caciques, les uns souverains, les autres subalternes.

Mais voici d'après d'autres auteurs qui ont écrit sur les notes ou renseignements fournis par les Espagnols, la liste des principaux Caciques tributaires des souverains. Ce sont : MAYOBANEX, MANICATOEX MACREMI, HATUCI, GUAROCUYA, GUAORA, BONAO, ENGOMBE, GUATIGUANA, GUAMA, TULULAO.

ÉVREUX, IMPRIMERIE DE CHARLES HÉRISSEY



vides Ciguaye

Cig

Collationné
avec carte 5
planches

650

EN VENTE CHEZ LES MÊMES ÉDITEURS

Petites lectures françaises, ou choix de lectures en prose et en vers. Livre de lecture et de récitation avec nombreuses gravures, par A. CHARPENTIER, inspecteur de l'enseignement primaire (Cours préparatoire et élémentaire). In-18, cartonné. 0 75

Lectures françaises, par le même auteur (Cours moyen et supérieur). In-18, cartonné. 1 25

Les Jeudis de M. Roger, 10 lectures instructives ornées d'un grand nombre de gravures (Cours moyen), par Ch. GERMAIN et O. AUBERT. Nouvelle édit. In-18, cart. . 1 50

Les Petits Amis, livre de lecture et de récitation, illustré, à l'usage des élèves du cours élémentaire et des classes enfantines, par O. AUBERT. 1 fort vol. in-18, cart. 0 75

Grammaire française, par A. BARREAU, inspecteur primaire. (Cours préparatoire), orné de nombreuses gravures et renferm. 116 exerc. d'applic. In-12, cart. 0 50

(Cours élémentaire), renfermant 250 exercices variés pour les élèves de la 1re année et 253 autres différents pour les élèves de la 2e année. Petit in-8, nouv. édit. 1 »

(Cours moyen et supérieur), renfermant 607 exercices variés pour les élèves de la 1re année. Petit in-8. 1 50

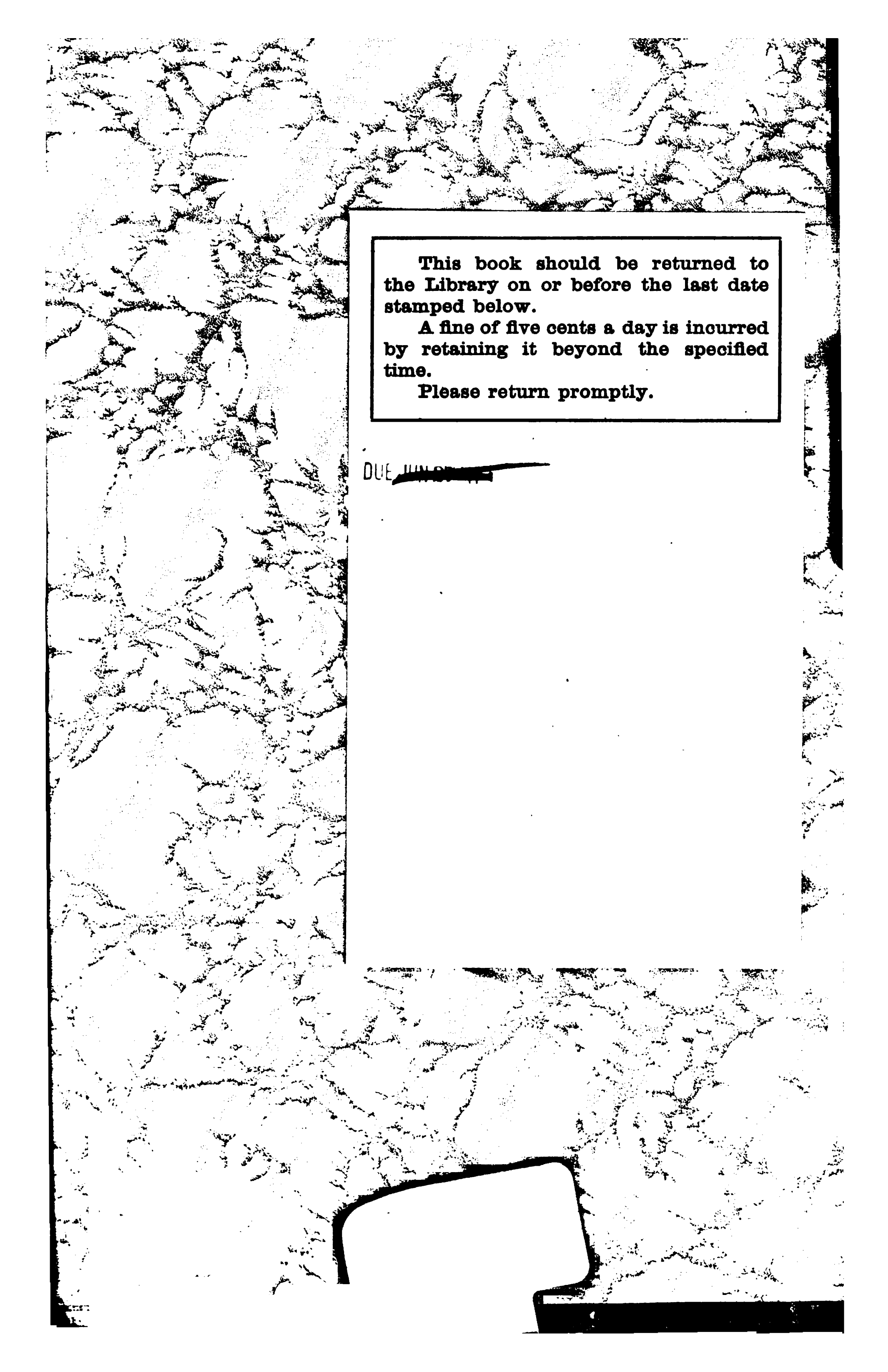
Exercices de la 2e année (Cours moyen et supérieur), au nombre de 607. Petit in-8. . . . . 1 25

Départements français et Colonies. Collection de notices géographiques illustrées. La notice de chaque département et de chaque colonie renferme 2 cartes tirées en chromolithographie.

Prix unique de la notice, brochée. . . . 0 30
— — cartonnée. . . . 0 40

ÉVREUX, IMPRIMERIE DE CHARLES HÉRISSEY




This book should be returned to the Library on or before the last date stamped below.

A fine of five cents a day is incurred by retaining it beyond the specified time.

Please return promptly.

DUE [redacted]